



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

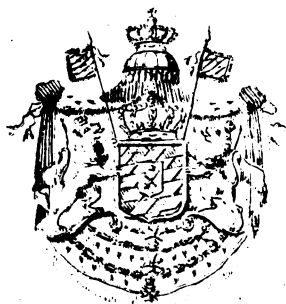
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.**

<36628923660018

<36628923660018

Bayer. Staatsbibliothek

REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1835.



TOME SECOND.



PARIS,

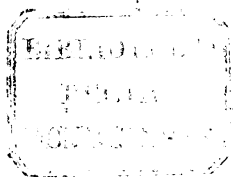
Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;

Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;

Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1835.

H. 22, P. 323 ^m / 3, 2



21^a DE

AVRIL 1835.

TOME II.

1

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEYRAULT,
RUE DES JUIFS, N.º 33.

POÉSIE HOLLANDAISE.

(*Premier article.*)

(Du treizième au dix-septième siècle.)

JE n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai en visitant, il y a quelques années, la Hollande. C'était pour moi une terre encore inconnue, et qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu ailleurs. Une plaine immense toute verte, mais d'un vert foncé, comme l'a peint Ruysdaël ; point d'accidens de terrain, point de colline ; de distance en distance quelques bouquets d'arbres ; des maisons de campagne badigeonnées depuis la base jusqu'au faite ; des jardins cultivés très-symétriquement ; des canaux avec leurs barques de pêcheurs ; des pâturages avec leurs troupeaux de bœufs ; des villages bâtis en brique, rouges comme le granit, et par dessus tout cela un ciel humide, grisâtre, nébuleux : voilà pour le paysage. Dans l'intérieur des villes, peu de mouvement et peu de bruit ; la famille retirée la plus grande partie du jour dans son intérieur ; les habitudes réglées d'une manière imprescriptible ; à telle heure le sermon, à telle heure la promenade, à telle autre le thé ; et partout les soins minutieux, l'amour des détails ; un flegme imperturbable sur toutes les physionomies, et la gravité hollandaise s'asseyant avec le même air de résignation devant ses livres de compte ou devant un verre de genièvre : voilà pour le monde.

Vous entrez dans une de ces maisons hollandaises, et vous êtes surpris de l'ordre et de la propreté qui y règnent. La plus pauvre habitation d'artisan ou de pêcheur a ses nattes de jonc et

ses tapis de toile cirée, des tasses à thé sur le buffet et des volets à sa fenêtre. Pas un jour ne se passe, sans que chacun des meubles soit essuyé, ciré, frotté, et le samedi il se fait une lessive générale, c'est-à-dire qu'on lave toute la maison depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde. Des pompes placées au dehors jettent de l'eau sur les fenêtres, et des femmes, accroupies sur leurs genoux, lavent avec des éponges et des brosses le plancher, l'escalier, et souvent le petit trottoir en dalles qui se trouve dans presque toutes les rues. La vie de ces pauvres femmes est singulière : elles s'en vont de maison en maison, toujours lavant et frottant, et il y en a plus d'une qui passe la moitié de la journée, agenouillée ainsi sur le carreau, devant les dalles à nettoyer, devant une tache imaginaire. Au dedans de l'habitation tout a été calculé pour la plus grande commodité de la vie et le plus parfait confortable. En observant tous ces meubles si bien rangés, toute cette recherche d'objets utiles, on sent que le Hollandais n'aime guère le monde extérieur, qu'il se complait dans son monde à lui, qu'il fait de sa maison un lieu de repos, un sanctuaire, et qu'il la pare avec amour. Quelquefois cependant l'économie mercantile lutte avec ce penchant au bien-être et ces habitudes de luxe. Alors le Hollandais fait de sa maison deux parts, l'une pour les grandes occasions, l'autre pour l'existence journalière ; l'une couverte à profusion des plus riches produits de l'ancien et du nouveau monde, l'autre très-mesquinement meublée.

Il y a près d'Amsterdam un village connu sous le nom de village des millionnaires. C'est l'Élysée de tous les vieux marchands, la terre promise de tous les spéculateurs qui poursuivent la fortune à la bourse d'Amsterdam ou sur la mer des Indes. Je ne sais pour combien de milliers de florins on y achète le droit de bourgeoisie ; je ne sais combien doit peser au juste le coffre-fort, pour qu'on puisse se mêler à cette puissante aristocratie, à ce monde heureux des élus. Mais lorsque vous voyez arriver une bonne berline lourdement chargée, un homme à cheveux gris qui en descend, traînant après lui un large porte-feuille, soyez sûr que la chronique officielle du village des millionnaires a déjà été aux

enquêtes pour savoir d'avance qui il est ; soyez sûr que s'il est bien reçu de ses voisins, c'est qu'il peut justifier d'un bon nombre de billets de banque. Tous ces Nabab ainsi réunis forment une corporation étrange, curieuse à observer. Tous se sont fait de ce petit coin de terre une sorte de point intermédiaire entre les soucis de ce monde et le paradis qu'ils espèrent trouver dans l'autre. Ils arrivent là avec maint souvenir de guerre commerciale. Le soir quand ils sont ensemble ils se racontent, ainsi que des soldats au bivouac, comment ils ont engagé la mêlée, par le frêt d'un bâtiment ou des actions sur un canal, comment ils ont été blessés à telle faillite et complètement guéris par telle entreprise. Ils vous diront leurs jours de victoire et leurs jours de deuil, leurs trophées d'honneur et leurs plaies. Ils vous coteront au besoin chaque année de leur vie passée à tant de gain ou de déficit, tant ils ont présente la mémoire des chiffres, et quand ils ont déroulé cette longue Iliade commerciale, quand ils ont bien rappelé les heures de prospérité et les catastrophes, les coups de vent qui les ont fait chanceler, les écueils d'où leur livre de compte est revenu tout meurtri, l'histoire se termine par une ovation en pleine rade, par cette grande et magnifique page d'inventaire, où la balance de l'*avoir* tombe de leur côté tout plein de *Banknoten*, tandis que l'autre bassin s'élève complètement vide. Là-dessus tout le monde applaudit, et le narrateur s'en va confirmer son triomphe en dormant sur sa caisse pleine d'or.

Tous ces habitans du village des millionnaires représentent très-bien en grand l'idée que l'on peut se faire de l'ostentation et de l'économie hollandaises. Ils ont de belles et vastes maisons, avec enclos et jardin, le parterre bien dessiné, les arbres taillés en forme de vase ou de pyramide, et la statue de Cupidon au fond de l'allée, absolument le goût raffiné du siècle de Louis XV. Mais ils ne visitent ce jardin que rarement, et ils n'habitent dans leur vaste palais de financier qu'une chambre étroite et modeste, véritable chambre d'étudiant. Un beau jour ils descendent un ou deux étages, ils ouvrent la porte des grands appartemens, ils convoquent leurs hôtes, et voilà que vous foulez aux pieds les riches tapis,

voilà qu'autour de vous brillent en quantité et les glaces les plus précieuses et les tentures en soie et les meubles dorés. Pendant cinq ou six heures tout est luxe et prodigalité. On ne vous montre que des vases en vermeil, on ne vous sert que les vins les plus recherchés. Puis, la soirée finie, les convives s'en vont l'un après l'autre. Le roi de la fête éteint les bougies, ferme le beau salon et remonte dans sa mansarde.

A voir ainsi les Hollandais tout occupés de soins matériels, de détails souvent puérils, à les voir se plonger où dans une molle nonchalance, ou dans le sévère positif d'une vie de négociant, on est bien tenté de les croire peu accessibles à tout sentiment poétique, et cependant il y a de la poésie dans l'énergie de leur caractère, il y en a dans mainte phase de leur histoire et dans plusieurs des livres qu'ils ont écrits. Ce n'est pas, il faut l'avouer, une poésie d'élan, une poésie entraînante comme celle des autres peuples. Leur grand défaut est de n'avoir en littérature point de caractère déterminé, point de nationalité. Ils flottent entre le nord et le midi. Ils étudient et ils imitent. Ils s'adressent à la Grèce et à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France. Ils écrivent par souvenir plutôt que par inspiration. Ainsi vous ne trouverez chez eux ni les riantes fantaisies de l'Arioste, ni les sublimes conceptions de Shakespeare, ni Schiller, ni Molière. Leur poésie est, comme leur art, toute d'imitation. Hooft, leur grand poète, imite les Italiens; Vondel cherche à se rapprocher des Grecs, et tous leurs écrivains du dix-huitième siècle sont asservis au goût français. Il en est de même pour la peinture. Une grande partie de leurs meilleurs tableaux est une œuvre de patience plutôt qu'une œuvre d'inspiration. Lucas de Leyde, leur ancien maître, copie servilement la nature; Therburg peint très-fidèlement, comme Téniers, la figure grotesque de l'homme du peuple et les scènes domestiques; Miéris emploie tout son art à rendre les reflets chatoyans d'une robe de soie; dans les tableaux de Berghem ou de Paul Potter vous ne pouvez vous laisser d'admirer la patiente élaboration du coup de pinceau et la vérité des détails. Je ne parle pas de cette quantité de peintures de fruits, de fleurs, dans la-

quelle la Hollande excelle, et qui n'exigent que du travail et de la résignation.

C'est à force d'études et de réflexions que la Hollande veut suppléer à ce qui lui manque de verve et de spontanéité. Ainsi ses œuvres littéraires n'accusent pas beaucoup d'originalité d'esprit, ni une excessive imagination; mais elles sont bien nettes, bien polies et de bon goût. Cependant une nation qui a produit des savans comme Érasme, Grotius, Boërhaave; des hommes d'État comme J. Witt, Barneveldt et Guillaume-le-Taciturne; des marins comme Trompe et Ruyter, devait aussi produire une littérature plus forte et plus originale, et le mince développement qu'elle a reçu provient de plusieurs causes faciles à indiquer.

L'une des premières et des plus importantes est le peu d'étendue du territoire hollandais. La poésie a besoin d'encouragemens; il lui faut, pour la soutenir dans son essor, les suffrages d'un public nombreux, d'une grande nation. « Quand j'écris en danois, j'écris pour deux cents personnes, » dit avec tristesse le poète OEhlenschlæger, et afin de donner à ses œuvres la popularité qu'elles doivent avoir, il les traduit lui-même en allemand. Le poète hollandais peut dire la même chose. Les Pays-Bas n'ont pas plus de population que le Danemarck, et l'usage de plusieurs langues répandues dans les diverses provinces a long-temps amoindri encore le petit nombre de personnes que l'écrivain de la Hollande pouvait avoir pour lecteurs. Le dialecte frison régnait dans les provinces de Frise et de Groningue; le bas-allemand, tel qu'on le parlait aux environs de Cologne, était la langue de la Gueldre et de l'Over-Yssel, et le flamand s'étendait sur les deux Flandres, le Brabant et la Zélande. Il ne restait que la province d'Utrecht et de Hollande à l'ancien neerlandais, qui est devenu la langue nationale. Aussi cette langue a-t-elle été lente à se former; les poètes ne pouvaient lui donner assez de relief; les savans la méprisaient; au seizième siècle, Érasme, qui aurait pu faire pour elle ce que Luther faisait pour la sienne, Érasme écrivait en latin; au dix-septième, un littérateur estimé la tournait encore en ridicule dans une satire. Ainsi voilà déjà pour le poète deux

grands motifs de découragement, un public très-restreint, une langue dédaignée. Il faut y en ajouter encore d'autres non moins graves, tels que les guerres continuelles entre les ducs et les comtes, à qui étaient soumises jadis les provinces des Pays-Bas; les diverses révolutions par lesquelles la Hollande a passé, tantôt appartenant à ses ducs, tantôt à la maison de Bourgogne, puis à la maison d'Autriche, à l'Espagne, toutes autant de successions qui n'ont pu s'opérer sans lui ôter de temps à autre le sentiment de sa nationalité; enfin, les entreprises commerciales auxquelles la nation se livra de bonne heure, les courses aventureuses sur mer qui absorbèrent toute son attention, et lui laissèrent peu de loisirs pour s'occuper de beaux arts et de littérature.

Au neuvième siècle, la Hollande a eu comme l'Allemagne ses écoles fondées par Charlemagne, ses cloîtres où l'étude et la science se prolongeaient par un fil presque invisible pour renouer le monde ancien au monde moderne. Mais on n'y cultivait pas encore l'ancienne langue neerlandaise, quoiqu'elle fût dès le seizième siècle la langue en usage parmi les peuples qui habitaient les Pays-Bas. Cette langue se forma de la fusion des dialectes frisons, belges, bataves, issus, comme l'anglo-saxon, l'anglais, l'allemand, de l'arbre teutonique¹. Le plus ancien monument écrit que nous connaissions en langue neerlandaise est un capitulaire de 819. Vient ensuite un morceau de poésie qui date de 881, et où se trouve célébrée la victoire que Louis III remporta sur les Normands. Un monument littéraire d'une date plus récente, mais qui n'en est pas moins intéressant, est la traduction des Psaumes par Notkin, abbé de Saint-Gall, qui remonte au commencement du onzième siècle. Ce sont là de ces trésors bibliographiques que les philologues rechercheront avec empressement pour y étudier l'orthographe, la racine des mots, la construction des phrases, et en tirer de nouvelles inductions. Mais c'est seulement au treizième siècle que commence, à vrai dire, l'histoire de la poésie hollandaise. A cette époque les Pays-Bas ont subi le mouvement

¹ *Beknopte Geschiednis der Nederlandsche tale* (Histoire abrégée de la langue neerlandaise), par M. Ypey, professeur à Groningue. Utrecht, 1812.

actif et intellectuel qui se manifeste en Europe dès le onzième siècle. La grande lutte du sacerdoce contre le pouvoir temporel agite les esprits, éveille les nations. Les croisades se forment à la voix d'un homme du peuple. Le nord et le midi se rejoignent. Sous cette bannière du christianisme on voit marcher tout à la fois les races barbares de la Germanie et les races italiennes. Quelques siècles plus tôt elles s'étaient élancées avec fureur l'une contre l'autre. La Rome païenne était tombée sous les coups des hommes du nord, la Rome chrétienne se lève, et tous se courbent devant le signe révéralé qu'elle leur montre; tous marchent avec le même but, au même mot de ralliement, prêts à mourir pour la même cause. L'Orient et l'Occident se trouvent en présence l'un de l'autre. Les deux puissans rivaux s'approchent, se mesurent de l'œil, et en s'enlaçant dans leur lutte, comme deux forts athlètes, apprennent à se connaître et à s'estimer. De ce champ de bataille, où l'on ne devait voir couler que le sang, le croisé rapporta plus d'un germe de science, plus d'une fleur de poésie.

Au milieu de ce large conflit, à travers ces voyages aventureux, ces contrées toutes nouvelles, et cette vie d'efforts et de périls, le peuple grandit et devint plus imposant. Avec le sentiment de sa force et de sa dignité, il reprend celui de la science et des beaux-arts. Jusque-là il avait laissé la poésie dans les cloîtres, entre les mains des religieux, qui en faisaient des légendes et des psaumes. Maintenant il va la chercher dans son sanctuaire. Il la lui faut pour chanter ses pèlerinages guerriers, et ses combats et ses victoires; il la lui faut pour pleurer sur la mort d'un frère d'armes ou pour célébrer la gloire d'un de leurs preux; il la lui faut pour redire les merveilles des lieux où il a passé, l'histoire de Charlemagne ou de Dietrich de Berne, et la ballade crédule ou le lai d'amour. D'une des extrémités de l'Europe à l'autre, de la Provence à l'Angleterre, de l'Italie à l'Allemagne, il y a comme une impulsion électrique qui fait vibrer d'un même accord toutes les lyres des poètes, comme une voix harmonieuse qui retentit sous toutes les forêts de chênes et les rameaux verts des orangers.

C'est le jeune monde qui s'éveille plein de candeur et de confiance, qui s'abandonne aux caprices de ses rêves d'or, au charme de son frais matin, qui chante comme l'oiseau, sans travail et sans effort, le ciel qui lui sourit, l'amour qui l'anime, et mêle à ses chants profanes l'encens qu'il doit à Dieu, la prière qui lui repose le cœur. Salut à vous, gentils trouvères, qui savez si bien peindre les grâces de votre dame et les douces peines qu'elle vous cause. Salut à vous, tendres et pieux *Minnesinger*, qui avez fait de la jeune fille allemande une image de la vierge. Salut à vous, poètes des rians fabliaux et des contes chevaleresques, d'un monde merveilleux où quelque fée vous conduisit. Salut à vous, mélodieux sonnets de Pétrarque, et à toi, Dante, qui es venu mettre une colonne d'airain entre les chants qui t'ont précédé et ceux qui t'ont suivi.

Le développement littéraire de la Hollande s'opéra plus tard que celui de l'Allemagne, et il a eu beaucoup moins de retentissement. Cependant les premiers poètes que les Pays-Bas nous offrent au treizième siècle méritaient, d'être plus connus. C'est le savant Jacob de Maërlant, surnommé le père de la poésie hollandaise; c'est Mélis Stoke, dont l'on admire la légèreté et la correction de style; c'est Jean de Helu, qui déjà se fait remarquer par sa simplicité et son bon goût; Thomas Gheraert, qui chante la nature; et qui croirait qu'il y a eu à cette époque si éloignée de nous, au treizième siècle, dans cette étroite contrée des Pays-Bas, dans cette littérature que nous regardons comme entièrement stérile, dans cette langue que nous n'étudions pas; qui croirait qu'il y a eu un poème admirable, un chef-d'œuvre dont tous ceux qui l'ont lu parlent avec enthousiasme, et que plusieurs critiques regardent, si l'on en excepte la *Commedia divina*, comme la plus belle production du moyen âge? Ce poème, c'est le roman du *Renard* flamand (*Reinaert de Vos*), et l'auteur, que nous ne connaissons guère, est Willem d'Utenhoven.

M. Saint-Marc Girardin a publié dernièrement¹ sur le roman du *Renard* une dissertation qui me semble plus spacieuse que

¹ Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne.

bien fondée. Selon lui, ce poème ne serait que le récit allégorisé d'un fait historique, d'une guerre qui éclata à la fin du neuvième siècle entre Zwentibold, duc de Lorraine, et son ancien favori Reginarius. Ainsi, d'un seul trait de plume, M. Saint-Marc Girardin ôte au roman *du Renard* le caractère de généralité qu'il présente, pour le réduire aux proportions d'un simple pamphlet. Mais comment croire que cet ouvrage eût acquis tant de popularité, qu'il se fût répandu si vite à travers toute l'Europe, s'il n'avait été que l'allégorie d'un événement assez obscur arrivé dans un coin de la France? Non; c'est qu'il faut prendre cette idée de plus haut, c'est qu'il faut la dégager de ces mesquines interprétations qui la resserrent et la rapetissent, et le roman *du Renard* n'est plus le roman d'une époque, d'un fait, d'une guerre de grands seigneurs, mais le roman du monde entier. C'est la satire vive et mordante des mœurs du moyen âge. C'est une fine plaisanterie qui amuse les longues soirées d'hiver; c'est le tableau avec lequel le peuple se venge de la cruauté de ses maîtres et des fourberies du clergé. Pour lui, le loup vorace est le baron hardi et ambitieux, qui s'expose à tous les périls pour satisfaire à son avidité; le renard représente le moine habile, expérimenté, beau parleur, qui, ne pouvant agir par la force, procède par la ruse et trompe tous ses ennemis¹. Le chat, le lapin sont les pauvres victimes de sa méchanceté et de son hypocrisie; les pauvres petits vassaux que le moine dépouille de leurs propriétés et de leurs privilèges. Quant au lion, c'est bien le roi égoïste et crédule qui, après avoir reconnu le bon droit d'une cause, se laisse séduire par les flatteries et subjuguer par les présents. Notez encore ces parodies irréligieuses, ces passages licencieux dont le poème est parsemé; ce sont autant de sarcasmes amers que le peuple lance contre l'impiété ou l'hypocrisie de ceux qui

¹ Dans les anciens poèmes latins, c'est le loup qui joue le principal rôle, il représente le moine; plus tard ce rôle me semble appartenir au renard. Quelques critiques ont encore interprété cette peinture des deux animaux; ils trouvent tour à tour dans le loup et dans le renard le caractère du moine, du grand seigneur ambitieux et de l'homme de droit, c'est-à-dire des trois pouvoirs qui ont surgi l'un après l'autre.

le gouvernement. C'est ainsi qu'à toutes les époques le peuple a su comprendre les vices de ses maîtres, et trouver une voix pour les flétrir, quand son bras ne se levait pas pour les écraser.

L'origine du roman du *Renard* est encore assez douteuse, quoiqu'elle ait déjà donné lieu à de grandes discussions bibliographiques. J. Grimm, qui a fait sur ce sujet le travail le plus complet que nous possédions¹, repousse de toutes ses forces l'opinion de quelques érudits qui voulaient faire remonter l'idée de ce poème jusqu'aux fables d'Ésope, ou à l'*Hitopadesa* des Indiens, et il cherche à démontrer que ce poème a pris naissance ou en Flandre ou dans le nord de la France. M. J. F. Willems, éditeur du *Reinaert de Vos*, l'attribue tout entier à la Flandre, et à l'appui de son assertion il apporte plusieurs raisons assez importantes, par exemple, qu'en Flandre les noms de Reynaert et d'Isengrimm se retrouvent dans beaucoup de familles, et que dans une guerre qui s'éleva en 1201, à l'ouest de la Flandre, on désignait un des partis sous le nom de *Isengrimmer*, l'autre sous celui de *Blaeuwvoeters* (pieds bleus, surnoms du renard).

Quant à la date du poème primitif, elle est encore fort incertaine. On a parlé d'une œuvre latine du neuvième siècle, mais il n'en reste aucune trace; d'une autre du onzième, sur laquelle il n'y a encore que des probabilités. Le travail le plus ancien qui existe sur ce sujet, est le poème latin d'*Isengrimus*, découvert par Grimm, et publié l'année dernière pour la première fois. C'est un poème de 688 vers, dans lequel on trouve des pensées heureuses et de la grâce de style. Grimm le fait remonter au commencement du douzième siècle.

Viennent ensuite le *Reinardus*, qui date de la moitié du douzième siècle;

Le *Reinhart* en haut allemand, qui doit avoir été écrit au commencement du treizième siècle;

Le roman du *Renart*, écrit au treizième siècle;

Les *Couronnement Renart*, par Marie de France, 1250;

Renart le nouvel, par Jacquemart Gielee, de Lille, 1290;

¹ *Reinhart Fuchs*, von Jacob Grimm. Berlin, 1834.

Renard li contrefett; la première partie date de 1330, la seconde de 1350 ;

Enfin le *Reinhaert* hollandais dont nous avons parlé, et qui a donné naissance au *Reinecke Fuchs* en bas-allemand; publié en 1498, et qui a été traduit en danois, en suédois et même en irlandais.

Ce roman est beaucoup plus court que le nôtre¹, et cependant tous les détails nécessaires s'y trouvent, tous les tableaux sont achevés. Toute cette œuvre est pleine de naturel et de simplicité, et il y a pourtant un art admirable dans la manière dont les faits s'enchaînent l'un à l'autre, dans l'arrangement de quelques scènes, dans la peinture des caractères. L'intérêt s'éveille dès la première page et va toujours en augmentant. Le poète s'est bien gardé de nous représenter le renard sous un jour trop hideux, nous nous fussions bientôt lassés de le suivre dans ses aventures. Il l'a dépeint, il est vrai, comme un être cruel, comme un fourbe achevé; mais les circonstances l'excusent, et il y a toujours dans ses actes de fourberie un côté comique qui nous fait rire. Il faut remarquer aussi que si les autres animaux deviennent victimes de la scélératesse du renard, c'est toujours parce qu'un de leurs penchans vicieux les emporte. Ainsi nous voyons le loup puni de sa voracité; l'ours, de sa gloutonnerie; le chat, de sa gourmandise. Le renard est là qui se tient sur ses gardes, qui épie leur faible, et qui, en les adulant, en caressant leur passion, les conduit insensiblement dans le piège. Une chose bien remarquable encore dans ce poème, c'est le talent avec lequel l'auteur a su donner à chacun de ses personnages une physionomie distincte, caractéristique, et les faire agir d'après leur manière d'être et leurs habitudes. D'un bout de la pièce à l'autre, le rôle du renard, celui du loup et de ses compagnons, sont bien nettement tracés, les trois adversaires du renard sont crédules à la fin comme ils l'étaient au commencement, et lui, après les avoir

¹ Les trois premiers volumes du roman *du Renard*, publiés en 1826 par M. Meon, contiennent plus de 30,000 vers; l'ouvrage hollandais n'en contient pas 8000.

fait battre, écorcher et mutiler, se joue encore d'eux, et leur ordonne de par le roi de lui obéir et de le respecter. Enfin, il faut encore observer que si cette allégorie est faite d'un tissu assez clair pour nous laisser parfaitement reconnaître l'intention du poète, elle est cependant assez sagement mesurée pour n'admettre qu'un petit nombre de rapprochemens. Une trop grande assimilation de la nature animale à la nature humaine nous eût choquée; l'auteur l'a senti. Il a donné à son œuvre le ton de blâme et de vérité qu'elle devait avoir, mais il n'en a pas fait une satire personnelle. Dans cette anarchie qui règne entre les animaux les plus puissans de la cour du lion, dans ces aventures du renard, dans ces scènes tour à tour bouffonnes et cruelles, dans ce tableau constant de la force brutale en lutte avec la science et la ruse, il est facile de discerner le caractère d'une classe d'hommes, d'une époque, mais non pas de tel ou tel individu.

Le *Reinhaert* de la Hollande a un avantage sur notre roman *du Renard* : il est d'un style plus ferme, plus serré; il ne renferme ni ces passages licencieux, ni ces lignes obscènes que l'on reproche au nôtre, ni cette prolixité de détails, et ces scènes décousues qui ont fait comparer le roman *du Renard* à une suite de fabliaux rapportés les uns au bout des autres ¹. D'un autre côté il a moins de coloris, moins de légèreté, moins de grâce et d'esprit. Le nôtre est un enfant capricieux, qui ne peut s'astreindre à suivre le même chemin, qui court à tout instant à travers la campagne, à travers les bois après une fleur, après un papillon, et revient sur la route pour courir encore. Le roman hollandais marche à pas plus mesurés, il calcule son temps, il voit son but devant lui; il y va sans s'arrêter. Il porte déjà l'empreinte du caractère national; caractère grave, réfléchi, persévérant, et cependant il est plein d'excellentes saillies et de fines observations : mais les deux poèmes sont fondés sur la même base, et représentent la même idée et la même série d'événemens. Je me bornerai donc à une seule citation de l'œuvre hollandaise, et je choisis le récit de l'ambassade du chat auprès du

¹ *Geschichte der deutschen National-Literatur von Gervinus : Reinecke Fuchs.*

renard. C'est une véritable scène à la Tartuffe, et peut-être l'une des plus naïvement racontées qui existent. Le lion a déjà envoyé l'ours au renard pour le sommer de comparaître à la cour, et le perfide renard a conduit l'envoyé extraordinaire dans un piège, d'où il n'est sorti qu'en y laissant une partie de ses membres. Cette nouvelle trahison réveille tous les griefs qui s'étaient déjà élevés contre le sujet rebelle, et il n'est plus question que de lui déclarer la guerre; cependant, avant d'en venir à cette extrémité, le roi veut encore lui adresser un message, et il le confie au chat. Le chat, en fin matois qu'il est, pressentant le danger qui le menace, essaie d'échapper à cette mission; mais le roi lui adresse quelques paroles flatteuses, et la résistance du courtisan cède à la voix du souverain. Il se décide donc à partir, il arrive à Maupertuis, non sans avoir rencontré le long de son chemin un oiseau de mauvais augure, dont il aurait dû écouter le fatal avertissement. Mais il a bien quelque peu de confiance en lui-même, il oublie ses premiers pressentimens et brave les funestes présages.

« Il trouve Reinhaert dans sa demeure et le salue ainsi : Que le bon Dieu tout-puissant vous donne une joyeuse soirée¹, le roi Nobel menace de vous ôter la vie, si vous ne venez à la cour avec moi. — Tibert, mon cher neveu, dit le renard, je suis heureux de vous voir, soyez le bien-venu. Je prie le Ciel qu'il vous donne sa bénédiction; pour moi, je vous donne la mienne de tout mon cœur. Asseyez-vous près de moi, reposez-vous. Vous coucherez ici cette nuit, et vous verrez comment je prends soin de ceux que j'aime. Demain, dès le point du jour, je partirai avec vous pour me rendre aux ordres du roi, quoi qu'il puisse en arriver, n'importe. Quand je chercherais de tous côtés, il me serait impossible de trouver quelqu'un avec qui je me plaise

¹ Dans l'ancien poème :

*Tibert sprac' God, die Rike
Moete hu goeden avond gheven.*

Et dans la traduction en langue moderne que M. Willems en a faite :

*God die machtig is en goed
Moge u goeden avond geven!*

autant à faire ce voyage qu'avec vous. Bruin (l'ours) est venu me voir hier, mais c'est un être si violent et si brutal! je n'aurais jamais osé me mettre en route avec lui. Il est beaucoup plus fort que moi, et je n'aurais pas voulu pour des milliers de ducats m'exposer au danger de le suivre. Mais avec vous, c'est différent, et demain de bonne heure nous partons.»

« Il vaudrait mieux, dit Tibert, partir ce soir même que d'attendre à demain. Voyez, la lune brille au-dessus des montagnes, et il fait aussi clair que de jour. Je ne crois pas que l'on ait jamais vu un temps plus favorable pour un tel voyage. — Non, répondit le renard, j'ai peur de rencontrer quelqu'un qui pourrait bien ne pas venir à nous d'une manière fort amicale. Les gens que l'on rencontre ainsi la nuit sur les grandes routes, vous le savez, ne sont pas tout ce qu'il y a de meilleur; ainsi, écoutez-moi, restez ici cette nuit.»

Tibert n'osa se plaindre. Il se résigna à rester, et comme il vit qu'il n'était pas question de dîner, il dit au renard : « Ne pourriez-vous donc me faire apporter à manger? Le voyage m'a donné de l'appétit. — J'y pensais à l'instant même, répondit le renard; mais je suis peu prévoyant, et je n'ai rien de très-bon à vous offrir; cependant il ne faut pas que vous ayez faim. Vous plairait-il de manger un rayon de miel? j'en ai là justement un morceau, et vous savez que c'est une nourriture très-saine. — Non, cela ne me tente pas, dit Tibert, n'avez-vous rien d'autre dans la maison? Si vous pouviez me donner seulement une petite souris bien grasse, je serais content. — Comment, dit le renard, est-ce là ce que vous aimez? Je connais ici près de la demeure du sacristain une grange où il se trouve une telle quantité de grosses et grasses souris, que le sacristain a déjà dit plusieurs fois qu'elles le forceraient à déménager. — Des souris grasses! s'écria le chat. — Voulez-vous en goûter? dites-le franchement. — Si je le veux, mon cher renard, comment pouvez-vous me faire cette question, quand vous savez que je n'ai pas d'autre envie? Le meilleur gibier du monde ne vaut pas pour moi la plus petite souris. Tâchez donc de me procurer cette délicieuse

nourriture. Je vous serai tout dévoué, quand bien même vous auriez tué mon père, et nous resterons, vous et moi, intimement unis. — Mon bon neveu, vous plaisantez! — Non, je vous le jure, aussi vrai que j'ai foi en Dieu. — Eh bien, soit! nous ferons comme vous voudrez, ce soir je vous mène dans la grange aux souris, et vous en trouverez de belles. — Ah! voilà qui est bien parlé. Je vous assure, mon cher renard, que si je tenais une souris, comme je la désire, je ne la donnerais pas pour une pièce d'or. — Allons donc, dit le renard, je vais vous donner de quoi satisfaire votre appétit, vous mangerez tant de souris qu'il vous plaira, et nous reviendrons nous coucher.»

Le renard le conduit dans une grange, où il sait bien que l'on a tendu un piège. Le chat s'y laisse prendre. Aux gémissements qu'il pousse, le fils du sacristain, qui attendait depuis long-temps que le renard, grand voleur de poulets, tombât dans l'embûche qu'il lui avait dressée, arrive à la hâte, croyant déjà saisir sa proie; ses frères et son père le suivent armés de bâtons, et le malheureux chat, pressé de tous côtés, n'échappe à la fatale mêlée qu'en y laissant un œil et une patte, tandis que le renard s'en retourne en riant dans son château de Maupertuis.

Une autre scène assez remarquable par la liberté d'esprit qui y règne, et le tableau moitié sérieux, moitié bouffon qu'elle présente, est celle de la confession, et je citerais encore, comme un morceau vraiment curieux, le plaidoyer que le renard prononce devant le roi pour obtenir sa grâce. C'est un modèle d'art et de finesse, je pourrais dire d'éloquence persuasive.

Du reste, tout ce que l'on sait de l'auteur de ce poème, c'est qu'il vivait au treizième siècle et qu'il était prêtre à *Ærdenberg*. Il fut, sans contredit, le premier poète de son siècle, et il ne paraît pas avoir joui d'une grande réputation. Il écrivit, comme il l'a dit lui-même¹, beaucoup d'ouvrages, et ces ouvrages sont encore enfouis en manuscrit dans la bibliothèque d'Amsterdam. Ses compatriotes l'ont très-longtemps négligé. J. de Vries, qui a écrit une histoire assez étendue de la poésie hollandaise, ne fait

¹ *Willem die vele boecke maecte*. Reinaert.

que le nommer. Enfin, son poème de *Reinaert* est divisé en deux parties, et Grimm, son admirateur, lui conteste aujourd'hui le mérite d'avoir fait la seconde partie, pour l'attribuer à un poète du quatorzième siècle dont on ne sait pas le nom. L'oubli injurieux dans lequel les œuvres de Willem sont tombées tient à deux causes : la première, c'est que l'on publia au quinzième siècle¹ une traduction en prose de son *Reinaert*, qui devint très-populaire, et fit complètement mettre de côté le poème original ; la seconde, c'est la tendance toute classique des Hollandais, qui leur a fait rejeter comme œuvres de mauvais goût tout ce qui ne rentrait pas exactement dans le cercle restreint de leurs théories. Depuis la fin du dernier siècle, leur littérature a pris une autre direction ; grâce aux Bilderdyk, aux Feith, ce vieux cercle aristotélique s'est élargi. Le romantisme des temps modernes a pénétré dans cette froide poésie dont la Hollande a eu les épaules chargées pendant le dix-huitième siècle, et l'a fondue comme une glace. En même temps que l'on s'en prenait à ce fantôme de littérature, on cherchait à se rapprocher de cette vive et franche inspiration des anciens temps. On allait fouiller les livres ensevelis dans la poussière des archives ; les vieux poètes se sont levés à cette voix enthousiaste qui les appelait, et le bon Willem et *Reinaert* ont reparu avec plus de gloire qu'ils n'en avaient obtenu au treizième siècle.

Le poète vraiment célèbre de cette époque est Jacques de Maërlant. Il était, comme Willem, de la Flandre². Il naquit en 1253 et mourut en 1300. C'était, s'il faut en croire ses biographes, un philosophe profond, un orateur distingué, et avant tout un vrai poète. Ses ouvrages attestent une grande variété de connaissances et une prodigieuse activité. On distingue entre autres son livre intitulé : *les Fleurs de la nature* (*Der Nature Bloemen*) ; c'est le premier ouvrage qui ait été écrit en langue

¹ La première édition parut à Louvain en 1479 ; la seconde, à Delft, en 1485, in-8.° Cet ouvrage fut aussitôt traduit en anglais, et parut à Londres en 1481, et la seconde édition en 1487.

² *Ende omdat ic Flaminc ben.*

hollandaise sur l'histoire naturelle; il est emprunté à un ouvrage latin, le *Liber rerum*, d'un ecclésiastique nommé Aalbert; la *Vie de S. François* (*Het Leven van den H. Franciscus*); les *Fleurs d'Aristote* (*De Bloemen van Aristoteles*), empruntées aussi à un ouvrage latin¹; les *Miracles de notre Dame* (*Miracle onzer Vrouwen*), en trente-six chapitres. Mais le plus connu et le plus estimé de tous les écrits de Maërlant est le *Miroir historique* (*Spiegel historische*). C'est une chronique rimée faite d'après le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais.

Comme on le voit, les titres poétiques de Maërlant ne se composent guère que de traductions ou d'imitations. On lui reproche encore d'avoir négligé la facture de ses vers; il en a beaucoup qui pèchent par la mesure, d'autres auxquels la rime manque. Mais il fut un de ceux qui aidèrent le plus à faire sortir la langue hollandaise des langes grossiers dont elle avait été jusque-là enveloppée. Toutes ses œuvres se distinguent par une grande souplesse et une rare pureté de style, et c'est par là qu'il a mérité d'être regardé comme un modèle par ses contemporains et par les autres poètes qui l'ont suivi.

Non loin de Maërlant il faut placer Melis Stocke, pauvre clerc, qui commence en Hollande cette chaîne de poètes souffrants dont l'on retrouve si bien les anneaux chez tous les autres peuples. Il parvint cependant à se faire une grande réputation. Il vivait vers la fin du treizième siècle, et il écrivit, d'après un manuscrit latin, une chronique rimée qui a été publiée deux fois, la première en 1591, la seconde en 1772, par un poète assez célèbre, Huydecoper.

Le treizième siècle avait été pour la littérature hollandaise comme une aurore brillante, comme un présage de succès rapides. A voir les œuvres d'un Willem, d'un Maërlant; à voir les progrès que la langue avait faits entre les mains de ces hommes habiles, on pouvait tout attendre d'une poésie qui, en secouant

¹ *Deze bloemen hebben wi besocht
En oten Latine in Dietsche brocht
Die aristotiles boeken.*

ses ailes pour la première fois, s'élevait déjà si haut. Mais le quatorzième siècle vint démentir toutes les espérances que les cinquante années précédentes avaient fait naître. Les Pays-Bas se trouvèrent tout à coup déchirés par des dissensions intérieures, par des guerres de province à province, par la lutte acharnée des partisans de Marguerite, duchesse de Hollande, et de Guillaume V, son fils, des *Hoeks* et des *Kabeljauws*¹, les Guelfes et les Gibelins de leur nation². Au milieu de ces discordes civiles, le peuple tomba dans le découragement; le commerce, qui au treizième siècle avait déjà pris un développement remarquable, languit et s'arrêta. La langue, dont on avait déjà pu admirer les progrès, resta stationnaire; les beaux-arts n'eurent point d'interprète; la poésie fut oubliée, ou si de temps à autre une voix s'éleva pour la raviver encore, cette voix ne put être entendue au milieu du bruit des combats et de l'agitation des partis. Pour comble de malheur, les Flamands envahirent la Hollande et la Zélande, et mêlèrent à la langue nationale une quantité de mots français, qui l'altérèrent. En vain les seigneurs des diverses provinces, les comtes et les ducs qui aimaient la poésie, cherchèrent-ils à la relever de l'état de décadence où ils la voyaient; en vain plusieurs d'entre eux mirent-ils en œuvre, pour encourager les poètes, et les promesses et les récompenses, et tous les témoignages de faveur : ni leur bonne volonté, ni leur zèle ne purent vaincre les fâcheuses circonstances de l'époque. La plupart des productions littéraires du quatorzième siècle ne sont que des traductions d'ouvrages français; des chroniques de villes et de provinces, et l'on ne cite que deux ou trois poètes : Lodewyk de Velthem, qui écrivit un nouveau *Miroir historique*, et Nicolaes Klerck, auteur de l'*Histoire des Brabançons* (*Brabantsche Yeesten*).

Cependant à la fin du quatorzième siècle il se forma des associations dont l'on eût pu attendre d'heureux résultats, je veux parler de ces *Chambres de rhétorique* (*Kamers der Rederykers*),

¹ *Hoek* (hameçon), *Kabeljauw* (morue).

² *Over de vestiging en ontwikkeling der Nieuw-Europesche Volken, von Royaard.*

qui avaient pour but d'aider au perfectionnement de la langue et de la poésie¹. Le nombre de ces associations s'accrut en peu de temps, et il n'y eut bientôt si petite province des Pays-Bas et si petite ville qui ne voulût avoir la sienne. Bruxelles en comptait cinq, Anvers quatre, Louvain trois; et celles de Gand, Malines, Harlem, Amsterdam, etc., ne tardèrent pas à rivaliser avec celles qui les avaient devancées. Ces Chambres de rhétorique faisaient représenter des mystères, et distribuaient des prix de poésie. C'était à elles aussi que le prince ou les magistrats de la ville s'adressaient dans les grandes occasions pour avoir le poème didactique, le prologue de théâtre ou le dithyrambe obligé, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer ce goût fatal des pièces de circonstance qui a inondé la Hollande d'une prodigieuse quantité d'odes, d'élégies, de vers de toute façon, dans lesquels les poètes de l'époque dépensaient sans doute beaucoup de sentiment et d'esprit, mais qui ne peuvent plus nous offrir aucun intérêt, passé l'heure de la fête, passé l'événement du jour. Ces sociétés soi-disant littéraires n'exercèrent souvent sur les poètes qu'une funeste influence, ou elles n'en exercèrent aucune. D'abord elles étaient composées pour la plupart d'hommes peu lettrés, qui se plaisaient sans doute beaucoup à faire parler d'eux, à se regarder comme les Mécènes de la poésie, comme les arbitres du bon goût, et qui étaient incapables de comprendre les besoins d'une époque et de lui donner quelque impulsion. Puis elles arrivaient trop tôt. Elles arrivaient à une époque où la Hollande n'avait encore presque rien produit; elles voulaient donner des règles à la poésie avant qu'il y eût aucune œuvre sur laquelle ces règles pussent s'appuyer; et à défaut de l'élément national nécessaire pour composer leurs théories, elles avaient recours aux traditions grecques ou aux modèles français. Ainsi elles commençaient par apporter une base étrangère, sans comprendre qu'elles étaient par là-même à la littérature de leur pays ce à quoi elle devait surtout aspirer, c'est-à-dire à avoir un caractère à elle,

¹ J. de Vries, *Proeve eener Geschiedeniss der nederduitsche Dichtkunde*, 1er Deel. — Gravenweert, Essai sur l'histoire de la littérature neerlandaise.

une physionomie particulière. Enfin, ce qui aux yeux des hommes clairvoyans et sérieux dût jeter une couleur assez défavorable sur ces associations, c'est l'apparat puéril dont elles s'entouraient, les petits moyens qu'elles employaient pour se donner plus de relief. Chaque société avait son étendard et son blason. Les chefs prenaient le titre de prince ou de doyen, et une devise prétentieuse était pour tous les membres une chose de première nécessité. C'est ainsi que l'académie de la *Crusca*, cette sévère académie, qui secoua si rudement sur son tamis la *Gerusalemme liberata*, avait pris, pour désigner chacun de ses cosociétaires, tous les termes de mouture. C'est ainsi qu'au dix-septième siècle il se forma dans plusieurs villes de l'Allemagne des sociétés, ayant aussi pour but de travailler au développement de la langue nationale, et qui se rendirent ridicules par leur affectation et leur amas d'emblèmes, de bannières et de signes caractéristiques.

La plus célèbre de ces sociétés est celle connue sous le nom de l'*Ordre des palmes* ou de *Société fructueuse* (*Fruchtbringende Gesellschaft*). Elle fut fondée à Weimar en 1617, et si elle ne rassembla pas dans son sein beaucoup d'hommes de génie, elle put du moins se flatter d'avoir à sa tête des personnages assez riches en quartiers de noblesse, tels, par exemple, que les deux princes d'Anhalt et leur sœur, les trois ducs de Saxe-Weimar et plusieurs grands seigneurs. Tous les membres devaient avoir un cachet, et porter une devise qui eût rapport aux productions de la terre. Ainsi l'un avait adopté pour symbole un pain de froment, avec cette devise : *Rien de meilleur* ; un autre avait pour symbole un grain de blé commençant à germer, et pour devise : *La terre le presse, mais ne l'étouffe pas* ; un autre prenait pour emblème une meule de moulin, une fleur des champs, voire même un plat de haricots, et tous avaient quelque surnom allégorique, comme : *le Riche*, *le Moulu*, *le Cuit*, etc. Il y avait encore la *Société allemande* à Hambourg, la *Société des bergers du Pegnitz* à Nuremberg, celle des *Cyignes de l'Elbe*, celle des *Sapins*, etc.

Une des premières obligations imposées aux membres de ces diverses associations, était d'employer tous leurs efforts à épurer

la langue allemande de cet alliage de mots étrangers qu'elle subit au dix-septième siècle, surtout pendant la guerre de trente ans, et à lui donner toute l'élégance, toute la netteté, toute l'énergie d'expression qu'elle pouvait avoir, et ce but était on ne peut plus louable ; mais il fut, on peut le dire, totalement manqué, et par le peu d'influence que ces sociétés exerçaient, et par leurs vaines distractions, et par leur mesquine critique, qui ne portait jamais que sur des questions insipides ou inutiles. Cependant elles avaient beaucoup à faire pour préserver la langue allemande de cette invasion de mots étrangers qui menaçait de l'engloutir. On peut en juger par les satires du temps où ce mélange de mots hétérogènes est reproduit d'une manière outrée, sans doute, mais qui doivent cependant avoir quelque chose de vrai. J'en citerai entre autres une qui a pour titre : *Style à la mode* :

Reservirte Dame
Phönix meiner ame
 Gebt mir *audiënz*
 Euer Gunst *meriten*
 Machen zu *failliten*
 Meine *patiënz*.

Ihr seid sehr *capable*
 Ich bin *peu valable*
 In der *eloquënz* :
 Aber mein *serviren*
 Pflegt zu *dependiren*
 Von der *influentz*.

Meine *larmes* müssen
 Von den *jouen flüssen*
 Nach der *Singcadënz*
 Wie der Rhein *couliret*
 Und sich *degorgiret*
 Nächst bei *Cobelenz*.

Du reste, si ces sociétés n'obtinrent pas plus de résultat, ce n'est pas faute de reprocher assez haut à l'Allemagne son engouement pour les mœurs et la langue françaises. Il n'y a qu'à

lire, pour s'en convaincre, ces vers écrits par un membre de l'ordre des Cygnes :

Ad Teutonem inepte Galissantem.

Sperne linguam gallicanam, ni petat necessitas.

Sperne vestem gallicanam, plena vanitatis est.

Sperne mores gallicos, sunt ineptiae meræ, etc.

Au Teuton imitant sottement le cri du coq.

Méprise la langue française, à moins que tu ne sois forcé de t'en servir.

Méprise l'habillement français, c'est l'œuvre de la vanité.

Méprise les mœurs françaises, car elles sont absurdes.

Le quatorzième siècle avait été pour la littérature hollandaise une époque de décadence; le quinzième ne s'ouvrit pas sous des auspices plus favorables. Les dissensions des divers partis continuaient; la guerre des *Hoecks* et des *Kabeljauws*, qui s'était apaisée pendant quelques années, se ralluma avec une nouvelle force, et il s'en éleva encore une autre, celle des *Schieringer* et des *Vetkoopers*, autrement dite des marchands de fromages et des marchands de bestiaux, qui se prolongea pendant presque tout le quinzième siècle. Une autre cause encore qui contribua à ralentir les progrès de la langue et de la poésie à cette époque, ce sont les révolutions qui arrivèrent dans plusieurs provinces par la chute ou le déplacement de leurs anciens souverains, et la réunion des Pays-Bas à la maison de Bourgogne, qui depuis long-temps possédait la Flandre, et qui finit par attirer à elle toutes les autres seigneuries. Cet événement devint surtout très-préjudiciable à la poésie hollandaise, en ce sens que les nouveaux souverains du pays et leurs courtisans implantèrent dans la langue hollandaise une foule de mots français, qui ne pouvaient que lui faire perdre son caractère distinct et en quelque sorte l'abâtardir.

Cependant les grands seigneurs continuaient à encourager les poètes; les Chambres de rhétorique persévéraient dans leurs travaux, et Philippe-le-Bel, qui faisait partie de celle de Bruxelles, leur donna de fréquens témoignages de faveur, et malgré tant d'efforts louables, on serait tenté d'accuser ce siècle de stérilité;

car tout ce que les histoires littéraires nous en apprennent, se borne à deux ou trois noms de poètes, à deux ou trois ouvrages taxés d'incorrections. Guillaume de Wreet écrit, d'après un ouvrage latin, *le Miroir du péché*. C'est un livre assez défectueux sous le rapport du style et de la poésie, mais déjà remarquable par la liberté de conscience dont il est empreint et les idées religieuses qu'il exprime. Jacques Velt, orfèvre de Bruges, traduit Boèce. Que si l'on joint à cela les poésies d'un Jean de Dalle, d'un Rouère, *la Chronique de Flandre* de Smit, *le Miroir de la jeunesse* de Goetmann, et un poème sur la *Destruction de la ville de Troie*, voilà à peu près tout ce que les Hollandais ont coutume de faire entrer dans leurs fastes littéraires à cette époque.

Mais derrière cette poésie dont le beau monde s'occupe et que le critique dissèque, il en est une autre long-temps méconnue, long-temps dédaignée, et qui mérite pourtant bien qu'on la recherche et qu'on l'étudie, c'est la poésie du village, la poésie du peuple (*le Volkszang*). Celle-là ne se cultive pas dans les salons, elle ne va point s'asseoir sur les bancs de l'académie, elle n'aspire ni aux applaudissemens du théâtre, ni aux écharpes brodées en or et aux couronnes de lauriers. Les grands seigneurs la dédaignent, les académiciens la repoussent, et cependant elle vit, elle se perpétue, elle passe de bouche en bouche; elle a son public, son temple et ses pontifes; l'allée de tilleuls ou la forêt de chênes à défauts des jardins d'académies, et la mémoire de ses auditeurs à défaut du libraire et de l'imprimeur. A toutes les époques, à côté de cette poésie nationale qui se montre au grand jour et dont l'on recherche les progrès, dont l'on écrit l'histoire; à côté de cette poésie que l'on porte dans le monde, que l'on enseigne dans nos écoles, on peut trouver la poésie du peuple, poésie humble et timide, qui se retire à l'écart, et garde à tout jamais sa candeur et sa naïveté. C'est elle qui s'en vient avec le tour de phrase le plus simple, avec le dialecte le plus vulgaire, chanter sous le toit de chaume et redire sa ballade à la veillée du soir. C'est par elle que se conserve la langue primitive du pays, le trésor des vieux mots, condamnés quelque jour par la mode,

exilés par les beaux esprits. C'est à elle qu'est confiée la légende religieuse, la tradition des anciens temps, et si la vie des grandes villes nous enlève nos premières croyances, c'est cette poésie du peuple qui nous les rendra avec sa naïveté habituelle et sa bonne foi; car elle est essentiellement fidèle aux idées dont elle s'est empreinte, et nulle poésie ne peut exprimer mieux que celle-là l'impression produite par un événement et le reflet d'une époque. Sa forme à elle n'est ni très-élégante, ni très-recherchée, ses vers peuvent bien avoir quelquefois un ou deux pieds de trop, ou une rime incomplète, et il ne faudrait peut-être pas y regarder de trop près pour y trouver ce que nous sommes convenus d'appeler des fautes de langue. Mais voyez, quelle fraîcheur d'imagination! quelle vérité de peinture! Qui sait combien de morceaux éloquens ont été ainsi composés par un pâtre, homme de génie, dont nous ne savons pas même le nom? Qui sait combien de belles légendes, de touchantes traditions et de délicieuses histoires de fées se redisent encore sous le chalet de la Suisse ou dans les montagnes de l'Auvergne? Dernièrement un jeune homme, M. Émile Souvestre, nous a tous intéressés à ses poètes bretons; que de richesses ne découvrirait-on pas, si l'on voulait se mettre à fouiller dans la poésie populaire de nos provinces? Les *Noël* bourguignons de La Monnoye, les chants béarnais de Despourrins, les poésies languedociennes de Goudouli; les fables provençales de Gros, ne sont-elles pas un indice assez sûr du trésor que nous recèlent peut-être encore nos anciens dialectes particuliers? Peut-être notre poésie aurait-elle beaucoup à apprendre de cette poésie de libre essor, si simple et si naturelle. Peut-être y aurait-il là pour nous maint beau sujet d'inspiration! Schiller a écrit sa célèbre élegie sur l'infanticide d'après une vieille chanson populaire qui a couru toute l'Allemagne. Goethe a emprunté à un poète du Languedoc cette chanson folle qu'il fait chanter à la Marguerite de Faust dans la terrible scène de la prison.

Pour en revenir à la Hollande, ses poésies populaires datent déjà du treizième siècle; mais c'est au quinzième surtout qu'elles arrivent en abondance et avec un caractère marqué. Il en existe

plusieurs recueils imprimés, et la bibliothèque de La Haye en possède encore une quantité en manuscrit. Une grande partie de ces recueils se compose de poésies religieuses, et elles sont très-curieuses à lire; car elles expriment l'esprit de l'époque, et notamment le mysticisme du quatorzième et du quinzième siècle. On y trouve des idées étranges et un style singulier. C'est l'ame considérée comme jeune fille, et qui aspire à Jésus-Christ, son fiancé; c'est Jésus-Christ qui s'en va le soir de par le monde séduire avec son doux regard les ames vierges, et le poète emploie un incroyable mélange d'expressions et d'images profanes pour peindre l'amour divin. L'ame s'écrie : Jésus, avec vos yeux noirs, vous me ravissez les sens. Je veux me plaindre à Marie de ce que vous me faites éprouver.

A quoi Jésus répond : Oui, plaignez-vous à ma mère, et je m'en vengerai. Je vous ferai aimer, et votre cœur se brisera.¹

Et puis l'ame soupire, elle languit comme la tourterelle qui a perdu son époux². Puis elle dit adieu au monde qui l'a trompée, pour se plonger tout entière dans l'amour de Jésus, et elle s'écrie : L'amour repose, l'amour marche, l'amour chante, l'amour saute; l'amour appelle l'amour; l'amour dort, l'amour veille; l'amour peut tout imaginer.³

Ce qui exprime encore très-bien le caractère de l'époque, c'est l'adoration à la Vierge, adoration ardente, passionnée, qui se manifesta surtout chez les peuples du Nord, et qui donna lieu à une multitude de chants religieux, où toutes les expressions les plus éclatantes sont employées pour lui rendre hommage; où quelquefois même le Christ est représenté comme dépouillant au-

1 *Jesus met uwen brunen oghen
Ghi steelt mi mine sinne.*

2 *Ik mach der tortelduven wael liken
Die haren gaden verloren heeft.*

3 *Die minne staet, die minne gaet,
Die minne singhet, die minne springhet.*

Ces vers sont tirés d'un long poème sur l'amour céleste, composé par une religieuse d'Utrecht, nommée Bertha. (*Horæ belgicae*, par Hoffmann de Fallersleben, second volume, p. 14.)

près d'elle sa grandeur, et accourant à ses ordres dès qu'elle a besoin de lui.¹

Enfin il existe encore un grand nombre de poésies populaires sur la naissance du Christ, l'arrivée des mages, la fuite en Égypte, etc. Tous les détails de la vie habituelle y sont dépeints avec une incroyable naïveté. Dans l'une, c'est l'enfant Jésus à qui sa mère fait prendre un bain, et qui s'amuse à faire jaillir l'eau hors du bassin²; dans une autre, c'est S. Joseph qui lui prépare un plat de bouillie³. Puis on nous montre Marie occupée à filer pour gagner sa vie, et S. Joseph faisant des ouvrages de menuiserie. Quelquefois aussi dans ces poèmes, dont il faut admirer la bonne foi et la simplicité, l'âne joue son rôle. S. Joseph s'arrête pour cueillir des dattes, et lui dit : Reste-là, mon petit âne, ne bouge pas, il faut cueillir ces fruits pour nous rafraîchir, car nous sommes très-las⁴. Ce sont des images à mettre à côté de ces anciens tableaux de l'école de Cologne, où l'on voit Jésus s'amusant avec les ducats qu'un des mages lui présente dans une coupe d'or.

L'un des chants religieux les plus célèbres du quinzième siècle est celui qui a pour titre : *la Fille du sultan*. On le retrouve aussi en Allemagne⁵, en Suède⁶ et en Danemarck, mais dans une forme plus concise. C'est un chant qui a toute l'allure naïve de la ballade, et qui, sous son voile symbolique, porte tout le mysticisme de cette époque. Quoiqu'il soit un peu long, nous ne craignons pas de le citer en entier; car il nous apparaît comme un monument curieux, et sous le rapport de l'art et sous le rapport des idées religieuses :

1 On trouve quelquefois dans ces chansons des détails comme ceux-ci : Jésus prend une corbeille et s'en va cueillir les fèves dont il a besoin, puis il prend une cruche, va chercher de l'eau, et vient aider à sa mère à éplucher les légumes : *Hi nam een corf in zijn hant, etc.*

2 *Die moeder die makeden den Kinder een bat.*

3 La même idée est reproduite dans une chanson allemande sur les rois mages : *Joseph nahm ein Pfünnelein.*

4 *Och, eselken, du moetste stille staen.* (Voyez les *Horæ belgicae* de M. de Fallersleben, et les *Folkszangen* de M. Lejeune.)

5 *Der Sultan hatte ein Töchterlein.* (*Wunderhorn*, 1ster Band.)

6 *En hednisk Konningsdotter Hald.* (*Svenska Folksvisor*, II D.)

« Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour au lever de l'aurore le long du parc et du jardin.

« Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : qui donc a pu faire ces fleurs, et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir.

« Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver, je quitterais le royaume de mon père pour le suivre. Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez ! Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

« Elle ouvre la fenêtre, et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis, s'inclinant devant lui, d'où venez-vous donc, dit-elle, ô noble et majestueux jeune homme ?

« Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas ? car vous êtes si beau ! Jamais dans le royaume de mon père je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je te connais, je connais ton amour, apprends donc qui je suis. C'est moi qui ai créé les fleurs.

— « Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé ? Combien de temps je vous ai cherché, et maintenant que vous voilà, il n'y a plus ni bien, ni patrie qui m'arrête. Avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

— « Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner, votre père, vos richesses et votre beau palais. — Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi, c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi beau que vous.

« Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

« Le long du chemin ils s'entretenaient avec gaité l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance il guérit le cœur malade, sur le trône élevé de mon père, tu pourras le lire.

« Donnez-moi tout votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus. Ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et, se courbant à ses genoux, lui jura fidélité.

« Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé ? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche. La terre et le ciel lui obéissent ; l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

« Un million de beaux anges s'inclinent devant son trône les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère ?

— « Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah ! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc ?

— « Je viens du royaume de mon père, où tout est joie, beauté, vertu. Là des milliers d'années se passent comme un jour ; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

— « Seigneur, que de prodiges vous m'apprenez ! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous y vivrez éternellement.

« Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent auprès d'un couvent où Jésus voulut entrer. — Hélas ! dit-elle, voulez-vous donc me quitter ? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

— « Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté. Il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre ; mais quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

« Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore, mais son

fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent et frappe, et crie : ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

« Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous ? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule ? Pourquoi ces larmes ? Dites-moi, quel chagrin avez-vous ?

— « Hélas ! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu long-temps. Pressez-le de sortir. Dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise ; car il est mon fiancé.

— « Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici, j'ignore qui est votre bien-aimé. Je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher ? Mon bien-aimé est ici. En me quittant il m'a dit : j'entre dans cette maison.

— « Mais dites-moi comment il s'appelle ; je saurai si je le connais. — Hélas ! je ne puis le dire ; j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi. Son empire est large et profond. Son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

« Son visage est blanc et rose. Ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père. Il voulait m'emmener avec lui. Mais hélas ! il est parti.

« Son père tient le sceptre de la terre et du ciel. Sa mère est une vierge très-belle et très-chaste. — Ah ! s'écria le portier, c'est Jésus notre Seigneur. — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

— « Bien, jeune fille, si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez, vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée, et dites-moi, d'où venez-vous ? Sans doute d'une terre étrangère ?

— « Je suis la fille d'un roi. J'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus votre amour.

« Entrez donc et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus ;

mais renoncez à toutes les grandeurs païennes. Renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre pays de paganisme; car désormais vous devez être chrétienne.

— « Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

« La jeune fille dévoua son ame à Dieu; elle avait un grand désir de voir Jésus son bien-aimé, et elle l'attendit long-temps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

« Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume. Là elle est devenue reine, elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. »

On pourrait faire remonter très-haut l'origine de ce chant religieux; celui que nous venons de citer tel qu'il existe aujourd'hui dans divers recueils hollandais¹, n'est probablement qu'une amplification assez récente d'un chant très-simple et sans doute beaucoup plus court du quinzième siècle. Il en est de même d'un grand nombre d'autres pièces, dont il faut reporter au même siècle et quelquefois même plus haut l'invention et la composition première. L'original s'est perdu, et nous ne les connaissons que par des imitations disséminées de distance en distance au seizième ou dix-septième siècle. Mais il nous a paru plus convenable de les ramener toutes à leur point de départ, pour les resserrer en un même faisceau.

Après la série des chants religieux vient celle des chants profanes : chants de guerre et d'amour, romances et ballades. La même naïveté poétique, la même effusion de cœur que l'on admire dans la première, se retrouvent dans celle-ci, mais quelquefois avec plus de chaleur. Le sujet de ces chants est très-varié : c'est tantôt une tradition populaire qui présente toutes les péripéties du drame, comme celle du Comte Floris; tantôt un chant na-

¹ Lejeune, *Neederlandsche Volkszangen*. — *De nieuwe Oost-indische Rooseboom*. (*Horæ belgicae*.)

tional, comme celui de Guillaume de Nassau; tantôt un conte de géant, comme dans le Chasseur de la Grèce. Les scènes d'amour surtout reviennent à tout instant; l'amour occupe une grande place dans ces fraîches et chastes imaginations du quinzième siècle. Elles nous l'ont peint sous toutes les formes, avec la couronne de myrte sur la tête ou la branche de cyprès à la main, avec le sourire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux, mais toujours tendre, religieux, dévoué. Ses chants de joie viennent du fond de l'âme, ses mots d'adieu font pleurer. Un chevalier revient d'une contrée lointaine. Il aperçoit la tour de son château, il se hâte; car il est impatient de revoir sa jeune femme. Il rencontre en chemin un autre chevalier qui lui dit : Ta femme est infidèle; tiens, regarde cet anneau que je porte au doigt, ne le reconnais-tu pas pour le sien? — Tu en as menti, dit le voyageur, et il tire son épée et le tue. Cependant, quand il a observé l'anneau, il croit aux paroles du chevalier, il arrive plein de fureur et résolu de se venger. Mais sa femme vient au-devant de lui, et le salue de son regard et de sa voix angélique; à son doigt elle porte l'anneau de fiançailles, l'anneau que son mari ne croyait plus revoir. Et en la retrouvant avec ce gage de fidélité, il la presse dans ses bras, et se jette à genoux pour remercier le Ciel.

Une jeune fille attend son amant qui demeure de l'autre côté du fleuve, elle allume le flambeau qui doit lui servir de guide. Le flambeau s'éteint. Le jeune homme se met à la nage et se noie. Son amanté va le chercher avec un pêcheur, et en retrouvant son corps, elle se jette sur lui, l'embrasse et meurt.

C'est quelquefois aussi une idée plutôt qu'un fait; une idée si simple, qu'il est en quelque sorte impossible de l'analyser, comme, par exemple, dans ce chant des *Trois jeunes Filles* :

« Trois jeunes filles s'en allaient ensemble le long d'une forêt. Elles marchaient pieds nus sur la neige et la glace, et pourtant il faisait très-froid.

« L'une d'elles pleurait amèrement; les deux autres avaient l'humour assez joyeuse, et elles lui demandèrent comment allait son amour.

« Pourquoi me faites-vous cette question ? dit-elle. Trois hommes à cheval ont égorgé celui que j'aimais.

« Si trois cavaliers ont égorgé celui que tu aimais, il faut choisir un autre amant, et vivre avec gaité comme nous.

« Comment pourrais-je choisir un autre amant, quand mon cœur est déchiré ? Adieu, mon père et ma mère, vous ne me reverrez plus.

« Adieu, mon père et ma mère, et toi, ma douce petite sœur, je veux aller sous les verts tilleuls où repose mon bien-aimé. »

Je citerai encore cet autre chant, qui paraît être fort ancien, et qui a joui d'une grande popularité en Hollande et en Allemagne¹ :

« Une jeune fille se levait le matin de bonne heure, et s'en allait sous les tilleuls pour attendre son amant, et son amant ne venait pas.

« Un jour un cavalier s'approche d'elle, et lui dit : mon enfant, que faites-vous ici toute seule ? Venez-vous compter ces arbres verts ou cueillir ces fleurs ?

— « Non, je ne viens pas compter ces arbres verts, ni cueillir ces fleurs ; j'ai perdu mon bien-aimé, et je ne peux en apprendre aucune nouvelle.

— « Si vous ne pouvez en apprendre aucune nouvelle, moi, je veux vous en dire. Il est dans la Zélande, et il aime plusieurs jolies femmes.

— « Si ce que vous dites est vrai, que le Ciel répande ses bénédictions sur lui et sur toutes les jolies femmes qui l'entourent.

« Qu'est-ce que le chevalier tire de dessous son manteau ? Une belle chaîne en or. Voyez, dit-il, je vous la donnerai, si vous voulez ne plus penser à votre amour.

— « Quand cette chaîne en or serait assez grande pour pouvoir toucher à la fois la terre et le ciel, j'aimerais mieux ne jamais l'avoir que de songer à un autre amour.

« Le chevalier se sentit ému. Ma douce enfant, dit-il, je veux vous épouser, et je n'aimerai pas une autre femme que vous. »

¹ On le trouve dans le recueil de Büsching et Van der Hagen : *Deutsche Volkslieder*. Berlin, 1807.

Le morceau allemand qui répond à celui-ci est peut-être moins simple ; mais il est plus poétique, plus richement développé, et se termine d'une manière plus complète que le chant hollandais :

« Je voulais seulement t'éprouver, dit le chevalier, si tu avais fait entendre un reproche ou une malédiction, à l'instant même je t'aurais quittée. »

Du reste, c'est souvent une chose assez curieuse que de faire ce rapprochement des poésies populaires hollandaises et allemandes ; car la plupart reposent sur la même idée, proviennent de la même source, et présentent au fond une telle identité, qu'on ne saurait dire lequel des deux pays peut s'en attribuer l'invention. Mais la forme de ces chants diffère beaucoup d'une contrée à l'autre, et généralement celle que l'Allemagne emploie me semble plus travaillée, plus artistique ; celle de la Hollande plus insoucieuse et plus naïve. L'une accuse déjà un certain progrès dans les combinaisons de la langue poétique, l'autre est le jet négligé d'un poète qui ne sait ou ne veut pas faire mieux.

Mais la Hollande réclame au quinzième siècle un titre de gloire plus grand que ses poésies, c'est l'invention de l'imprimerie. A Dieu ne plaise que je veuille enlever à Strasbourg ou à Mayence leurs titres à une telle découverte, leur Guttenberg. Ce sont de ces souvenirs qui immortalisent les annales d'une ville, ce sont de ces croyances dont tout un peuple se glorifie.

Je me bornerai seulement à raconter le fait : Les habitants de Harlem prétendent qu'un de leurs concitoyens, nommé Laurent Janssoen, et surnommé *le sacristain* (*Koster*), parce qu'il était sacristain à l'église paroissiale de la ville, inventa avant 1430 l'art de découper les caractères sur des planches de bois. Plus tard, disent-ils, il parvint aussi à former avec du plomb ou de l'étain des caractères mobiles, et plusieurs savans ont essayé encore tout récemment d'en donner la preuve. Mais un des ouvriers de Koster le trompa, lui déroba un jour ses types et s'enfuit à Mayence, où il imprima en 1442 deux ouvrages : *Alexandri Galli Doctrinale* et *Petri Hispani Tractatus*.

Enfin l'imprimerie, ce grand levier du monde moderne, était trouvée. Gloire à celui à qui nous la devons, que ce soit Koster ou Guttenberg ! Les prêtres d'abord profitèrent de cette merveilleuse découverte pour publier leurs livres d'église. Mais le peuple ne tarda pas à en comprendre l'importance, et il voulut en faire usage. C'est ainsi que dès les premiers siècles du christianisme les prêtres marchent en tête de la civilisation, et le peuple vient ensuite élargir et continuer la route qu'ils lui ont indiquée. Les prêtres fondent les premières écoles, et le peuple arrive avec ses universités; les prêtres conservent dans leurs couvens les trésors de la science, et le peuple s'empare de ces trésors et les fait fructifier. Les prêtres ont établi la trêve de Dieu; ils ont planté la croix sur la grande route pour effrayer le coupable, pour servir de refuge à l'opprimé. Les prêtres ont lutté contre le pouvoir des rois et des princes; leur main s'est levée pour écarter le despotisme qui menaçait de s'appesantir sur le peuple. La parole sacrée a plus d'une fois attendri le cœur farouche du soldat, et l'anathème d'un pauvre moine a fait pâlir sous la couronne le visage d'un mauvais roi. Entre les princes et le clergé le peuple grandissait; cette lutte des deux pouvoirs le sauvait de l'esclavage et lui permettait de se développer librement, protégé qu'il était par les rois contre l'orgueil des prêtres, par les prêtres contre l'ambition des rois.

Il fit ainsi son long apprentissage, recueillant en secret les fruits de son expérience, profitant tout à la fois et de ses jours d'angoisses et de ses premiers succès. Une force infatigable le soutenait dans son oppression; une pensée instinctive le poussait par toutes les voies de développement qu'il pouvait suivre. Jeune encore, à voir jusque sous l'habit de serf sa mâle fierté, on eût dit qu'il lisait dans l'avenir ses vastes destinées. Des hommes étaient sortis de ses rangs pour porter la tiare ou la couronne, et il lui semblait qu'il pourrait un jour lever la tête plus haut que le pape et l'empereur. Des siècles se passèrent ainsi, siècles d'efforts, d'attente, d'espoir souvent trompé; le peuple cependant commençait à sentir sa vigueur. Un jour il rejeta ses langes et ses

lisières, et quand les prêtres et les rois voulurent les lui remettre, il était assez fort pour leur échapper.

C'est ce qui arriva à la Hollande au seizième siècle. Cette nation avait eu à subir et le despotisme de ses petits princes et les vices de son clergé. Des guerres civiles l'avaient long-temps déchirée; des révolutions y avaient semé à différentes époques le trouble et l'inquiétude. Le peuple, actif et énergique, avait grandi pourtant au milieu de toutes ces haines de partis, de toutes ces luttes d'ambition; déjà les mers s'ouvraient devant lui; déjà les autres peuples devenaient tributaires de son industrie, et à mesure qu'il sentait croître ses forces, à mesure que son esprit s'éclairait, le joug auquel il s'était résigné jusque-là lui semblait plus lourd et les vices de ses maîtres plus hideux. Voilà pourquoi il accueillit avec transport ce cri de réforme dont tout à coup l'Allemagne retentit. Ce n'était pas plus pour lui que pour les autres pays un événement non préparé : c'était le résultat de cette lente et difficile voie de progression qu'il avait suivie; c'était le cri de liberté religieuse après lequel il aspirait depuis long-temps, et à celui-là vint se joindre plus tard le cri de liberté temporelle : c'était d'abord plus qu'il ne demandait.

Il n'entre pas dans notre plan de retracer toutes les phases de cette grande révolution hollandaise : nous ne redirons ni les héroïques efforts de ce peuple pour s'affranchir des chaînes qu'on voulait lui imposer, ni la cruauté de Philippe II, ni l'atroce barbarie du duc d'Albe, ni la mort d'Egmont, de Horn et de tant d'autres nobles victimes du fanatisme espagnol : nous voulons seulement indiquer l'influence de la réformation sur la poésie hollandaise, et cette influence fut très-grande.

Dès l'année 1527, toute la Hollande, et surtout les villes de Delft et d'Amsterdam étaient accusées de luthéranisme. La question religieuse soulevée par le moine de Wittemberg ébranlait le peuple, agitait les esprits. La poésie ne pouvait rester étrangère à ce mouvement imposant de toute une nation. Aussi de toutes parts vit-on surgir les poètes enthousiasmés pour cette noble cause, et empressés à la défendre par leur parole et leurs écrits. Cette fois

ils n'eussent plus osé se produire avec de fades chansons d'amour et de doucereuses élégies. Un grand but les animait, une pensée profonde les faisait agir; ils ne devaient pas seulement charmer leurs auditeurs par l'harmonie de leurs vers, ils devaient les éclairer et les convaincre. De là tant de plaidoyers ardents que la croyance religieuse inspirait, que la poésie était appelée à revêtir de ses couleurs; de là tant de satires, tant de pamphlets échangés entre les deux partis. Dans le dernier siècle, la presse avait été employée à reproduire les épopées favorites, les contes chevaleresques du peuple. Maintenant la philosophie et la religion s'en emparent; les catholiques et les protestans s'en servent pour attaquer et pour défendre. En même temps qu'on se bat on écrit. C'est une nouvelle arme dont on vient d'apprendre l'usage; c'est une guerre ajoutée à une autre guerre. La presse commence on ne peut mieux son métier; la presse est infatigable; la presse vomit tout le jour ou le raisonnement serré, ou le sarcasme et l'injure. Chacun accourt pour essayer ce terrible instrument, et chacun en a peur. Sur des hommes encore barbares, les traits de la presse ne produiraient peut-être qu'une légère piqure; parmi des hommes plus accessibles aux susceptibilités de la science, de l'esprit, du sentiment, elle tonne comme la foudre et tranche comme l'épée.

Au milieu de ce conflit d'opinions, dans cette multitude d'ouvrages produits par la réformation, on conçoit que la langue et la poésie hollandaises durent faire des progrès. Elles se trouvaient tout à coup transportées sur un terrain plus large; elles profitaient de cet esprit de liberté qui s'éveillait alors de toutes parts; elles avaient de grandes pensées à exprimer, et les poètes, en obtenant plus de retentissement pour leurs écrits, éprouvaient plus d'émulation. Les Chambres de rhétorique elles-mêmes, ces pacifiques associations qui s'occupaient si dévotement de la mesure d'un vers, de l'orthographe d'un mot, ne purent échapper à l'impulsion générale, et elles vinrent prêter leur appui à la réforme. Elles composèrent de nouveaux chants religieux, des odes de circonstance, de petites pièces de théâtre, qui furent loin d'être sans influence, et elles se distinguèrent même tellement par leur

zèle et leurs travaux, que plusieurs de leurs membres furent appelés ensuite à remplir dans l'administration des villes des fonctions importantes.

Parmi les poètes de cette époque, Anna Bijns, religieuse à Anvers, se distingua par sa vivacité d'imagination, et surtout par la véhémence avec laquelle elle combattit les principes de Luther. Le parti catholique la comparait dans son enthousiasme à Sapho, comparaison assez singulière pour une religieuse ! Ses vers sont durs et mêlés de mots étrangers ; mais on y trouve de la chaleur et de l'entraînement.

Mathieu de Castelijm, surnommé le *poète excellent*, écrivit un *Traité de rhétorique* qui obtint une grande réputation. C'est un ouvrage où l'on ne trouve que des pensées assez vulgaires et souvent même ridicules.

Cornelis de Ghistele traduisit plusieurs passages de Virgile, d'Horace, de Térence, d'Ovide.

Édouard de Deene mit en vers des fables des animaux (*Fabulen der Dieren*).

Un poète plus instruit, plus célèbre que les précédens, est Jean Fruitiers, qui contribua par plusieurs bons écrits à propager l'esprit de la réformation. Mais le plus célèbre de tous est Volkert Coornhert, homme énergique, ardent, dont toute la vie ne fut qu'un combat perpétuel pour la défense de ses opinions. Un voyage qu'il fit dans sa jeunesse en Espagne et en Portugal lui inspira une haine profonde pour le fanatisme et l'inquisition. Allié aux plus grandes familles du pays, il ne put échapper aux persécutions que les partis religieux exercèrent contre lui. Les catholiques le poursuivirent comme protestant ; plus tard les calvinistes l'exilèrent pour avoir pris la défense de quelques catholiques innocens, et après avoir joui d'une grande influence et occupé de hautes fonctions, il finit par mourir dans une petite ville de la Hollande, victime de son zèle et de sa loyauté de conscience. Cet homme avait travaillé sans cesse à la propagation des lumières, et avec sa noblesse d'ame, son énergie de caractère, il acquérait sur tous ceux qui le connaissaient une grande

influence. Ses biographes citent un trait de dévouement de sa femme, qui peut être mis à côté de tout ce que l'on nous rapporte de l'héroïsme antique : « Coornhert était en prison ; on menaçait de le condamner à mort, et sa femme s'en allait visiter des salles de pestiférés, dans l'espoir de gagner la peste, de la communiquer à son mari et de le soustraire par là à l'échafaud. » Il était né en 1522, il mourut en 1572.

Poète, rhéteur, philosophe, Coornhert stimula le zèle de sa nation en faveur des sciences et de la littérature, et lui donna dans ses ouvrages les premiers modèles d'un style clair, élégant, et d'un goût épuré. Parmi ses écrits, publiés à Amsterdam, en trois volumes in-folio, 1650, on distingue entre autres son *Livre de morale* et ses *Dialogues sur le bien suprême*.

Après lui vient Philippe de Marnix, son ami, l'ami du prince d'Orange. Vrai poète, savant érudit, il travailla par ses ouvrages autant que par son crédit à soutenir la réforme. La Hollande lui doit une excellente tradition des Psaumes et son chant patriotique de *Willelmus van Nassauwen*. Celui de ses livres qui obtint le plus de succès, est la *Ruche de l'Église catholique*, satire fine, mordante, qui a été comparée par plusieurs critiques aux *Lettres provinciales*. Nous citerons encore deux poètes estimés : Spieghel, auteur d'un livre généralement apprécié, qui a pour titre le *Miroir du cœur* ; et Visschers, qui employa sa fortune à encourager l'étude des lettres, et dont les deux filles, distinguées par leurs grâces, leur esprit, leur instruction, firent l'ornement des cercles littéraires du poète Hooft.

Ainsi la poésie balbutiant ses premiers vers au treizième siècle, étouffée par le bruit de la guerre au quatorzième, négligée encore au quinzième, se relève tout à coup avec la réforme, avec les grandes idées de religion et de liberté. Elle plaide la cause du peuple avec Coornhert, elle chante avec Marnix, elle rêve avec Spieghel, elle traverse le salon poétique de Visschers, et avec le frais sourire de ses filles, arrive à ses jours de moisson, à son âge d'or, à ses belles et fécondes années du dix-septième siècle.

X. MARMIER.

LES PARTIS POLITIQUES EN ANGLETERRE.

LES TORIES ET LES WIGHS,

PAR M. DE MESERITZ.

La *Revue germanique* n'a pas seulement pour but de recueillir tous les travaux originaux qui se publient sur l'Allemagne; toutes les fois que la presse allemande sort de son pays, et formule ses jugemens sur les événemens qui se passent au dehors, la *Revue* la suit et l'accompagne dans cette excursion. Des idées, des faits étrangers à l'Allemagne tombent même dans son domaine, quand ils sont reflétés par l'esprit allemand. Cette considération nous a engagé à insérer ici le morceau qu'on va lire, et qui présente une rapide histoire des Wighs et des Tories. Bien que nous ne sympathisions pas entièrement avec les opinions qui y sont exprimées, nous nous sommes toutefois attaché à les reproduire dans toute leur vérité, sans les exagérer, comme sans chercher à les affaiblir. L'auteur, trop préoccupé, ce nous semble, de ses idées aristocratiques, ne donne pas toujours aux Wighs la place qu'ils méritent, et les traite quelquefois bien sévèrement, afin de pouvoir ensuite à son aise élever les Tories. Malgré le sentiment de partialité qui a présidé à ce travail, nous avons cru cependant qu'une rapide histoire des deux partis politiques devenus si célèbres en Angleterre, pouvait intéresser quelques personnes, et si le lecteur voulait de temps en temps chercher querelle à l'écrivain de ses sympathies absolutistes, qu'il se souvienne que cet écrivain est M. de Meseritz, conseiller du grand-duc de Hesse, et l'un de ses représentans à la diète de Francfort.¹

¹ Ce travail de M. de Meseritz est extrait du journal de M. Pœlitz (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*), cahier de Mai 1835.

« Les dénominations de *Wigh* et de *Tory*, qui, depuis environ un siècle et demi, expriment ces deux nuances d'opinion politique qui séparent les deux parties de l'aristocratie anglaise, étaient loin d'avoir dans le principe la même signification qu'elles ont aujourd'hui. Les historiens anglais n'emploient le mot *Tory* pour la première fois qu'à l'époque de la république, vers 1653. On appelait alors *Rappérées* et *Tories*¹ des Irlandais qui, dépouillés par la révolution du bien de leurs ancêtres, se retirèrent en armes dans des contrées marécageuses, et cherchèrent une existence dans le pillage. L'expression de *Wigh* est de dix à douze ans plus moderne, car elle ne date que de la cinquième ou sixième année du règne de Charles II. C'était alors un terme de mépris qui servait à désigner les partisans du *Covenant*, ces adversaires de l'église anglicane qui habitaient l'ouest de l'Écosse. Vers la vingtième année du règne de Charles II, ces deux expressions s'employaient déjà avec leur signification actuelle dans la langue de la conversation. On le dut au comte de Shaftesbury, l'un des chefs de l'opposition, qui fit présenter au roi des pétitions et des adresses pour une nouvelle convocation du parlement. Autrefois les *Ab-horrers* flétrissaient du nom de *Wighs* ceux qui présentaient des pétitions ou des adresses, et voulaient ainsi les faire passer pour des anarchistes, pour des ennemis du principe monarchique. Ceux-ci, par compensation, donnèrent à leurs adversaires le nom de *Tories*, pour exprimer leur tendance secrète au papisme et au despotisme. Mais bientôt les dénominations de *Wighs* et de *Tories* cessèrent d'être injurieuses. Les partis s'en emparèrent même avec plaisir pour désigner les principes politiques qu'ils se faisaient gloire de professer et de défendre.

« Si nous cherchons la différence des principes et des vues politiques de ces deux fractions de l'aristocratie anglaise qui, depuis lors, se disputèrent sans cesse le pouvoir et l'occupèrent

¹ L'étymologie de ces deux mots est facile à dériver : *Rappérées* est de la même famille que l'allemand *Räuber* (brigands); quant à *Tories*, il vient de *Toronighim*, verbe irlandais, qui signifie *poursuivre quelqu'un sous l'accusation de pillage*.

tour à tour, nous croyons bien formuler notre pensée en la résumant ainsi : les Tories veulent le pouvoir pour l'aristocratie, mais toutefois en le subordonnant à l'exercice de la volonté royale ; les Wighs, au contraire, veulent que la royauté soit soumise à l'influence de l'aristocratie. Si l'on compare ces deux systèmes du point de vue théorique, on donnera certainement la préférence à celui des Tories ; car, bien qu'il ne donne à la liberté que de faibles garanties, il n'est pas du moins, comme celui des Wighs, en contradiction patente avec lui-même. Le plan gouvernemental de ces derniers est assurément le plus stérile et le plus dégoûtant qu'on puisse imaginer. Veulent-ils en effet autre chose qu'un roi, ou au moins un chef nominal décoré du titre de roi, et auquel on met uniquement le sceptre dans la main pour qu'il puisse se plier exclusivement aux volontés du parti aristocratique dominant ? Tout infame que puisse paraître un pareil système, les Wighs l'ont pourtant mis en pratique. Nous voulons parler de ce que les historiens anglais appellent la *révolution*, qui éleva au trône un prince auquel sa naissance ne donnait aucuns droits, et qui à défaut n'avait point reçu le baptême de l'élection populaire. Il devait, par conséquent, rester sous la dépendance d'une poignée d'aristocrates qui étaient ses seuls soutiens. En effet, Guillaume III fut pendant toute sa vie dominé par les Wighs ; il en fut de même de la reine Anne, jusqu'à ce qu'enfin, fatiguée de leur joug, elle chercha, comme fille de Jacques II, un refuge dans sa quasi-légitimité. Sa mort vint à temps pour éviter le combat qui allait se livrer ; sans cela les Tories venaient au pouvoir, et y apportaient l'arrière-pensée d'évincer les princes de la maison de Hanovre, pour rappeler les Stuarts et les princes légitimes.

« Le pouvoir des Wighs s'accrut encore lorsque le trône fut occupé par George I.^{er}, dont les droits à la couronne étaient encore plus problématiques que ceux de la reine Anne. La chambre des communes, espèce d'aristocratie au petit pied, soutenait éga-

1 S'il est vrai que le gouvernement représentatif constitutionnel doit avoir pour principe fondamental cette maxime devenue célèbre : *le roi règne et ne gouverne pas*, l'auteur commet ici une singulière erreur.

lement ses droits, parce qu'elle redoutait le retour des Stuarts, dont on la menaçait sérieusement. Tout le monde en effet, à cette époque, à l'exception des classes inférieures du peuple qui étaient indifférentes, et des Tories, craignait une seconde restauration, et les Wighs songeaient à exploiter cette frayeur à leur profit. Le sentiment de la peur est ordinairement un sentiment transitoire; c'est ce qui arriva en Angleterre. Les classes moyennes se levèrent pour demander compte à l'aristocratie wigh de l'escamotage des libertés populaires. Ce fut dans ce moment critique que Walpole parvint au ministère. Il reconnut avec sa pénétration ordinaire que, du moment où la faveur du peuple abandonnait les Wighs, il fallait chercher autre part un soutien. Il trouva ce point d'appui dans la corruption; avec de l'or et des places, il acheta la chambre des communes.

« C'est ainsi que le monde fut redevable aux *vieux Wighs* de l'invention d'un *gouvernement représentatif* qui, à l'extérieur, présentait l'apparence la plus brillante de la liberté, tandis qu'au fond le principe aristocratique dirigeait tout par la corruption. Au reste, ce système de corruption suivi par Walpole ne tarda pas à tuer son parti, dont tout le triomphe consista à tenir la couronne dans sa dépendance. Mais aussitôt que le pouvoir, que la royauté avait conquis par la corruption, se fut affermi par l'extinction de la maison des Stuarts, elle retourna à ses appuis naturels aux Tories, qui se maintinrent presque sans interruption pendant la seconde moitié du dernier siècle. George III, élevé par les Tories, imbu de leurs idées, était un roi selon leur cœur, et qui se laissa complètement conduire par eux.

« On put donc considérer comme un bonheur que les Wighs ne fussent plus au timon des affaires. Leur administration avait été aussi arbitraire que peut jamais l'être celle des Tories; tout le temps qu'ils avaient fait de l'opposition parlementaire, ils n'avaient été pour le peuple que de faux amis, car ils ne s'étaient pas opposés avec assez de courage et d'énergie aux prétentions et aux empiétements du pouvoir; et lorsque l'avènement au trône de George refoula les Wighs dans leur rôle naturel d'opposition, la

représentation nationale fut tout-à-fait abandonnée à l'aristocratie, et la formation d'un parti populaire devint impossible. Les Wighs prirent alors pour bannière d'autres principes; ils se firent les défenseurs des intérêts du peuple, parlèrent au nom des sentimens nationaux, et employèrent tous leurs talens à plaider la cause de la liberté que les anciens Wighs avaient trahie. La première occasion qui leur fut offerte pour se montrer avec avantage, fut la question de l'indépendance américaine. L'opposition entreprit de la défendre, et pour la première fois depuis Charles I.^{er}, un des membres de la chambre des communes osa faire une déclaration franche et énergique des droits du peuple. Les Wighs mirent pour un moment de côté leurs principes aristocratiques; aussi jamais dans aucune assemblée on n'avait jusqu'alors proféré de discours qui surpassassent en vigueur démocratique ceux de Fox, de Burke et de leurs amis. Mais aussi les libertés qu'ils défendaient avec tant de chaleur étaient celles d'un pays éloigné; et lorsque la même question se présenta de l'autre côté du détroit, lorsque la nation française se leva pour faire sa révolution, il y eut bien des déserteurs dans l'armée de ces libéraux aristocrates. Les Wighs, qui n'avaient jamais complètement cessé d'appartenir au patriciat anglais, pensèrent à leur propre danger. Beaucoup d'entre eux, Windham, Burke entre autres, passèrent du côté des Tories, et ne contribuèrent pas peu à leur rendre un peu de cette influence qu'ils avaient perdue lors de la question américaine.

« On ne peut nier que déjà même avant la révolution française, l'opinion publique en Angleterre ne fût évidemment en progrès, et n'eût révélé une tendance visible vers les améliorations politiques. L'issue de la guerre d'Amérique avait porté aux Tories et à leurs principes un coup terrible, et dont, d'après toute vraisemblance, ils ne se relèveraient pas de si tôt; mais aussi, pendant ce temps, les Wighs, malgré le rôle brillant et honorable qu'ils avaient joué lors des discussions parlementaires relatives à l'indépendance américaine, commençaient à tomber un peu dans l'opinion, depuis que quelques-uns d'entre eux faisaient cause commune avec les Tories qu'ils avaient naguère tellement abais-

sés. En même temps commençait à naître un parti populaire, dont l'existence se révélait par un cri de réforme parlementaire, et l'on pouvait déjà reconnaître qu'il n'eût pas pris naissance sans la méfiance que l'on montrait envers le parlement. On sait que Guillaume Pitt, au commencement de sa carrière politique, se déclara l'organe du vœu populaire qui demandait une réforme, et que tel fut le but de sa première motion dans la chambre basse. Cet homme extraordinaire, dont l'ambition commençait déjà à se manifester, répugnait de se ranger sous les drapeaux des vieux Wighs ou sous ceux des Tories. Il ne lui échappait pas que les deux partis avaient perdu la considération dont ils jouissaient autrefois, et dès-lors tous ses efforts tendirent à devenir le centre et le chef d'un nouveau parti, qui répondrait aux vœux et aux besoins populaires, et dont la première mesure serait l'accomplissement de la réforme. Les événemens d'alors, et surtout les grandes catastrophes de la révolution française, firent avorter ce plan, et forcèrent les hommes d'État de cette époque à changer leurs rôles. Pitt était résolu d'être à tout prix du parti auquel resterait à la fin l'avantage. Il avait trop de perspicacité pour se tromper, et il se servit merveilleusement de la réaction que les excès de Paris produisirent en Angleterre sur l'opinion démocratique pour se jeter dans les bras des Tories, au moment même où Fox, auquel, après sa coalition avec lord North et ses partisans, le pouvoir échappait, n'était plus que le plus grand orateur de la chambre basse. Alors, comme auparavant, le parti populaire parut, mais pour un moment, sur la scène politique. A peine avait-il fait quelques progrès, qu'il s'arrêta, et semblait se placer sur le terrain des questions religieuses, dont au dix-septième siècle il s'était emparé avec tant d'avantage; mais dans la fièvre révolutionnaire qui le travaillait, il ne tarda pas à dépasser son but. Ses chefs, par l'ostentation de leurs principes anti-religieux, désaffectionnèrent la masse de la nation, qui se serra autour de Pitt et des Tories; et leur parti, parvenu au pouvoir, put, presque sans efforts, dissoudre les clubs et les sociétés populaires, et envoyer en exil plusieurs de leurs chefs.

« La guerre éclata entre la France et l'Angleterre, et les succès aussi bien que les revers enflammèrent encore les haines nationales, et rendirent plus facile la prolongation des hostilités. Une foule d'intérêts avaient été créés par la guerre : tous ceux que la guerre avait enrichis voulaient naturellement sa continuation, et ils étaient en grand nombre. En effet, pendant tout le temps de cette lutte que soutint l'Angleterre contre tout le continent, elle jouit d'un bien-être jusque-là sans exemple. C'était, il est vrai, un bien-être factice, peu naturel, acheté au prix d'une dette immense, et par l'épuisement de toutes les sources de la richesse publique. Les impôts atteignirent un degré inconnu jusqu'alors ; mais en même temps des capitaux immenses mis en circulation décuplaient le patrimoine de chacun. La loi relative au cours des billets de banque et à la suspension de leur rachat fut d'un effet prodigieux¹. On réalisa par anticipation les ressources de l'Angleterre pour plusieurs années, et l'on put ainsi employer à la continuation de la guerre des sommes énormes, qui revinrent, en partie du moins, aux matelots, aux caboteurs, aux gens de mer. Le prix des blés et des moyens de subsistance monta dans des proportions inouïes ; les fermages doublèrent, et les cultivateurs de toutes les classes réalisèrent des bénéfices considérables. Les manufacturiers, de leur côté, n'avaient pas le droit de se plaindre ; car si le pain était plus cher, le prix des produits industriels suivait une progression analogue, et, malgré le blocus continental, les conquêtes de Napoléon ne laissèrent pas que d'ouvrir au commerce de l'Angleterre une foule de ports qui auparavant lui avaient été fermés. L'abaissement successif de toutes les puissances continentales n'avait laissé sur les mers que les vaisseaux anglais. La Grande-Bretagne était parvenue à monopoliser le commerce du monde, et, malgré les douanes et les prohibitions, inondait

1 Par un ordre du conseil privé du 26 Février 1797, que l'on nomme habituellement *la restriction de la banque d'Angleterre*, on lui donna la facilité de suspendre les paiements en or et en espèces sonnantes, jusqu'à ce que le parlement eût pris une résolution pour rassurer le crédit public. En même temps le commerce de Londres se rassembla, et déclara qu'il recevrait les billets et effets de la banque d'Angleterre au pair et pour argent comptant.

de ses produits les côtes de tous les pays. La péninsule espagnole, comme autrefois les colonies de l'Amérique du sud, leur ouvrit de nouveaux débouchés, et jamais on ne put parvenir à leur fermer la Baltique. Maîtresse de toutes les colonies, l'Angleterre leur exportait tout ce qui sortait de ses ateliers et de ses manufactures, et au moment où les bulletins impériaux nous peignaient son commerce comme réduit aux abois, il avait pris un essor inconnu jusqu'alors, et que probablement il n'atteindra plus jamais.

« Toutefois, au milieu de ce bien-être général, les plaintes des petits rentiers, qui souffraient le plus de la cherté des subsistances, commençaient à devenir inquiétantes. La majorité de la nation était pour la guerre, ou, en d'autres termes, elle était Tory. Alors l'opposition Wigh était réduite à un petit nombre d'hommes qui avaient Fox à sa tête, qui, après sa mort, fut remplacé par lord Grey, autrefois lord Howick ; mais malgré l'estime personnelle dont jouissaient de pareils hommes, ce parti était tombé en déconsidération, et mal vu de la fraction dominante de l'aristocratie.

« L'année 1815 ouvrit une nouvelle ère ; avec les dernières victoires à l'extérieur commença à l'intérieur une époque de malheurs et de désastres. Il fallut recourir aux emprunts et épuiser les dernières ressources du crédit public. Les côtes sud-ouest de l'Europe et celles de la Méditerranée qui avaient appelé à elles les armées et le commerce de la Grande-Bretagne, les repoussèrent dès-lors ; d'autres pavillons reparurent sur les mers. Le commerce de transport, celui de transit, ainsi que les revenus de la pêche, diminuèrent peu à peu. Les produits agricoles et industriels des autres nations vinrent sur les marchés faire concurrence avec ceux de l'Angleterre, à laquelle ses colonies devenaient plus onéreuses qu'utiles. La compagnie des Indes orientales se trouva dans une situation qui approchait de la banqueroute, bien que quelques-uns de ses membres s'enrichissent de temps en temps. Les sucres, qui avaient rapporté des millions, tombèrent à rien. Le commerce de transit était dans une situation déplorable : on manquait de marchands et de capitaux. Pour que la

crise fût complète, on mit en circulation le papier-monnaie, qui tomba aussitôt de 50 pour cent.

« Chose singulière ! le ministère ne connut ni l'origine, ni la cause, ni l'étendue de cette crise. Les Tories semblaient, dans leurs illusions, croire que la période de prospérité dont on avait joui serait éternelle, et attribuaient à des causes durables et toutes naturelles les énormes bénéfices que les propriétaires et les fabricans avaient momentanément réalisés par des moyens factices. Ils s'imaginaient que les recettes de l'État seraient les mêmes qu'auparavant, et voulurent maintenir les impôts au même taux que pendant les années de guerre. Ce fut l'occasion de la première réaction qui se manifesta contre eux dans la chambre basse. La majorité déclara que, vu l'abaissement du prix des fermages, il devenait impossible d'acquitter les impôts sur l'ancien pied, et le projet ministériel fut rejeté.

« La crise commença dès-lors à atteindre les propriétaires, c'est-à-dire l'aristocratie ; et les privations qu'ils durent s'imposer, par suite de la diminution de leurs revenus, fermèrent aux manufactures une partie de leurs débouchés. Chaque année amenait de nouveaux désastres, révélait de nouveaux symptômes de misère. Une foule de constructions et de maisons de campagne qui ne devaient pas rendre l'intérêt du capital, restèrent inachevées ; et ceux que ces travaux faisaient vivre, désormais sans pain, se virent obligés de demander des secours, qui augmentèrent d'autant la taxe des pauvres. Les fabriques, il est vrai, le plus souvent inactives et qui presque toujours produisaient à perte, voyaient de temps en temps luire quelque espérance. Ainsi les ports de l'Amérique espagnole s'ouvrirent à leur commerce, mais l'imprévoyance avec laquelle on se jeta dans cette nouvelle voie ne tarda pas à amener de fâcheux résultats. L'encombrement des marchés ne fut pas une des moindres causes de la crise de 1825, qui réagit si rapidement sur l'Europe.

« Ce fut à cette époque d'inquiétude et de souffrance générales que parut en Angleterre un nouveau parti populaire, qui depuis un demi-siècle n'avait donné aucun signe de vie. Hunt et

quelques autres démagogues de sa trempe, parvinrent à réunir autour d'eux quelques fabricans, qui, à défaut d'autres connaissances, ne savaient que répéter qu'ils mouraient de faim, que la misère était à son comble et que, ni les Tories, ni le parlement n'étaient capables de porter remède à la détresse publique. Ces chefs de parti cherchaient à persuader au peuple dans leurs discours que, si leurs plaintes trouvaient si peu d'écho, il fallait en accuser une législature dominée par une aristocratie qui n'avait ni le sentiment de ses douleurs, ni celui de ses besoins, et qu'une réforme radicale dans le système de la représentation nationale pouvait seule remédier au mal. Dès-lors la réforme fut le cri de guerre du parti. Au commencement il fut faible, pauvre, méprisé; à Londres, il fut dispersé par le bâton des constables; à Manchester, foulé par les yeomanries sous les pieds des chevaux ou poursuivi à coups de sabre; partout honni et renié par les classes moyennes, comme par les hautes classes de la société. Il fallait tout le courage et toute l'indépendance d'un Fr. Burdett, pour avouer publiquement qu'il appartenait à ce parti; car il y a douze ans, les Radicaux étaient une poignée de fous et de gens désespérés qu'on estimait peu, ou d'hommes d'une témérité insensée, comme le prouva l'entreprise de Thistlewood.

« Il n'y avait assurément qu'un étroit et stupide égoïsme qui pouvait inspirer aux classes moyennes ce mépris pour les opinions et les intérêts des masses. Parce qu'ils avaient presque égalé le luxe et la dissipation de l'aristocratie, ils croyaient lui appartenir; mais leur erreur fut de peu de durée. Par suite de la paix, les grands propriétaires se trouvèrent hors d'état de continuer à vivre comme par le passé; et les Tories, qui étaient alors au pouvoir, faisaient uniquement servir leur position politique à réparer les pertes qu'avait essuyées leur fortune particulière.

« Alors la majorité du parlement, bien que Torie, se sentit soudainement animée de vues d'ordre et d'économie. Elle abolit des pensions, supprima des sinécures, diminua les impôts, en un mot, porta au torisme un coup mortel en lui enlevant cet énorme budget, qui était son principe de vie. Alors beaucoup de gens

cessèrent d'être Tories ; l'alliance avec ce parti ne promettait plus aux classes moyennes aucun avantage ; les pauvres n'avaient plus d'estime pour des gens appauvris ; les commerçans et les industriels se retiraient aussi de l'alliance ; et ce système, qui, en 1812, était défendu par les trois quarts de la nation, était, treize ans plus tard, presque complètement abandonné, et réduit à vivre sur son influence passée.

« Ce qui donnait encore quelque force au torysme, c'était le peu de confiance qu'inspiraient les Wighs, ses adversaires. On les connaissait pour aristocrates, et on les tint généralement pour égoïstes ; comme parti, ils n'étaient pas précisément amis de la réforme, et tous leurs efforts tendaient à obtenir, à l'extérieur, la paix avec la France ; à l'intérieur l'émancipation des catholiques : mesures qui, bien que sages et utiles en elles-mêmes, froissaient un peu les sentimens du peuple anglais.

« Tel était l'état des choses, lorsque Canning et ses amis projetèrent de fonder une nouvelle école Tory, et de ressusciter l'ancien système du parti. Avec son extraordinaire perspicacité, il s'aperçut au premier coup d'œil que sa place n'était plus tenable ; et que le gouvernement, pour se défendre contre ses ennemis, devait entrer dans d'autres voies. S'il maintenait d'une part le principe que la royauté devait être dominée par l'aristocratie, il soutenait de l'autre que tout projet de réforme était insensé, et si un homme important ou un fonctionnaire se rendait coupable de quelque injustice, il était toujours prêt à le défendre. Il se prononçait, il est vrai, pour l'émancipation des catholiques ; mais c'était uniquement parce qu'il croyait que les catholiques une fois émancipés seraient pour le pouvoir un appui plus solide que les protestans eux-mêmes. Toutefois, pour conserver au dedans le principe tory dans toute sa force, il n'était pas éloigné de le sacrifier au dehors ; aussi chercha-t-il à éblouir le pays par un système de politique extérieure hardi et vraiment libéral, mais qui n'en répondait pas moins aux intérêts nationaux de l'Angleterre. Car, à bien regarder de près, ce n'était pas de la part de cet homme d'État une preuve de grand libéralisme que de vouloir rendre

l'Espagne indépendante de la France, et affranchir ses colonies de la sujétion de la métropole, pour ouvrir dans ces pays de nouveaux débouchés aux produits de l'industrie anglaise. Quels qu'aient pu être, du reste, les motifs qui ont déterminé sa conduite, il est toujours certain que son système de politique extérieure était totalement différent de celui de lord Castlereagh, et que tous ses efforts tendaient à s'assurer de nombreux partisans en flattant l'orgueil national. Avant tout, il sentait impérieusement la nécessité d'attirer à lui les classes moyennes, qui, par hésitation ou mécontentement, menaçaient de se réunir pour former un nouveau parti populaire. Canning crut parvenir à son but en changeant le système de politique commerciale suivi jusque-là par l'Angleterre; mais, d'une part, tant d'embarras ministériels empêchèrent l'exécution des plans d'Huskisson, et de l'autre, la misère était si grande que rien au monde ne pouvait ranimer le commerce et affectionner les classes moyennes à ce nouveau torysme. Aussi ce parti s'éteignit-il à sa naissance, car il ne survécut pas à son fondateur, qui eut été même impuissant pour prolonger son existence. Canning dans tous les cas serait, comme plus tard ses amis, tombé devant la grande question de la réforme. Il mourut donc à temps, non-seulement pour sauver sa gloire, mais aussi pour la cause du progrès qu'il aurait combattue de toutes ses forces, si la mort ne l'eût enlevé. Avec lui s'éteignirent les dernières espérances du torysme.

« Après que Canning fut disparu de la scène politique, le pouvoir tomba de nouveau entre les mains de ces vieux Tories, auxquels il avait répugné de concourir avec lui à l'amélioration d'un système qui n'était plus tenable. Le duc de Wellington, placé à la tête du nouveau cabinet, se vit contraint d'employer tout le poids de son grand nom pour faire passer les mesures réclamées par ses adversaires politiques; et ce fut sous son administration que le parti qu'il combattait remporta sa première victoire. L'abrogation du bill du test et l'émancipation des catholiques ouvrirent cette série de mesures qui, quatre ans plus tard, amenèrent le ministère Grey et la réforme.

« Dès le commencement de sa carrière politique, lord Grey s'était avantageusement séparé de la masse du parti Wigh, bien qu'il fût long-temps considéré comme son chef. De tout temps ses efforts tendirent à démontrer la nécessité d'une réforme parlementaire. Pendant la guerre, ses discours, ses votes, avaient quelque chose de prophétique, en ce qu'il prévoyait toujours les suites inévitables de cette lutte. On doit également faire honneur à sa pénétration, d'avoir constamment repoussé les ouvertures de Canning, et de ce qu'il ne voulut jamais faire alliance avec les Tories, ou composer avec leurs principes, qui dominaient toujours dans la politique extérieure. Si l'on peut justifier les Wighs qui se réunirent à Canning, en disant qu'après lui une réforme parlementaire donna ce qu'aurait arraché une révolution populaire, on n'en doit pas moins reconnaître la haute habileté de lord Grey, qui se tint éloigné de ce ministère, pour se créer en dehors des deux fractions de l'aristocratie, par conséquent à la tête du parti du peuple, une position noble et indépendante. Il comprit aussi parfaitement toute l'étendue de la puissance que lui donnait une telle position; et lorsqu'il fut appelé au pouvoir, il mit son espoir et sa confiance, non dans les principes de tel ou tel parti, non dans le nombre de voix dont il pouvait disposer, mais uniquement dans la force du grand principe de la réforme, principe dont il se posait le défenseur.

« Nous passerons rapidement sur les phases isolées de son administration de trois ans et demi, pour remarquer seulement que, pendant tout ce temps, il ne dévia pas un instant des principes qu'il avait posés, et qui étaient la paix, la réforme et la diminution des charges publiques. En effet, un document officiel, le discours où lord Grey annonça sa retraite à la chambre des lords, nous apprend que les économies réalisées dans toutes les branches de l'administration permettaient d'abaisser les taxes de $4\frac{1}{4}$ liv. st. L'Angleterre doit encore à ce grand homme d'État, outre l'accomplissement de la réforme parlementaire, le commencement d'une réforme ecclésiastique, celle de la loi des pauvres, la commutation des dîmes, l'émancipation des esclaves, le renouvellement de la

charte de la banque et de celle de la compagnie des Indes orientales.

« Toutefois, le cabinet qui lui succéda, bien que formé d'éléments identiques et homogènes, et bien qu'il continuât à marcher dans les voies que lord Grey avait ouvertes, ne sut se maintenir que quelques mois au pouvoir; et les noms des hommes placés à la tête de la nouvelle administration, sont peut-être parfaitement propres à réveiller les espérances des Tories et à faire naître en même temps celles du parti radical¹. Quant à nous, nous ne partageons les espérances ni des uns ni des autres. La politique est quelque chose de bien mobile, elle doit s'adapter toujours aux exigences des événemens, aux incertitudes des faits et des idées. Regarder le nom propre d'un homme comme le symbole unique et permanent d'une doctrine, c'est de l'ignorance, de l'aveuglement; c'est un manque de connaissances qui vous cache totalement les motifs qui le font agir. Un ministère qui tenterait de donner la vie à un système impossible et de le défendre, tomberait bientôt avec son système, comme l'expérience nous l'a mille fois démontré. Nous nous gardons de toutes prévisions, de toutes hypothèses sur la marche des événemens futurs. Nous remarquerons seulement qu'entre lord Wellington, chef patent et avoué des Tories, et le représentant d'un système mort; qu'entre lord Wellington, défenseur d'abus surannés, et le ministère de 1834, un mur d'airain s'est élevé. Ce sont désormais deux hommes différens.

« Terminons : persuadé comme nous le sommes que l'esprit de réforme, qui animait la dernière administration, n'est point dû aux démonstrations du radicalisme; nous croyons aussi que la moins mobile de toutes les nations ne consentira jamais à rétrograder sur la route où elle est une fois entrée. Les élections pour le nouveau parlement serviraient au besoin à prouver notre assertion. En tant qu'on peut juger du résultat par les journaux anglais de toutes les couleurs, la réforme parlementaire que l'on doit à lord Grey, trouvera dans la chambre basse d'aujourd'hui

¹ L'auteur veut parler ici sans doute du premier ministère de lord Melbourne.

une majorité plus imposante encore. Les mêmes voix demanderont également l'abolition des abus ecclésiastiques et de ceux que révèle chaque jour l'existence des corporations. Enfin, pour nous servir des expressions de sir Robert Peel dans sa circulaire aux électeurs de Tanworth, tous les efforts du cabinet actuel tendront à maintenir la paix, à remplir avec honneur et conscience tous les engagements pris avec les puissances étrangères, à maintenir le crédit public, à observer une sage économie, et à veiller avec justice et impartialité aux intérêts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. »

Le programme de sir Robert Peel était tout aussi beau, mais tout aussi vague et trompeur que le sont d'ordinaire des programmes de cette nature. Quoi qu'il en soit, il paraît que le peuple anglais n'eut pas beaucoup de confiance dans les promesses ministérielles; car, quelques jours après, les Tories tombaient aux applaudissemens de l'Europe démocratique. Il y a dans cette dernière chute du torysme un grand enseignement. Son règne est désormais passé, et pour toujours; car ce n'était pas les hommes qu'attaquait l'opposition de la chambre des communes, mais bien les idées et les principes dont ils étaient les représentans et les défenseurs.



Histoire.

HISTOIRE DES HOHENSTAUFEN,

PAR M. DE RAUMER.¹

L'Allemagne est le véritable centre de l'Europe au moyen âge. Dans les temps barbares, du cinquième au sixième siècle, la race germanique couvre le monde connu de la mer Glaciale à l'Atlas, de Byzance à la Grande-Bretagne. A l'époque féodale, l'Allemagne est le théâtre de la grande lutte du moyen âge, de la guerre du sacerdoce et de l'Empire. Comment donc s'expliquer qu'à une époque où l'on s'occupe tant du moyen âge, nous n'ayons pas encore une histoire passable de l'Allemagne? La vieille traduction de Schmidt est introuvable et l'ouvrage lui-même au-dessous de la science moderne; les abrégés de Pfeffel et de Heiss, recommandés aux lecteurs français, ne servent qu'à prouver notre pénurie. Si la France ne nous offre aucun ouvrage digne d'attention sur l'histoire d'Allemagne, ce pays, du moins, ne s'est pas manqué à lui-même. Sans parler des histoires générales, l'ouvrage de M. de Raumer sur les Hohenstaufen nous initie à tous les détails de l'événement capital, de la lutte du sacerdoce et de l'Empire. Nous y puiserons quelques faits qui donneront une idée de ce drame solennel.

Les deux acteurs, le prêtre et le guerrier, sont les deux grands pouvoirs de l'époque; ils résument, pour ainsi dire, tout le moyen âge. Cette société, née des ruines de l'empire romain, s'est formée sous la double influence du christianisme et de l'élément barbare. Dans la régénération du monde, le chrétien a contribué pour la morale et la pensée, le barbare a apporté le courage et l'énergie

¹ Voyez le cahier de Février 1835, p. 176.

physique : de là le caractère des deux pouvoirs ; le prêtre a la puissance de la parole, la supériorité intellectuelle ; le guerrier, la force matérielle. Le premier est souvent un homme du peuple que son mérite place à la tête de la chrétienté ; le second tient ses droits de sa naissance et les soutient par la force de son bras. D'un côté l'élection, de l'autre l'hérédité ; d'un côté la parole et l'esprit, de l'autre la chair et le sang : de là une lutte acharnée dont dépendent les destinées du monde.

Le principe opposé des deux puissances suffit pour nous expliquer leur haine et leurs guerres. Mais qui a pu si long-temps prolonger cette lutte ? quels obstacles arrêtaient les deux rivaux ? M. de Raumer nous l'explique en nous montrant, d'un côté, l'Allemagne divisée, le nord armé contre le midi ; de l'autre, le pape, dont la puissance ébranlait les trônes, insulté par quelques barons romains.

Suivons d'abord la dualité de l'Empire. « On a souvent remarqué, dit M. de Raumer, l'opposition entre le nord et le sud de l'Allemagne, entre les Saxons d'un côté, les Franconiens et les Souabes de l'autre. »

Cette opposition date de loin. Dès les temps barbares, les Saxons du nord de l'Allemagne, avec leurs rois-prêtres, leur culte sanguinaire de Wodan, contrastent avec les Germains du sud, dont Tacite nous a retracé les mœurs. Plus tard cette opposition subsiste : le Saxon Luther soulève l'Allemagne du nord ; Charles-Quint arme l'Autriche et la Bavière, l'Allemagne du sud, contre les réformateurs.

La paix de Westphalie, en terminant les guerres de religion, laisse subsister dans toute sa force le principe d'opposition ; seulement il revêt une forme nouvelle. La Prusse, puissance toute moderne, créée par le génie de deux hommes, le grand électeur et Frédéric II, est l'antagoniste de la vieille et féodale Autriche.

Si cette lutte du nord et du sud de l'Allemagne se perpétue d'âge en âge, c'est qu'elle a ses racines dans la nature même du pays. L'Allemagne se divise en deux zones ; celle du nord offre un pays de plaines sablonneuses, qui vont toujours s'abaissant

jusqu'à la Baltique. M. Ampère dit, qu'à la vue de ces plaines couvertes de pins on se croirait déjà en Suède ou en Norvège. Au contraire, l'Autriche, le Tyrol, la Souabe sont hérissés de montagnes. Ces deux régions si distinctes sont séparées par la Forêt-Noire, la célèbre forêt hercynienne de l'antiquité, la forêt de Thuringe au moyen âge. Elle établissait une limite si distincte, que même au quatorzième siècle Louis de Bavière stipulait avec ses grands-vassaux qu'ils l'accompagneraient, soit qu'il franchît les Alpes pour aller en Italie, soit *qu'il passât la forêt de Thuringe* pour pénétrer au nord de l'Allemagne.

Cette opposition du nord et du midi de l'Allemagne se peint parfaitement dans le récit d'une de ces grandes diètes féodales où l'on proclamait les empereurs. Nous emprunterons à M. de Raumer le tableau d'une de ces diètes tenues en 1125.

Henri V venait de mourir, et avec lui avait fini la maison de Franconie; deux familles, ou plutôt deux peuples, se présentent pour recueillir son héritage et gouverner l'Empire, les Saxons dirigés par le duc Lothaire, et les Souabes par le duc Frédéric de Hohenstaufen. L'archevêque de Mayence, auquel ses fonctions de chancelier de l'Empire donnaient une grande influence, servait activement la cause de Lothaire. « Déjà, dit M. de Raumer, dans ses lettres de convocation il avait manifesté ses sentimens : Nous vous prions, disait-il aux électeurs, de songer à l'oppression qui a pesé sur nous tous jusqu'à ce jour, et, dans l'élection d'un nouvel empereur, d'implorer les lumières divines, de consulter l'intérêt de l'Église et du royaume de Dieu, afin qu'il soit affranchi du joug ancien, que nos droits soient maintenus, et que nous, ainsi que le peuple qui nous est soumis, nous puissions jouir du repos. »

Ces insinuations, enveloppées d'un style mystique, étaient sans doute accompagnées d'autres considérations plus explicites. D'ailleurs, l'archevêque avait déterminé l'impératrice Mathilde à lui remettre les ornemens impériaux, et il pouvait ainsi, dans le cas où son attente serait trompée, faire annuler l'élection par l'absence d'une formalité regardée comme indispensable.

« Le 24 Août 1125 on vit se réunir à Mayence ducs, princes, comtes et nobles, archevêques, évêques, abbés et prêtres. Le nombre des assistans, en y comprenant les escortes armées, s'élevait à soixante mille. Sur la rive gauche du Rhin campait le duc Frédéric de Hohenstaufen, avec l'évêque de Bâle et les Souabes; sur la rive droite, le duc de Bavière; Léopold, margrave d'Autriche, et le duc Lothaire avec les Saxons; deux légats du pape et l'abbé de Saint-Denys, Suger, assistèrent à la diète. Les premiers s'entendaient certainement avec Adalbert pour exclure les Hohenstaufen; il est probable que Suger travaillait au nom de son roi pour atteindre le même but. »

A qui appartenait le droit d'élire l'empereur d'Allemagne? telle était la question capitale; ni la loi, ni l'usage ne la résolvaient. D'un côté, les petits vassaux étaient placés à l'égard de l'empereur dans une dépendance si immédiate, qu'ils pouvaient réclamer le droit immédiat d'élection. Mais d'un autre côté il était dans la nature même des choses, que le duc et l'archevêque eussent et exerçassent plus de droits que le chevalier et le simple prêtre; enfin, dans le cas présent, il était impossible de maintenir l'ordre en accordant l'égalité de droits à tant de milliers d'électeurs.

D'ailleurs l'archevêque Adalbert craignit, non sans raison, que si l'on donnait tant d'extension au droit d'élection, les peuples du sud, Bavares, Franconiens et Souabes, supérieurs en nombre aux Saxons, n'assurassent la majorité aux Hohenstaufen. Pour prévenir ce danger, Adalbert proposa que les quatre peuples principaux, Saxons, Franconiens, Bavares et Souabes, choisissent chacun dix électeurs, et leur confiasse le droit de vote. Cette proposition fut adoptée par la diète. On nomma les quarante électeurs, qui désignèrent d'abord trois princes comme dignes du trône par leur puissance et leurs qualités personnelles. C'étaient Lothaire, duc de Saxe; Léopold, margrave d'Autriche, et Frédéric, duc de Souabe. Les deux premiers étaient seuls présens, et l'un d'eux, Léopold d'Autriche, avec une modération sincère, refusa la couronne. Les prières de Lothaire, qui suppliait qu'on le dispensât de ce fardeau, n'étaient qu'un jeu pour atteindre

plus sûrement son but. Après la retraite de ces deux princes, le duc Frédéric se crut certain de l'élection. Jusqu'alors ce prince n'était point venu à Mayence, soit qu'il craignît quelque embûche de la part d'Adalbert, ou ne voulût ni voter ouvertement pour lui-même, ni décider par son suffrage l'élection d'un autre. Mais après le refus de ses deux rivaux, il se rendit à Mayence sans escorte, se joignit aux princes, et attendit en pleine sécurité l'issue de la diète.

Dans cette circonstance critique, l'archevêque Adalbert eut recours à la ruse; il s'adressa au duc Lothaire et au margrave Léopold : « Êtes-vous prêts, leur dit-il, à vous soumettre à celui des trois princes désignés qui sera proclamé ? » — « Oui, » répondirent-ils sans hésiter. La même question fut ensuite adressée à Frédéric; mais il reconnut facilement le piège que lui tendait l'archevêque : il pouvait arriver que l'avis des princes ecclésiastiques contrariât ses vues, et alors une imprudente promesse lui aurait lié les mains, ainsi qu'à ses nombreux amis.

Il répliqua donc qu'il ne voulait et ne pouvait donner aucune réponse formelle, sans le consentement de ceux qu'il avait laissés dans son camp. Il quitta ensuite l'assemblée et la ville pour aller les consulter. A peine se fut-il retiré, que ses adversaires présentèrent sa réponse sous le jour le plus défavorable, et l'accusèrent d'orgueil et d'ambition.

Le lendemain, en l'absence des ducs de Souabe et de Bavière, Adalbert ouvrit l'assemblée en demandant à Lothaire et à Léopold si, après avoir renoncé à la couronne, ils étaient disposés à obéir au prince, quel qu'il fût, qui serait proclamé. Tous deux répondirent affirmativement. L'archevêque rappela encore une fois les qualités que devait réunir un empereur d'Allemagne pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église; puis l'on s'assit pour procéder à l'élection. Mais tout à coup des soldats se précipitèrent dans la salle en s'écriant : « que Lothaire soit notre empereur ! » et ils l'élevèrent sur leurs épaules en continuant leurs acclamations. Il est difficile de croire que ce mouvement n'ait pas été préparé. Un grand nombre de princes et de prélats, surtout

les évêques bavaois, protestèrent avec la plus grande énergie contre une conduite aussi violente, aussi criminelle. Mais ils furent chassés de leurs sièges et se disposaient à quitter l'assemblée, lorsque l'archevêque de Mayence, craignant un schisme, fit fermer les portes et les força ainsi de rester. Pendant que les uns voulaient sortir, et que d'autres, encore plus nombreux, s'efforçaient d'entrer, les cris et la confusion redoublèrent au point, que Lothaire lui-même, incertain du succès, commença à se plaindre de cette violence. Enfin on parvint à rétablir le calme et l'ordre dans l'assemblée, et les électeurs purent reprendre leurs sièges. Alors, et ce fait jette un grand jour sur tous ces événemens, un des cardinaux légats se leva et reprocha vivement aux évêques leur conduite : « Au lieu de séduire les ignorans, ils devaient les éclairer; eux seuls s'opposaient à la paix et à la concorde; ce serait sur leurs têtes que retomberaient tous les crimes, meurtres et incendies que devait produire cette division. » Aussitôt l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Ratisbonne prirent la parole. Leur réponse fut aussi énergique que juste : « On avait méprisé et outragé la dignité de l'assemblée; c'était une honte pour tout l'Empire et pour chacun d'eux, que le droit d'élection eût été violé par un criminel attentat; tout ce qui s'était fait devait être considéré comme nul, puisque le duc Lothaire lui-même s'était plaint de la violence, et qu'en l'absence du duc Frédéric, chef d'un des principaux peuples, on ne pouvait procéder au choix d'un empereur. »

Ceux qui avaient appelé à leur secours la ruse et la violence, virent alors leurs projets sur le point d'échouer par l'énergique opposition de ces évêques; mais ils ne perdirent point courage, et travaillèrent à diviser les princes du sud de l'Allemagne. Ils excitèrent la jalousie du duc de Bavière contre Frédéric de Hohenstaufen, exagérèrent la puissance de ce dernier, la condescendance de Lothaire, et finirent par entraîner les Bavaois dans leur parti. Alors le triomphe de Lothaire fut assuré, et le 30 Août l'élection fut terminée.

Cette lutte de la Saxe et de la Souabe se prolonge pendant les

douzième et treizième siècles. Le nord a pour chefs les Welfs, le sud les Hohenstaufen.

M. de Raumer nous retrace l'origine et la lutte de ces deux maisons :

« La maison des Welfs, dit-il, remonte à une haute antiquité. L'histoire nous montre leurs ancêtres brillant déjà au temps de Charlemagne; mais la tradition va plus loin : elle reporte l'origine de cette famille jusqu'au cinquième siècle. Nous trouvons, aux deux extrémités de la généalogie des Welfs, Wolf, chef barbare, contemporain d'Attila, et le roi actuel de la Grande-Bretagne, qui gouverne plus de pays que son ayeul n'avait de villages. La branche directe s'éteignit en 1055 avec Welf III ; mais son neveu, Welf IV, devint la tige d'une branche collatérale. Pendant les guerres de Henri IV contre les papes, Welf flotta entre les deux partis, ne consultant que son intérêt et son ambition. Cependant il obtint de Henri IV le duché héréditaire de Bavière.

« Son fils et successeur, le duc Welf V, vécut, ainsi que son jeune frère, Henri-le-Noir, en bonne intelligence avec la maison impériale; mais en 1126, à la mort de Henri-le-Noir, sous son fils, Henri-le-Superbe, la lutte commence à devenir plus sérieuse. Le nouveau duc montra autant d'intelligence que d'énergie dans les premières assemblées des grands de Bavière. Il leur fit jurer d'observer la paix publique, rasa les châteaux forts des infracteurs, et réduisit à l'obéissance l'évêque de Ratisbonne, son ennemi. L'empereur Lothaire, adversaire des Hohenstaufen, sentit la nécessité de s'attacher un prince aussi habile que Henri-le-Superbe : il lui accorda la main de sa fille Gertrude et le duché de Saxe. Ainsi deux des plus puissans États de l'Allemagne se trouvaient réunis dans la main des Welfs. »

Les Hohenstaufen n'étaient pas moins redoutables. L'auteur nous retrace ainsi leur origine :

« A l'est de Stuttgart et d'Esslingen s'étend une chaîne de montagnes escarpées, qui tantôt se dressent en pics, tantôt s'abaissent et forment des vallées. Au-dessus de toutes ces mon-

tagnes on en remarque une qui s'élance du milieu d'une plaine comme un cône immense : c'est le mont Hohenstaufen ; il ne touche qu'en un point à d'autres montagnes. Au nord-est il se joint aux belles collines du Rechberg ; de tous les autres côtés la vue s'étend sur une riche contrée et embrasse une étendue illimitée de plaines, de prairies et de bois. Dans le lointain s'élèvent le Staufel et le sommet pittoresque du Staufenneck. Au-dessus de toutes ces montagnes on aperçoit distinctement la grande chaîne dont elles sont des ramifications ; de l'autre côté la Forêt-Noire apparaît au milieu des brouillards. Un œil exercé distingue plus de soixante villages à partir de ces montagnes jusqu'à Elwangen. Au nord-ouest on trouve un village au pied du Hohenstaufen ; il se nomme Buren, et dépendait autrefois d'une famille de ce nom, dont l'origine est inconnue. Au milieu du onzième siècle, Frédéric de Buren quitta l'étroite vallée pour s'établir sur le Hohenstaufen. Là, des créneaux de son château ses regards plongeaient dans la plaine, dont l'immensité semblait l'inviter à étendre sa puissance. En effet, les progrès de la famille des Hohenstaufen furent rapides : bientôt elle s'éleva au-dessus de toutes les dynasties, de toutes les maisons souveraines, jusqu'au moment où, après avoir brillé d'un éclat sans pareil, elle fut poursuivie par une cruelle destinée, par une fatalité et des malheurs sans exemple, et disparut tout à coup, ensevelie dans une nuit si profonde, qu'il n'en resta aucune trace, et que les recherches scrupuleuses de l'historien peuvent seules la tirer de l'oubli.

« A l'époque de la mort de Henri V, les Hohenstaufen possédaient déjà de vastes domaines allodiaux et féodaux. Une grande partie de l'héritage de cet empereur passa entre leurs mains. Conrad eut la Franconie ; son frère Frédéric conserva la Souabe. A la puissance féodale les Hohenstaufen joignaient une habileté et un courage si généralement reconnus, qu'on disait proverbialement : le duc Frédéric a toujours un château à la queue de son cheval. »

Ce fut entre ces deux familles, les Welf et les Hohenstaufen, que se partagea l'Allemagne pendant les guerres du sacerdoce et de l'Empire.

Les Welfs parurent d'abord triompher. Henri-le-Superbe réunit la Saxe et la Bavière, et fut sur le point de monter sur le trône impérial; mais les Hohenstaufen reprirent bientôt la supériorité. A la bataille de Winsberg, en 1141, Henri-le-Lion, fils de Henri-le-Superbe, et chef de la maison des Welfs, fut vaincu par les princes de Hohenstaufen, Conrad et Frédéric. « Cet fut alors pour la première fois, dit M. de Raumer, qu'on entendit les deux cris de guerre *Welf* et *Waiblingen*¹, qui servirent pendant plusieurs siècles de cri de ralliement à l'héroïsme ou au crime. Le mot *Welf* désignait le duc de Saxe, celui de *Waiblingen*, un château des Hohenstaufen, situé sur la Rems. »

Mais la défaite du nord n'est qu'apparente, l'opposition de la Saxe éclatera encore, et sous Frédéric Barberousse, et sous Philippe de Souabe, et sous Frédéric II.

La dualité de l'Allemagne, en divisant ses forces, a puissamment contribué au triomphe du pouvoir spirituel. Mais celui-ci n'était pas non plus libre d'entrave; lui aussi, il avait son ennemi domestique, acharné, qui s'attachait à lui, et le fatiguait de ses attaques redoublées, lorsqu'il aurait eu besoin de réserver toutes ses forces pour la lutte contre l'empereur. C'étaient les barons romains. Vu de près, le pouvoir pontifical perdait une grande partie de son prestige. D'ailleurs les traditions du passé semblaient autoriser les violences des seigneurs féodaux. On se rappelait encore les temps de Marosia et de Théodora, où les comtes de Tusculum disposaient du saint siège, et en faisaient souvent le prix de l'infamie. Et Grégoire VII lui-même n'avait-il pas été arraché de l'Église, retenu prisonnier, accablé de coups par Cinci²? Les douzième et treizième siècles nous fourniraient plus d'un exemple semblable. Nous nous bornerons à en citer un, que nous empruntons encore à M. de Raumer. C'était le 25 Janvier 1118; Paschal II venait de mourir, et les cardinaux, pour prévenir l'influence du pouvoir temporel et maintenir intact

¹ Guelfe et Gibelin.

² Voyez l'intéressant article de M. Villemain sur l'arrestation de Grégoire VII par Cinci, *Revue des deux Mondes*, Octobre 1833.

leur droit de libre élection, avaient élevé précipitamment Gélase II sur la chaire de S. Pierre.

« A peine, dit M. de Raumer, Cinci Frangipani et les autres partisans de l'empereur apprirent-ils qu'on avait procédé à leur insu à l'élection d'un pape, qu'ils se précipitèrent vers l'église où étaient rassemblés les cardinaux, en enfoncèrent les portes, dispersèrent les gardes, et saisissant le pape par les cheveux, l'accablèrent de coups et le traînèrent en prison. Les cardinaux ne furent pas mieux traités; quelques-uns voulurent prendre la fuite, mais ils furent arrêtés, renversés de leurs chevaux et dépouillés. Ces violences irritèrent ceux même qui n'approuvaient pas les prétentions du clergé; ils se réunirent, et forcèrent Frangipani à rendre la liberté à son prisonnier. Cependant Gélase n'osa pas paraître immédiatement dans Rome. Il en resta quelque temps éloigné; mais enfin, soutenu par les Normands, il revint dans sa capitale. Toutefois il n'y entra pas avec la pompe d'un chef de la chrétienté, mais caché sous le costume d'un pèlerin. Bientôt ses partisans crurent qu'une conduite plus hardie augmenterait leur nombre; Gélase se rendit solennellement à l'église de Sainte-Marie et y célébra le service divin.

« L'office n'était pas encore terminé, lorsque Frangipani et ses partisans se précipitèrent dans l'église et engagèrent un véritable combat contre les défenseurs du pape. Beaucoup de ceux-ci restèrent sur la place; ce ne fut pas sans peine que Gélase s'enfuit au milieu du tumulte. Après de longues recherches, ses amis le trouvèrent épuisé de fatigue dans les plaines qui environnent l'église de Saint-Paul. Lorsqu'on vint à délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, « fuyons, s'écria le pape, fuyons cette Sodome, cette Égypte, cette nouvelle Babylone, cette ville de sang, et cherchons une autre demeure, jusqu'à ce qu'arrivent des temps meilleurs. En vérité, j'en atteste Dieu et l'Église, j'aimerais mieux *un seul* empereur que cette multitude de souverains; car enfin, un seul méchant détruirait les hommes encore plus méchants que lui, jusqu'à ce que la main du souverain maître s'appesantît également sur ce tyran. »

« L'avis du pape fut généralement approuvé. Il s'embarqua avec ses compagnons sur des vaisseaux génois, et après avoir longé la côte occidentale de l'Italie, atteignit l'île Maguelonne, près de Montpellier, vers la fin de l'automne 1118. Là, le pape et sa suite éprouvèrent des privations de toute espèce, jusqu'au moment où le roi Louis VI et le clergé français prièrent Gélase, selon l'expression des chroniques, de réjouir le royaume par sa présence. Le pape se rendit à l'abbaye de Cluny; il formait les plans les plus hardis, se proposait d'assembler un concile à Reims, d'avoir une entrevue à Virelay avec Louis VI, d'excommunier de nouveau l'empereur Henri V et de s'allier avec les rebelles d'Allemagne. Mais la mort vint le frapper au milieu de ses projets; Gélase expira le 29 Janvier 1119. »

Nous voyons ici dans un cadre resserré un tableau de l'existence inquiète et souvent même cruellement tourmentée des pontifes de cette époque.

Ainsi deux causes, la dualité de l'Allemagne et les révoltes des barons romains, en affaiblissant chacun des adversaires, ont prolongé la lutte, mais sans en diminuer en rien l'acharnement. Les preuves de la haine implacable des deux puissances abondent. Nous pourrions montrer Henri IV aux pieds de Grégoire VII, Frédéric Barberousse humilié à Venise, ou Frédéric II succombant sous le poids de la douleur et de la malédiction pontificale; mais nous préférons une scène qui, pour être moins connue, n'est pas moins propre à faire apprécier la violence des deux partis: Henri V et Paschal II en sont les principaux acteurs. Le pontife avait cru terminer tous les différens entre le sacerdoce et l'Empire, en déclarant que les ecclésiastiques renonceraient à leurs biens temporels et reviendraient à la pauvreté primitive; mais cette pensée révolta le clergé. Henri V, qui avait été reçu dans Rome et avait disposé ses troupes autour de l'église, n'attendait que cette occasion pour attaquer le pontife. Nous nous bornerons à traduire le récit dramatique de M. de Raumer :

« Le pape refusait de couronner l'empereur tant qu'il ne se désisterait pas de ses prétentions à donner l'investiture ecclésiast-

tique. Au milieu de la discussion, un chevalier allemand s'écria : « Pourquoi tant de paroles, pourquoi ces négociations et ces traités ? sache que l'empereur, notre seigneur, veut être couronné comme son ayeul Charlemagne. » Le pape déclara qu'il n'y consentira pas : alors la querelle devint de plus en plus animée ; déjà même elle gagnait une multitude turbulente ; le danger augmentait à chaque instant. Une prompte décision parut nécessaire, et le chancelier Adalbert en fut le principal auteur. « Si le pape et les cardinaux, dit cet audacieux ministre, refusent de couronner l'empereur, il faut les faire prisonniers et les contraindre ainsi à l'obéissance. » La plupart des Allemands adoptèrent l'avis du chancelier ; déjà l'empereur allait donner les ordres nécessaires, lorsque Conrad, archevêque de Salzbourg, l'arrêta. Il blâma ce projet en termes si amers, si injurieux, qu'un des serviteurs de l'empereur se jeta sur lui l'épée nue, et l'eût tué sans l'intervention de Henri. Mais Conrad ne s'effraya pas ; il présenta intrépidement sa tête aux coups : « J'aime mieux, s'écria-t-il, perdre ici cette vie temporelle que de me taire en présence d'une pareille infamie. » Pendant que l'empereur hésitait, un combat s'engagea aux portes de l'église entre les Allemands et les Romains. Les premiers, se trouvant en ce moment les plus faibles, arrêtaient le pape et les cardinaux comme gages de leur sûreté. « Je vous retiendrai, dit Henri à Paschal, jusqu'à ce que vous m'ayez couronné. » Comme le pape persistait dans son refus, il fut arrêté, ainsi que seize cardinaux et tous ses compagnons. On observa à leur égard les ménagemens que permettait la situation, et on les confia à la garde d'Ulrich, patriarche d'Aquilée.

« Les Allemands, s'étant alors réunis en grand nombre, repoussèrent les Romains avec une perte considérable jusqu'au pont voisin du château de Crescentius (château Saint-Ange). Ils semblaient en ce moment à l'abri de tout danger ; mais bientôt la nouvelle de l'arrestation du pape se répandit dans Rome et y excita la plus vive indignation. Les habitans se réunirent sous la conduite du cardinal évêque de Tusculum. Soutenus par deux mille Apuliens, ils attaquèrent les Allemands pendant la nuit et

en tuèrent un grand nombre. L'empereur lui-même n'eut pas le temps de se couvrir de ses vêtemens ; pieds nus il s'élança sur son cheval et engagea le combat. Le cheval fut tué sous lui, et pendant qu'il en monte un autre, que lui donne Otton, seigneur milanais, ce dernier est fait prisonnier, déchiré avec une sauvagerie cruaute, et les lambeaux de son corps sont jetés aux chiens. Au même moment, Henri était exposé à un si grand danger, qu'il s'écria : « Ne voyez-vous pas, mes fidèles, comme les Romains m'entourent, ne voulez-vous pas sauver votre empereur ? » Les Allemands, excités par ces cris, s'élancèrent avec impétuosité ; les Romains plièrent, et Henri, combattant au premier rang, en tua cinq de sa main. Il demeura encore un jour à Rome, pour prouver que la victoire lui était restée ; puis il jugea prudent de ramener son armée à Albe.

« Les Allemands ne voulurent pas sortir de la ville par les portes étroites, qui auraient pu fournir l'occasion d'une attaque imprévue ; autant par prudence que par orgueil ils rasèrent une partie des murs et sortirent par la brèche, traînant après eux beaucoup de Romains la corde au cou, soit qu'ils voulussent les punir de leur révolte, ou les garder comme otages.

« Cependant, pour tirer parti de cette violence, il fallait amener le pape à conclure un traité, où, du moins en apparence, il stipulât librement ; mais les conseillers les plus zélés de Paschal s'opposaient à tout accommodement. « Le pape devait, selon eux, se fiant à l'aide de Dieu et à la puissance des armes ecclésiastiques, excommunier l'empereur ; il fallait espérer que le secours des Romains et des Apuliens donnerait bientôt un autre cours aux affaires. » Paschal adopta cet avis et répondit aux envoyés de Henri : « Je ne suis pas coupable de la rupture du traité. L'empereur peut me tuer, comme il m'a fait prisonnier ; mais il ne peut me forcer de condescendre à ses injustes désirs. Le meurtre des bourgeois et des prêtres semble avoir assuré le triomphe de Henri ; mais, je vous le dis en vérité, il ne remportera dans sa vie aucune autre victoire ; il ne trouvera point de paix et n'aura point après lui de fils qui puisse monter sur le trône. »

« En apprenant cette réponse, l'empereur se livra à la plus violente colère, fit ravager les domaines de l'Église et menaçait le pape, s'il persistait dans son refus, de rendre encore plus dure sa captivité et de livrer au supplice tous les prisonniers. Paschal, effrayé par ces menaces, consentit à conclure un traité, par lequel il assurait à l'empereur le droit d'investiture. Henri revint alors à Rome et fut couronné avec toute la pompe usitée dans ces solennités. Aussitôt après avoir reçu la couronne, l'empereur remit le traité à Paschal, afin qu'on ne pût pas le soupçonner de l'avoir imposé par la violence. Le pape le rendit immédiatement à l'empereur, rompit une hostie et en donnant la moitié à Henri : « de même dit-il, que ce saint corps est rompu et séparé, qu'il soit séparé de Jésus-Christ celui qui osera enfreindre et violer ce traité. »

« Après avoir ainsi confirmé sa réconciliation avec Paschal, l'empereur quitta Rome. Alors les cardinaux et les prélats qui n'avaient point pris part au dernier traité, éclatèrent en plaintes : « Les droits de l'Église, disaient-ils, avaient été indignement vendus par le pape et les cardinaux prisonniers. »

« Ce fut en vain que Paschal leur représenta qu'ils ne devaient point, au mépris des lois de l'Église, exciter des divisions, et préférer leurs sentimens personnels à la charité et à l'obéissance. Ce fut en vain que les cardinaux enveloppés dans la même accusation tentèrent de justifier leur conduite. Brunon, abbé du Mont Cassin, leur répondit : « J'aime le pape comme mon seigneur et père, mais je connais le précepte qui ordonne d'aimer le Christ plus que père et mère. Je ne puis approuver un traité imposé par la violence et la trahison, et contraire à toute vraie piété. Comment adhérer à ce pacte, où la foi est méprisée, la liberté de l'Église sacrifiée, le corps ecclésiastique dissous ; où l'on ferme l'unique et légitime voie qui conduise à l'Église pour en ouvrir le chemin aux larrons et aux brigands ? Nous avons les lois ecclésiastiques, nous avons les décrets des saints Pères depuis le temps des Apôtres : ils condamnent unanimement celui qui entre dans l'Église par le secours de la puissance temporelle. On

doit persister dans cette sainte voie; celui qui s'en écarte n'est pas catholique, et celui qui soutient l'hérésie est lui-même hérétique. »

« Paschal, ne pouvant résister à ces violentes attaques, convoqua à Rome un concile. Dès qu'il fut assemblé, le pape chercha à justifier sa conduite par un récit de toutes les circonstances qui avaient amené le traité. Il reconnut que ce qu'il avait fait, dans une pressante nécessité et pour le bien de l'Église, pouvait être en soi mauvais et blâmable; il souhaitait, avec l'aide de ses frères, trouver une issue sans compromettre l'Église, ni le salut de son âme. Quelques ecclésiastiques voulaient qu'on approuvât la conduite du pape; mais ses adversaires étaient beaucoup plus nombreux. Ils allèrent jusqu'à attaquer indirectement son orthodoxie. Paschal ne voulant laisser aucun doute sur ce point, se soumit à une démarche inouïe; il fit une déclaration formelle de sa foi catholique. « Je crois, dit-il, à l'ancien et au nouveau testament, et aux quatre conciles généraux; j'adopte les décrets des papes, et principalement de Grégoire VII et d'Urbain II. Ce qu'ils ont approuvé, je l'approuve; ce qu'ils ont maintenu, je le maintiens; ce qu'ils ont confirmé, je le confirme; ce qu'ils ont blâmé, je le blâme; ce qu'ils ont défendu, je le défends; ce qu'ils ont condamné, je le condamne; ce qu'ils ont excommunié, je l'excommunie. »

« Les pères du concile se déclarèrent satisfaits de cette profession de foi; mais ils demandèrent, comme une suite naturelle et nécessaire d'une pareille déclaration, que le pape annulât le traité conclu avec l'empereur, et excommuniât Henri. Paschal, se rappelant et son serment et l'hostie partagée, s'y refusa obstinément. Comme on le pressait avec la plus grande vivacité, il rejeta loin de lui le manteau pontifical et la mitre. « Je me ferai moine, s'écria-t-il, et l'Église pourra sans moi adopter le parti qui lui paraîtra le meilleur. » Cette résolution inattendue effraya toute l'assemblée; personne n'osait prendre la parole. Enfin, sur la proposition de l'évêque d'Angoulême, on adopta un moyen terme; on n'excommunia pas l'empereur, mais on lui refusa le droit d'investiture. Bientôt on alla plus loin. Dans un nouveau concile

convoqué par Paschal, on le pressa vivement de se prononcer d'une manière décisive. Le pape hésitait : « Lorsque le Seigneur, s'écria-t-il, me plaça, ainsi que tout le peuple romain, entre les mains de l'empereur, je vis se renouveler chaque jour le pillage et l'adultère, le meurtre et l'incendie. J'espérais éloigner ces calamités de l'Église et du peuple de Dieu ; toutes mes actions ont été dirigées vers ce but. J'agissais comme un homme qui n'est que cendre et poussière ; j'ai failli, et je vous prie de demander à Dieu le pardon de ma faute. Quant à ce funeste traité imposé par la violence, je l'anathématise pour toujours, et je vous prie d'en faire autant. » — « Qu'il en soit ainsi, s'écrièrent tous les assistants, qu'il en soit ainsi ! » — Mais l'évêque de Signia, Brunon, ajouta : « Nous remercions le Dieu tout-puissant d'avoir porté notre seigneur le pape Paschal à condamner ce traité criminel et hérétique ; mais s'il est tel, on en doit déclarer l'auteur hérétique. » A ces mots, Jean de Gaète, chancelier de l'Église romaine, s'écria : « Osez-vous nommer le pape hérétique en présence de tout le concile ? l'écrit était funeste, mais non hérétique. » — « Non, reprit un troisième, il n'avait rien de funeste ; car on devait chercher avant tout à sauver le peuple de Dieu. Il est dit dans l'Écriture : *Tu dois exposer ta vie pour ton frère*. Notre seigneur le pape a donc bien agi. » Paschal, dont une attaque aussi inconvenante avait provoqué la colère, cherchait par ses gestes à rétablir le calme ; et lorsqu'enfin le silence régna dans l'assemblée, il s'exprima en ces termes : « Jamais l'Église romaine n'a été hérétique ; c'est elle, au contraire, qui a condamné toutes les hérésies des Ariens, des Eutychéens, des Sabelliens et de beaucoup d'autres.

« C'est pour cette Église que le Sauveur a prié pendant sa passion ; c'est d'elle qu'il a dit : Je prie pour toi, ô Pierre, afin que ta foi ne soit pas ébranlée. »

« Comme personne ne se présentait pour répondre au pape, la séance fut levée. Dans la suivante, le cardinal Cunon de Préneste, partisan de la puissance illimitée de l'Église et ennemi personnel de l'empereur, demanda que Henri fût excommunié. Mais Paschal

rejeta cette proposition. Alors Cunon, passant de l'ardeur la plus exaltée à une feinte humilité, demanda au pape, « s'il le reconnaissait pour son légat, et s'il avouait la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors ? » Paschal lui répondit avec une bonté irréfléchie, qu'il approuvait tout sans restriction. Cunon reprit alors d'un ton de triomphe : « J'ai déjà excommunié l'empereur à Jérusalem, en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lorraine et en France, parce que je connaissais sa conduite criminelle envers le pape et les Romains. Je prie les pères assemblés de confirmer cette sentence, puisque déjà le pape a approuvé toute ma conduite. »

« Ce fut en vain que quelques prélats et Paschal refusèrent d'excommunier l'empereur ; la majorité se rangea du parti de Cunon, et confirma la sentence d'excommunication lancée contre Henri. »

Ces tableaux dramatiques de combats livrés dans Rome, de conciles tumultueux, font connaître tout à la fois l'archarnement des deux partis et le genre de talent de M. de Raumer. Consulter les historiens contemporains, et en extraire un récit impartial et animé, tel est le travail que s'est imposé et qu'a exécuté avec succès l'écrivain allemand. C'est à cette étude approfondie des sources qu'est due la vérité locale si profondément empreinte dans son ouvrage.

A. CHÉRUÉL.



Voyages.

VOYAGE EN SUISSE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. L. SAUNIER.

L'ANNEAU DU CHEVALIER. — LA FÊTE DU DIABLE. — LE NAIN DE
LA MONTAGNE.

.... Derrière moi reposait la ville perdue dans la vapeur du matin. Mes vœux étaient enfin remplis. J'étais heureux de voir se dérouler les grandes scènes de la nature. Je m'élançai joyeusement sur les pas du batelier, et la barque nous emporta sur le lac de Thun. Les bords du lac ne sont pas très-riants, mais ils ont un genre de beauté tout particulier : de hautes montagnes les entourent, des rocs escarpés les défendent, des cascades tombent des sommités voisines, se frayent un chemin à travers les arbres et les rochers, et viennent avec fracas mêler leurs eaux à celles du lac. Au loin brillent les cimes aiguës des Alpes, et de distance en distance des châteaux en ruines rappellent au voyageur une grandeur déchue. Devant moi s'élevait la vieille tour de Strättlingen, le dernier reste d'une forteresse occupée jadis par une famille puissante. Wernhard de Strättlingen bâtit cette forteresse au sixième siècle. C'était un homme très-pieux, un chrétien zélé, et surtout un fervent adorateur de l'archange Michel, qu'il s'était choisi pour patron. Le diable, irrité des pieuses pratiques auxquelles se livrait le chevalier, se présenta un jour devant lui sous la forme d'un homme qui avait besoin de secours. Wernhard l'accueillit avec bienveillance, le fit entrer chez lui, et lui donna des vêtements. Mais le démon n'était pas encore content, il vou-

lait avoir le manteau du chevalier, car il y avait dans ce manteau une vertu secrète. Wernhard le lui ayant refusé, le diable le lui vola pendant la nuit, et s'enfuit avec l'espérance que le chevalier, en s'abandonnant à sa colère, offenserait S. Michel. Mais il n'en arriva pas ainsi. Le chevalier avait depuis long-temps le désir de faire un pèlerinage à la montagne de Gargano, où l'on avait édifié un temple à l'honneur de son saint patron. Il partit, et donna à sa femme une moitié d'anneau, en lui disant de se marier de nouveau, si dans cinq ans il n'était pas revenu, ou s'il ne lui avait pas renvoyé l'autre moitié de l'anneau. En voyage il fut fait prisonnier et renfermé dans une tour. Il y passa cinq ans entiers, mais sa confiance en Dieu ne s'affaiblit pas. Il se mit sous la protection de son ange gardien, qui ordonna à satan de rapporter le manteau qu'il avait volé, et lui et le chevalier s'envolèrent à Strættingen. Il y avait alors grande fête au château, la femme du chevalier célébrait son mariage, de tous côtés retentissaient les cris de joie et la musique. Wernhard entra dans la salle du festin, et laissa tomber son anneau dans la coupe de sa femme ; elle le reconnut, poussa un cri de surprise, et se jeta dans les bras de son époux, qu'elle n'espérait plus revoir.¹ Parmi les descendans du chevalier Henri de Strættingen il y eut un troubadour célèbre, dont les chants vivent encore parmi le peuple.

Nous restâmes trois heures à traverser le lac. J'abordai à Neuhaus, et je me dirigeai aussitôt vers Interlachen, où je voulais m'arrêter quelque temps. Interlachen est de tous côtés environné de montagnes. On vient s'installer ici pour passer des semaines, des mois entiers, et l'on fait de charmantes excursions aux montagnes de glace, aux cascades et aux bains romantiques que l'on rencontre dans cette partie de la Suisse. Il y a ici peu d'hôtels. Ce que l'on trouve le plus facilement, ce sont des maisons bourgeoises où l'on se met en pension pour quelques semaines, et là se trouva réunie une foule d'hommes de toute condition et de tout pays; Français, Anglais, Allemands, Italiens arrivent pèle-

¹ La même tradition se retrouve dans plusieurs parties de l'Allemagne. Elle rappelle entre autres celle du chevalier au lion d'or de Brunswick.

mêle, et passent une vie pleine de liberté et tout-à-fait exempte d'étiquette. Les ressources habituelles des grandes villes ne manquent pas non plus à cette pittoresque retraite d'Interlachen, et vous pouvez choisir entre les cabinets de lecture, les cafés et les concerts. Souvent même arrive une troupe de comédiens qui ouvre solennellement son théâtre, et l'humble village d'Interlachen s'émeut aux accens passionnés d'un Othello errant ou au cri d'amour d'une Mérope. Dans ces voyages en Suisse on a bientôt fait connaissance. On se rencontre à la promenade, on se rejoint pour causer pendant le mauvais temps, on se rend mutuellement quelques services, et il arrive souvent que l'on se quitte à regret. Je retrouvai ici une famille italienne que j'avais eu occasion de voir plusieurs fois à Paris, nous renouvelâmes connaissance et nous parcourûmes les environs ensemble. Nous partions de grand matin pour ne revenir que le soir. Un jour nous allâmes visiter les ruines du château d'Unspunnen, que nous voyions s'élever de loin au-dessus d'une montagne. Le long du chemin, un homme déjà âgé s'offrit à nous pour nous servir de guide, et nous acceptâmes son offre pour obtenir de lui quelques détails sur la contrée. En passant au milieu des bois, en face d'une cabane de charbonnier, je vis notre guide qui se détournait du sentier avec une sorte d'appréhension, en faisant le signe de la croix, et je lui en demandai le motif. « C'est le lard du diable, nous répondit-il d'un air effrayé, rien que le lard du diable. Le premier propriétaire de cette cabane de charbonnier, qui est maintenant abandonnée, était un pauvre homme sans ressources, mais très-honnête et très-laborieux. Cependant il avait beau travailler, vivre économiquement, il se trouvait toujours mal à son aise. Un jour sa femme venait d'accoucher. Il regardait son nouveau né avec un mélange de joie et de tristesse ; car il pensait qu'il n'avait pas même de quoi payer les frais de baptême. Il s'en alla se promener dans le bois, le cœur tout chagrin et abîmé dans ses réflexions. Alors un étranger, qui avait l'air d'un personnage distingué, s'approcha de lui, et lui demanda la cause de sa tristesse. Le charbonnier ne craignit pas de lui confier ses peines, et l'étranger,

qui avait (Dieu soit avec nous!) un pied de cheval, le consola, et lui promit de rendre la cérémonie du baptême aussi brillante que possible. Le charbonnier, plein de joie, remercia le Ciel de lui avoir envoyé un de ses anges pour le soutenir. Mais avant de le quitter, l'étranger lui imposa une condition, c'est que le soir à table le charbonnier éternuât trois fois, et si personne ne lui disait Dieu vous bénisse! il devait être son serviteur, son esclave. Le charbonnier s'en alla plein de joie. Le jour de la cérémonie arrive. Les conviés se rassemblent. L'étranger n'a rien épargné pour rendre cette fête splendide, ni les bons vins, ni les mets choisis ne manquent sur la table, et de tous côtés brillaient des objets de luxe. Tous les hôtes de la cabane, excités par la bonne chère, animés par le vin, se trouvaient dans la meilleure disposition d'esprit. Le charbonnier crut qu'il était temps d'éternuer; mais les chants et les cris et le bruit des verres qui retentissaient dans la chambre, empêchèrent qu'on ne l'entendit. Il se consola avec l'espoir d'être plus heureux la seconde fois. On apporta le nouveau né, et le bruyant *vivat* avec lequel on l'accueillit, étouffa encore l'éternument du charbonnier. Le malheureux commença cependant à s'inquiéter. Le jour était près de finir, la joie des convives allait toujours en s'augmentant. La nuit vint, et tout à coup on vit tomber dans la chambre une table chargée de toutes sortes de choses exquises. Alors ce furent des éclats de rire, des cris tumultueux, et pour la troisième fois le charbonnier éternua sans être entendu. Déjà le diable s'appêtait à saisir sa proie, quand soudain l'on entendit une petite voix gémissante sortir du berceau. C'était celle de l'enfant qui criait à son père : Dieu vous bénisse! Tout le monde resta pétrifié d'étonnement, et le diable en colère s'enfuit. »

Nous rîmes beaucoup de cette légende, ce qui ne parut pas convenir à notre guide, car il baissa la tête et ne parla plus que par monosyllabes. Nous montions toujours, et nous arrivâmes enfin dans une enceinte de murailles tapissée de lierre et de mousse. La vue dont on jouit au-dessus de cette sommité est assez restreinte, elle ne s'étend pas même jusqu'aux montagnes de

glace. Pour la première fois j'entendis le ranz des vaches, et je ne saurais rendre l'impression que produisit sur moi cette musique sans art. Il y a je ne sais quelle magie cachée dans ces accords agrestes, qui nous émeut doucement et nous repose le cœur. Je l'écoutais d'ailleurs dans le silence du soir. Un calme solennel régnait sur toute la nature; le cornet du pâtre retentit, et ses accords s'harmoniaient avec le son de la cloche des troupeaux, et les échos les répétaient à travers la vallée. Nous écoutâmes long-temps cette musique indéfinissable, et nous nous en revînmes dans une douce rêverie.

Les semaines s'écoulaient. Chaque jour nous apportait une nouvelle surprise, un nouveau plaisir. Notre cercle allait toujours en s'agrandissant, et bientôt nous formâmes une société nombreuse, dont chaque membre appartenait à une nation différente. Mais il y avait un lien commun qui nous réunissait, c'était l'habitude que nous avions prise de parler tous français.

Je quittai au mois d'Août ce délicieux village d'Interlachen. Pendant la nuit il était tombé de la neige sur les hautes montagnes, et mon guide en augura que nous aurions beau temps. Le chemin qui conduit à la vallée de Lauterbrunnen est ravissant. De tous côtés le ciel s'abaisse sur les pointes élevées des montagnes. A gauche gronde la cascade de Lütschine, et à chaque pas l'aspect du paysage change, et l'on découvre de nouveaux points de vue. Au-dessus d'un rocher, qu'on appelle le rocher des frères (*Bruderstein*), je lus cette inscription : *Ici le comte Rothenfluch fut tué lâchement par son frère*. Le meurtrier prit la fuite, et le désespoir mit fin à sa vie. Avec lui s'éteignit sa race autrefois riche et florissante. Cette inscription m'arracha à tous les beaux rêves où je m'étais plongé. L'histoire de ce nouveau Caïn, au milieu d'une nature si belle, est effroyable à entendre.

Bientôt j'aperçus la charmante vallée de Lanterbrunnen au pied des hautes montagnes, dont le front couvert de neige étincelle aux rayons du soleil, au pied de la *Jungfrau*, du *Stockhorn* et du *Silberhorn*. A droite mugissait le *Staubbach*. Ma curiosité était vivement excitée par tout ce que l'on m'avait dit de cette

merveilleuse cascade. Elle m'apparut comme un rayon de lumière, d'où jaillissaient sans cesse de nouvelles étincelles quand elle allait se briser sur les rochers. Le soleil se jouait avec cette eau transparente, et l'on eût cru voir parfois tomber une pluie de feu. De tous côtés bondissait l'écume de cette cascade comme une poussière d'argent, comme une écharpe de gaze que le vent fait flotter. Puis cette impétuosité se calme, l'eau coule doucement, pour bondir encore un instant après, et tomber en s'affaiblissant au fond de la vallée. Je me rappelais, en regardant le *Staubbach*, ce que Haller en avait dit : « C'est un torrent qui s'élance dans l'air, coule dans les nuages et se perd dans les nuages. » C'est à Pletschen que le *Staubbach*, alimenté par sept sources, commence à se former ; à deux lieues plus loin il se jette dans un large bassin, qu'on appelle la *grotte du Staubbach*. Ici il forme la première cascade, et à peu de distance il se précipite de neuf cents pieds de haut.

Le lendemain matin de bonne heure je me dirigeai vers le village de Wengern, pour arriver de là au Grindelwald. Le long de la route on trouve des châlets jetés de côté et d'autre. Les pâtres sont là qui gardent leurs troupeaux, et soufflent dans leurs cornets ou chantent leurs chansons nationales. Quand j'eus atteint le sommet de la montagne, mon regard plana librement de tous côtés ; devant moi s'élevaient les couronnes de glace du *Wetterhorn*, du *Vieschhorn*, du *Silberhorn*, du *Schreckhorn*, et au-dessus de tout la *Jungfrau* avec sa majesté sublime. Il y a là une auberge où je trouvai un souper et un lit ; mais je passai plusieurs heures à regarder cette tête virginale de la *Jungfrau*, qui s'enveloppe dans son manteau de neige et menace de mort quiconque oserait la toucher. Avec son aspect grave et imposant, elle est là comme la reine des montagnes. Le peuple des Alpes lui a bien trouvé son véritable nom *Jungfrau* (vierge — jeune fille). Cependant à présent elle ne le mérite plus. La montagne inaccessible a été gravie deux fois, au commencement de ce siècle, par deux voyageurs de Meyringen, et en 1811 par les frères Meyer d'Aarau. Si l'on n'a pas de preuves certaines de la première ascension, la

seconde, du moins, est indubitable. Rodolphe et Jérôme Meyer, tous deux bien connus par leurs travaux en histoire naturelle, entreprirent de monter à la *Jungfrau* au mois d'Août. Ils avaient pris pour guides deux chasseurs de chamois, et ils ne parvinrent au sommet de la montagne que le troisième jour, et là ils plantèrent une perche au bout de laquelle ils avaient attaché un long voile noir. Mais les habitants des vallées voisines ne veulent pas croire à cette ascension. Ils disent à tous les étrangers que c'est une fable, que personne ne peut gravir la cime de leur bien-aimée *Jungfrau*, et que l'orgueilleuse reine des montagnes ne manquerait pas de punir celui qui serait assez téméraire pour tenter une telle entreprise.

Il faisait très-chaud le jour où je me trouvai près du Grindelwald. Des masses de neige se détachaient des montagnes, et, entraînées par leur poids, emportant avec elles d'autres masses de neige, se précipitaient avec un bruit effroyable dans la vallée. Il se fit un moment de silence, puis le tonnerre gronda et retentit à travers les vallées. Ces avalanches d'été ne sont pas très-dangereuses; car la neige n'est pas aussi compacte, aussi dure qu'en hiver; elle se fond rapidement. Les avalanches les plus redoutables sont celles qui arrivent au commencement du printemps. Alors souvent les blocs de neige s'amassent, grandissent, acquièrent plus de force par leur rapidité, et viennent porter le ravage dans les plaines, et quelquefois ébranler des villages entiers.

Sur le penchant de la *Jungfrau* on aperçoit un cercle de glace éblouissant que l'on appelle *Blumen-Alp*. On raconte là-dessus cette tradition : « Autrefois il n'y avait pas dans toutes les montagnes une terre plus belle et plus féconde que celle-ci. Toutes les moissons venaient ici mieux que partout ailleurs, tous les fruits y mûrissaient plus tôt. Cette terre de bénédictions appartenait à un méchant homme, qui dissipait avec des maîtresses et de la manière la plus honteuse tout le fruit de ses récoltes, et il était si riche que, pour descendre à sa cave, il ne marchait que sur les plus beaux et les meilleurs fromages. Un jour sa vieille mère, qu'il laissait vivre dans la plus profonde misère, vint le trouver.

Elle était dévorée par la soif, et elle pria son fils de lui donner un peu de lait. Il se mit à rire, alla chercher un vase de lait, cracha dedans, et le lui présenta. La pauvre femme, emportée par la colère, le maudit, et pria le Ciel de le punir. Elle fut exaucée. Bientôt la terre trembla, les montagnes s'ébranlèrent; des quartiers de rochers, des masses de neige engloutirent cette plaine féconde; tout fut anéanti, et il ne resta plus de traces de cette belle et riante végétation. On dit seulement qu'une grosse vache noire parvint à se sauver, et qu'on la voit encore quelquefois le vendredi saint. On ajoute même que celui qui oserait aller la traire à minuit, sans dire un mot, pourrait faire res fleurir comme autrefois cette partie des Alpes. Plusieurs pâtres s'y seraient déjà hasardés, si la tétine de la vache n'était, dit-on, couverte d'aiguillons empoisonnés. Un jeune homme se décida cependant un jour à tenter l'entreprise, et pendant qu'il était occupé à traire le sauvage animal, un grand homme maigre s'approcha de lui, et lui dit : Le lait écume-t-il? — Vous le voyez bien, répondit le jeune homme. A ces mots, la vache s'enfuit, l'étranger disparut, et le secret magique ne fut pas rompu, parce que le jeune homme avait parlé.»

Je rencontraï en route un étudiant d'Utrecht, et nous gravîmes ensemble le Grindelwald supérieur. Les guides nous donnèrent des crochets en fer que nous nous attachâmes aux pieds, et en nous appuyant sur de longs bâtons garnis de pointes aiguës, nous courûmes pendant plus d'une demi-heure sur cette route de glace. A nos pieds mugissait l'eau de la montagne, et de tous côtés s'élevaient des rocs de glace. Il fallait nous appuyer avec force sur nos longs bâtons; car si l'on venait à glisser, on tomberait dans ces abîmes. De temps à autre seulement nous nous arrêtions pour regarder ces immenses crevasses revêtues d'une lueur bleue, et c'est un étrange contraste que celui de ces montagnes, où l'on ne trouve d'un côté qu'un hiver éternel, et où l'on voit un peu plus bas les fraises fleurir sur un vert gazon. J'avais grande envie de visiter la mer de glace qui n'était qu'à une demi-lieue de nous, et l'étudiant voulait m'accompagner dans cette excur-

sion; mais les guides nous en dissuadèrent, parce que, disaient-ils, la chaleur rendait ce trajet assez dangereux. Nous nous contentâmes donc de voir à distance cet étrange tableau, que l'on peut comparer à une mer dont les vagues soulevées et agitées par le vent auraient été tout à coup glacées.

Nous trouvâmes le village de Grindelwald tout en fête. La fille d'un des plus riches paysans de l'endroit se mariait, et les jeunes filles des environs étaient venues assister à la cérémonie. La fête dura jusqu'au lendemain matin, et toute la nuit nous entendîmes les chants et la musique. Nous allâmes voir le *Landammann* (maire), qui nous reçut avec toute l'hospitalité d'un ancien Suisse, et qui, après nous avoir donné un souper splendide, nous conduisit au milieu des groupes de danseurs, et nous nous mêlâmes avec joie à cette fête toute champêtre, mais sans oser regarder de trop près les jeunes filles; car la jalousie des jeunes gens du pays est redoutable. Pendant que mon compagnon de voyage dansait, je me mis à causer avec un jeune homme du pays, et je lui demandai des renseignemens sur le père de la fiancée. « C'est, me dit-il, le paysan le plus riche de la contrée; mais cela n'est pas étonnant, car les nains de la montagne sont tout dévoués à sa famille depuis long-temps, et ce bonheur lui vient d'un de ses aïeux. Il y avait autrefois un pâtre très-laborieux et très-honnête, mais dont la jeunesse ne se passa pas d'une manière très-heureuse. Il possédait sept vaches, dont il prenait le plus grand soin. Une nuit, pendant qu'il était endormi, un nain de la montagne vint prendre ses vaches, les chassa devant lui jusqu'au bord d'un rocher, et elles tombèrent dans l'abîme. Lorsque le pâtre se réveilla, il se mit à la recherche de son troupeau, mais sans pouvoir le découvrir, et sa douleur fut sans bornes, car son troupeau c'était son seul bien, son unique ressource. Cependant il était trop bon chrétien pour se laisser aller au désespoir. Il continua à se livrer à ses occupations comme par le passé. Il appelait ses vaches le matin pour les mener au pâturage, puis se préparait à les traire; le soir il les appelait encore chacune par leur nom et s'en revenait lentement chez lui, alors il nettoyait

l'étable, et ne se couchait pas que tout ne fût parfaitement en ordre. Chaque jour il recommençait le même travail, sans s'inquiéter des plaisanteries de ses voisins, et il le continua pendant tout l'hiver. Le froid excessif qu'il avait à supporter, et l'idée qu'une si longue résignation ne le conduirait peut-être pas à son but, lui donnèrent plus d'une fois des mouvemens de colère; mais il les réprimait aussitôt, car il savait qu'il offenserait par là les nains de la montagne. Une seule fois il exhala une malédiction, mais il s'en repentit aussitôt. Au retour du printemps, ses sept vaches lui apparurent avec une quantité de petits veaux; elles étaient conduites par un nain, qui les amena jusqu'auprès de la demeure du pâtre et disparut. Quelle fût sa joie en retrouvant son troupeau égaré! Il s'aperçut cependant qu'une tétine manquait à l'une de ses vaches. C'était la punition de l'accès de colère auquel il s'était une fois abandonné. Mais dès ce jour tout lui réussit, il devint riche et heureux, et ses petits-enfans ont marché sur ses traces. »

Quand le jeune montagnard eut terminé ce récit, il me pria instamment de n'en rien dire. J'ai souvent remarqué que les Suisses sont très-réservés pour tout ce qui a rapport à leurs vieilles traditions, ils les confient très-rarement aux étrangers : voilà, sans doute, d'où vient qu'un grand nombre de ces traditions se sont complètement perdues.

suite à un prochain numéro.)



Mélanges.

LA HARPE,

TRADUIT DE TH. KÖERNER.

Sellner vivait auprès de sa jeune femme dans les premières douceurs de la plus pure félicité; un ardent et unique amour, un amour éprouvé avait été le sceau de leur union. Ils se connaissaient depuis bien long-temps; mais la prudence de Sellner l'avait engagé à ne découvrir que peu à peu le but de ses désirs. Enfin il reçut le brevet de l'emploi qu'il sollicitait, et le dimanche suivant il conduisit comme épouse dans sa demeure nouvelle la jeune fille qu'il avait tant aimée. Après ces longues journées pleines de contrainte, ces jours de félicitations et de fêtes de famille, ils purent enfin jouir de leurs douces soirées dans une paisible solitude que jamais un tiers ne venait interrompre; des plans pour l'avenir, la flûte de Sellner et la harpe de Joséphine, remplissaient ces heures délicieuses qui paraissent toujours si courtes à ceux qui s'aiment bien; et l'accord parfait, l'accord suave et tendre de leurs instrumens leur semblait un présage heureux de leur destinée. — Un soir, après s'être abandonnés plus long-temps et plus que de coutume aux charmes de la musique, Joséphine se plaignit d'un violent mal de tête; déjà le matin elle avait éprouvé une attaque de nerfs, qu'elle avait cru devoir cacher à la sollicitude de son époux, et maintenant le commencement d'une fièvre sérieuse se trouvait excité par l'enthousiasme musical joint à l'irritation nerveuse. On fit aussitôt chercher un médecin, Sellner l'interrogea avec anxiété; mais le médecin n'attacha à ce mal-aise aucune importance, et promit pour le lendemain un entier réta-

blissement. Le lendemain, après une nuit fort agitée, l'état de la pauvre Joséphine offrait tous les symptômes d'une fièvre nerveuse fort grave : alors le médecin employa tous les remèdes possibles, et malgré les secours de l'art, la maladie empira tous les jours jusqu'au neuvième ; Joséphine elle-même sentit que l'extrême affaiblissement de son système nerveux ne lui permettrait pas de supporter son mal plus long-temps (déjà le médecin l'avait dit à Sellner). Bientôt elle sentit que sa dernière heure allait arriver, et elle l'attendit avec une tranquille résignation. « Cher Édouard, dit-elle à son mari, en l'embrassant pour la dernière fois, c'est avec une profonde tristesse que je quitte ce monde, où je te laisse, où j'étais si heureuse avec toi ; mais si à l'avenir tu ne peux plus trouver le bonheur dans mes bras, l'amour de Joséphine t'entourera du moins comme un génie fidèle, et planera sur toi jusqu'à ce que nous nous retrouvions là-haut ! » — Après cette promesse, elle retomba sur son lit et s'endormit doucement pour l'éternité. — Ce que souffrit Sellner est au-dessus de toute expression ; long-temps il fut aux prises avec la mort ; la douleur avait ruiné pour toujours sa santé, et lorsqu'il releva d'une maladie de plusieurs semaines, il n'y avait plus en lui aucune force de jeunesse. Il tomba dans une sombre apathie, qui le préserva cependant du désespoir, et une douleur silencieuse sanctifiait tous les souvenirs de sa bien-aimée : il avait laissé la chambre de Joséphine dans l'état où elle se trouvait à l'heure de sa mort ; sur la table à ouvrage étaient encore des broderies commencées, et la harpe, muette et solitaire, était debout dans un coin de l'appartement. — Tous les soirs Sellner venait rêver dans ce sanctuaire de ses amours ; il s'appuyait à la fenêtre comme autrefois, prenait sa flûte et en jouait comme au temps de son bonheur ; seulement à de longs intervalles une larme tombait en silence sur l'instrument, et des sons tristes et pleins de langueur semblaient raconter sa souffrance à celle qu'il aimait. Un soir il était comme à l'ordinaire dans la chambre de Joséphine, perdu dans le vague de son imagination ; un pâle clair de lune entrait par la fenêtre et vacillait dans la chambre, et du haut de la tour du château

le garde de nuit criait *neuf heures* ; aussitôt les cordes de la harpe résonnèrent doucement comme agitées par un esprit léger ou par le vent du soir. Étonné, interdit, Sellner se tait, il écoute, et les sons de la harpe cessaient en même temps que ceux de sa flûte. Alors il commence avec une profonde émotion un air favori de Joséphine, et des sons d'abord faibles et puis plus forts, toujours plus forts, l'accompagnèrent dans un accord parfait. Sellner, dans un frisson de joie qui tenait du délire, se jette à genoux, et ouvre ses bras comme pour y recevoir un objet chéri. Aussitôt l'air s'agite un instant autour de lui, il sent comme un zéphyr du printemps rafraîchir son visage et soulever ses cheveux, tandis qu'une lumière pâle et blanchâtre semble flotter auprès de la harpe, et vient se jeter sur son sein. « Esprit céleste, s'écria-t-il, je te reconnais ; ombre sainte, ma bien-aimée Joséphine, tu me promis de m'entourer de ton amour ; tu as tenu ta parole ; je sens ton haleine, tes baisers sur mes lèvres ; je me sens embrassé par ton image. » — Avec un enthousiasme de bonheur, Sellner saisit de nouveau sa flûte, et la harpe l'accompagna encore ; mais les sons devinrent toujours plus faibles, toujours plus faibles, jusqu'à ce qu'ils se perdissent en de longs accords. — Les forces vitales de Sellner, déjà si affaiblies, furent violemment ébranlées par les événemens de cette soirée. Il fut se coucher plein de trouble, et ses rêves brûlans de la nuit lui firent entendre sans cesse l'harmonie d'une flûte et d'une harpe. Le lendemain, abattu par l'agitation de son sommeil, il se leva fort tard ; bientôt il sentit dans tout son être un inconcevable saisissement, et le pressentiment de sa fin prochaine s'empara de lui comme une conviction. Avec une extrême langueur il attendit l'heure du soir, et quand elle eut sonné, il se transporta dans la chambre de Joséphine avec une crédule espérance, et à peine eut-il commencé à jouer, que la harpe l'accompagna doucement comme la veille ; mais bientôt le son augmenta de force jusqu'à ce qu'enfin la harpe trembla sous de brillans et pleins accords. Quand Sellner se tut, la harpe cessa tout à coup, et l'ombre pâle et blanchâtre s'élança vers lui. Dans son extase, le pauvre Sellner ne put

qu'exhaler ces paroles : « Oh Joséphine ! Joséphine ! prends-moi ! emporte-moi hors de ce monde ! » — La harpe prit, comme la veille, congé de lui dans un adieu plein de douceur, et les sons s'éteignirent peu à peu en d'insaisissables accords, comme une musique qui s'éloigne. Sellner rentra dans sa chambre encore plus épuisé que la veille par cette apparition, et son fidèle serviteur fut si effrayé de l'altération de ses traits et du désordre de ses idées, qu'il fit aussitôt chercher un médecin. Ce médecin était l'ancien ami de Sellner ; il le trouva dans un violent accès de fièvre, qui offrait les mêmes symptômes qu'il avait jadis observés dans Joséphine, mais à un degré beaucoup plus fort. Sellner passa la nuit dans un continuel délire, pendant lequel Joséphine et sa harpe semblèrent seules occuper son imagination. Vers le matin il fut plus tranquille, le danger était passé, le médecin répondait de sa vie ; et pourtant le malade parlait de sa mort avec toujours plus de certitude. Enfin il découvrit à son ami tout ce qui lui était arrivé pendant les soirées précédentes ; mais il ne put jamais obtenir que le phlegmatique docteur manifestât là-dessus son opinion. — Lorsqu'il fut tout-à-fait nuit, Sellner, plus affaibli, plus accablé que jamais, demanda d'une voix tremblante qu'on le conduisît dans la chambre de Joséphine. Sur le seuil de la porte il remercia tous ses gens après leur avoir dit adieu, et ne garda auprès de lui que le docteur. Lorsqu'il fut placé dans un fauteuil, Sellner jeta autour de lui des regards pleins d'une douce sérénité ; il salua d'une larme silencieuse chaque souvenir de sa bien-aimée, et parla avec calme et certitude de la neuvième heure, comme de l'heure de sa mort. Le moment approchait cependant, et bientôt le garde de nuit cria neuf heures ! Alors le visage de Sellner s'éclaircit, une vive émotion anima encore une fois son teint pâle. « Joséphine ! s'écria-t-il comme inspiré, Joséphine ! oh viens me saluer d'une dernière apparition, que je te sente là près de moi. » — Alors la harpe fit entendre des accords semblables à des chants de triomphe, et une blanche lumière voltigea autour du mourant. « Je viens, je viens ! » s'écria-t-il en se levant, puis il retomba sur son siège, et sembla lutter

un moment avec la vie; mais bientôt il rendit le dernier soupir, et toutes les cordes de la harpe éclatèrent en même temps comme brisées par une main surnaturelle. — Le médecin ressentit un violent tremblement, il ferma les yeux du défunt, qui semblait paisiblement endormi, et quitta la maison avec une sérieuse émotion. Long-temps le souvenir de cette heure funèbre ne put s'éloigner de son cœur; mais il sut garder un profond silence sur les derniers momens de son ami, jusqu'à ce qu'enfin, dans une société intime, il raconta les circonstances de cette anecdote, et nous montra même la harpe qu'il avait reçue comme un legs de Sellner.

VISITE A COPPET,

TRADUIT D'ŒHLENSCHLÆGER.

.... Je quittai mes compagnons de voyage à Lausanne, et je pris la route de Coppet pour visiter M.^{me} de Staël. J'arrivai dans une auberge sale et humide; on me montra une chambre, qui me parut si sombre et si froide que je préférerais rester à la cuisine. J'avais fait dire à Schlegel que j'étais là, et je m'assis près de la cheminée en attendant sa réponse. Au bout de quelques instans, je vis entrer un domestique qui m'invita à me rendre chez M.^{me} de Staël, et l'on emporta ma malle au château. Tout était dans cette demeure élégant et de bon goût, et j'aperçus en entrant M.^{me} de Staël, qui vint avec bonté au-devant de moi, et me pria de passer quelques semaines à Coppet, tout en me plaisantant avec grâce sur mes fautes de français. Mais je me mis à lui parler allemand; elle comprenait très-bien cette langue, et ses deux enfans la comprenaient et la parlaient très-bien aussi. Je trouvai chez M.^{me} de Staël, Benjamin Constant, Auguste Schlegel, le vieux baron Voigt d'Altona, Bonstetten de Genève, le célèbre Sismonde de Sismondi et le comte de Sabran, le seul de toute cette société qui ne sût pas l'allemand. Je me souviens qu'un jour m'étant fort peu mêlé à la conversation, parce qu'elle se faisait en français, M. de Sismondi dit, en me montrant à M.^{me} de Staël : *Regardez, c'est un arbre sur lequel il croît des tragédies.*

Schlegel était poli à mon égard, mais froid. J'avais un grand respect pour son érudition, pour son esprit, et sa prodigieuse connaissance des langues. Je ne connais pas de meilleure traduction que celle qu'il a faite de Calderon et de Shakespeare; et la plupart de ses dissertations critiques sur l'art et la poésie sont excellentes. Mais il ne me parut pas assez exempt de toute partialité, et il était, comme son frère, infatué d'aristocratie. Il plaçait Calderon au-dessus de Shakespeare; il blâmait sévèrement Luther et Herder, et il y avait dans toute sa manière d'être quelque chose qui ne me convenait pas. Je ne crois pas lui avoir beaucoup plu. Cependant il m'aida à corriger mon *Palnatoke*.

Tout le monde sait combien M.^{me} de Staël avait de vivacité, de grâce et d'esprit. Je ne sache pas qu'une femme ait jamais montré autant de génie. Elle n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible; et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguier les caractères les plus opiniâtres, et de rapprocher par sa douceur et son amabilité des hommes tout-à-fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle; mais l'âme tendre et délicate, comme doit l'avoir la femme : *Delphine* et *Corine* en sont la preuve. Elle écrivait alors son livre sur l'Allemagne, et nous en lisait chaque jour une partie. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans cet ouvrage, et de s'être complètement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence sur elle, il lui avait donné les premières leçons de littérature allemande; mais très-souvent elle différait d'opinion avec lui, et elle lui reprochait sa partialité. M.^{me} de Staël pouvait certes bien porter en matière d'art un jugement par elle-même, sans avoir recours à celui des autres.

A elle appartient la gloire d'avoir la première initié la nation française aux beautés de la poésie allemande. En admettant encore qu'il y ait dans son livre plusieurs passages superficiels, il faut reconnaître qu'elle a dit d'excellentes choses sur les écrivains allemands.

Son grand talent consistait surtout à rendre ses idées d'une manière neuve et piquante; voilà ce qui la rendait si agréable dans le monde. Quand elle était dans un salon, toutes les femmes les plus jeunes, les plus belles, disparaissaient devant elle, et les hommes venaient lui faire cercle. Si on ajoute à cela qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté comme une reine, comme une fée; et sa baguette magique était peut-être cette petite branche d'arbre que son domestique devait déposer chaque jour sur la table à côté de son couvert, et qu'elle agitait pendant la conversation.

J'étais depuis quelque temps chez elle, lorsqu'un jour je vis entrer Zacharie Werner, le nez plein de tabac, et portant une énorme tabatière dans sa poche. Il parlait, comme moi, assez mal français, mais il ne s'en inquiétait guère, et chaque jour à diner, il nous faisait entendre de nouvelles digressions sur son mysticisme. On l'écoutait avec une grande attention, et peu s'en fallut qu'il ne gagnât des prosélytes. Il nous lut son *Attila*, où je trouvais de fort belles scènes, quoique cette pièce annonçât cependant une disposition malade de l'esprit.

J'avais une véritable affection pour Werner : c'était un homme ouvert, cordial, expansif; il avait beaucoup souffert, et j'aimais à causer avec lui quand nous étions seuls, car on pouvait être d'une opinion opposée à la sienne, sans qu'il en fût choqué. Un jour nous allions nous promener ensemble sur la route de Genève; je pensais déjà à écrire mon *Corrège*, je lui en communiquai le plan, et comme j'avais entendu dire qu'il devait écrire bientôt une nouvelle tragédie, je le priai de me dire comment il l'avait conçue. « Non, me répondit-il, je ne le puis. J'ai souvent communiqué aux autres mes plans d'ouvrages, on en a parlé dans les journaux et je n'en ai eu que de l'ennui. » J'étais si bien accoutumé à sa manière d'agir, et il me dit cela si naïvement que je ne pus le prendre en mauvaise part; cependant je renouvelai ma prière. Au même moment, nous rentrions au château; nous rencontrâmes M.^{me} de Staël, qui nous demanda de quoi il était question. « Je suis en colère contre Werner, lui répondis-je en

riant. Je lui ai communiqué le plan de ma nouvelle tragédie, et il ne veut pas me parler de la sienne.» — « Ah ! c'est une autre chose, dit-elle d'un grand sérieux ; vous êtes encore jeune, vous avez besoin de vous former. »

A ces mots, sans lui rien répondre, je sortis. Elle attendait toujours que je revinsse ; elle envoya un domestique me chercher, et le domestique lui rapporta qu'il m'avait trouvé faisant mes paquets et prêt à partir. Alors elle vint elle-même s'excuser, et me prier de rester. Je lui dis que, tout en professant une grande estime pour Werner, je ne croyais pas avoir de leçon à prendre de lui. Elle me donna raison, et la paix fut faite.

L'hiver venu, nous partîmes pour Genève. Je pris une chambre dans un hôtel, car il n'y avait plus de place dans la maison de M.^m de Staël ; mais j'allais souvent chez elle. Elle donnait presque chaque jour à dîner ; et en me présentant dans le monde sous ses auspices, je fus on ne peut mieux accueilli, car elle jouissait de la plus haute considération. Je passai l'hiver à Genève, et dès que le printemps parut, je me préparai à partir pour l'Italie. J'allai prendre congé de M.^m de Staël, qui écrivit sur mon album :

« J'introduis pour la première fois le français dans ce livre, mais bien que Goethe l'ait appelé une langue perfide, j'espère, mon cher OEhlenschläger, que vous croirez à mon amitié pour vous, et à ma vive estime pour l'auteur d'Axel et Valburg. »

Sismondi écrivit ensuite :

Va, poète, voir l'Italie,
C'est la terre des souvenirs,
Des arts la brillante patrie,
Le trône enchanté des plaisirs.
Mais aussi aux rives du Tibre
Pense qu'un peuple grand et libre
Fonda l'éternelle cité.
Vois ses murailles entr'ouvertes,
Ses palais, ses places désertes ;
Tout meurt avec la liberté.

Et Benjamin Constant :

Un sublime essor te ramène
A la cour des sœurs d'Apollon,
Et bientôt avec Melpomène
Tu vas d'un nouveau phénomène
Enrichir le sacré vallon.

G. DE HUMBOLDT.

L'Allemagne vient de faire une grande perte. G. de Humboldt, le frère du célèbre voyageur, est mort. Comme homme d'État, il a rendu à son pays plus d'un service éminent. Comme savant, comme érudit, il s'est acquis une réputation à laquelle peu d'hommes oseraient prétendre. C'était encore un enfant de ce dix-huitième siècle qui a donné tant de grands hommes à l'Allemagne; un ami de Goethe et de Schiller. Ainsi tombent l'un après l'autre tous les fleurons de cette riche couronne dont la noble Germanie se parait avec fierté, et rien encore ne les remplace.

Charles-Guillaume de Humboldt naquit à Berlin en 1767, fit d'excellentes études dans cette ville, et alla passer plusieurs années de sa jeunesse à Iéna, où vivait alors Schiller. Il entra dans la diplomatie, et fut nommé chargé d'affaires du roi de Prusse à Rome. Plus tard, le roi l'appela à remplir les fonctions de chef de la section du culte et de l'instruction publique. Mais la dépendance où cette place le mettait à l'égard du ministre de l'intérieur, et les entraves continuelles que le ministre lui imposait, lui firent donner sa démission. En 1810, il fut nommé ambassadeur à Vienne, avec le titre de ministre d'État; et il remplit si bien les intentions de son souverain, qu'il fut envoyé au congrès de Prague en qualité de plénipotentiaire. Il assista aussi à celui de Châtillon, et, en 1814, il signa le traité de paix de Paris, conjointement avec le chancelier de Hardenberg. En 1815 il se rendit au congrès de Vienne, et la même année il conclut le traité de paix entre la Saxe et la Prusse. Au mois de Juillet 1816, le roi de Prusse le nomma ministre plénipotentiaire à Paris; bientôt

après il fut admis au conseil d'État; puis envoyé à Londres, comme ambassadeur extraordinaire; puis appelé à faire partie du ministère.

Depuis plusieurs années, G. de Humboldt s'était retiré dans sa terre de Tegel, pour s'y livrer à l'étude et à la culture des sciences. On compte parmi ses principaux ouvrages : sa Dissertation sur le poème d'*Hermann et Dorothee*, qui renferme sur la poésie en général des considérations du plus haut intérêt; ses *Recherches sur la langue basque*, et sa traduction de l'Agamemnon d'Eschyle, celle de toutes les traductions qui accuse peut-être la connaissance la plus approfondie de la langue et de la poésie grecques. Depuis 1825, G. de Humboldt était membre de l'académie française des inscriptions et belles-lettres.

CORRESPONDANCE.

Berlin, 15 Avril.

M. Bopp, professeur à l'université de Berlin, qui s'est si bien illustré dans le monde savant par son système de conjugaisons et ses travaux sur le sanscrit, vient de faire paraître la seconde partie de sa grammaire comparée des langues sanscrite, grecque, latine, lithuanienne, gothique et allemande. La première partie de ce magnifique ouvrage est consacrée à l'examen des voyelles, des racines, des formations de cas. Elle parut en 1833.

Le professeur Graff, l'auteur d'un écrit fort estimé sur les prépositions allemandes, a publié plusieurs nouvelles livraisons de son grand travail, qui a pour titre : *Trésor de l'ancien haut-allemand* (*Alt-hochdeutscher Sprachschatz*).

Le professeur Van-der-Hagen, notre célèbre érudit, achève de préparer son recueil complet des *Minnesänger*. M. de Raumer, l'historien des Hohenstaufen, est allé à Londres, faire de nouvelles recherches pour son histoire générale des trois derniers siècles.

M. Henri Laube, l'ancien rédacteur du *Journal du beau monde* (*Zeitung der eleganten Welt*), que le gouvernement prussien retenait depuis près d'un an en prison, à cause de ses opinions

libérales, vient d'être remis en liberté. Mais on lui a assigné la ville de Naumbourg pour résidence, et il est placé sous la surveillance immédiate de la police. Henri Laube est l'auteur d'un roman qui a fait quelque bruit en Allemagne, et qui a pour titre : *La jeune Europe* (*Das junge Europa*). Il a aussi écrit, à l'imitation de Heine, deux volumes de *Tableaux et souvenirs de voyage*; mais en cela il est resté bien au-dessous de son modèle.

Deux recueils remarquables de poésie viennent de paraître à Berlin, l'un de M. Hugo Hagendorff; l'autre de M. Gruppe, à qui nous devons déjà une épopée : *Alboin*, et plusieurs dissertations esthétiques. Du reste, l'Allemagne est, comme vous le savez, un pays inépuisable en poésies lyriques, et nous avons le droit d'en être fiers; car dans le grand nombre de recueils poétiques que chaque printemps voit éclore, il s'en trouve plusieurs qui sont admirables. Ainsi Frédéric Ruckert vient enfin de nous donner une collection de ses poésies, qui était attendue avec impatience depuis long-temps. F. de Gaudy, Braun de Braunschthal, H. de Fallersleben, L. Ferrand, G. Keil, Ch. de Holtei, Frankl, ont tour à tour publié un recueil vraiment intéressant. Il faut compter encore parmi les bonnes productions de ce genre, le *Luther* de L. Bechstein; les chansons de Pfizzer; les poésies de Chamisso, Platen, Stieglitz, et celles de Nicolas Lenau (le comte de Nimptsch), qui annoncent un homme d'une trempe forte et originale.

En fait de romans, il n'a rien paru de très-remarquable. Le baron de Sternberg a publié six volumes de Nouvelles, qui se distinguent par une certaine habileté de récit et un grand art de description. A. Lewald vient de faire paraître un nouveau roman, qui a pour titre : *Gorgona, Tableaux du moyen âge*, à la V. Hugo. A. Lewald est l'un des plus fervens admirateurs de la littérature française moderne, et s'il l'imite mal, ce n'est pas faute de bonne volonté. *Maho Gura, histoire d'un dieu*, par Ch. Gutzkow, n'est qu'une très-prétentieuse et très-froide production. E. Düller, L. Bechstein, L. Storch, Belani et d'autres romanciers du second ordre, font preuve d'une prodigieuse

fécondité, tandis que nos bons écrivains gardent le silence. On annonce cependant de nouvelles œuvres de Tieck, Steffens, W. Alexis. Un roman qui mérite d'être lu, c'est celui de Théodore Melas, qui a pour titre : *Erwin de Steinbach*.

La poésie dramatique nous a donné : *Le cachot et la couronne* (*Kerker und Krone*), de J. C. Zedlitz; *Rosamunde*, tragédie d'Uchtritz; quelques nouvelles pièces de Raupach; deux pièces de notre célèbre Grabbe : *Annibal* et *Cendrillon*. OEhlenschläger, le poète danois, nous promet plusieurs tragédies allemandes. Enfin, la série des *Faust* continue; N. Lenau et Braunthal viennent d'en écrire chacun un.

A. Lewald a publié une charmante description de Munich, que le roi de Bavière, avec son humeur patiente et libérale, a fait confisquer sur-le-champ.

Du reste, nous continuons toujours à traduire de toutes nos forces, et à imiter selon notre louable habitude. On a traduit V. Hugo, je ne sais combien de fois; on a traduit Janin et Balzac, Nodier et M.^{me} Sand, P. de Kock et Raymond. On a traduit tous vos poètes. Il ne nous reste plus maintenant qu'à les dépecer, pour en faire des drames et des vaudevilles; c'est ce que nous faisons. Le théâtre royal de Berlin vient de nous donner une comédie, tirée de *Maitre Cornélius* de Balzac; et je ne désespère pas de voir bientôt tous vos romans figurer sur notre théâtre, comme les vaudevilles de M. Scribe et de ses deux cent cinquante collaborateurs, y figurent encore.

Le sculpteur Dannecker de Stuttgart, et Schaller de Vienne, viennent d'être nommés membres de l'académie de Saint-Luc.

Le roi vient de décerner à M. Lesnier, graveur à Paris, la grande médaille d'or destinée aux artistes.

NÉCROLOGIES.

Le 6 Janvier est mort à Altenbourg le D.^r Auguste MATTHIE, qui depuis trente-trois ans était directeur du gymnase de cette

ville, et célèbre par ses travaux philologiques, principalement par sa grammaire grecque. Matthiæ était né en 1769.

Le 19 Janvier est décédé à Vienne, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le D.^r Luc. V. BOER, si connu par ses travaux sur l'art des accouchemens.

UNIVERSITÉS.

L'université de Berlin a compté cet hiver 1800 étudiants, dont près de la moitié appartenaient, dans une proportion presque égale, aux facultés de théologie et de droit. Dorpat en comptait 549, dont 302 étudiaient la médecine. Fribourg en Brisgau avait 445 étudiants inscrits; Kiel seulement 293; Munich, 1459; Tubingue, 734; Bonn, 832; Giessen, 294; Halle, 752; Heidelberg, 580; Wurzbourg, 408.

— Le D.^r GABLER, recteur du gymnase de Bayreuth, un des disciples les plus distingués de Hegel, a été nommé à sa place professeur de philosophie à l'université de Berlin. — Le D.^r TWESTEN, professeur de théologie à Kiel, a été appelé à remplacer Schleiermacher.

Plusieurs libraires d'Allemagne élaborent maintenant le projet de réunir toute la librairie allemande en une seule corporation. Le but principal de cette corporation est déjà indiqué; elle devrait: 1.^o s'opposer à toute espèce de contrefaçon; 2.^o à ce qu'aucun littérateur, imprimeur, relieur, usurpât le titre et les droits de libraire; 3.^o elle s'engagerait à n'admettre dans son sein que des hommes instruits dans la pratique des affaires, et elle leur ferait subir un examen.

— On vient de découvrir aux environs de Kertsch deux tombeaux remarquables. Le premier est en pierre taillée ordinaire, long de sept pieds, haut d'un pied et demi. Il y avait dans l'intérieur une grande et belle urne de forme étrusque, peinte en noir et dorée comme la laque. Cette urne était placée aux pieds d'un squelette qui portait sur la tête une couronne de laurier en

or, semblable à celle que portaient les héros de Rome, et les athlètes des jeux olympiques, ou à celle que les médailles nous représentent sur la tête des empereurs de Constantinople ou des consuls romains. Sur l'épaule du squelette on a trouvé un petit bracelet double en or, portant d'un côté une tête de femme d'un travail achevé, et de l'autre une tête de Mercure. Il y avait, en outre, dans ce même tombeau des instrumens de sacrifice et un autre petit instrument en fer, orné de distance en distance d'anneaux de cuivre. Sur la pierre supérieure du tombeau reposait une urne d'argile, remplie d'ossemens d'oiseaux. Le second tombeau que l'on a découvert, ressemble au premier. Il renferme un squelette de femme, portant aussi sur la tête une couronne de laurier en or; des pendans d'oreille en or, longs de deux pouces; un collier en or, large d'un demi-pouce; deux épingles en or, longues de quatre pouces. Il y avait encore autour du squelette plusieurs petites plaques en or, qui paraissent être tombées de ses vêtemens; des fleurs en or; des colliers de perles; deux cachets en or massif, avec une cornaline; sur l'un se trouvait une tête; sur l'autre, un lion couché; enfin, une médaille d'or de Philippe de Macédoine; un miroir en métal, et quelques morceaux d'une flûte en os. Tous ces objets ont été portés à Kertsch, d'où ils doivent être envoyés à Saint-Petersbourg.

LE NEZ DE CIRE,

IMITATION LIBRE D'UNE FABLE ALLEMANDE

DE LICHTWEHR.

Un baron, à l'armée, avait perdu son nez.

Tant d'autres y perdent la vie!

Celui-ci dans sa baronie

Revint joindre les siens, les trouva consternés.

Femme, enfans, nul n'osait le regarder en face.

Eh, mon Dieu! leur dit-il, je connais ma disgrâce,

Et vous m'en voyez tout confus.

Vous cherchiez en vain le nez que je n'ai plus;

Ce nez est loin d'ici mais je vis, je respire;

Et, pour adoucir vos regrets,

Un habile mouleur me fait un nez de cire,

Exactement semblable à celui que j'avais.

Je l'attends aujourd'hui. Quelqu'un sonne à la porte;

C'est, je n'en doute pas, mon nez que l'on apporte.

— On l'apporte, en effet. Le baron au miroir

Va se l'ajuster, et s'écrie :

Il est parfait!.... l'artiste a comblé mon espoir.

Madame la baronne, approchez, je vous prie;

Ouvrez les yeux, ma fille; accourez, chevalier....

Rendez hommage à l'industrie....

Mon second nez vaut le premier.

— Il lui ressemble assez.... oui; mais il tourne à droite....

Dit la dame.... C'est un défaut.

Souffrez que d'une main adroite

J'arrange ce nez comme il faut.

— Maman, que faites-vous? Quel mécompte est le vôtre?

S'écria Rosalba.... Vous avez tout gâté.

Le nez penchait trop d'un côté:

Voilà qu'il penche trop de l'autre.

— A son tour elle y touche; et, dans le même instant

Le chevalier en fait autant.

Le baron leur criait : Êtes-vous en délire?

Laissez mon nez en paix.... Que chacun se retire!....

Mais tous allaient leur train sans écouter ses cris;

Si bien que le chef-d'œuvre arrivé de Paris

Se brisa sous leurs doigts; et que du nez de cire

Il ne resta que les débris.

Où ce nez va-t-il me conduire?

Conter n'est rien : il faut instruire.

Or, de ma fable en ce moment

Voici la leçon que je tire....

Je l'applique au gouvernement.

L'État est, comme on sait, une grande famille.

La bonne intelligence en est le fondement;

Mais en donneurs d'avis quand le pays fourmille,

Quand les avis donnés diffèrent de tout point....

Quand ce que Paul voudrait, Pierre ne le veut point....

Quand chaque citoyen, au gré de son caprice,

Porte, en réformateur, la main sur l'édifice....

Le pauvre État chancelle;.... et bientôt.... que sait-on?

Il peut avoir le sort qu'eut le nez du baron.

JAUFFRET, de Marseille.

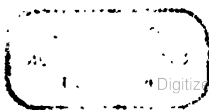
Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Ueber das physische Element der Bildung und der Wechselverhältnisse der Staaten, oder natürliche Diplomatie, etc.:

De la Géographie considérée dans ses rapports avec la formation des États, ou Diplomatie naturelle, par M. AICHEN, ci-devant rédacteur du Bulletin de la *Gazette du Danube et du Neckar*; VIII et 382 pages. Stuttgart, chez Henne, 1833.

L'Allemagne est le pays des systèmes, il n'est pas un écrivain qui n'ait fait le sien. Chaque auteur vivant isolé, et la plupart du temps dans un monde de convention, s'imagine, à cause de cet isolement même, que rien n'a été fait avant lui; il invente un système nouveau; ou modifie celui d'un devancier, le commence au déluge, et le conduit jusqu'au moment où il finit son livre. D'abord l'Allemagne a vu paraître les systèmes religieux, puis les systèmes historiques, et les systèmes littéraires et philosophiques, puis après, les systèmes scientifiques, et ensuite, lorsqu'une ombre de vie publique y pénétra à la suite des révolutions, les systèmes politiques. C'est un système de ce genre que M. Aichen a voulu développer dans le livre que nous annonçons. Il s'est demandé pourquoi l'on s'est toujours occupé du gouvernement des États, et jamais de leur configuration territoriale. C'est pour avoir mis ces principes en oubli que l'empire romain s'écroula aussitôt qu'il eut acquis une immense extension géographique, que celui de Karl-le-Grand et des Khalifes n'eurent qu'une durée éphémère; car, dit-il, quels sont pour un peuple les élémens d'une existence nationale? D'abord l'élément moral, c'est-à-dire le gouvernement, la constitution politique, puis ensuite l'élément physique, qui s'observe tant dans la configuration territoriale que dans la race qui occupe ce territoire. Les grandes chaînes de



montagnes, qui, naturellement, après un déluge universel, ont été les premiers pays habités, devraient donner au monde sa forme et sa figure politique, être une ligne infranchissable de démarcation entre ces différentes masses pensantes que l'on appelle les peuples; en un mot, les frontières naturelles de chaque État, plus encore que les fleuves et les rivières. Il compare ensuite cette division géologique à la division ethnologique, c'est-à-dire celle qui résulte de la différence des races. Comme on a pu le voir par ce que nous avons déjà dit, l'auteur substitue à ce que l'on appelait jusqu'ici la configuration politique, de grands centres géographiques complets; dès-lors un territoire géographique bien enchâssé, bien déterminé, remplacera facilement cet équilibre qui est le grand cheval de bataille de la diplomatie.

Cet ouvrage, comme nous l'explique plus bas M. Aichen, a aussi spécialement pour but de rechercher les rapports qui existent entre la forme physique du globe et le bien-être des populations. Or, ce bien-être peut se développer ou s'arrêter par suite de la commodité ou de la difficulté des rapports réciproques entre les peuples. Il est donc alors évident que l'étendue et la forme du territoire, la différence des races, exercent un effet incontestable sur la constitution d'un pays. Il fallait donc aussi avoir soin de marquer les subdivisions actuelles. C'est pourquoi l'auteur s'est attaché à indiquer d'une manière précise les subdivisions, les races principales, les formes de gouvernement, qui lui paraissent différencier les pays et se refléter dans le caractère de leurs habitants.

Après ce programme, qui n'est pas toujours très-clair, M. Aichen entre en matière. Il distingue trois races principales : la *race latine*, répandue sur la péninsule ibérique, la France et l'Italie; la *race allemande ou germanique*, qui, outre l'Allemagne, comprend la Hollande, l'Angleterre et toute la Scandinavie, et, enfin, la *race slave*. Il nous donne ensuite la géographie de l'Europe par grandes divisions, et en prenant pour frontières naturelles, non les fleuves, mais les chaînes de montagnes et leurs pentes vers la mer. Voici de quelle manière il résume ses idées sur ce sujet; l'Europe, dit-il, a neuf systèmes de communications bien caractérisés :

1.° Le système *purement océanien*, que représente spécialement la Grande-Bretagne par sa position insulaire.

2.° Le système *océano-méditerranéen*, qui ne comprend point les voies commerciales du continent depuis l'Océan jusqu'aux Pyrénées.

3.° Le système *océano-continental*, combiné avec celui qui lie la *Méditerranée* et la *mer du Nord*. Cette voie commerciale s'étend des Pyrénées au Rhin, puis de la rive gauche vers l'ouest à l'Océan, comme de la rive droite vers l'ouest jusqu'à la mer du Nord.

4.° Le système *purement méditerranéen* ou l'Italie.

5.° Le système *central*, ou communication de l'*Adriatique* avec l'ouest de la *mer Baltique*, combinée avec celle du *Pont-Euxin* et de la *mer du Nord*.

6.° Le système *intermédiaire* (les Alpes).

7.° Le système de *communication du Pont-Euxin et de la mer Caspienne* avec l'est de la *Baltique*. Ce bassin, pour ainsi dire, commencerait au Dnjestr. A l'embouchure de la Vistule, la mer Baltique commence à changer de direction; sa partie occidentale se tourne de l'ouest à l'est, et la partie orientale du sud au nord. L'embouchure du Dnjestr et celle de la Vistule déterminent donc la limite du *système central*, et le commencement du *système oriental-européen*.

8.° Le système *scandinave*, ou *communication de la Baltique et de la mer du Nord*.

9.° Enfin, le système *hellespontin* ou *euxino-méditerranéen*.

M. Aichen passe ensuite à la péninsule ibérique, et exprime le vœu que ces deux pays n'en forment plus à l'avenir qu'un seul sous un gouvernement fédératif. Majorque deviendrait un port franc et un lazaret pour toutes les nations. Ensuite il arrive à la France, qu'il voudrait voir augmentée de la Savoie, pays de langue et de mœurs françaises. On peut dire la même chose de Genève; cependant il en fait un État libre et indépendant, afin que le lac de Genève n'appartienne ni à la France, ni à l'Allemagne, ni à l'Italie: mais il ne songe pas que rien ne ressemble plus à la domination que le protectorat d'une grande puissance. Il veut de plus que le Rhin forme la limite naturelle de la France à l'est. L'Allemagne, qui ne fait plus qu'un seul pays, doit naturellement s'agrandir de la Hollande, afin de pouvoir être une puissance maritime.

Vient ensuite l'Italie, qui perdrait une partie de la Savoie, et gagnerait par compensation avec la vallée de l'Adige, Roveredo et Trente. Tous les pays italiens seraient régis par un gouvernement fédératif. Entre eux et l'Allemagne existerait la *république alpine* (*die Alpen-Republik*), qui comprendrait la Suisse et le Tyrol.

Tous les pays qui sont au cœur et au centre de l'Allemagne, se-

raient réunis sous le nom de Danubie (*Danubien*) qui, alors, comprendrait : 1.^o la Westphalie, c'est-à-dire depuis la mer du Nord jusqu'au Weser à l'ouest, et jusqu'au Rhin et la Lippe au sud; 2.^o la *Nordphalie*, c'est-à-dire, depuis Wismar par le lac de Schwerin jusqu'à Dömitz sur l'Elbe, et tout le cours de l'Elbe; 3.^o le Brandebourg; 4.^o la Poméranie; 5.^o Posen; 6.^o la Silésie, 7.^o la Saxe; 8.^o la Hesse; 9.^o la Souabe, avec Schafhouse et la partie qui s'étend au sud jusqu'au lac de Genève exclusivement; 10.^o la Bavière; 11.^o la Franco-nie jusqu'à la forêt de Thuringe; 12.^o la Bohême (à l'exception de Rumburg, Schlukenau et Friedland, réunis au Brandebourg); 13.^o l'Autriche, avec la Moravie; 14.^o le Norique, l'Autriche intérieure jusqu'à Trieste, mais sans Fiume et le cercle de Karlstadt, qui passeraient aux États hongrois. Ces quatorze parties qui formeraient l'Allemagne, auraient, avec une superficie de 11,800 milles carrés, 31 millions d'habitans; et le siège de la diète serait, non plus à Francfort, désormais ville frontière, mais à Dresde.

Tout le pays qui s'étend depuis l'Autriche jusqu'à la mer Noire, est réuni par l'auteur sous le nom de Hongrie, et partagé de la manière suivante: 1.^o cercle de Presbourg; 2.^o cercle de Kaschau; 3.^o cercle d'Ofen; 4.^o cercle de Pesth; 5.^o cercle d'Arad; 6.^o Siebenbürgen; 7.^o Illyrie; 8.^o Bosnie; 9.^o Dalmatie; 10.^o Servie; 11.^o Bulgarie occidentale; 12.^o Bulgarie orientale; 13.^o Valachie; 14.^o Moldavie. L'Allemagne et la Hongrie sont gouvernées simultanément par un empereur et par une diète commune, dont chacun des membres doit, pour condition première, savoir l'allemand et le hongrois.

La Grèce est aussi totalement changée; Constantinople devient la capitale d'un pays de quinze millions d'habitans, et qui comprend, outre la Morée, l'Étolie, la Thrace, l'Albanie, la Macédoine, les côtes Byzantines, etc. De là, il passe à la Russie, à laquelle il réunit le royaume de Pologne, et ensuite à la Scandinavie. Il est bien entendu que le Danemarck et la Suède sont trop peu de chose pour être séparés. A l'exception de la Grande-Bretagne, nous avons passé en revue tous les États européens, et avons vu quelle transformation M. Aichen leur a fait subir, en un mot, quelle nouvelle Europe géographique et politique il a créée. La Grande-Bretagne reste dans son état antérieur, il n'est rien innové à son égard.

Les dispositions de l'auteur à changer ainsi la face des États, nous avaient donné l'espérance de voir, après les utopies, quelques idées

politiques. Nous nous attendions à trouver un chapitre tout entier sur le traité de Vienne, qui certes a bien fait l'Europe la plus singulière que l'on puisse imaginer. En parlant de la Turquie, il y avait, ce nous semble, une question bien importante et de haute politique à examiner. Ne pouvait-il pas, après avoir calculé la durée probable de l'empire ottoman, aborder la question de savoir au pouvoir de qui tomberait Constantinople après l'expulsion des Ottomans? La Russie s'en emparera sans doute, car le moment est passé où Ibrahim et ses Arabes pouvaient y remplacer les descendants de Mohammed II. Il fallait examiner ces deux hypothèses, nous dire si l'élément arabe était plus capable que l'élément russe de développer dans sa nouvelle conquête des germes de civilisation, ou, en d'autres termes, si l'élément arabe ne pouvait pas, à l'aide d'une alliance anglo-française, entrer plus facilement que l'élément russe dans la voie où le dix-neuvième siècle a lancé la civilisation du monde. C'est encore vainement que nous avons cherché ce qu'il ferait du royaume d'Arménie, quelle place il lui assigne, et si, comme le veulent quelques publicistes, il veut faire servir de barrière contre les empiétements de la Russie un pays peuplé de quatre millions d'habitans, professant presque tous la religion chrétienne. Au lieu de jeter ça et là quelques idées politiques, M. Aichen se contente de continuer toujours sa division de chaque partie du globe en suivant les grandes arêtes. Nous ne le suivrons donc pas dans le travail parallèle qu'il a entrepris sur l'Asie; nous aimons mieux y renvoyer le lecteur.

Il passe ensuite à l'Afrique, et commence par ce qu'il appelle le *système érythéen* ou *de la mer Rouge*. Ce système repose sur une ancienne hypothèse, qui n'en est plus une depuis que l'on a reconnu la possibilité de la réaliser, c'est-à-dire de joindre la Méditerranée et la mer Rouge en perçant l'isthme de Suez, ou en creusant de Suez au Caire un canal de communication. Ce système embrasse l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, les pays qui entourent le détroit de Bab-el-Mandeb, et les côtes de l'Arabie depuis Raz-el-Heli jusqu'à Suez. Vient ensuite le *système atlantique*, qui comprend Tripoli, Alger et Maroc. Voici comment il s'exprime sur Alger : « Les Français ont, en s'emparant d'Alger, rendu un immense service à l'humanité; mais le gouvernement français, tout aussi bien que ceux qui voulaient lui disputer la possession de sa conquête, devrait songer qu'il ne s'agissait pas seulement de conquérir, mais bien de civiliser ce pays, et sur-

tout de le rendre fertile et productif. Ce n'est pas assez d'avoir détruit ces repaires de pirates, ce ne serait même pas assez d'introduire dans ces pays une civilisation précaire et sans caractère déterminé, tout doit y devenir européen; mais une pareille transformation ne peut se faire que par la suite des temps.»

Sans vouloir, comme l'auteur, transporter l'Europe en Afrique, nous croyons, nous, que non-seulement le gouvernement français n'a rien fait pour la conservation de notre *France africaine*, mais encore qu'il a tout fait pour faire perdre au pays le fruit d'une conquête aussi importante.

Enfin, l'auteur en vient à l'Amérique; qu'il divise en sept parties d'après le système que nous connaissons déjà; c'est pourquoi nous passerons rapidement sur cette partie pour pouvoir dire quelques mots de l'appendice. Dans une suite de quatre chapitres, M. Aichen expose ses idées sur les rapports moraux qui résultent des communications réciproques des différens peuples, et sur la civilisation future de l'Europe et de l'Asie, puis il fait le tableau des principales nationalités européennes. Sans partager entièrement son opinion sur les Hellènes, qu'il range parmi les Celtes, nous devons ajouter que ce qu'il dit (p. 362-364) sur la France, est une assez juste appréciation du caractère national. Il termine enfin, en ressuscitant une utopie qui semblait abandonnée depuis long-temps, la formation d'une langue politique universelle. Nous sommes étonné cependant qu'il n'ait fait aucune mention de Leibnitz, un des premiers qui aient exprimé cette idée. C'était l'occasion de prendre ses idées pour base; et de construire son système sur l'autorité d'un nom aussi respecté.

Pour faciliter l'intelligence de son ouvrage, M. Aichen y a ajouté quatre cartes; ses divisions n'y sont pas toujours marquées d'une manière assez précise.

Voilà l'analyse fidèle de cet ouvrage, assez semblable dans son genre à ceux de l'abbé de S. Pierre. Bien que l'auteur y montre des connaissances géographiques fort étendues, nous sommes fâché qu'il les ait employées à élever une foule de systèmes que nous croyons difficilement réalisables, et à se complaire dans des utopies auxquelles les révolutions même ne parviendront pas à donner la vie.

PH—DE.

Briefe des Freiherrn von Stein an den Freiherrn von Gagern, etc. : Lettres du baron de Stein au baron de Gagern, de 1813 à 1831; 375 pages in-8.° Stuttgart et Tübingue, chez Cotta, 1833.

Je ne sais vraiment pas pourquoi, mais jamais je n'ai pu me faire une grande idée d'une correspondance allemande. Dans la plupart de celles que j'ai lues jusqu'à ce jour, même dans celles de personnages célèbres, j'ai trouvé que les correspondans n'avaient la plupart du temps d'autre but que de se complimenter, que de se faire des éloges réciproques, ou bien qu'ils regardaient la publication de leurs lettres comme une excellente occasion de vider leurs portefeuilles au détriment du public. Nous pouvons en dire à peu près autant de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, et qui contient les lettres qu'un homme dont le nom a eu en Allemagne un assez grand retentissement : M. de Stein, l'ennemi du prince de Hardenberg, écrivit pendant dix-huit ans à l'un de ses amis, M. de Gagern, qui fut aussi connu pendant cette période comme publiciste et comme diplomate. Le premier fut ministre en Prusse à une époque où l'on perdait de toutes parts l'espérance de voir se relever un pays tant de fois vaincu, épuisé, sans ressources, et, ce qui est pire encore, en proie à une si grande démoralisation politique, que ses généraux vendaient à l'ennemi ses forteresses les plus redoutables. Il n'y avait alors qu'une immense impulsion qui pût sauver l'Allemagne; M. de Stein prit une part active au mouvement, et fut un des membres les plus influens de ce *Tugendbund* qui électrisa l'Allemagne et la couvrit de sociétés patriotiques. Son ami, M. de Gagern, s'associa aussi à ses efforts, et ils ne contribuèrent pas peu à réveiller l'Allemagne et à la porter en masse contre Napoléon. Quelques années plus tard, la *commission inquisitoriale de Mayence* (*die Mainzer Untersuchungs-Commission*) était instituée, et avait pour mission de rechercher et de poursuivre ceux auxquels on avait tendu la main au moment du danger; on les accusait de démagogie. Bien que la qualité de ministre prussien dût mettre M. de Stein à l'abri de tout soupçon, il n'en fut pas moins traité dès lors avec une sorte de défaveur; on ne put jamais lui pardonner d'avoir fait cause commune avec les membres du *Tugendbund*. L'ingratitude

politique est à peu près la même partout, cependant on peut dire que rarement elle a été poussée plus loin qu'en Allemagne.

Je ne sais si, dès le principe, ces lettres étaient destinées à voir le jour ; mais on y cherche en vain ces aveux naïfs, ces confessions, ces pensées intimes que l'on a ordinairement le droit de demander à des ouvrages de ce genre. Elles sont cérémonieuses et, pour ainsi dire, officielles. M. de Gagern nous en explique la cause dans une petite introduction où il dit : « Avec nos postes, comme elles sont établies, une certaine circonspection est toujours inévitable. Nous nous voyions souvent, et alors nous parlions ensemble sur des sujets qui ne sont ici qu'indiqués, ou dont il n'est fait mention que pour mémoire. C'est aussi ce qui explique l'inégalité du nombre des lettres dans les différentes années. »

Aujourd'hui, dans l'immobile Allemagne, le secret des lettres n'est pas plus respecté qu'il y a vingt ans.

C'est peut-être par suite de cette précaution nécessaire que les premières lettres, qui remontent à 1813, sont peu intéressantes. Il serait difficile qu'il en fût autrement, quand ces deux personnages, avec leur vanité et leur servilisme véritablement germaniques, ne font autre chose qu'échanger des complimens et des flatteries, quand ils s'appellent le Luther et le Mélanchton de la réforme politique allemande ; quand ils relatent avec la plus grande exactitude toutes les fois qu'ils ont eu le bonheur d'approcher d'un roi, d'un prince ou d'un homme haut placé. Il fallait que M. de Gagern se crût un homme bien important pour apprendre à la postérité qu'il était sur mer constamment malade, et qu'à Gothenbourg l'eau était remplie d'âcreté et d'amertume. Ils ne sortent un moment de ce cercle de puérilités que pour se communiquer leurs idées sur la future constitution allemande. Dans les deux projets, il n'est question que des princes et des hauts fonctionnaires ; mais de la nation, de la presse, des libertés à donner, pas le moindre mot, et cependant c'était le moment où l'on demandait aux peuples les plus grands sacrifices. Ce silence nous étonne d'autant moins dans un ministre prussien, qu'un peu plus loin (page 54) il ne dissimule point son aversion pour la liberté de la presse. M. de Gagern envoie un autre projet dans sa lettre datée d'Ystad, le 21 Octobre 1813. Pour la première fois il est question de la liberté de la presse et de l'inviolabilité du secret des lettres.

Ils continuent ainsi à s'écrire tout ce qui leur est personnel, seu-

lement la marche des choses paraît ne pas satisfaire beaucoup M. de Stein. Il dit à ce sujet dans sa lettre du 15 Novembre 1817 : « Nos gouvernemens d'Allemagne tombent journellement de plus en plus dans l'opinion publique à cause de leurs frayeurs, de leur mauvaise foi, de leur obscurantisme. »

A part quelques boutades, assez justes du reste, contre la diète germanique, tout ce qui suit est fort insignifiant. Seulement la fermentation qui régna en Europe en 1820 et 1821, lui donne l'occasion de manifester toute sa haine contre ce qu'il appelle l'esprit révolutionnaire. Plus loin, il saisit l'occasion de s'élever contre les petits États allemands qui veulent être indépendans de la Prusse et de l'Autriche.

Toutes ces lettres, ou plutôt tous ces billets, présenteraient encore moins d'intérêt si l'on n'y rencontrait de temps en temps quelques noms contemporains qui courent les feuilles publiques depuis vingt ans. A mesure que le siècle avance, et surtout depuis la chute du ministère Villèle, les événemens qui se passent en France semblent le préoccuper singulièrement. Il y revient à chaque instant, pour répéter que les Français sont le peuple du monde le plus irrégulier, le plus remuant, le plus superficiel, le plus irréfléchi, le plus vaniteux, etc.

M. de Stein mourut avant d'avoir vu se réaliser ses vœux et ses espérances. Il ne voulait rien moins que le morcellement de la France en une foule de petits États. C'était, selon lui, le seul et unique moyen d'avoir la paix en Europe, en éteignant ainsi à jamais le volcan révolutionnaire en France. Malheureusement pour lui et pour ceux qui partagent ses opinions, il est à craindre que ce que ces messieurs appellent la tendance révolutionnaire, ne dure plus long-temps que l'absolutisme de leurs gouvernemens.

L'éditeur de ce recueil est tombé dans un défaut qui aujourd'hui n'est pas rare en Europe. A la mort d'un homme qui a eu quelque célébrité, on s'empresse de ramasser ses lettres, ses billets; on fouille jusqu'au fond de son portefeuille et de son tiroir; on fait un tout de toutes ces bribes, et on les jette à la tête du public. C'est rendre un bien mauvais service à l'homme que l'on estime, que de le mettre ainsi en circulation avec un bagage de si peu de valeur.

C—E.

Léonide, roman par ÉMÉRÉNTIUS SCÆVOLA; quatre volumes in-12.

Leipzig, chez Brockhaus.

Le récit remonte au-delà de notre première révolution. Dans une ville du Languedoc, une dispute s'engage entre des catholiques et des calvinistes. Les calvinistes sont vaincus, et l'un d'eux, qui se trouvait là par hasard, est renversé par la foule et grièvement blessé. C'est un vieux gentilhomme, dépourvu de toute fortune, et vivant fort modestement avec sa fille unique dans son manoir champêtre. On le transporte dans une auberge, et les premiers soins lui sont rendus par un de ses anciens amis et un jeune étranger qui avait pris son parti pendant la querelle. Pendant que le vieillard repose, on envoie un messager à sa fille pour la prévenir de l'accident qui vient d'arriver. Léonide (car c'est là l'héroïne du roman) se hâte d'accourir. L'étranger la trouve admirablement noble et en devient amoureux. Elle, de son côté, ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est jeune, bien fait, intéressant. Des regards s'échangent entre eux auprès du lit du vieillard; ils ne se disent encore que des mots insignifiants, mais tous deux savent déjà qu'ils s'aiment. Le calviniste et son ami s'en aperçoivent. Le vœu le plus ardent de ce pauvre père qui se sent mourir, serait de voir le sort de sa fille assuré. On interroge l'étranger. C'est aussi un ardent calviniste. C'est un jeune homme riche et d'une ancienne famille, le comte Godefroy de Pontgris. Il allait faire un voyage à la Rochelle, il se trouve arrêté auprès du vieillard; il pense que le doigt de Dieu l'a conduit, et il demande à épouser Léonide, qui rougit, baisse la tête, et donne son consentement d'une voix douce, mais triste. Le vieillard bénit cette union et meurt. Le jeune comte emmène Léonide à son château de Pontgris en Dauphiné, et le mariage est conclu. Mais tout d'un coup voilà que Léonide devient sombre et rêveuse. Un souvenir fatal semble sans cesse la poursuivre, un secret qu'elle ne veut pas révéler lui pèse sur le cœur. Elle aime Godefroy de l'amour le plus tendre; elle le lui témoigne à chaque instant par ses regards et ses paroles, mais elle ne peut lui ouvrir son âme. En vain, pour la distraire, le comte l'emmène-t-il hors de son pays, en vain lui fait-il voir la Suisse, l'Allemagne et Paris. Léonide le remercie des soins qu'il a pour elle; mais son beau front est toujours voilé d'un nuage, et son âme est en proie à une douleur

concentrée que rien ne peut faire disparaître. Le comte est revenu en France. La tristesse de sa femme l'intéresse, l'afflige; mais le silence obstiné qu'elle garde envers lui commence pourtant à faire naître dans son esprit de fâcheux soupçons. Déjà il l'a surprise expédiant des messages sans lui en dire le motif, recevant des lettres qu'elle ne veut pas lui communiquer. Il s'inquiète, il est aux aguets. Un jour, en rentrant chez lui, il entend causer à haute voix dans la chambre de sa femme, il s'approche doucement, regarde, et aperçoit à travers la porte, entr'ouverte, un homme qui la tient dans ses bras et qui l'appelle sa Léonide. Le comte s'élance avec fureur. L'inconnu s'avance paisiblement au-devant de lui, et lui dit : c'est ma femme; je viens la réclamer. A ce terrible aveu, Léonide ne répond qu'en se cachant le visage dans les mains. Godefroy, ne doutant plus de son malheur, la remet aux mains d'Ainarande, son prétendu époux. Ils partent, et lui, victime d'une trame ourdie par d'implacables ennemis, est enfermé à la Bastille. Le 14 Juillet arrive; les portes de la Bastille sont ouvertes. Il retourne chez lui, et apprend que Léonide vit dans le Languedoc avec Ainarande, à qui, par excès de générosité, il a fait lui-même obtenir une place. Alors vient tout ce grand conflit d'événemens de notre première révolution. Le comte est proscrit, il se sauve à Dresde, puis il va servir dans l'armée du prince de Condé, puis il est fait prisonnier et conduit à Châlons. Là le président du comité est Ainarande qui, en se souvenant de la grandeur d'âme avec laquelle le comte a agi autrefois envers lui, prend la résolution de le sauver. Il l'emmène dans sa maison, et le cache dans une chambre retirée jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de le faire évader. Le lendemain un ordre imprévu l'oblige à partir sur-le-champ pour aller à la rencontre du représentant du peuple. Il confie le comte aux soins de Léonide, bien sûr, dit-il, que ni l'un ni l'autre ne peuvent oublier leurs devoirs envers lui. La première entrevue des deux amans (car on ne peut plus les regarder comme époux) est pleine de larmes d'amour et de déchiremens de cœur. Enfin, après les premiers embrassemens et les premiers sanglots, Léonide raconte à Godefroy ce qu'elle avait toujours refusé de lui apprendre, comment, toute jeune, elle avait été, à l'insu de ses parens, entraînée à suivre les pratiques du catholicisme; comment, à l'âge de seize ans, elle s'était éprise d'amour pour le jeune Ainarande; comment il lui avait fait jurer, en partageant avec elle l'hostie

consacrée, de se marier avec lui quand elle serait libre, quand ses parens seraient morts, et comment, enfin, en cédant au désir de son père mourant et à son amour pour le comte, elle avait cru pouvoir oublier l'engagement qu'elle avait pris envers Ainarande. Mais celui-ci n'avait pas tardé à la poursuivre, et avait réveillé en elle les terreurs d'une ame coupable, les remords du parjure.

Après ce long récit, Godefroy la regarde comme justifiée, et en la voyant si malheureuse et si belle, l'amour qu'il lui avait toujours gardé reprend une nouvelle force. Il se jette à ses genoux; elle l'enlace dans ses bras. Tous deux, dans le ravissement de leur amour, oublient les précautions qu'ils avaient à prendre. Ainarande et le représentant du peuple entrent dans la maison sans être entendus. Ils passent d'une chambre à l'autre et ne rencontrent personne; le représentant du peuple arrive enfin à celle de Godefroy, et trouve les amans dans les bras l'un de l'autre. Citoyen, s'écrie alors Ainarande, qui ne veut pas jouer sa tête pour une femme infidèle, je vous dénonce deux coupables. Ordonnez qu'on les conduise en prison.

De cette prison, d'où ils ne devaient sortir que pour aller à l'échafaud, ils parviennent à s'échapper, mais sans se rejoindre, et il y a ici un concours de circonstances, d'intrigues, entremêlées les unes aux autres, et dans lesquelles il est assez difficile de suivre l'auteur. Léonide et Godefroy se retrouvent, puis ils sont de nouveau séparés. Godefroy est emmené prisonnier en Angleterre; Léonide devient folle. Une nouvelle cabale lui enlève encore le château de Pontgris qu'elle avait eu le bonheur de reconquérir. Elle meurt pauvre et obscure dans le vieux manoir de son père, et le comte arrive pour la voir expirer.

Il y a dans ce roman des caractères bien soutenus, des descriptions vraies, des scènes d'amour et des scènes historiques retracées avec un grand talent; quelques jolis tableaux de mœurs, entre autres celui qui ouvre le premier volume, et celui qui représente la vie des émigrés à Coblenz. Mais il renferme aussi beaucoup de choses outrées et d'invraisemblances, et le défaut le plus grave de ce livre, c'est de faire larmoyer son héroïne pendant quatre volumes, sans pouvoir atténuer le caractère de réprobation dont elle se trouve tout de suite frappée aux yeux du lecteur, sans pouvoir même la rendre intéressante.

Herrmann, par Sigismond WIESE; un volume in-12.

Si celui-ci n'est pas original, mais de la première originalité, je vous assure que ce n'est pas de sa faute. Dieu sait ce qu'il a accumulé de scènes bizarres, de rêveries philosophiques, de monologues étranges et d'invocations à la lune, pour produire une œuvre qui ne ressemble pas trop à ce que la librairie nous apporte chaque jour. C'est encore l'histoire d'un de ces hommes qui se trouvent mal à l'aise dans ce monde, qui tombent dans cette vallée de larmes comme des anges déchus, qui soupirent après des joies qui n'existent pas, demandent à s'élancer dans l'espace, et se plaignent modestement d'avoir trop de génie. Pauvres hommes, qui se guériraient bien vite de toutes leurs folles fantaisies, s'ils ne savaient pas devoir être applaudis. Pauvres malheureux hommes, qui, pour ne pas s'astreindre aux usages reçus, aux lois de la société, prétendent très-simplement qu'ils sont trop haut placés pour vivre comme tout le monde, et qui, à force de vertu, de résignation et de dons sublimes, finissent par faire le désespoir de leur père et par s'en aller à Sainte-Pélagie.

Celui-ci, ce Herrmann que M. Wiese a entrepris de dépeindre, est un grand coquin qui, en parlant toujours de son amour, de la sagesse, en faisant les plus belles dissertations sur le problème de la vie, sur le ciel, sur Dieu, sur l'homme, laisse mourir sa mère de chagrin et abandonne son père dans la solitude; un vrai vampire à qui il n'en coûte rien de détruire le bonheur d'une femme, de tromper la confiance d'une jeune fille, d'élargir la plaie qu'il a creusée, et d'aspirer le sang de sa victime. Notez encore que l'ouvrage est mal écrit, un style saccadé; des tournures de phrases inouïes, des mots qui pleurent de ne se trouver dans aucune langue et dans aucun dictionnaire, et cet ouvrage nous vient d'Allemagne! Oh, ma bonne Allemagne! à quoi pensez-vous?

POÉSIE.

L'un des poètes actuels les plus distingués de l'Allemagne est Ch. Immermann. Son *Merlin*, son *André Hofer*, peuvent être mis à côté de tout ce que la muse allemande a produit de plus beau et de plus dramatique au dix-neuvième siècle. Ch. Immermann a non-seulement

le génie profond des poètes du Nord ; un grand nombre de ses pièces lyriques sont encore empreintes d'une sorte de gaieté fine et humoristique qui ne se retrouve pas souvent chez les écrivains de sa nation. Outre ses tragédies auxquelles il doit en grande partie sa renommée, il a encore écrit un *Journal de voyage* qui a fait beaucoup de bruit en Allemagne ; des ballades, des sonnets, des élégies, presque toutes remarquables ou par une vraie sensibilité, ou par le coloris qu'il leur donne, et les images poétiques dont il se sert avec une grande habileté. Depuis long-temps on désirait voir réunies toutes ces œuvres d'Immermann éparées de côté et d'autre. Le poète a mis enfin la main à l'œuvre. Il vient de publier les quatre premiers volumes de ses poésies. Nous reviendrons un jour sur cette intéressante publication, et surtout sur ses drames, qui méritent une attention particulière. Quant à ses poésies lyriques, elles sont variées et nombreuses. Pour en extraire quelques morceaux, on n'est embarrassé que du choix. Nous en citerons une qui nous semble avoir plus d'un rapport avec les bonnes ballades de Bürger. Elle a pour titre *l'Étudiant de Prague*.

« Quel bruit joyeux ? Quel jour de fête ? C'est l'étudiant de Prague qui mange le bien de son père. Il est assis à table et chante des chansons à faire trembler tout bon chrétien. Il est assis à table, sa bien-aimée sur ses genoux et son verre à la main.

« Son vieux serviteur s'approche de lui tout doucement, et lui dit : Mon jeune maître, n'est-il pas temps de finir ? Il est minuit, sur ma parole. — Tais-toi, méchant corbeau, plus de ces cris de mauvais augure, tant que mon vin aura de ces belles perles claires, je dois être joyeux.

« A ces mots, il prend sa large coupe. Un gros ver se trouve au fond. — « Mon noble maître, dit le vieillard, c'est un signe de Dieu. Ne le méprisez pas. — Tais-toi, mon magister, tant que ma maîtresse m'embrasse, je dois me trouver heureux. —

« Il veut serrer contre son cœur la jeune fille ; mais tout à coup elle pâlit, chancelle et tombe morte. Le vieux serviteur se jette aux genoux de l'étudiant. Oh, mon maître ! s'écrie-t-il, le ciel lui-même vous avertit ; oh, voyez donc, voyez !

— « Va-t'en au diable, oiseau de malheur. Avec de l'or, je ferai remplir ma coupe, et j'aurai une autre maîtresse. Aussi long-temps que mon père vivra, par ma foi ! je veux aimer, je veux boire. —

« Le serviteur découragé emporte le cadavre hors de la chambre. L'étudiant, épuisé de fatigue, se jette sur son lit. La lampe ne répand dans la chambre qu'une lueur douteuse. On entend les cris funèbres des hiboux, et le son de la cloche qui sonne une heure.

« Un bruit étrange retentit à la porte, une odeur de tombeau pénètre dans la chambre. Une ombre s'approche du lit et jette sur l'étudiant un regard de douleur. Pour lui, il se sent brave encore et rit dans son sommeil.

« L'ombre élève vers lui un doigt menaçant. Mais le jeune homme dans son rêve saisit un mouchoir et le jette à cette image, qui soudain tremble et s'évanouit.

« L'étudiant se lève, l'âme toute troublée. La lumière du matin lui semble triste, et son vieux serviteur lui apporte une lettre cachetée de noir. L'étudiant l'ouvre, et sent ses cheveux se dresser sur sa tête, car il a reconnu l'écriture.

« Ta mère, que tu viens de rendre veuve, te salue. Ton père est mort la nuit dernière. A son dernier moment il luttait contre l'agonie pour s'occuper encore de toi.

« Un instant il devint silencieux, immobile; je crus qu'il était déjà à jamais endormi, quand tout à coup il s'écria : Voilà mon fils qui me frappe avec son mouchoir, et il mourut en te donnant sa malédiction. —

« L'étudiant de Prague laisse tomber la lettre, et s'en va dans une retraite sombre. Il se rase la tête, et se cache le visage dans ses mains.

« Cependant on chante dans sa maison. Huit porteurs s'emparent d'un cercueil, récitent les prières des morts et boivent ensuite. Mais l'étudiant a cessé de boire et de chanter.»

LIVRES FRANÇAIS.

Voyages et Aventures en Espagne, par lord FEELING ; un volume in-8.°

Des descriptions de mœurs, des scènes pittoresques, des tableaux de la vie réelle, des peintures de caractère, souvent très-dramatiques et parfois assez neuves, voilà ce que nous nous sommes plu à retrouver dans ce livre. L'Espagne est encore pour nous une terre singulière peu connue. Nous ne l'avons visitée que sur les pas des poètes et des romanciers. Calderon nous en a dit l'honneur chevaleresque et le courage intrépide. Cervantes nous y a fait faire, à la suite du valeureux Don Quichotte et de son fidèle écuyer, un voyage trop plaisant pour que jamais on l'oublie. Gil-Blas, enfin, ce bon et naïf et malin Gil-Blas, cet homme de tous les métiers et de toutes les aventures ; Gil-Blas, cet admirable conteur, nous a bien menés de Saragosse à Madrid, de Barcelonne à Tolède. Il nous a fait passer par les coulisses du théâtre, comme par le palais de l'archevêque ; il nous a conduits de la caverne de brigand à la chambre de la grande dame, et de la maison du pauvre Sangrado dans le cabinet du ministre. Et cependant l'Espagne est un pays que nous ne connaissons pas encore assez. Ce que nous en avons vu, ne nous rend que plus désireux d'en voir davantage, et comme il y a là peu d'écrivains disposés à nous donner de plus amples renseignements, nous sommes bien forcés d'aller nous-mêmes étudier le pays et faire nos observations. Nous devons déjà beaucoup à cet égard à M. de Laborde, à M. Viardot, beaucoup à M. Méréme, ce spirituel confident de Clara Gazul ; nous devons aussi beaucoup à un Allemand, M. Huber, qui a été long-temps en Espagne et qui a rapporté une connaissance parfaite de la langue, des mœurs, du caractère de cette nation. Son livre, traduit avec une rare élégance de style par M. L. Levrault, est sans contredit l'un des meilleurs qui existent sur ce sujet. Voici venir maintenant lord Feeling. A en juger par ce premier volume, nous avons encore bon nombre de chapitres curieux, d'histoires galantes à attendre de ses voyages. Le jeune touriste est avide de spectacles et d'émotions, et il va les chercher de toutes parts, au combat de taureaux et au cimetière, dans l'auberge et le couvent. Il est déjà en très-bon chemin pour écrire

la chronique scandaleuse de l'Espagne; car les moines lui confient leurs manuscrits, et les jeunes filles lui disent l'histoire de leurs amours. Puisse-t-il continuer cette galerie de tableaux qu'il a si bien commencée; passer de la Castille à l'Arragon, la Catalogne, nous dire la vie des grandes routes, des posada, des cloîtres et promenades publiques. Pour mon compte, je ne demande pas mieux que de le suivre partout où sa capricieuse imagination voudra me mener, et d'écouter sans mot dire *les contes qu'il conte si bien.*

Sous le Porche, traditions des comtés de Bourgogne et de Neufchâtel; un volume in-8.°

Il est une chose que les écrivains de la province avec leurs goûts d'étude et leur ambition littéraire ont bien de la peine à comprendre, c'est que rien ne leur serait plus facile que de se frayer une nouvelle voie, de se créer une spécialité, et d'écrire des livres intéressans pour tout le monde, si, au lieu de se jeter sur la route déjà battue, ils avaient le courage de s'isoler pendant quelque temps du tourbillon qui menace de les emporter, s'ils voulaient se retrancher dans leurs bibliothèques, dans les souvenirs de leur pays, pour reparaitre avec l'histoire de leur ville, la description de leurs vieux monumens, les traditions de leurs villages; car c'est là ce qui nous manque, et non pas des nouvelles, des romans de passion, des élégies et des odes, dont nous avons à foison. En vérité, quel succès y a-t-il à espérer pour des journaux et des revues de provinces, qui s'avancent avec des idées très-arrêtées d'émancipation littéraire, et qui, pour opérer cette émancipation, se mettent à calquer bien débonnairement les colonnes de *vert vert* ou les *nouvelles* de la *Revue de Paris*. Au lieu de faire cette œuvre d'imitation, qui est toujours assez froidement accueillie, tâchez d'être vous-mêmes. Fouillez dans vos chroniques, dans vos manuscrits; c'est là une mine assez riche pour que vous ne puissiez de si long-temps l'épuiser. Redites-nous la vie de vos hommes célèbres, de vos poètes et les époques brillantes de votre province. Villes du moyen âge, chantez-nous vos fêtes et vos tournois; villes modernes, montrez-nous le développement de votre commerce et de votre industrie; villes de guerre, racontez quels sièges vous avez soutenus et quelles victoires vous avez remportées. Combien de belles et grandes épopées se sont ainsi passées dans nos villes de province, et

personne ne nous en dit rien. Combien de vieux châteaux tombant en ruines, qui s'étonnent qu'on n'aille pas leur demander le secret de leur fondation et les douces scènes d'amour dont ils ont été témoins ! Combien de fraîches vallées où les traditions de nos pères ne trouveront bientôt plus un toit pour les recueillir, où la fée du village, l'esprit de la forêt meurent d'ennui de n'avoir plus de poète pour les chanter.

Voici enfin un livre écrit d'après ces idées sur lesquelles nous ne nous laisserons jamais d'insister, un livre de chroniques franco-comtoises, de souvenirs historiques, de descriptions locales. Ce livre est intéressant à lire. Il ne présente que quelques faits ; mais ces faits ne sont pas encore connus. Il parle de l'abbaye de Montbénéiois, des vallées de Morteau, des montagnes de Joux, et nous sommes tout surpris du charme poétique que la tradition rattache à ces lieux presque ignorés. L'auteur est encore jeune. C'est de là que proviennent sans doute les défauts que l'on serait en droit de reprocher à son livre. Il y a de l'incohérence dans plusieurs des scènes qu'il rapporte, parfois de la bouffissure de style, parfois une affectation mal-adroite de notre ancien langage. Nous croyons que toutes ces chroniques, étudiées sur les lieux, prises aux sources, ne pourraient que gagner à être racontées d'une manière plus simple, plus reposée. Mais ce livre est un début. Il indique un talent remarquable et des connaissances. L'auteur a droit à beaucoup d'encouragemens et à plus d'une sympathie.

Revue poétique du dix-neuvième siècle.

Notre siècle n'est peut-être pas encore si prosaïque qu'on le pense. Les intérêts positifs n'envahissent pas tellement l'attention, qu'il ne nous reste encore de temps à autre quelques heures à consacrer aux paresseuses rêveries et aux Muses. Après l'aigre discussion politique, après le débat d'un calcul d'industrie, on peut souhaiter d'entendre une voix plus douce, de se livrer à des idées plus riantes. La politique est une grande et superbe divinité, j'en conviens, et Dieu me garde d'en jamais mal parler, tant j'ai de respect pour cette reine du monde moderne. Mais la poésie n'est-elle pas notre fée par excellence ? une vraie fée qui a déjà amassé sur sa tête dix fois plus de siècles que la Sybille, et qui est toujours jeune ; une fée qui a des ailes d'argent, des palais de cristal et un tabernacle d'or, je vous assure.

Laissez-la donc venir quelquefois après les *séances de la chambre*, après le *premier Paris*, après le *Procès*, après tout ce que vous voudrez, pourvu qu'elle vienne.

Nous avons applaudi à la publication de la *Revue poétique*, et les trois premières livraisons de ce recueil doivent lui donner plus d'une chance de succès. On y trouve des vers charmans de M.^{me} Tastes et de M.^{me} Desbordes Valmore, de M. de Peyronnet et de M. de Latour; des fragmens de tragédies de M. Paul Lacroix de Bonnechose, et plusieurs traductions en prose d'ouvrages étrangers, l'une, entre autres, du *Juif* de Schubart, par M. A..... Le grand écueil d'une revue de ce genre, ce sont les mauvais vers, qui doivent tomber par milliers dans les cartons de l'éditeur; mais en se montrant impitoyable pour toutes les productions qui ne méritent pas de voir le jour, nous croyons que la *Revue poétique* ne peut manquer d'obtenir de nombreux suffrages.



MAI 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

§. II.

DE LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

Pour ceux qui, en Allemagne, avaient suivi avec attention et intelligence la marche de la philosophie depuis Kant, les ouvrages dans lesquels Hegel commença à se séparer de son ami, M. de Schelling, et à exposer son propre système, pouvaient bien offrir quelques obscurités; mais ils étaient tout naturellement préparés à comprendre plus ou moins complètement cette métamorphose nouvelle de l'esprit philosophique.

Toute l'histoire de la philosophie, depuis ses premiers commencemens parmi les Grecs jusqu'à ses derniers développemens modernes, forme un ensemble dont aucune partie ne peut être détachée et prise isolément, sans perdre de sa valeur et sans cesser d'être parfaitement intelligible. Tout y est lié, tout y est enchaîné comme dans l'histoire politique, comme dans l'histoire de la civilisation. Les époques les plus originales et les plus indépendantes en apparence ont subi l'influence de celles qui les ont précédées, et ne peuvent s'expliquer entièrement que par celles qui les ont suivies. A plus forte raison, les doctrines philosophiques qui appartiennent à une même époque, les écoles et les systèmes d'une commune origine et d'un commun langage, alors même qu'ils se combattent, ne peuvent-ils bien s'expliquer que les uns par les autres. Ainsi, chez les anciens, Platon se comprend mieux lorsqu'on connaît Pythagore et les Éléates, et Aristote s'explique

¹ Voyez le cahier de Janvier, p. 22.

en grande partie par Platon, Zénon par Épicure. Chez les modernes, les divers systèmes de philosophie qui se sont succédé en Allemagne depuis l'auteur de la *Critique de la raison* jusqu'à ce jour, sont indissolublement liés entre eux. Kant se rattache à Hume, Fichte relève de Kant, Schelling et Hegel relèvent tous deux de Fichte, et Hegel est sorti de Schelling.

Il semblerait donc que le meilleur moyen de préparer des lecteurs français à l'intelligence de la philosophie de Hegel, soit de leur exposer au préalable les systèmes de Kant, de Fichte et de Schelling, et de montrer comment celui de Hegel s'y rattache par une transition naturelle. Mais cette introduction historique, pour devenir réellement utile à ceux à qui elle s'adresserait, serait nécessairement d'une longueur hors de proportion avec les bornes dans lesquelles nous sommes obligé de nous renfermer. Pour le but que nous nous proposons ici, il n'est pas indispensable de suivre cette marche, et peut-être ne sera-t-il pas impossible de donner une idée suffisante de la philosophie de Hegel, en l'étudiant séparément et en l'expliquant par elle-même. Nous devons supposer d'ailleurs des lecteurs familiarisés avec les recherches et le langage philosophiques, et quelque peu initiés au génie de la philosophie allemande moderne. Toutefois nous comparerons pour les questions les plus difficiles le système de Hegel avec ceux de ses devanciers, mais seulement à mesure que ces questions se présenteront, en nous référant pour l'ensemble à nos précédens articles sur Kant, Fichte et Schelling, ainsi qu'à la traduction française de l'excellent *Manuel de l'histoire de la philosophie*, par Tennemann.

La voie la plus directe d'introduire nos lecteurs dans le système de Hegel, c'est de voir ce qu'il a dit lui-même sur la philosophie en général et sur le but qu'il s'est proposé dans la sienne. Les définitions de la philosophie ne sont le plus souvent que le système de celui qui la définit, réduit à sa plus simple expression. Aux paroles du maître sur la philosophie en général et sur la sienne en particulier, nous joindrons celles de quelques-uns de ses principaux disciples. Notre rôle à nous se bornera ici à celui

de simple rapporteur. Nous ne nous permettrons de juger le système qu'après l'avoir étudié et exposé dans ses parties les plus importantes.

Hegel s'est expliqué en plusieurs occasions sur l'objet de la philosophie, principalement dans son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, au commencement et à la fin; dans son *Histoire de la philosophie* et dans sa *Philosophie du Droit*. Il l'a tantôt définie d'une manière générale et pour ainsi dire préliminaire, tantôt d'une manière spéciale et définitive. Ses explications de la première espèce sont faciles à comprendre, bien qu'elles soient déjà pénétrées de son esprit; celles de la seconde espèce, qui résument en quelque sorte son système, ne se comprennent bien que par ses doctrines elles-mêmes.

« Ce que j'ai en général cherché dans mes travaux philosophiques et ce que je cherche encore, dit-il dans la Préface de la seconde édition de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*¹, c'est la connaissance scientifique de la vérité. C'est la route la plus difficile, mais la seule qui ait pour l'esprit de la valeur et de l'intérêt, lorsqu'une fois il s'est engagé dans les voies de la pensée, qu'il ne veut pas s'égarer dans le vide, et qu'il a conservé la volonté et le courage de la vérité; il ne tarde pas à se convaincre que la méthode seule peut dompter la pensée, la conduire dans la bonne route et l'y maintenir. »

Jusqu'ici Hegel n'a rien dit que tout autre philosophe n'aurait pu dire. Il n'y a pas de philosophe qui ne cherche la connaissance scientifique de la vérité, et qui ne reconnaisse la nécessité d'une méthode pour mettre un frein à la pensée et pour la diriger dans la poursuite de la vérité. Mais Hegel ajoute, en anticipant sur son système : « Le résultat de cette recherche méthodique ne sera autre chose que le rétablissement de ce contenu absolu au-delà duquel la pensée tendait d'abord à s'élever et qu'elle dépassait, mais un rétablissement dans l'élément le plus libre de l'esprit.² » Il nous serait impossible d'éclaircir dès à présent ce

¹ Berlin, 1827; p. v.

² Die Wiederherstellung desjenigen absoluten Gehalts, über welchen der Gedanke zunächst hinausstrebte und sich hinaussetzte; aber eine Wiederherstellung in dem eigenthümlichsten, freiesten Elemente des Geistes; liv. c., p. v.

que ces dernières paroles paraissent renfermer d'obscur, sans intervertir le plan de notre travail. Nous y reviendrons. « Il fut un temps, heureux en apparence, continue notre auteur, et ce temps n'est pas encore très-loin de nous, où la philosophie marchait d'accord et d'intelligence avec les sciences et avec le développement général de l'esprit humain; un temps où un certain degré de lumières s'accordait avec le besoin de la réflexion et avec la religion établie, où le droit naturel vivait en paix avec l'État et la politique, et où la physique expérimentale portait le nom de philosophie de la nature. Mais cette paix n'était qu'apparente et de surface; il y avait opposition intime et dissidence réelle entre ces lumières et la religion, entre ce droit naturel et l'État. Puis il y a eu divorce formel et guerre ouverte, contradiction; mais dans la philosophie l'esprit a célébré sa réconciliation avec lui-même, de telle sorte que cette science ne s'est plus trouvée en contradiction qu'avec cette contradiction elle-même, et avec la crépissure qui devait servir à la déguiser.¹ »

Ici se révèle une des grandes prétentions de la philosophie de Hegel, celle de réconcilier la réflexion avec la religion positive, avec l'État, avec tout l'ordre politique et religieux établi.

D'abord les hommes subissaient sans opposition les croyances et les lois en vigueur. La philosophie était encore à naître; personne ne s'enquérail pourquoi les choses étaient telles qu'elles se trouvaient être; on admettait les idées reçues, parce qu'elles étaient reçues : époque de croyances naïves où la foi régnait sans partage. Ensuite la philosophie est venue, et dans son inexpérience, ne pouvant expliquer les choses et n'osant encore ouvertement révoquer en doute les opinions établies, elle semblait d'accord avec elles, sans l'être réellement. Il y avait paix apparente entre la réflexion et les idées reçues; mais guerre sourde, latente et prête à éclater. Cette opposition, déguisée d'abord par une sorte de compromis tacite, ne tarda pas à faire place à une guerre déclarée: il y eut divorce formel et hautement avoué entre la réflexion et

1 « So dass diese Wissenschaft nur mit jenem Widerspruche selbst und mit dessen Uebertüchung im Widerspruche ist; » Préface, p. v.

l'ordre établi. Enfin, grâce à la philosophie de Hegel, il y a eu entre la réflexion et la croyance traditionnelle, non plus seulement transaction, un traité de paix et d'alliance avec des concessions réciproques, une trêve toujours près d'expirer, mais un accord plein et entier, une concordance parfaite, une réconciliation définitive. Dans la nouvelle philosophie l'esprit s'est réconcilié avec lui-même, et désormais la philosophie n'est plus en contradiction qu'avec la contradiction où l'ancienne philosophie s'était trouvée avec le développement naturel et historique de l'esprit humain.

« C'est un des mauvais préjugés, continue Hegel, de supposer que la philosophie puisse être en opposition avec une connaissance expérimentale sensée, avec l'actualité rationnelle du droit et avec une religion sincère et naïve¹. Toutes ces formes sont reconnues légitimes, justifiées même par la philosophie; la pensée réfléchie pénètre dans leur contenu, s'en instruit et s'en nourrit, comme des grands spectacles de la nature, de l'histoire et de l'art; car ce contenu, en tant qu'il est pensé, est l'idée spéculative même. »

Quelques autres citations de cette même Préface compléteront cette pensée fondamentale de la philosophie de Hegel.

« L'histoire de la philosophie est l'histoire de la découverte des *pensées* sur l'absolu, qui est leur objet. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut dire de Socrate qu'il a découvert quel est le but de la philosophie, et que Platon et surtout Aristote l'ont ensuite exposé d'une manière plus complète et plus précise.²

« La religion est la conscience de la vérité telle qu'elle convient à tous les hommes, quel que soit le degré de leur culture intellectuelle; mais la connaissance scientifique de la vérité en est un autre mode de conscience, et exige un labeur auquel un petit nombre d'hommes seulement peuvent se livrer. La valeur intrinsèque est la même; mais tout ainsi qu'Homère dit que certaines choses ont deux noms, l'un dans la langue des dieux, l'autre

¹ *Gegen eine sinnige Erfahrungskennntniss, die vernünftige Wirklichkeit des Rechts, und eine unbefangene Religion und Frömmigkeit.*

² Même Préface, p. xvii.

dans celle des hommes, de même il y a, pour exprimer cette valeur, deux langages, le langage du sentiment, de la représentation, de la pensée emprisonnée dans des catégories finies et des abstractions partielles, et le langage de la notion concrète.¹ »

Hegel insiste en particulier sur cette concordance de la philosophie avec la religion. « La religion, dit-il, peut exister sans philosophie, mais non la philosophie sans religion ; la religion est nécessairement renfermée dans la philosophie. » Il cite deux fois ces paroles d'un philosophe scolastique : « Il me semble que c'est une négligence, si, après avoir été confirmés dans la foi, nous ne nous appliquons pas à comprendre ce que nous croyons. »²

« La science a sous les yeux le riche contenu que les siècles de l'activité intellectuelle ont préparé, et elle ne l'a pas sous les yeux comme quelque chose d'historique, que d'autres seulement ont possédé, qui n'est pour nous qu'un passé, uniquement destiné à occuper la mémoire et pour exercer la critique de l'histoire, sans utilité d'ailleurs pour la connaissance de l'esprit et sans intérêt pour la vérité. Ce qu'il y a de plus sublime, de plus profond, de plus intime, a été mis au jour dans les religions, dans les philosophies, dans les œuvres de l'art, sous des formes plus ou moins pures, plus ou moins claires, souvent repoussantes.... Nous avons en abondance des formes plus ou moins pures de la vérité dans les religions et les mythologies, dans les philosophies gnostiques et mystiques de l'antiquité et des temps modernes. Le contenu réel est éternellement jeune, les formes seules vieillissent. »³

Un des disciples les plus distingués de Hegel, mais un de ceux qui le sont avec indépendance et discernement, M. Weisse, de Leipzig, faisant sans doute allusion à ces paroles du philosophe de Berlin, s'est exprimé ainsi⁴ : « Un système de philosophie s'est

1 *Die Sprache des Gefühls, der Vorstellung und des verständigen, in endlichen Kategorien und einseitigen Abstractionen nistenden Denkens, und die Sprache des concreten Begriffs*; même Préface, p. xix.

2 *Negligentia mihi videtur, si, postquam confirmati sumus in fide, non studemus, quod credimus, intelligere.* Anselme de Cantorbéry : *Cur Deus homo*.

3 Même Préface, p. xxviii et xxxi.

4 *Ueber den gegenwärtigen Standpunkt der philosophischen Wissenschaft, in besonderer Beziehung auf das System Hegels.* Leipzig, 1829, p. 1 et suiv.

récemment élevé, qui, par la grandeur et l'étendue de ses prétentions, se distingue de presque tous les systèmes antérieurs. Non-seulement cette philosophie se donne pour la seule vraie, la seule irréfragable; prétention qui n'a rien d'extraordinaire, et qui est plus ou moins ouvertement celle de toute philosophie nouvelle; elle en a une autre encore, et celle-ci est plus faite pour lui concilier la confiance que pour exciter contre elle la défaveur, et lui est jusqu'à un certain point commune avec la doctrine de Schelling, avec laquelle elle a d'ailleurs plus d'un rapport. Elle prétend non pas ignorer ou combattre les systèmes précédens, mais les expliquer; c'est-à-dire elle prétend expliquer pourquoi en général la connaissance de la vérité a dû nécessairement se montrer parmi les hommes sous des formes si diverses et souvent en apparence si contradictoires; et ensuite pour chaque système en particulier, pourquoi à l'époque où il parut et dans les circonstances données, il a dû se présenter précisément sous la forme qu'il a revêtue. De telle sorte qu'on admet une vérité philosophique générale, peut-être très-simple, comme étant commune à tous les systèmes, antérieure à tous et leur servant à tous de base et de fondement, et qu'on cherche à montrer comment cette vérité générale devient particulière; comment dans chaque système la vérité générale est enrichie par les découvertes de son application au particulier et à l'individuel, mais comment aussi cette application, ayant été mal faite et étant sortie de ses justes limites, a conduit à la partialité et au non-vrai. De cette manière à peu près on conçoit qu'il est possible que tous les systèmes, chacun ayant saisi un côté de la vérité, se complètent les uns par les autres, et ensemble épuisent et représentent toute la vérité; on conçoit que le système le plus complet et le plus parfait sera celui qui aura découvert le secret de leur conciliation, c'est-à-dire la loi d'après laquelle l'application du général au particulier devra se modifier de telle ou telle manière, et suivre tantôt les principes de tel système, tantôt ceux de tel autre.

« D'après cela, les systèmes de Schelling et de Hegel s'annoncent, non pas tant comme le commencement, que comme l'exécution

et l'achèvement de la seule philosophie possible et vraie.... Mais les promesses et les prétentions du système de Hegel vont beaucoup plus loin, et celui-ci présente à cet égard un caractère qui jusqu'ici est absolument nouveau dans l'histoire de la philosophie.

« La prétendue loi de l'application de l'idée philosophique générale au particulier, continue M. Weisse, ce moyen de concilier ensemble tous les systèmes de philosophie, peut être conçue de deux manières très-différentes. Cette loi peut être présentée d'abord comme le commencement ou le principe seulement d'elle-même, de telle sorte qu'à chacune de ses applications elle se développe, s'enrichit, se modifie, tout comme avant elle la vérité générale et première, fondement de toute philosophie, et qu'ainsi la science aurait un avenir sans bornes et serait incessamment en progrès. Telle est la manière de voir de Schelling, qui a déclaré expressément que son système n'est pas un système complet, mais seulement un fragment du système universel.¹

« Il y a ensuite une seconde manière de concevoir cette loi suprême : c'est de la présenter non pas seulement comme virtuelle et comme principe, mais comme actuelle, comme donnée, et présente déjà dans le particulier et l'individuel, et comme le circonscri-

¹ M. Weisse cite à l'appui de son assertion les trois esquisses que M. de Schelling a données à des époques diverses de la philosophie de la nature. Il a publié successivement le *Projet d'un système de la philosophie de la nature* (*Entwurf eines Systems der Naturphilosophie*; Iéna, 1799); ensuite l'*Exposition du système dans le Journal de la physique spéculative* (*Zeitschrift für speculative Physik*, t. II, n.° 2, 1803); enfin le *Traité sur le Rapport de l'idéal et du réel dans la nature* (*Abhandlung über das Verhältniss des Idealen und Realen in der Natur*; 1806). Selon M. Weisse, il résulte de la comparaison de ces trois essais, que chaque véritable progrès de l'application du principe suprême de la philosophie a exercé une action rétroactive et a modifié les essais d'application antérieurs. Ainsi dans l'*Éclectisme* de Schelling, s'il est permis de lui appliquer cette expression, le principe général de toute philosophie existe; mais à chacune de ses applications il se fortifie, se modifie lui-même, et en même temps modifie toutes ses applications antérieures, et ainsi à l'infini. La nouvelle philosophie qu'il se dispose à nous donner, ne sera qu'une application nouvelle, un progrès de son principe général : à force de modifier son système, il ne fera que le développer, le perfectionner. Il ne sera pas infidèle à ses précédentes doctrines; il les modifiera pour les développer. Et ce que M. de Schelling fait quant à sa philosophie particulière, l'esprit philosophique le fait quant à la philosophie en général.

vant et le possédant actuellement, de telle sorte qu'il pourrait tout au plus être encore question d'une élaboration plus précise et plus complète des différentes parties de la science déjà connues, et nullement de productions de parties neuves et inconnues jusqu'ici.

« Telle est la prétention de la philosophie de Hegel, laquelle s'annonce comme un système complet, non pas seulement de la philosophie proprement dite et considérée comme une science distincte, mais de la science en général et de toutes les sciences. Le système de Hegel prétend avoir trouvé et posséder actuellement la vérité philosophique dans toute sa plénitude, dans toute l'acception de ce terme. Ce qu'il reste encore à faire, ce n'est pas la découverte de quelque vérité nouvelle, ou d'une vérité par laquelle celle déjà recueillie et reconnue dût être modifiée au moins en partie; il n'y a plus de possible tout au plus qu'une expression plus convenable de cette vérité, et une application spéculative de la méthode philosophique et de son esprit au contenu des sciences particulières. C'est à cela que l'école de Hegel s'occupe avec un zèle tel que bientôt il n'y aura plus une seule branche de quelque importance à laquelle elle n'aura fait l'application de ses principes.¹ »

Voilà ce qui explique ces paroles par lesquelles M. Gans a terminé sa Nécrologie de Hegel, et que nous avons déjà citées :

« La philosophie a maintenant achevé de parcourir son cercle, et tout le progrès possible pour elle ne saurait plus être désormais que le développement d'une matière donnée, d'après la méthode si clairement et si nettement indiquée par l'illustre mort. »

« Le système dont nous parlons, dit encore M. Weisse, s'annonce ainsi comme l'achèvement non pas seulement de la philosophie, mais de la science en général. Il se donne pour l'ensemble unique et seul possible d'abord de tous les systèmes philosophiques qui se sont élevés jusqu'à ce jour, et en second lieu de

¹ C'est ainsi, pour ne citer qu'un ou deux exemples, que M. Rosenkranz, l'un des disciples les plus laborieux de Hegel, a appliqué la philosophie de Hegel à la théologie, dans son *Encyclopédie des sciences théologiques*, et à l'histoire de la poésie, dans son *Histoire de la poésie allemande au moyen âge*.

toutes les sciences, comme l'unité, la totalité organique des uns et des autres. C'est le premier système qui, tout en maintenant rigoureusement l'unité de la philosophie spéculative, n'exclut aucune science, et se déclare prêt à répondre à toute question scientifique, ou du moins en possession d'une clef dont l'usage légitime fournit infailliblement une réponse à tout; c'est le premier système qui ne se donne pas seulement pour vrai, mais pour posséder toute espèce de vérité.»

« Sur le droit, la moralité, l'État, dit Hegel lui-même, la vérité est aussi ancienne qu'exposée et proclamée dans les lois positives, dans la morale et la religion publiques. Que manque-t-il encore à cette vérité, en tant que l'esprit pensant ne se contente pas de la posséder de cette manière immédiate, si ce n'est de la *comprendre*, et de revêtir d'une forme rationnelle le contenu rationnel par lui-même, afin que ce contenu apparaisse justifié aux yeux de la pensée libre et volontaire, qui ne se contente pas de ce qui est donné, soit dans l'autorité extérieure et positive de l'État, soit dans l'assentiment universel du genre humain, soit enfin dans l'autorité du sentiment et du cœur, appuyée du témoignage immédiat de l'esprit, mais qui part d'elle-même, et qui, à cause de cela, veut se savoir intimement unie à la vérité. ¹ »

Nous ne craignons pas de multiplier les citations. C'est par là seulement que nos lecteurs pourront s'assurer que c'est bien réellement la philosophie de Hegel que nous leur présentons, et ce sera en même temps le meilleur moyen de les initier dans l'esprit de cette philosophie.

Pour compléter ce que nous avons déjà cité sur les hautes prétentions du système de Hegel, nous transcrivons encore ce qu'il a dit lui-même sur l'objet de l'histoire de la philosophie.

« Ce que l'histoire de la philosophie nous offre, dit-il ², c'est la série des nobles esprits, la galerie des héros de la raison pensante, qui, par la vertu de cette raison, ont pénétré dans

¹ *Grundlinien der Philosophie des Rechts*; Préface, p. vi.

² *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, tome I.^{er}, p. 11 et suiv. (édition de M. Michelet, tome XIII des Œuvres complètes).

l'essence des choses, de la nature et de l'esprit, dans l'essence de Dieu, et qui nous ont acquis par leurs travaux le trésor le plus précieux, le trésor de la connaissance rationnelle. Tandis que dans l'histoire politique éclate partout l'action individuelle, que les individus, chacun selon leur naturel, leur génie, leurs passions, l'énergie ou la faiblesse de leur caractère, sont les auteurs de leurs actions; dans l'histoire de la philosophie, au contraire, la personnalité a moins de part aux événemens, et les productions y sont d'autant plus excellentes qu'elles sont moins l'ouvrage des individualités et qu'elles sont plus celui de la pensée libre, de la pensée humaine considérée comme caractère général de l'humanité.

« Les actions de la pensée nous apparaissent d'abord comme faits historiques, comme appartenant au passé et comme étrangers à notre actualité. Mais en effet, ce que nous sommes, nous le sommes en même temps historiquement; ou, pour parler plus exactement, de même que, dans l'histoire de la pensée, le passé n'en est qu'une face, de même ce qui dans nous est impérissable est indissolublement uni à ce que nous sommes historiquement. Toute cette part de conscience rationnelle dont nous sommes actuellement en possession, n'est pas née uniquement du sol du présent : c'est surtout un héritage, fruit des labeurs de toutes les générations qui nous ont précédés. Tout ainsi que les arts de la vie, la masse des moyens et des aptitudes, les institutions et les usages de la vie sociale et politique, sont le résultat des méditations et des inventions, des nécessités et des misères, de l'esprit et de la volonté du passé; de même ce que nous sommes dans la science et spécialement dans la philosophie, nous le devons à la tradition qui, à travers tout ce qui est passager et passé, forme, comme s'est exprimé Herder, une chaîne sainte, et nous a conservé et transmis ce que les générations éteintes ont amassé.

« Mais cette tradition n'est pas seulement une ménagère économe qui se contente de garder fidèlement le dépôt qui lui a été confié pour le transmettre intact aux races futures : elle n'est pas semblable au cours de la nature qui, dans la variété et le mouvement infinis de ses phénomènes et de ses formations, se meut

invariable et sans progrès dans les limites de ses lois primitives. La tradition n'est pas une pétrification immobile ; elle est pleine de sève et de vie, pareille à un puissant fleuve qui s'enfle et grossit à mesure qu'il s'éloigne de son origine.

« Le contenu de cette tradition est tout ce qu'a produit le monde spirituel, et l'esprit, en général, ne s'arrête pas. Une nation prise à part peut bien être stationnaire dans les arts, dans les sciences. Mais l'esprit du monde ne se repose pas ainsi dans l'indifférence. Sa vie est l'action. Cette action a une matière donnée qui en est l'objet, matière qu'elle n'accroît pas seulement, mais qu'elle élabore et transforme¹. Ce que chaque âge a produit et amassé de trésors spirituels, est un héritage auquel tout le passé a contribué, un sanctuaire où toutes les générations humaines ont déposé avec joie et reconnaissance tout ce qui les a conduites à travers la vie, tout ce qu'elles ont tiré des profondeurs de la nature et de l'esprit. Cet héritage constitue l'âme de la génération nouvelle, sa substance spirituelle, ses maximes, sa richesse intellectuelle, ses préjugés, et en même temps que cette succession est acceptée, elle est métamorphosée et améliorée par l'esprit, conservée et enrichie....

« En nous appropriant la science traditionnelle, nous en faisons autre chose que ce qu'elle était, quelque chose qui nous est propre. Notre philosophie ne naît que par celle qui l'a précédée, et elle en est sortie nécessairement. Ainsi l'histoire de la philosophie ne nous raconte pas l'origine et les destinées des choses qui nous soient étrangères, mais notre propre origine, la naissance et le développement de notre propre science....

« Ce que l'histoire de la philosophie mettra sous nos yeux, ce sont les actions de la pensée libre ; c'est l'histoire du monde intellectuel, l'histoire de la pensée, se cherchant et se décou-

¹ C'est-à-dire l'esprit n'ajoute pas seulement connaissance à connaissance, comme par une sorte de juxta-position ; mais à mesure que les connaissances anciennes sont enrichies par de nouvelles, elles sont en même temps modifiées et transformées. Chaque progrès, en ajoutant aux richesses déjà acquises, a sur elles un effet rétroactif qui les modifie et les épure. Ce n'est pas un simple dépôt, une substitution ; c'est un legs fait à condition de l'augmenter et de l'améliorer.

vrant elle-même. La pensée a ce caractère particulier, qu'elle ne se trouve qu'en se produisant, qu'elle n'existe réellement qu'en se trouvant. Ses productions, ce sont les philosophies.... La pensée qui est essentiellement pensée, est absolue, est éternelle.»

Si maintenant, avant de pénétrer plus avant dans le système, nous résumons ce que nous venons d'exposer, nous aurons les résultats suivants :

Jusqu'à l'avènement de Hegel, la philosophie, ou la pensée réfléchie et méthodique, était en contradiction avec la science, les croyances et les lois positives et traditionnelles; en d'autres termes, l'esprit était en contradiction avec l'esprit. Dans la philosophie nouvelle, l'esprit a célébré sa réconciliation avec lui-même. Cette philosophie se prétend d'accord, quant au fond, avec les croyances naïves et les traditions, avec tout l'ordre politique et religieux établi; elle a reconnu et proclamé l'identité essentielle des résultats de la pensée libre et volontaire, et de ceux de la pensée naturelle et spontanée.

Il y a surtout accord entre cette philosophie et la religion. La religion et la connaissance scientifique ont une égale et identique valeur intrinsèque: ce sont deux modes différents d'avoir conscience de la même vérité, et qui ne diffèrent entre eux que comme deux langages exprimant les mêmes idées en d'autres termes. La philosophie est la religion comprise, la foi raisonnée.

Il y a plus: la philosophie de Hegel reconnaît dans toutes les philosophies antérieures des formes plus ou moins pures de la vérité, des formes vieilles d'un contenu toujours jeune, de la vérité éternelle.

Dans l'histoire de la philosophie, l'action individuelle se fait beaucoup moins sentir que dans l'histoire politique; elle y est moins libre et plus dépendante de la marche providentielle et progressive de l'esprit humain en général.

Ce que nous sommes, même dans ce qu'il y a en nous de plus essentiel et de plus individuel, nous le sommes en grande partie historiquement; notre philosophie, toute notre science,

est surtout le produit des siècles passés, un héritage des générations qui nous ont devancés. La tradition nous a faits ce que nous sommes; mais en nous assimilant sa substance, nous la transformons, et en l'élaborant, nous y ajoutons des élémens nouveaux. Toutes les philosophies sont également le produit du même esprit; mais cet esprit est sans cesse en progrès, et avec chaque nouveau progrès il fait un retour sur le passé, et l'enrichit en le modifiant.

L'histoire de la philosophie est l'histoire de la découverte progressive de la vérité; c'est l'histoire de la pensée libre et méthodique, appliquée à comprendre et à expliquer les productions spontanées de la pensée naturelle.

Cependant, tout dans ces productions n'est pas également bon, également vrai. Il y faut distinguer les formes du fond, les principes généraux de leur application, et il faut faire la part des individualités et celle de l'esprit universel. C'est à cette condition que les systèmes du passé sont le dépôt de toute vérité sur le droit, sur l'État, sur la moralité, sur la religion. Il s'agit uniquement de trouver une règle suprême, d'après laquelle, par un éclectisme transcendant et universel, on puisse reconnaître la vérité partout, et la dépouiller des formes variées qu'elle a revêtues selon la diversité des temps et des lieux.

Or, la philosophie de Hegel se prétend en possession d'une règle pareille, d'une loi générale dont l'application fait partout reconnaître la vérité dans le particulier, d'une formule universelle et infaillible de conciliation, d'une symbolique qui s'exerce avec un égal succès sur toutes les philosophies, sur toutes les mythologies, sur toutes les productions de l'esprit humain; d'un principe, enfin, qu'il suffit de bien appliquer pour concilier toutes les différences, pour résoudre toutes les disharmonies et pour rétablir partout l'accord et l'unité.

Ainsi, cette philosophie ne prétend pas seulement expliquer les productions de la pensée, comme on explique des faits, des phénomènes; mais elle les soutient vraies pour le fond, et veut en tirer toute la vérité qu'elles renferment. Ensuite elle ne pré-

tend pas seulement reconnaître la vérité dans le passé; mais elle déclare la posséder pour tout l'avenir, ne laissant aux penseurs futurs d'autre soin que de la détailler, de l'élaborer, de l'appliquer et de la revêtir de formes nouvelles. Enfin, elle ne se dit pas seulement en possession de la vérité philosophique tout entière; elle se donne encore pour la régulatrice de toutes les sciences, qu'elle prétend ramener toutes à l'unité.

De si magnifiques promesses méritent sans doute d'être examinées : si elles ne sont pas toutes nouvelles, elles sont toutes d'une haute importance. La suite de nos recherches montrera jusqu'à quel point le système que nous étudions les a réalisées.

J. WILLM.



GÉOGRAPHIE.

Nous avons promis de donner quelques extraits de la Géographie de Ritter¹; nous publions aujourd'hui une dissertation sur les *peuples et langues tartares*, sur l'inexactitude de ces expressions telles qu'on les emploie ordinairement.

« Les *Ta-ta* qui habitaient l'*In-schan* sont ce peuple presque nul par lui-même, mais dont le nom, par son association aux destinées des Mongoles, apparut comme un fantôme, et le nom de *Tartares* prit une forme historique gigantesque. Pendant des siècles il répandit l'effroi et la terreur dans l'Asie et l'Europe. Dans les expressions : Tartares, race tartare, langue tartare, mœurs tartares, etc., il a, contre toute justice et toute vérité, maintenu son droit comme *intrus*.

« A l'égard de ces *Ta-ta*², *T'a-ta*, *Ta-t'a-æl*, *Ta-tsche*, et plus tard Tartares, il n'y a pas à douter de leur existence dans l'*In-schan* au neuvième siècle, c'est ce que prouvent les annales de Tang³. Comment y étaient-ils arrivés? comment s'étaient-ils répandus ailleurs? C'est ce que les renseignemens des différentes nations et le défaut de critique avaient laissé dans l'obscurité. Voici le résultat :

« Ces *Ta-ta*⁴ étaient une tribu des sept divisions des antiques *Mo-ho* (ou *Mo-kho*), qui, dans le cinquième siècle, d'après les annales chinoises, les renseignemens des Mongoles⁵ et de Raschid-eddin, habitaient, avec les peuples Tongouses, le nord de la Corée, dans un pays où croit le ginseng, aux frontières orientales

¹ Voyez *Revue germanique*, cahier de Février 1835, p. 147.

² Remusat, *Recherches sur les langues tartares*, 1820.

³ Goubil, *Histoire des Tang*.

⁴ Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie centrale*; *Asia polyglotta*.

⁵ D'Hosson, *Histoire des Mongoles*.

du Gobi, autour du lac Bouïo-nor (48° de latitude, 115° de longitude), entre les fleuves Sougari-Ula, Khalka et Kerlou. Dans l'année 824, après une bataille sanglante, ils furent dispersés dans le haut pays; leurs vainqueurs appartenaient à une branche puissante des Tongouses, les *Khitans*, qui, plus tard, sous le nom de dynastie de *Leao*, devinrent les dominateurs du nord de la Chine: c'est pour cela qu'ils furent souvent confondus avec les Ta-ta, comme faisant un même peuple. Dans les cartes chinoises, ce pays des Mandschu est appelé Schui-tha-tha-lo¹, c'est-à-dire Tartares d'eau, ce qui désigne encore l'antique séjour de ce peuple, là où habitent encore aujourd'hui les Yupi-Tatse, une branche appelée Tartares poissons.

« Alors il était encore inconnu et inaperçu, ce rameau des *Moho* (Mokho), qui, depuis le septième siècle, était regardé par les Chinois comme la souche des Mongoles (Mung-ku ou Mungus²); ils étaient les voisins et comme les frères de ces *Ta-ta* au sud-ouest du Baikal, entre les fleuves qui se versent dans l'Amur supérieur, ainsi jusqu'au Bouïo-nor, précisément là où 500 ans plus tard naquit Tschingis-khan. Alors se fit la première séparation des deux portions du peuple: la portion la plus considérable de ces *Ta-ta*³ se dirigea vers le sud-ouest, à l'ouest du Hoang-ho (c'est-à-dire Ho-si, vers Ten-duck et une partie de Tangut) dans l'*In-schan*, où ils furent connus plus exactement des Chinois. D'autres demeurèrent dans l'antique patrie, le Bouïo-nor, et vers l'Amur supérieur, sous la dépendance des Khitou⁴ jusqu'en 1115; après leur expulsion, ils passèrent sous la domination des *In-tschi* (1115—1224) jusqu'au moment où, sous Tschingis-khan, la puissance des Mongoles s'éleva autour du Dalai-nor au sud-est du Baikal. D'autres revinrent là où Tschingis-khan, qui descendait de leur race, leur livra maints combats et les soumit tous à sa puissance en l'an 1202⁵. Leurs rameaux nord-occidentaux

1 Remusat, Recherches sur les langues tartares.

2 Mailla, Histoire de la Chine, tome IX, p. 2.

3 Klaproth, Journal asiatique; Paris, 1826.

4 Mailla, Histoire gén., p. 9.

5 Abulghasi d'Hosson, Histoire mong., t. I.^{er}

furent tributaires des Turks-Vigur qui dominaient autour de la Tula et de l'Ocghou¹, et dont les Khakhans résidaient à Horin (Ho-lin des Chinois). Ils étaient tellement déçus, qu'il fut facile au nouvel arrivant de s'élever sur les débris de leur puissance dans le nord (car dans l'ouest ils étaient forts), et de prendre leur résidence pour la sienne. Ce qui, peu de temps avant Tschingis-khan, arriva aux *Keraït*, qui de la ville de Ho-lin firent leur résidence dans la période brillante de Tuli-Bang, khan des *Keraït*. Ainsi, lors de leur chute, il eut la plus grande facilité pour établir sa résidence dans cette capitale des *Ta-ta*.²

« La géographie de l'empire des Ming au onzième siècle compte quatre hordes principales parmi ces nomades³: *Mongol* (Mung-ku), *Taitschud* (Taidschigod dans Ssanang Ssetsen), *Ta-ta* et *Keraït*. C'est de leurs chefs que sortit la famille de Tschingis-khan, qui se disait *Ta-ta*, mais plus tard fut connue sous le nom de *Mongol*, devenu illustre et général. La mère de Tschingis-khan était une princesse enlevée aux *Ta-ta*⁴, Oeegelen-katan. Leurs hordes s'étendaient au nord-ouest jusqu'au *Ienisei* (kem) supérieur⁵, le Vigur-muran des Mongols. Ces *Ta-ta*, d'où Tschingis-khan descendait, sont appelés les *Ta-ta noirs*, en opposition avec les *Tartars blancs* (Ungut dans Abulghasi), qui étaient d'une tout autre race⁶, de sang Turk.

« Les hordes de ces *Ta-ta*, qui avaient leurs troupeaux dans In-schan, étaient, 60 ans avant la bataille qui leur fut si funeste, des alliés fidèles du héros Li-khe-yung (en l'an 880), devenu assez puissant pour soutenir la puissance affaiblie de la dynastie des Song. C'est dans cette année que le nom de ces *Ta-ta* se trouve pour la première fois dans l'histoire chinoise.... » Enfin, du sein de ces hordes *Ta-ta* s'éleva, la puissance mongole conquérante du monde, au milieu de laquelle disparurent les *Ta-ta*. Cependant

1 Goubil, Histoire des Tang.

2 Remusat, Mémoires sur la ville de Karukorum.

3 *Asia polyglotta*.

4 Ssanang Ssetsen, p. 62.

5 Ab. Remusat, Kurukorum.

6 Remusat, Recherches sur les langues tartares.

l'histoire et la langue des restes des Keraït montre, d'après la chronique de Delœth (Eluth), que quelques-uns de leurs membres dispersés étaient, sous le nom de Torgôt (Torgut), dans le Kantscheou et jusqu'au milieu des hordes actuelles de Kalmuck sur les bords du Wolga....

Ta-ta, *Ta-tar*, nom primitif; *Ta-tsche* (*Pe-ti*), nom collectif oriental chez les Chinois; *Tartar*, nom collectif chez les Occidentaux. Double confusion des Turks avec les Mongoles chez les Orientaux, des Tartars avec les Turks chez les auteurs occidentaux. Langue turk-tartare.

Nous avons trouvé le séjour primitif des *Ta-ta* à l'est du Gobi vers l'Amur supérieur; nous avons vu leur expulsion à l'ouest vers In-schan; nous avons vu que leurs contemporains et leurs voisins indiquent des ramifications de cette souche jusque vers le Ienisei (kem) supérieur. Par la postérité de *Temudschin*, du côté maternel (ses deux femmes étaient Tartares), par la conquête de la Keraït et du Bang-khan, ainsi que par la domination de *Tschingis-khakan*, étendue sur les branches encore existantes, ils se mêlèrent tellement à la *race des Mongoles* (*Mûng-ku*, *Mongus*), que dans les histoires orientales et occidentales leurs noms deviennent identiques et sont pris l'un pour l'autre. Alors, bien au-delà des frontières de l'antique patrie et hors de la souche parente des Mongoles, on voit s'étendre le nom de cette branche changé en celui de *Tartare*. Il n'est plus une désignation de la race principale des *Ta-ta* ou de leurs parens les Mongoles; mais il est appliqué aux millions d'hommes qui leur sont soumis, à des *peuples divers*, de langues, d'origines et de races tout-à-fait distinctes. Avec une signification accessoire (*Tartarus*) que ce nom reçoit à la cour de Saint-Louis en France, et chez les peuples chrétiens de l'Occident, comme l'ennemi barbare de toute la chrétienté, il devient *le type historique* des masses de peuples barbares pour les historiens du moyen âge; il devient un *nom collectif* des temps modernes, comme celui de *Scythe* le fut chez

les Grecs et les Romains, et celui de *Caffre* l'est encore chez les Mahométans. A cause de l'abus qu'on en a fait dans l'éthnographie et la géographie, en l'appliquant faussement tantôt aux voisins *occidentaux* des Mongols, les Turks, tantôt à leurs voisins *orientaux*, les peuples mandchuriens, il est devenu l'expression d'une grande masse chaotique de pays et de peuples dans l'Asie centrale. On peut à peine en débarrasser les recherches historiques et géographiques sur cette partie du monde.

T'a-ta (ou *Tha-tha*)¹ est le nom spécial d'une race dans l'In-schan, désignée au neuvième siècle dans les annales des Chinois, et appelée plus tard *T'a-t'a-ael*, d'où les Mahométans asiatiques, Persans et Arabes firent *Tatar*², qui est la plus ancienne forme chez les auteurs persans, en l'an 1126 dans *Môd-jemel-altevarik*, parce que l'*r* manque dans la langue mandarine des Chinois. Pourtant, ainsi que Remusat le démontre³, certains dialectes provinciaux des Chinois ont cet *r* dérivatif, et ils disent *tar* au lieu de *tha*, d'où le mot *Tar-tar* pouvait se trouver dans les provinces maritimes de Fu-kian, quoiqu'il ne fût pas dans l'écriture des annales chinoises.

Dans l'histoire mongole, le nom de Tartar paraît pour la première fois 4 lors du rapt des femmes, qui eut lieu quand le père de Tschingis-khan enleva aux Tatars son épouse OEgelen-Eke. Il a une signification égale à celui de Taidschigod, qui disparaît entièrement depuis la suprématie de Tschingis-khan, tandis que le nom Tatar existe encore dans les annales mongoles. Ce nom *Ta-ta* ou *Ta-tar* devint, au temps de Tschingis-khan, synonyme de celui de *Mongol* (Mong-ku ou Mongus), parce que les deux avaient appartenu à une race principale, et que de nouveau ils se confondaient nationalement et politiquement en un seul. Mais le vainqueur des autres hordes voulait honorer en particulier les siens; il appliqua à lui-même, à sa race, à son armée, dont les

¹ Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 202.

² D'Hosson, *Histoire des Mongoles*.

³ Remusat, *Journal asiatique*, t. II, p. 263.

⁴ Ssanang Ssetsen de Schmidt, p. 62.

principaux chefs étaient *Ta-ta* (par exemple des Keraït et des Bang-khân soumis), le nom honorifique *Mongol* (proprement Kōkō-Mongol, c'est-à-dire *Mongol-bleu*, parce que le bleu était la couleur sainte du ciel). « Je veux, disait-il, que ce peuple (Bébè, Bābā), semblable à un noble cristal, qui m'a été fidèle dans chaque danger, s'appelle Kōkō-Mongol, et soit le plus élevé de tout ce qui se meut sur la terre. » Il devait désigner les hommes braves et courageux. Depuis lors, quoique ce nom ait existé antérieurement, il entra dans l'usage diplomatique et historique, lorsque Tschingis-khan et ses successeurs se nommèrent Khakans des Mongoles dans leurs ordres, leurs lettres, etc. D'après Raschid-eddin, chacun se glorifiait de ce nom d'honneur, antérieurement méprisé, mais rendu glorieux par le vainqueur du monde, et dans cet empire de peuples mélangés les jeunes guerriers de diverses nations croyaient que leurs ancêtres avaient toujours porté ce nom. Le missionnaire Rubruquis était averti de ne plus appeler les princes, ce qu'ils étaient pourtant, Tatar-khan, mais bien Moghul-khan, parce que ce nom était élevé au-dessus de tout, et que celui de Tatar n'était pas aimé, parce qu'il s'appliquait à différentes races. Mais le nom Tatar, quoique ce fût à l'étranger, conserva sa célébrité à côté de son jeune rival. Le même Rubruquis eut à Karakorum l'occasion de connaître les rapports des deux noms; il les distingue bien dans leurs racines, et cependant il contribue, ainsi que tous les autres missionnaires, à faire passer en Europe le nom Tartare comme un nom collectif dans le sens le plus étendu. Leur réputation guerrière était ce qui avait rendu leur nom célèbre plutôt que celui des Mongols. Continuellement Tschingis-khan envoyait de tous côtés, comme avant-garde de son armée, des Mongoles et des troupes de Tartares, qui étaient les plus nombreux et les plus vaillans; ces troupes étaient composées des peuples les plus différens; leurs hordes fournissaient les premiers conquérans, et leur nom était le plus redouté. Dans ces guerres et ces victoires, la plus grande partie de ces Tartares parcourut toute l'Asie, leur réputation de bravoure et la terreur qu'ils causèrent les devancèrent, et tous les peuples vaincus trans-

portèrent leur nom aux Mongoles et à leur armée, composée de peuples de races entièrement différentes. Ainsi le nom de quelques branches de peuples fut appliqué à toute une souche, et passa à tous les peuples guerriers d'un empire du monde; en sorte que d'un nom *ethnographique spécifique* il résulta un *nom collectif* général et historique.

Il est remarquable, dit Ab. Remusat, que les Chinois, qui connaissaient les peuples *Ta-ta* mieux que les Européens, et qui étaient toujours en relations avec eux, formèrent, ainsi que les Occidentaux, un nom collectif semblable, surtout pour leurs voisins septentrionaux. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ils désignaient cette race particulière par les deux signes *Ta-ta*, dont le second peut bien être le même que le premier, mais peut aussi être prononcé *tseu* ou *tsche*, d'où, au lieu de *Ta-ta* ou *Ta-tar*, est venue la dénomination *Ta-tsche*. Outre cette race particulière, ce *Ta-tsche* des Chinois désigne encore un mélange comme *Scythe* chez les anciens, et *Tatar* chez les modernes. Ce *Ta-tsche* est maintenant synonyme du chinois *Pe-thi*, c'est-à-dire *Barbare* (de *Pe*, nord; *Ti*, chien ou barbare).

Ici nous pouvons, d'après le savant historien chinois *Ma-tuan-lin* (il vivait de 1245—1325, *Mél. asiat.*, t. XI, p. 166), faire connaître la caractéristique des *Ta-tsche* d'après les peuples orientaux, pour la comparer à celle bien connue des peuples occidentaux. Ces *Ta-tsche* ou *Ti* septentrionaux, disent les Chinois (*Wen hian thoung khar kiouan*. Remusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 5), ont pour unique occupation la surveillance et le soin de leurs troupeaux; ils suivent avec eux les cours d'eau et les pâturages, changent continuellement de demeures, n'ont ni villes ni murs. Si quelques-uns se colonisent pour un certain temps, afin de cultiver une portion de terre, alors chacun a son champ à lui. Ils n'ont ni écriture ni livre, et traitent tout de vive voix. Les enfans s'exercent déjà à chevaucher sur des moutons, à tirer avec l'arc des oiseaux et des rats. Lorsqu'ils sont plus grands, ils vont à la chasse aux renards et aux lièvres, qu'ils mangent; les meilleurs archers et cavaliers sont chez eux les plus

instruits. Ils passent beaucoup de temps à la chasse des oiseaux et des bêtes sauvages, et prennent ainsi le goût du pillage et de la guerre. Le ciel sous lequel ils vivent les y oblige. Leurs armes, pour atteindre de loin, sont la flèche et l'arc; ils ont aussi le sabre et l'épée. Tant qu'ils voient de l'avantage dans l'attaque, ils avancent; ils reculent aussitôt qu'ils n'ont plus rien à gagner : la fuite avec avantage n'est point une honte pour eux. Ils ne connaissent ni le culte religieux, ni l'administration de la justice. Depuis le roi et les princes jusqu'à l'homme de la dernière classe, tous sont égaux; ils vivent de la chair des animaux qu'ils ont abattus; ils les dépouillent et font de leur peau des pelisses. Les plus forts prennent les morceaux les plus gros et les plus gras, les vieillards mangent et boivent ce qu'on leur laisse. Les plus courageux et les plus forts seulement obtiennent chez eux l'honneur et le respect; ils méprisent l'âge et la faiblesse. Si le père meurt, le fils épouse sa seconde femme; lorsqu'un frère meurt, ils en épousent les femmes. Ils n'ont ni noms de famille, ni titres honorifiques. Leurs nombreux troupeaux consistent en chevaux, bœufs, moutons; rarement ils ont des chameaux et des mulets. L'auteur du *Kuang-ju-ki* ajoute encore avec une manière de voir toute chinoise : « Ils font leurs tentes avec une étoffe de laine grossière, ils sont toujours colères et prêts à tuer leurs pères et leurs frères. Ils ont avec leurs femmes des relations avant le mariage. S'ils sont malades, ils font chauffer une pierre, et brûlent eux-mêmes la partie malade. Ils accompagnent, en chantant et en dansant, les corps de leurs morts, et trois ans après ils les recueillent et les brûlent. »

Telles sont les mœurs des *Ta-ta*, tels qu'on les a aussi connus dans l'ouest; quelques traits pourraient aussi appartenir à d'autres peuplades, car le mot *Tatsche* (ou *Pe-ti*) en comprend aussi d'autres, non-seulement tous les Mongoles, comme dans les Annales de Ming (Remusat, Recherches sur les langues tartares, p. 238), mais aussi des peuples turks. Ainsi les Turks de l'Altai (Ungut dans Abulghasi et plus tard Onguiud) ont été appelés *Tatars blancs*; ils se faisaient avec un couteau des incisions dans les joues. On peut ajouter encore les peuples tonguses, qui dans

les auteurs du moyen âge et les missionnaires sont appelés Su-Mongol, c'est-à-dire Su-Moal, *Mongoles d'eau*, Monghal (qui est la manière de l'écrire chez les Arméniens); ils étaient les ancêtres des Mandschures, et chez les Chinois sont appelés *Schul-Tatsche*, c'est-à-dire *Tartares d'eau*, quoiqu'ils n'appartiennent pas à la race des *Ta-ta*, et que dans le système de leur langue ils en soient aussi éloignés que les Turks le sont des *Ta-ta*.

Si les écrivains chinois eux-mêmes procèdent de cette manière, quoique *jamais* (Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 209), avec leur exactitude habituelle, ils ne paraissent avoir appliqué le nom *Ta-ta* ni aux Mandschu, ni à aucun de leurs ancêtres, il est facile de comprendre que les jésuites-missionnaires des dix-septième et dix-huitième siècles aient adopté dans leurs écrits l'expression de *Tartares Mandschoux*; et même, ce qui est foncièrement faux, ils ont compté les Tübétains au nombre des Tartares, et ainsi fait errer tous les écrivains européens jusque dans les temps modernes (Eskire, *Memoir of Sultan Baber*; Londres, 1826, et autres). Ab. Remusat et Klaproth ont le grand mérite d'avoir découvert ces erreurs, ainsi que d'autres, dans l'ethnographie asiatique.

Maintenant il ne se trouve aucune souche importante de *Ta-ta* dans la haute Asie, il ne se trouve plus aucune horde qui s'appelle Mongol, parce que *Ta-ta* et Mongols sont partout répandus. Par l'élévation de Tschingis-khan, les moindres de ces deux classes privilégiées de sa famille furent les dominateurs et les souverains des autres peuplades, de manière que les noms qu'ils avaient glorifiés se partagèrent entre toutes les branches de leurs familles, et même entre beaucoup d'autres qui ne leur appartenaient pas. (Recherches sur les langues tartares, p. 239.)

Pour débrouiller ce chaos de peuples, nous suivrons Ab. Remusat et le savant de Sacy (Journal des savans, 1820), et avec eux nous conserverons l'expression *Ta-ta* ou *Ta-tar* pour le rameau spécial de peuple, identique ou parallèle avec le nom Mongol, aussi bien *avant* que *pendant* et *après* leur domination; car l'encyclopédie chinoise dit expressément (Wangki, Encyclo-

pédie, XIII, p. 19; Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 203; Mémoires relatifs à l'Asie, t. 1.^{er}, p. 462) : les Ta-ta (Ta-tar) habitent dans le désert Schamo, et tous les descendants des Yuan, c'est la dynastie des Tschingis-khanides chassée de la Chine. Au contraire, nous choisissons l'expression *Ta-tsche* pour indiquer le mélange des peuples à l'est, et celle de *Tartar*, *Tartares*, avec la locution corrompue du moyen âge, pour le mélange de peuples dans le sens où le comprend l'Occident. Il faut encore remarquer ce qui suit. Sous le nom collectif Tartar, Tartares, on comprend depuis le moyen âge, depuis le treizième siècle, presque toutes les populations qui s'étendent depuis le Wolga et l'Ural jusqu'à la Chine et au Japon, et depuis le Tibet jusqu'à la mer de Glace. On applique à cette immensité de pays le nom de *Tartarie*, *haute Tartarie*, etc.; toutes les différentes langues, on les comprend faussement dans un *système de langues tartares*, dans lesquelles se trouvent les quatre langues tout-à-fait indépendantes (des Tonguses, des Mongoles, des Turks, des Tübétains) qu'Abel Remusat, dans son ouvrage classique (sur les langues tartares), a fait connaître avec leurs différences linguistiques et historiques. Cet usage est devenu général chez le peuple des écrivains occidentaux depuis que l'armée barbare de l'Asie intérieure, conduite par ces princes tata-mongols, pénétra vers l'Europe, et sous Batu-khan (1240) emporta Kiew-sur-le-Dnepr, Kaminiec-sur-le-Dniester, ravagea Krakau, arriva sur l'Odér et vers la Silésie jusqu'à la bataille de Wahlstatt près Liegnitz (9 Avril 1241). Le roi de Bohême et le prince palatin de Saxe appelèrent au secours; le cri d'alarme pénétra jusque dans le Brabant, dont le duc envoya la lettre à l'archevêque de Paris. La reine-mère Blanche ne put cacher ses craintes à son fils le roi Louis IX, ce à quoi celui-ci, plein de douleur et de confiance en Dieu, lui répondit ces paroles, que tous les contemporains répètent : *Erigat nos, Mater, cœlesto solatium, quia, si perveniant ipsi, vel nos ipsos quos vocamus Tartaros, ad suas tartareas sedes unde exierunt retrudemus, vel ipsi nos omnes ad cælum subvehent* (Matth. Paris.; Londres, 1571, p. 747). Ce jeu de mots (Remusat, Mé-

moires sur les relations politiques des princes chrétiens, etc., 1827), qui était dans l'esprit du temps, était partout répété; on l'a regardé comme la cause de la modification d'orthographe du mot, parce les noms *Tartari*, *Tattari* se conservent dans les chroniques russes; mais l'autre expression s'étendit davantage, appuyée encore par l'empereur Frédéric II, *Tartares*, *Tartarie*. Ainsi s'établit l'usage de les regarder comme un fléau des peuples en rapport avec les démons du Tartare, qui, avec le feu et des tourbillons, pratiquaient des sortilèges dans les batailles (ils avaient de la poudre à tirer); en conséquence on ordonna des jeûnes, des prières, des croisades. Hamacker (*Censuræ in Bibliotheca critica*, etc.; *Lugd. Bat.*, 1825) dit que ce jeu de mots n'était pas la seule cause de ce changement d'orthographe, puisqu'on la retrouve antérieurement et démontrée étymologiquement dans de Nangis, *Ludovici S. annalibus*, p. 203, où il dit: *Illos Tartarinos vocari a regione Tarta, ubi sedes habuerint*. Cette étymologie est pourtant aussi peu fondée que celle du fleuve Tata, donnée par La Croix (*Histoire du Gr. Gengis-khan*; Paris, 1710), et beaucoup d'autres que nous passons ici.

Ce nom collectif *Tartare* a, depuis le moyen âge et aussi dans les deux derniers siècles, fait errer les historiens et les philologues, en l'appliquant comme un nom *historico-ethnographique* à une race de peuples déterminée, et élevant là-dessus leurs hypothèses de généalogies et de parentés de peuples. Des histoires entières et les ouvrages de grands maîtres fourmillent d'erreurs (Bentink, Schlœzer), à cause du défaut de recherches philologiques suffisantes. Les auteurs arabes et persans font généralement la faute d'appliquer à tous les peuples mongols aussi bien que turks, les noms de *Tarka* ou de *Tartar* sans distinction (Renaudot, Erskine). Ainsi Raschid-eddin compte les Tartares Keraït au nombre des Khitans tongusiens, et tous les deux réunis, il les appelle ensuite Turks. Ebn Batuta (1330), comme témoin oculaire, fait une exception; il distingue exactement la race de Tschingis-khan et des Mongoles, qu'il nomme Tatar, d'avec les peuples turks placés sous leur domination. Meris Abulghasi, qui

est même un descendant des Tschingis-khanides, partant de la fausse hypothèse, dit que les Mongoles ont été une seule race avec les Turks (malgré le mérite de ses dates très-positives), et avance autant d'erreurs (Ab. Remusat, *Recherches sur les langues tartares*) qu'il fait de comparaisons de peuples; ses éditeurs sont tombés dans les mêmes erreurs, en prenant pour une langue tartare la langue de l'original dont ils publiaient la traduction, de manière que toutes leurs savantes remarques sont dans le sens de cette erreur.

Une autre confusion, encore plus grande, est résultée de ce que tous les auteurs européens ont nommé *Tartares* les peuples turks qui avaient été, il est vrai, sujets de l'empire des Mongoles et de leurs différentes dynasties dans l'Asie occidentale; ils ont aussi placé les dialectes turks dans la langue tartare que personne ne connaît, et qui ne pouvait être autre que la langue mongole, parce que les *Ta-ta* et les Mongols appartenaient à une même souche. Klaproth a surtout découvert et signalé à diverses reprises la cause de cette erreur, qui subsiste encore (*Asia polyglotta*; Mémoires relatifs à l'Asie; Voyage de Potocki; Tableaux de l'Asie). Il dit : Lorsque Tuschi-khan, fils de Tschingis-khan, fut envoyé pour conquérir le nord-ouest de l'Asie et l'est de l'Europe, là, depuis la moitié septentrionale de la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire et jusqu'au Dnepr, habitaient des peuples d'origine turque, les Kamans, les Petscheneges, une partie des sujets des rois de Bulgarie vers le Wolga, etc. Tous furent sujets du conquérant tartare, qui y fonda le royaume de Kaptshak, s'étendant depuis le Dniester jusqu'au Jemba, et finissant avec les steppes des Kirgises. Les princes de cet empire étaient Tartares, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient Turks (Ebn Batuta). Vers la fin du quinzième siècle l'empire était divisé en plusieurs khanats, parmi lesquels ceux de Kasan, Astrachan et Krim étaient les plus considérables. Les khans (*Könige*, rois) qui les gouvernaient descendaient de Tschingis-khan, étaient Mongoles ou Tartars; mais leur armée était composée d'indigènes et d'anciens habitans turks; l'usage de l'antique langue mongole ou *Ta-ta*

s'était perdu. Ces khanats furent cependant toujours appelés khanats ou royaumes tartares, parce que les chefs étaient des Tschingis-khanides, ainsi que c'était le cas avec Timur Abulghasi, sultan Baber et autres. On disait aussi les royaumes des Tartares d'Astrachan, de Kasan, de Krim, les Tartares nogaiques, etc. Même après la soumission de ces pays aux cæars russes, le nom *Tartare* demeura faussement appliqué à ces habitants, quoiqu'ils fussent Turks, et leur langue même n'était plus appelée langue turque, mais bien tartare.

Que l'on demande à un prétendu Tartare de Kasan ou d'Astrachan, s'il est Tartare, il le niera; son dialecte, il l'appelle toujours *turki* ou *turuk*, mais jamais *tartari*. Se souvenant que ses ancêtres ont été assujettis par les Mongols et les Tatars, ce nom est pour lui outrageant et synonyme de voleur. On retrouve la même confusion à l'égard des prétendues nations tartares jusque dans la Sibérie, au-delà de Tobolsk, Tomsk et Jeniseisk. Tous ces Tartares sont de vrais Turks; ils ne parlent pas les langues mongoles, mais turques. D'un autre côté, comme ces dialectes turks sont pourtant très-différens du turk ordinaire des Turquies d'Asie et d'Europe, Klaproth s'est trouvé contraint de leur conserver le nom de *Turk-Tartare*, et Hamacher (*Bibliotheca critica*) l'approuve en cela. Ainsi, pour suivre les linguistes, nous conservons également pour l'ethnographie cette expression de peuples et langues turks-tartares, afin de les distinguer et des *Turks européens* et des *anciens Turks* des premiers temps dans la haute Asie orientale, auxquels, par exemple, *avant* la domination des Tatars et des Mongols, appartenaient les Hiougene, ainsi que les Hoei-he, dont l'antique langue, le turk-dschagatai (Erskine) dans les écrits de sultan Baber, est aussi différent que leurs mœurs et leur civilisation s'écartent de celles de leurs ancêtres. Nous croyons avoir assez éclairci ce point pour l'usage que nous en ferons ultérieurement dans l'ethnographie.

LORTET.



LÉGENDE DE BOHÈME.

1.

Dans un taillis épais de la Bohème on voyait, il y a quelques centaines d'années, une petite cabane dans laquelle il se passa des choses bien extraordinaires; elle était habitée par une honnête veuve, nommée la mère Josué, qui élevait dans le travail et la pauvreté sa petite fille Adèle, et les deux enfans orphelins de son frère, Henri et Emma: c'étaient trois bonnes petites créatures qui déjà aidaient leur mère dans les travaux du ménage; les jeunes filles travaillaient à l'aiguille, et Henri épargnait à la faiblesse de la bonne vieille le travail pénible du jardin; quelquefois, pour se reposer, il conduisait au pâturage les brebis et les chèvres, dont le lait faisait leur principale nourriture.

Un soir tous les habitans de la chaumière étaient assis devant la porte; la mère disait des contes aux petits enfans, et leur chantait des ballades et des complaintes; elle se félicitait aussi de posséder un toit qui, bien que misérable, les protégeait cependant, lorsqu'un orage violent vint éclater sur la forêt; ils eurent à peine le temps de rentrer bien vite, et lorsque tout tremblant ils furent blottis dans la chambre, des torrens de pluie semblèrent vouloir écraser ce pauvre toit, dont plus que jamais ils sentirent le prix. Le tonnerre roulait et retentissait dans la montagne; la forêt entière semblait être en feu; les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient avec une effrayante rapidité; le petit Henri fut le premier des enfans qui parvint à vaincre sa frayeur, et, comme le seul homme de la famille, voulant sans doute montrer

un peu de courage, il fut se placer à l'étroite fenêtre de la cabane, et se rassurant peu à peu, il finit par admirer le choc des élémens avec une joie et une curiosité enfantine ; bientôt il se retourna vers le coin obscur où les petites filles et leur mère s'étaient réfugiées, et demanda avec vivacité : Mère Josué, qui est-ce qui fait les orages ? — Qui fait les orages ? répondit la vieille ; écoutez, enfans : A plusieurs centaines de lieues d'ici, bien loin, bien loin, il y a un homme qui a toujours été, et qui possède une puissance sans bornes ; son fils habite une grande ville au centre du monde, et c'est lui qui forge les foudres que son père lance du haut d'une montagne dans ses jours de colère. —

A ces paroles, les petites filles se mirent à pleurer ; car il leur sembla voir ce vieillard si vieux, avec une barbe touffue et un regard méchant, qui s'apprêtait à les tuer d'un coup de tonnerre ; le petit Henri lui-même quitta la fenêtre avec inquiétude, et ne voulut plus regarder l'orage. Alors la mère Josué chercha tous les moyens de détruire l'impression fâcheuse qu'avait produite cette fable : elle leur dit que le vieillard n'était pas toujours si méchant, et qu'il avait, au contraire, des jours de grande bonté ; elle leur raconta qu'il avait autrefois répandu la prospérité dans sa famille, qu'elle n'avait pas toujours été réduite à se nourrir du travail de ses mains, et qu'elle espérait bien, avec la grâce de Dieu, retrouver un jour le bien-être qu'elle avait perdu. « Je le désirerais de toute mon ame, pour vous surtout, mes chers enfans, dit-elle en s'adressant aux petites filles ; pour vous, que je ferais élever alors comme vous méritez de l'être, et qui pourriez avoir tous les talens que possèdent les demoiselles de condition. » —

« Mais ne sommes-nous pas assez heureuses ? bonne mère, » répondirent les petites, qui, élevées dans la pauvreté, ne pouvaient se faire aucune idée d'une situation meilleure ; d'ailleurs de semblables récits les intéressaient fort peu, et les trois enfans supplièrent ensemble la mère Josué de chanter leur vieille ballade de *l'homme d'eau*, qu'ils écoutaient tous les jours avec un nouveau plaisir.

La bonne mère voulut bien se prêter à cette fantaisie ; elle

toussa trois fois, se moucha, mit ses lunettes, bien qu'il ne s'agit que de chanter, et que l'on fût dans une obscurité profonde; enfin elle commença ainsi d'une voix nazillarde :

«Mère, dit l'homme d'eau, comment pourrai-je avoir
La fille du hameau, la fillette à l'œil noir?»

Et la mère lui fit un beau cheval d'eau claire,
La selle et les harnais de sable de rivière.

Elle habille son fils en chevalier galant,
Et vers le cimetière il chemine à pas lent.

Attachant son cheval près de la sainte église,
Il veut entrer trois fois, puis trois fois se ravise.

Mais enfin vers la nef chacun le voit marcher,
Alors petits et grands vont bientôt l'entourer.

Et le prêtre à l'autel cria d'un ton sévère :
«Quel est cet étranger qui trouble la prière?»

La fillette sourit, et puis dit à part soi :
«Oh, le beau chevalier ! s'il était là pour moi.»

L'homme d'eau prend un siège, y monte, et dit trois fois :
«Jeune fille, veux-tu me jurer d'être à moi?»

Et du haut de son siège il dit encor trois fois :
«Jeune fille, je t'aime, oh viens, viens avec moi.»

La fillette s'avance, et devant lui, debout,
Répond : «Voici ma main, je te suivrai partout.»

Lorsque la mère Josué en fut à ce verset, il lui sembla qu'un léger coup avait été frappé à la porte de la maison; elle écouta, et n'entendit plus rien; c'était le vent, dit-elle, et elle se remit à chanter :

Lors de la sainte église ils s'éloignent tous deux,
Et sont bientôt suivis d'un cortège joyeux.

Ils vont, toujours dansant, dansant, jusqu'au rivage;
Enfin les voilà seuls, tout seuls pour le voyage.

Jeune fille, un moment, ce cheval est pour moi,
Dit l'homme d'eau, choisis un batelet pour toi.

Comme il disait cela, chaque petit bateau
Se mit à s'agiter, à voltiger sur l'eau.

Et la fillette à peine est dans le batelet,
Qu'il s'éloigne, chavire, enfonce et disparaît.

Dans le pays encore on entend vers le soir
Des cris affreux sous l'eau, des cris de désespoir.

Jeunes filles, craignez de quitter le hameau,
Et de jamais danser avec un homme d'eau.

2.

Quand la mère Josué eut fini, les enfans avaient entièrement oublié l'orage. Tout à coup on entendit frapper à la porte très-distinctement; les deux petites filles en furent tout effrayées et prièrent la bonne vieille de ne pas ouvrir, disant que ce ne pouvait être bien sûrement que l'homme d'eau, ou le méchant vieillard qui faisait le tonnerre; mais Henri, ayant allumé une lampe, fut courageusement demander qui pouvait encore venir à une heure aussi avancée? une voix très-douce répondit! que c'était une voyageuse que la nuit et l'orage avaient égarée dans cette forêt, qu'elle ne demandait qu'un abri pour cette nuit, et qu'elle espérait n'avoir pas compté en vain sur l'hospitalité des habitans de la chaumière. La mère Josué se rendit volontiers à une semblable prière, elle ouvrit la porte, et toute crainte disparut lorsqu'on vit entrer dans la chambre une dame âgée, mais de l'extérieur le plus noble, et d'une figure si gracieuse et si bonne, qu'on se sentait disposé à faire tout ce qui pourrait lui être agréable; mère Josué lui dit tout de suite qu'elle regrettait bien vivement d'être si pauvre, puisque cela l'empêchait de recevoir convenablement un hôte aussi honorable. Henri alluma un feu clair et pétillant pour sécher les beaux habits de la voyageuse, et la petite Emma voulait absolument lui offrir son frugal souper; mais l'étrangère répondit qu'elle n'avait besoin de rien absolument que d'un abri pour la nuit et d'un peu de repos; alors les deux jeunes filles s'en furent préparer un lit avec du foin et des herbes fraîches, et peu après la dame se retira dans la pièce voisine pour y dormir quelques heures.

Le lendemain, quand l'étrangère fut levée, et qu'elle entra

dans la petite chambre où se trouvaient les habitans de la chaumière, ils furent tous éblouis de son aspect : la respectable matrone avait disparu, elle était remplacée par une jeune femme grande et d'une beauté céleste, dont le regard semblait annoncer une nature supérieure; elle portait une robe de soie blanche, et sa tête était ornée d'un voile parsemé de diamans et d'étoiles d'or si brillantes qu'il était impossible de la fixer long-temps; ses manières étaient aussi douces que nobles, et avec un regard plein de bonté, elle s'approcha de la bonne vieille et lui dit :

« Ce n'est pas à une mortelle que vous avez donné l'hospitalité, mère Josué : je suis la fée Silénia, j'ai l'habitude d'éprouver toujours ceux sur qui je veux répandre mes bienfaits. Ici je suis satisfaite de mon épreuve, et la petite Emma surtout a captivé mon attention et mon intérêt en m'offrant de si bon cœur le morceau de pain dont elle avait besoin; qu'elle en soit récompensée par le don que je lui accorde : toutes les fois qu'elle pleurera, que ce soit de chagrin ou de joie, au lieu de larmes, des perles précieuses tomberont de ses yeux, et tous les nouveaux cheveux qui viendront orner sa tête seront en or : mais il vous faudra prendre le plus grand soin de ne jamais la laisser sortir sans voile; si elle avait le malheur de sentir le contact de l'air, vous auriez une fâcheuse transformation à déplorer. »

La bienfaisante fée avait à peine achevé ces paroles, qu'elle disparut au moment où la vieille mère, qui seule les avait entendues, allait se jeter à ses pieds.

Lorsqu'elle fut revenue de son premier mouvement de surprise et de joie, la mère Josué voulut vérifier sur-le-champ si l'on pouvait compter sur les promesses de la fée; elle étendit un grand drap au milieu de la chambre, y fit asseoir la petite Emma et commença à peigner ses beaux cheveux blonds; bientôt le peigne fit tomber autour de l'enfant une quantité de longs cheveux d'or, et la mère se mit à lui raconter comment, grâce à elle, ils allaient tous redevenir riches et heureux; alors Emma, dont le cœur était si bon, se mit à pleurer, et ses larmes de joie rebondissaient dans la chambre en grosses et belles perles.

Depuis ce jour la mère Josué regarda cet enfant comme la source de sa fortune, elle ne voulut pas l'élever en enfant gâté; mais cependant elle recommanda à sa fille et à Henri de ne jamais la contrarier; tous les deux observèrent avec plaisir cette recommandation : Emma était si jolie, si douce et gracieuse, que tous ceux qui la voyaient un instant se sentaient disposés à l'aimer.

Quelque temps après, la mère Josué fut vendre à la ville une quantité de fils d'or et de perles; Elle acheta un superbe voile, sans lequel Emma ne devait plus jamais quitter la maison; ensuite elle étendit un peu son bien, et commença à vivre dans l'aisance et à soigner l'éducation des trois enfans : sa chaumière fut bientôt visitée par beaucoup d'étrangers, auxquels elle vendait ses perles et son or, plutôt que de les vendre aux juifs de la ville, qui ne lui en donnaient pas la moitié de la valeur.

3.

Pendant ce temps-là les deux petites filles étaient devenues de grandes demoiselles, et les richesses de la mère Josué, déjà considérables, faisaient le sujet de tous les commentaires et de toutes les médisances du voisinage; chacun enviait le bonheur dont elle jouissait, et se mettait l'esprit à la torture pour deviner comment elle avait pu l'obtenir : la plupart pensaient qu'elle avait trouvé un trésor, et sous ce prétexte cherchaient à animer contre elle la cupidité du seigneur; d'autres allaient disant partout : Ne soyez donc pas si sots, ne voyez-vous pas que la vieille sorcière a fait un pacte avec Satan, et lui a sans doute livré ses enfans en échange d'une fortune; pourquoi Emma surtout marcherait-elle constamment voilée, si ce n'est qu'elle ne peut soutenir le regard d'un chrétien, et qu'on verrait sans doute sur son front quelque signe de réprouvée; oui, oui, mère Josué n'est qu'une véritable sorcière et doit être brûlée comme telle; enfin, les plus méchans disaient qu'elle trafiquait de la beauté de ses filles, qu'elle recevait une quantité d'étrangers, et qu'on avait remarqué des seigneurs même du voisinage qui passaient des nuits entières dans cette cabane.

La bonne vieille fut malade de chagrin, lorsqu'elle apprit avec quelle rigueur on jugeait sa conduite; et le jeune Henri voulait tuer tous ceux qui osaient, par d'infâmes suppositions, outrager l'honneur de sa sœur bien-aimée. Mère Josué eut beaucoup de peine à contenir son indignation, et à lui prouver qu'il achèverait de perdre Emma, en cherchant à la venger avec éclat; elle essaya au contraire de recevoir tous ses voisins avec bienveillance, espérant qu'avec des procédés gracieux et des manières amicales elle parviendrait à ramener les opinions, à imposer silence aux mauvais discours. Elle vit bientôt qu'elle s'était flattée d'un faux espoir, et que la médisance, qui croît si vite, ne se déracine pas facilement. Cette conviction la dégoûta de son pays natal, et elle se décida à le quitter pour aller s'établir à Prague; cependant, pour ne pas précipiter une aussi importante résolution, elle envoya son neveu Henri dans cette ville, le chargeant d'attendre une occasion favorable pour l'acquisition d'une maison de campagne, à une lieue environ de distance, et de l'avertir aussitôt qu'il aurait trouvé ce qu'elle désirait, afin qu'elle allât le rejoindre avec ses filles.

Ainsi donc Henri partit pour la capitale de la Bohême; c'était un beau jeune homme, aux manières agréables, et il emportait avec lui une quantité d'or et d'argent, ce qui le fit regarder partout comme un jeune homme de haute naissance; on fut même jusqu'à penser que c'était quelque petit souverain étranger qui venait étudier les mœurs des autres pays; il vivait avec les jeunes gens les plus distingués, et devint bientôt l'ami particulier du comte Wenzel de Hasenbourg, un des plus riches et des plus puissans seigneurs du pays. Un soir, dans une conversation intime où les deux jeunes gens s'étaient confiés tous leurs secrets, Henri oublia entièrement la discrétion qu'il avait promise à la mère Josué; il raconta au comte qu'il avait une sœur d'une beauté céleste et qui possédait un don miraculeux; il n'oublia pas même de lui dire qu'elle était obligée de garder constamment un voile, sous peine d'être victime de je ne sais quel malheur caché, si elle se trouvait exposée à l'air.

En faisant ainsi le portrait de sa sœur, Henri alluma dans le cœur de Wenzel un violent désir de posséder cette merveilleuse beauté ; le comte était tenace et absolu dans ses volontés, il pria tout de suite son ami d'aller lui-même demander la main d'Emma à la vieille mère Josué, et de la lui amener lui-même, faisant fort bien entendre qu'il ne pensait pas avoir de refus à craindre. — Ce n'est certainement pas, dit-il encore à Henri, par amour des perles et de l'or que je veux épouser ta sœur ; je possède un comté assez riche pour me mettre à l'abri de tout soupçon à cet égard, mais je ne me suis pas marié jusqu'ici, parce que j'avais juré de n'épouser jamais qu'une femme qui surpasserait en vertus et en beauté toutes les autres femmes : ce miracle ne s'était pas encore présenté, tu viens de me parler de ta sœur de manière à me faire croire qu'elle remplira tous mes désirs ; il faut donc que ce mariage se fasse.

Henri sentit alors, mais trop tard, quelle avait été son imprudence ; il connaissait l'emportement du comte, et savait bien qu'il deviendrait l'irréconciliable ennemi de sa famille, si par malheur il ne convenait pas à Emma. Dans la plus grande inquiétude il fit les apprêts de son départ ; le comte lui donna une voiture fermée avec soin, dans laquelle il devait lui amener sa merveilleuse fiancée, sans la moindre crainte qu'elle pût prendre l'air. Henri partit avec un beau portrait du comte, et bientôt se retrouva dans la chaumière de la mère Josué.

La bonne vieille et les jeunes filles reçurent cette nouvelle avec le plus grand étonnement, et se consultèrent entre elles ; mais bientôt l'ambition et la vanité plaidèrent en faveur du comte : Emma elle-même, la simple et douce Emma ne fut pas insensible au plaisir d'être une grande dame, et le portrait que son frère lui montra, et tout ce qu'il lui dit de la beauté du comte, la persuada facilement qu'elle se sentait toute disposée à l'aimer ; enfin, peu de jours après son arrivée Henri repartit à cheval pour Prague, et fut porter à son ami le consentement de sa sœur. Les dames, n'ayant pu terminer leurs apprêts, ne devaient se mettre en route que la semaine suivante.

4.

Emma, accompagnée de la mère Josué et de sa fille, venait enfin de quitter le toit maternel ; déjà elles avaient fait la moitié du chemin, lorsqu'elles se trouvèrent dans une grande forêt qu'il fallait traverser, la chaleur était étouffante ce jour-là, Emma avait relevé son voile sans danger ; car les glaces de la voiture étaient parfaitement fermées : mais le comte ayant envoyé au-devant de sa fiancée une brillante escorte, afin de traverser plus sûrement la forêt, l'imprudente jeune fille ouvrit précipitamment la portière pour se donner le plaisir de voir tous ces valets ; — hélas ! à peine un rayon de soleil eût-il frappé le visage de la belle fiancée, qu'elle disparut aussitôt, et un canard, tout brillant d'or, s'élança hors de la voiture et s'envola à perte de vue. — Dès que la bonne vieille fut un peu remise de son effroi, une crainte vive se joignit au chagrin que lui causait la perte de sa nièce : elle se représenta le caractère du comte tel que Henri le lui avait dépeint, elle pensa que jamais il ne voudrait croire à cette miraculeuse transformation, et qu'il traiterait cette histoire de fable ; elle se représenta aussi la colère de son neveu, qui lui reprocherait avec raison d'avoir permis à sa sœur de lever son voile ; enfin, elle pensa qu'il ne tenait qu'à elle de conserver le sort brillant qui leur était promis à tous, et de faire jouir sa fille Adèle de l'honneur qui avait été offert à Emma. Personne n'avait remarqué la disparution de la jeune fille, ses habits étaient tous restés dans la voiture comme si elle venait de les quitter elle-même ; il n'y avait pas de temps à perdre, et la mère Josué se décida à exécuter sur-le-champ son projet. — Comme il faisait extrêmement chaud, elle prétexta une sorte d'étouffement, disant qu'elles mouraient de soif toutes les trois, et pria les gens du comte de tâcher de découvrir quelque ferme d'où l'on pût leur apporter quelques tasses de lait : alors, pour faire moins attendre ces dames, chacun des domestiques s'en alla de son côté à la recherche ; pendant ce temps-là la mère Josué, dans la plus grande anxiété, déshabilla elle-même sa fille, la revêtit de la robe et du voile d'Emma, et son avcuglement maternel lui fit espérer que le comte ne se

trouverait nullement déçu dans l'idée qu'il avait pu se faire de l'angélique beauté de sa fiancée. — Quand les valets furent de retour, ils trouvèrent la mère Josué sur la route, et dans le plus grand trouble; elle leur raconta qu'étant descendue de voiture avec sa fille Adèle, et s'étant promenées un instant dans le bois, elles s'étaient tout d'un coup trouvées environnées de plusieurs hommes masqués, et que malgré ses cris ils avaient enlevé sa fille. L'agitation où elle était semblait prouver la vérité de ses paroles, et les domestiques se répandirent dans le bois, pour tâcher de découvrir les malfaiteurs : la pauvre vieille profita de ce moment pour donner quelques instructions à sa fille, sur la conduite qu'elle aurait à suivre pour remplir le rôle d'Emma, et entretenir l'erreur de son mari. Bientôt les domestiques revinrent les uns après les autres; ils n'avaient rien vu, rien entendu, et l'on se remit tristement en route : mais la mère Josué ne voulut pas aller à Prague, elle voulait éviter de voir Henri jusqu'après le mariage, sachant bien qu'elle ne le ferait jamais consentir à une supercherie; elle se fit donc conduire au château du comte, malgré les représentations de ses gens, qui l'assuraient que leur maître attendait sa fiancée à Prague et non pas au Hasenbourg. — Arrivée au terme de son voyage, la mère Josué donna à sa fille une grande quantité de perles et de fils d'or, qui devaient lui servir à simuler une petite récolte journalière, puisque le comte avait été averti de la propriété que possédait Emma. — Ensuite elle confina la pauvre Adèle dans un appartement si sombre qu'on ne pouvait s'y reconnaître qu'à la voix. La conscience tourmente tellement ceux qui ont fait une démarche peu loyale, qu'il semblait à la mère Josué que jamais elle ne prendrait assez de précautions pour cacher son mensonge; il fallut pourtant se décider à avertir le comte de leur arrivée: il accourut accompagné de Henri, ce qui déconcerta un peu la pauvre femme, cependant il n'est pas difficile d'abuser un jeune homme confiant et léger; la soi-disant Emma se plaignit d'une indisposition qui la forçait à garder le lit : Henri ne la vit que de loin et voilée, et comme il avait affaire à Prague, il repartit sans avoir vu sa sœur. — Le même

prétexte servit pour le comte, et malgré le désir ardent qu'il avait de voir sa fiancée, il se résigna de bonne grâce à cette petite contrariété; le plus bel appartement du château fut préparé pour la future comtesse et pour sa mère, qui, toujours plus embarrassée de la responsabilité dont elle s'était chargée, remettait de jour en jour le mariage en éternisant la maladie de sa fille aux yeux du comte. Il avait la délicatesse de ne pas se plaindre, et de ne voir sa fiancée qu'une fois par jour, dans l'obscurité et à travers un voile épais.

5.

Dans les premiers jours de leur arrivée, la mère Josué s'était bien vu forcée de raconter au seigneur Wenzel de quelle manière on lui avait enlevé sa fille. Le comte l'avait beaucoup plaint d'avoir eu le malheur de perdre ainsi son unique enfant, et comme il en était la cause involontaire, il avait tâché de lui adoucir ce chagrin par mille sortes de bontés et de preuves d'affection; mais ensuite il en vint à s'impatisser des éternels délais que la vieille mère apportait à son mariage. Il commençait à la soupçonner de mauvaise volonté, et résolut d'éclaircir cette affaire; aussitôt il se rend chez sa fiancée sans y être attendu; au lieu de la trouver dans son lit, il la voit travaillant sans voile auprès d'une fenêtre. « Oh, que je suis heureux! s'écria-t-il, vous êtes donc tout-à-fait remise, mon Emma? » et prenant Adèle dans ses bras, il couvrit ses lèvres de baisers. — La mère Josué entra au même instant dans la chambre, et lui fit les plus vifs reproches sur son imprudence. « Vous en porterez la peine le premier, lui dit-elle, la liberté que vous venez de prendre a détruit en grande partie la beauté d'Emma. » — Le pauvre comte regarda sa fiancée, et réellement il vit que ce n'était pas un miracle de beauté: jusqu'alors il n'avait pas songé à mettre en doute son éminente supériorité; mais dès ce moment il se repentit de s'en être entièrement rapporté à l'admiration fraternelle de son ami, et il aurait même sur-le-champ retiré sa parole, s'il ne s'était pas reproché d'avoir, comme le disait mère Josué, enlevé lui-même une partie

de cette beauté. Mais cette pensée le décida, au contraire, à conclure tout de suite son mariage; seulement au lieu de célébrer ses noces par des fêtes splendides, comme il en avait eu l'intention, il se maria sans même se donner le temps de faire prévenir Henri, qui était encore à Prague, et passa trois journées entières seul avec sa chère moitié. Pendant ces longues journées il eut tout le temps de s'apercevoir que l'esprit d'Emma était loin d'être aussi aimable qu'on le lui avait dit, et il trouva même que son caractère n'était pas des plus doux. Aussi lorsque, trois jours après son mariage, le comte fit une promenade à Prague, il fut trouver son beau-frère, et lui demanda quels étaient les motifs qui avaient pu le porter à le tromper ainsi; que sa sœur n'était, certes, ni belle, ni douce, ni spirituelle, et ne possédait absolument d'autre vertu que les perles de ses yeux et l'or de sa chevelure.

Henri écoutait dans le plus grand étonnement, car il savait fort bien qu'Emma était la plus jolie femme de la Bohême, et peut-être du monde entier; aussi, oubliant qu'il avait affaire au plus puissant seigneur du pays, il lui répondit avec fierté et dans les termes les plus secs. Alors le comte entra dans une violente colère, et, faisant saisir Henri par ses hommes d'armes, on l'emmena au château à la suite de son ancien ami, qui le fit jeter dans un cachot.

On voit encore aujourd'hui au Hasenbourg une tour ronde et très-élevée; on y arrivait par une route souterraine et tortueuse, partant de l'intérieur du château. Cette tour n'avait qu'une seule fenêtre, par laquelle on faisait passer au prisonnier le peu de nourriture qu'on lui accordait; mais en haut elle était entièrement ouverte, la pluie et les orages venaient y poursuivre le malheureux patient, à qui l'on ne donnait pas même un peu de paille pour s'y reposer la nuit. C'est dans ce réduit que le pauvre Henri fut descendu avec des cordes par l'ouverture d'en haut. Il demandait à tout le monde quel était son crime pour être traité d'une manière si cruelle? et personne ne pouvait lui répondre, car personne n'en savait plus que lui.

Mère Josué, qui tous les jours tremblait pour sa sûreté et celle

de sa fille, apprit le malheur de Henri avec une sorte de plaisir, parce que, supportant à lui seul toute la colère du comte, il la préserverait sans doute du sort qu'elle redoutait. Ainsi cette femme qui avait tant aimé les enfans et les avait élevés à la sueur de son front, devenait à la fois cruelle, fourbe et dénaturée par les conséquences d'une seule action hors de la ligne du devoir.

Et pourtant le règne de cette mère coupable approchait de sa fin ; la provision de perles et de fils d'or qu'elle avait amassée, quelque grande qu'elle fût, devait finir cependant, et alors le comte découvrit entièrement le mensonge ; mais croyant toujours que Henri en était le principal auteur, il le condamna à passer le reste de ses jours au fond du cachot.

Dès-lors le comte traita son épouse avec la plus grande indifférence, et bientôt avec mépris ; il s'absentait pendant des mois entiers, s'amusant à la ville, ou visitant parmi les seigneurs du voisinage tous ceux qui aimaient le plaisir, la table, la chasse. Quand il revenait chez lui, il y amenait toujours une société aussi bruyante que peu honorable, et reléguant sa femme et mère Josué dans le coin le plus éloigné et le plus solitaire du château, il faisait préparer de grandes fêtes dans ses appartemens ; puis il passait toutes les nuits à danser et boire avec des femmes de mauvaise vie.

6.

Ainsi la pauvre Adèle expiait par d'amers chagrins la faute à laquelle elle avait participé ; et souvent dans l'insomnie de ses longues nuits, écoutant le bruit des danses et le désordre du château, elle reprochait hautement à sa mère de l'avoir entraînée dans ce précipice. Mille fois elle voulut se jeter aux pieds du comte, et lui avouer la vérité toute entière, en lui expliquant tout ce qui pouvait atténuer leurs torts, et surtout en prouvant l'innocence de Henri, qui souffrait si injustement pour elles ; mais jamais elle ne put obtenir de son époux un moment d'audience, il ne lui était plus permis de quitter son appartement, et cette espèce de captivité devint de jour en jour plus rigoureuse.

Le pauvre Henri, de son côté, languissait dans la tour, se

creusant la tête pour chercher à quoi il pouvait attribuer ce cruel traitement, et pensant avec amertume que sa sœur ignorait probablement son sort, ou bien que, si elle le savait, il ne lui était pas permis d'y porter aucun adoucissement, « et pourtant, se disait-il, si ma bonne Emma était libre et maîtresse dans ce château, elle tâcherait certainement de s'informer de mon sort, et trouverait toujours moyen de me faire parvenir quelque consolation; mais hélas! peut-être ma pauvre sœur est-elle aussi malheureuse que moi. » Et Henri pleurait à cette pensée; mais bientôt il reprit courage, et regardant la petite portion de ciel étoilé qu'il pouvait apercevoir au-dessus de sa tête: « Ma religion m'ordonne de ne jamais désespérer, dit-il; tâchons de souffrir avec patience, et si ma pauvre sœur est malheureuse, Dieu peut-être m'appellera un jour à changer son sort, ou du moins à l'améliorer. » Alors il se mit à genoux et fit une fervente prière. Comme il se relevait, il faisait déjà tout-à-fait nuit, et il entendit au-dessus de lui une voix très-douce qui chantait ainsi :

Au pied d'un saule une pauvre étrangère
Chante le soir, seule sur le gazon ;
Aux accens de sa voix légère
Le vent se tait dans le vallon.

Le ruisseau qui fuit et murmure
Semble couler plus lentement,
Et tout paraît dans la nature
S'intéresser à son tourment.

Son cœur brisé par la souffrance,
Qui le poursuit à tous momens,
N'a plus qu'une seule espérance ! —
Faudra-t-il attendre long-temps?

Henri reconnut parfaitement la voix d'Emma, et cette romance mélancolique de sa sœur bien-aimée semblait vérifier les sentimens qu'il venait d'avoir sur sa situation.

« Oh! je reconnais ma chère Emma, lui dit-il, et je comprends aussi ses plaintes; le cruel qui me retient ici ne l'aura pas épargnée, sans doute. Mais n'a-t-elle jamais pensé qu'elle avait un frère qui

l'aime, et qui ne désire la liberté que pour la protéger contre son tyran ? »

« J'étais loin d'imaginer ton sort, pauvre frère, dit Emma, je ne l'apprends que par hasard, et je n'ai pas d'autre tyran que la fée qui fut ma bienfaitrice. »

A ces mots le jeune homme leva la tête; car cette voix faible et douce semblait venir du ciel, et à la lueur d'un beau clair de lune il vit un canard voler entre les créneaux de la tour; toutes ses plumes étaient d'or brillant, et son cou était entouré d'un rang de perles fines. Henri ne comprit pas d'abord quel rapport il pouvait y avoir entre cette apparition et la conversation qu'il venait d'avoir, lorsqu'il vit et entendit distinctement le canard qui lui disait :

« Tu ne me reconnais donc pas, Henri? ta malheureuse sœur te serait-elle devenue étrangère? »

« Je reconnais parfaitement ta voix, répondit-il encore; mais que veux dire cela, grand Dieu! serait-ce toi, ma sœur? toi, sous une semblable forme? »

Alors Emma lui raconta ce qui lui était arrivé dans la forêt; elle lui dit que depuis ce malheureux changement elle venait toutes les nuits voler autour du château, dans l'espoir d'y entendre la voix de quelqu'un de ses amis; qu'elle avait en partie deviné la triste situation d'Adèle, et que ce soir pour la première fois elle avait entendu la voix de Henri, s'adressant au Ciel d'une manière qui avait fait battre son cœur de plaisir; qu'alors elle avait résolu de lui parler, mais sans l'effrayer cependant par une trop brusque révélation.

« Oh mon Dieu! avons-nous été assez punis d'un mouvement d'orgueil et d'ambition? ajouta la pauvre Emma; de quel bonheur n'aurions-nous pas joui, si nous étions tranquillement restés dans la classe où nous étions nés, et que dans une agréable campagne nous eussions goûté tous ensemble les biens et les richesses que la fée nous avait accordés. Mais non, j'ai été séduite, moi, par le titre brillant de comtesse; la mère Josué, plus coupable encore, a voulu faire profiter sa fille d'un sort qui n'était

pas pour elle; et toi, pauvre frère, tu as été le plus malheureux de nous tous, car tu as payé bien chèrement le tort léger d'avoir trop parlé de ta sœur.»

Emma pleura avec amertume sur le sort de son frère, et ses larmes, tombant au fond de la tour, vinrent rouler en perles précieuses jusqu'aux pieds de Henri; ensuite, secouant ses ailes, il en tomba des pierreries de toutes les couleurs qui brillaient sur le sol de la triste prison, comme si elle voulait laisser à son frère un simulacre d'elle-même.

Pendant toute la nuit ils s'entretenaient ensemble, Henri ne pouvant se consoler d'avoir été par son indiscretion la première cause de tant de malheurs; Emma cherchant à consoler son frère et à lui donner l'espoir d'un meilleur avenir; mais au premier rayon du jour, et après avoir promis de revenir toutes les nuits, le canard d'or s'envola de la tour avec la vitesse d'une hirondelle.

7.

Emma tint fidèlement sa parole, tous les soirs elle revenait à la même heure, et causait avec Henri jusqu'au matin : ces visites rendaient le courage au prisonnier; il ne rêvait qu'au moyen de se justifier aux yeux du comte, et d'améliorer autant que possible le sort de la pauvre Emma, qui pouvait d'un moment à l'autre devenir victime de quelque chasseur, ou de quelque avare séduit par la richesse de son plumage; un jour surtout, il était décidé à demander à sa sœur la permission d'avertir le comte de ses visites, et de lui révéler sa métamorphose; il voulait mettre un billet à son adresse dans le panier que l'on descendait tous les soirs par une meurtrière de la tour, et qui contenait le peu d'alimens qu'on accordait au prisonnier; mais ce jour-là Henri attendit en vain le canard d'or, il ne revint pas non plus les jours suivans, et le pauvre frère, désolé, pensa qu'on avait tué la malheureuse Emma.

Un soir qu'il déplorait encore avec amertume la triste destinée de sa sœur, il entendit pour la première fois, depuis le jour de son emprisonnement, quelques pas d'hommes en dehors du ca-

chot, bientôt les gonds et les verroux de la double porte en fer furent tournés avec bruit, et le gouverneur du château vint annoncer lui-même à Henri sa liberté et le retour des bonnes grâces du maître : aussitôt il fut reconduit dans l'appartement qu'il avait occupé dans des temps plus heureux, et toutes ses questions reçurent aussi peu de réponse que celles qu'il avait adressées le jour de son arrestation ; mais dès que les gardes et les domestiques l'eurent laissé tout seul, le comte Wenzel entra dans sa chambre, l'embrassa tendrement et le supplia de lui pardonner l'erreur dont il avait tant souffert. — J'en ai souffert cruellement moi-même, ajouta le comte ; il m'était bien pénible d'être obligé de haïr mon ami ; mais je ne pouvais attribuer qu'à une basse cupidité les mensonges et les fourberies dont je te croyais coupable envers moi, et toute mon amitié s'était tournée en haine : maintenant il faut te raconter ce qui m'a éclairé sur ton compte. — Il y a déjà plusieurs jours que le geolier vint m'avertir que toutes les nuits un canard dont toutes les plumes étaient d'or, s'entretenait avec le prisonnier ; je me moquai de lui ; il insista beaucoup, et me pria de venir vérifier le fait moi-même. En effet, la nuit suivante je montai jusqu'aux créneaux de la tour, je me cachai dans de grandes herbes, et bientôt je vis ta sœur sous la forme d'un beau canard éblouissant d'or et de pierreries ; je l'entendis causer avec toi, comme on me l'avait rapporté, et votre conversation m'apprit de quelle manière honteuse nous avions été trompés tous les deux ; toi, en croyant toujours voir ta sœur dans la femme voilée qu'on m'avait fait épouser, et moi, en épousant la personne du monde la plus ordinaire, au lieu de la noble et divine beauté qui m'avait été promise ; mais ce qui me fit le plus de peine surtout, ce fut l'erreur qui m'avait porté à t'accuser et à te faire souffrir si injustement ; peu s'en fallut que dans mon repentir je ne descendisse moi-même dans la tour pour aller te délivrer ; mais je mourais d'envie de posséder ce précieux canard, je résolus de l'avoir à tout prix, et je me retirai sans bruit pour aller faire les préparatifs nécessaires.

La nuit suivante j'appostai sur le glacis qui touche à la tour,

une douzaine de mes valets les plus adroits, et les plus alertes; ils trouvèrent en effet l'oiseau merveilleux, mais lorsqu'ils l'eurent pris, et qu'ils voulurent me l'apporter, le canard d'or s'échappa à travers les barreaux de la cage, et s'envola à une telle hauteur qu'ils l'eurent bientôt perdu de vue : depuis ce jour il n'est plus revenu, en vain j'ai fait dresser des pièges, des filets, tous les appareils de chasse aux oiseaux; mais je crains bien que nous ne l'ayons effrayé pour toujours.

Henri répondit qu'il le craignait encore davantage; mais voyant le chagrin que cette supposition faisait au comte, il changea de conversation, embrassa cordialement son ami, et lui pardonna de bon cœur la triste captivité qu'il avait soufferte.

Le canard d'or ne reparaisait pas, et le comte partageait la vive inquiétude qu'éprouvait Henri : « Si ta pauvre sœur revenait te voir en secret, lui dit-il un jour, je t'en supplie, promets-moi d'employer toute l'influence que te donne ton amitié pour l'engager à demeurer ici avec nous. » Si une cruelle destinée m'a privé du bonheur de la posséder comme épouse, ne peut-elle du moins, sous quelque forme qu'elle soit, venir habiter mon château, je lui ferais préparer un des plus beaux appartemens, et peut-être cette fée sévère se laissera-t-elle toucher par ma douleur et mon amour, peut-être rendra-t-elle enfin à Emma sa première beauté.

Henri promit à Wenzel de faire ce qu'il désirait lui-même autant que le comte; mais en vain il se mettait tous les soirs à la fenêtre, afin d'être aperçu du canard d'or, s'il était dans les environs; en vain il faisait toutes les nuits des promenades dans la campagne, appelant de temps en temps sa sœur par les noms les plus doux; rien ne répondait à son appel, ni à ses espérances. — Sur ces entrefaites la comtesse Adèle vint à mourir, le mépris de son époux et les remords de sa conscience avaient depuis long-temps altéré son humeur et sa santé; une sorte de consommation la conduisit au tombeau. — Aussitôt après la mort de sa femme, le seigneur Wenzel envoya la mère Josué dans un vieux et triste château, situé dans la partie la plus sauvage de ses domaines, et lui défendit de jamais en sortir.

Le comte et Henri vivaient ensemble dans la plus grande intimité, mais tristes, et tous les jours espérant qu'une visite du canard d'or viendrait les consoler. Un jour le comte étant allé à Prague pour quelques affaires, Henri se trouvait tout seul après le dîner dans la salle à manger; il pensait avec mélancolie au triste sort qui avait poursuivi ceux qu'il avait aimés dans son enfance; il pensait surtout à cette sœur si douce et si belle, qui n'avait pas un reproche à se faire, et qui cependant avait été le plus sévèrement traitée; il maudissait la fée, l'accusait de méchanceté, d'esprit de vengeance, de ces torts, enfin, qu'on ne pardonne pas à de simples mortels, et dont les êtres supérieurs devraient être exempts. La fenêtre était ouverte, le jour tombait, et un rayon de la lune venait déjà le remplacer; Henri, assis près de la table, se levait pour aller respirer l'air du soir, lorsqu'un oiseau vint s'abattre devant lui, et se mit à becqueter les miettes de pain qui s'y trouvaient encore. — C'était le canard d'or. — Enchanté, ravi, Henri se rasseoit sans oser faire un mouvement, dans la crainte de l'effrayer; puis, se rassurant peu à peu, il ose enfin caresser avec sa main les plumes brillantes de la pauvre Emma, et lui demander pourquoi elle l'a abandonné si long-temps.

Alors Emma se plaignit avec amertume de la grossièreté avec laquelle les gens du comte avaient voulu la mettre en cage; elle assura Henri que, si cela arrivait encore une fois, elle ne reparaîtrait jamais plus dans les environs du château. « J'ai passé huit jours sans oser retourner à la tour, dit-elle, et quand je me décidai à y revenir, tu n'y étais plus; alors j'employai une partie de mes nuits à observer ce qui arrivait ici : je fus témoin de la mort d'Adèle; perchée derrière une de ses croisées, je veillai et pleurai mon amie d'enfance, celle qui a payé bien cher la faiblesse d'avoir consenti au projet de sa mère; je te vis aussi, mon bon Henri, et depuis je n'attendais, pour venir te voir, qu'une absence de ce comte que je n'aime pas, puisqu'il a fait mourir Adèle de chagrin et qu'il voudrait me mettre en cage.

Alors Henri lui raconta tout ce que son ami l'avait chargé

de dire à Emma, et la pria beaucoup d'accepter les propositions du comte; mais à peine le canard d'or eût-il entendu ces paroles, qu'il s'envola rapidement et ne revint plus.

Désolé du mauvais succès de sa mission, le pauvre Henri se promenait à grands pas dans la salle, ne sachant nullement s'il devait rendre compte à Wenzel de cette visite; connaissant son caractère altier et irritable, il se disait avec raison que le comte s'offenserait d'un refus, et que dans son désir de posséder le canard d'or, il l'éloignerait à jamais du château, en cherchant à l'y retenir de force. Cette dernière réflexion le détermina à ne rien dire au seigneur Wenzel, mais celui-ci arrivait justement de la ville au moment où l'oiseau brillant s'envolait de la salle à manger et traversait la cour; il monte rapidement les escaliers, entre dans la salle plein d'impatience, et voyant que Henri ne lui parlait de rien, il le traita en lui-même d'ami faux et trompeur; mais cachant bien son ressentiment, il se promit de ne mettre personne dans sa confidence sur les moyens à employer pour se procurer le canard d'or.

Le comte attendit long-temps, long-temps; il faisait tous les soirs la ronde du château, se cachait près de l'appartement de Henri, et pendant près d'un mois il n'aperçut pas l'objet de ses recherches constantes; enfin, un jour, à une heure inaccoutumée, il vit briller aux rayons du soleil le plumage d'or de l'oiseau précieux, qui voltigeait timidement entre les arbres de la cour, et semblait craindre d'être aperçu: il cherchait à s'approcher peu à peu de la chambre de Henri, et lorsqu'il y fut entré, le comte retourna bien vite dans le château, ordonna à quelques valets de prendre une échelle et de fermer doucement la fenêtre de cette chambre; puis il ouvrit brusquement la porte, la referma sur lui, et chercha à s'emparer du canard d'or; mais le pauvre oiseau, tout effrayé, fit plusieurs fois le tour de l'appartement en volant à la hauteur du plafond, et finit par s'échapper par le trou de la serrure.

8.

Henri fut vivement affligé de cette nouvelle violence du comte, il craignit d'avoir vu sa sœur pour la dernière fois, puisqu'elle lui avait dit elle-même que, si on cherchait encore à s'emparer d'elle, elle s'éloignerait du château pour toujours; dans son chagrin il fit au seigneur Wenzel d'amers reproches, qui lui furent rendus avec usure, et les deux amis se quittèrent encore une fois tout-à-fait brouillés.

L'habitation du Hasenbourg devenait tous les jours plus insupportable à Henri; sans espoir d'y revoir sa sœur, ennuyé de l'humeur du comte, et triste et malade lui-même, il résolut de voyager pour se distraire, et abandonna bientôt ces lieux, qui ne lui offraient qu'un présent désagréable et de pénibles souvenirs. Un jour dans le cours de son pèlerinage il traversait une forêt de sapins, le temps était sombre, le tonnerre commençait à gronder dans le lointain, mais l'air était si calme, si doux, si parfumé, que Henri ne put résister au plaisir de se reposer un instant; il attacha son cheval à un arbre, s'étendit sur le gazon et se livra bientôt à de mélancoliques rêveries, dans lesquelles revenait toujours le souvenir de sa sœur; il demandait au Ciel, pour la vingtième fois peut-être, pourquoi cette jeune fille, qui n'avait jamais offensé personne, devait souffrir comme si elle était coupable; il cherchait à se rendre raison de la conduite de la fée, lorsqu'il vit à travers le feuillage une femme belle et jeune, assise à peu de distance de lui; elle semblait préoccupée, et se mit à chanter ces paroles d'une voix douce et triste:

Mon Dieu, mon Dieu, qu'il faut souffrir,
Quand par malheur on doit punir.

On croit mon sort digne d'envie,
Ma puissance est grande ici-bas;
Dispensant les faveurs que le Ciel vous dénie,
Je puis, et pour toujours, rendre heureuse la vie
Du pauvre qui ne se plaint pas.

Mais, oh mon Dieu! qu'il faut souffrir,
Quand par malheur on doit punir.—

Il est des épreuves amères
Pour faire des saints dans le ciel ;
Pour le coupable il est des châtimens sévères ,
Qui, soufferts dans ce monde, épargnent à vos frères
La mort de l'ame ou l'enfer éternel.

Mon Dieu, mon Dieu, qu'il faut souffrir,
Quand par malheur on doit punir.

Henri écoutait avec attention, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue, et qu'il l'avait entendue autrefois, dans son enfance; l'ombre de la forêt, ce temps d'orage, la présence de cette femme, tout lui rendait le souvenir d'une soirée qui avait vivement frappé sa jeune imagination, et quand la belle dame se leva comme pour venir lui parler, il reconnut parfaitement la fée qui, un jour, avait accordé à sa sœur des dons si brillans, et puis l'avait condamnée à un si triste sort.

Henri, dit la fée d'un ton doux, mais sérieux, pourquoi as-tu quitté le Hasenbourg au moment où tu pouvais peut-être réparer tout le mal que tu as fait à la pauvre Emma par une coupable indiscretion? tu as souffert pour cette faute, je le sais; mais il ne suffit pas de souffrir, il faut encore réparer quand on le peut? pourquoi n'as-tu pas cherché à rendre le comte meilleur, à l'engager à mener une vie plus régulière : déjà il commence à rougir de ses vices; va, cours le fortifier dans son repentir, et pour prix de tes soins, bientôt peut-être ta sœur bien-aimée ira demeurer avec vous.

A ces mots la fée disparut. — Henri sauta sur son cheval, et reprit à francs étriers la route du château : quand il y arriva, il se vit entouré d'une foule de domestiques, qui lui dirent que leur maître était véritablement malade; que lorsqu'il avait appris le départ de Henri, il était devenu sombre et inquiet, puis bientôt s'était vu forcé de garder le lit, qu'il n'avait pas quitté depuis.

Le bon Henri se faisait mille reproches d'avoir abandonné Wenzel dans le moment où il avait peut-être le plus besoin de son amitié; il courut vers son appartement, et le trouva en effet

fort agité : le comte avait la fièvre, et dans l'exaltation de ses pensées ne parlait que d'Emma, du canard d'or; du malheur qu'il avait eu de ne pas épouser la femme qu'il aurait tant aimée; de la sottise avec laquelle il avait effrayé l'oiseau qu'il aimait déjà tant, et qui avait engagé Henri, son meilleur ami, à le laisser tout seul, triste et malade, dans son vieux château.

Lorsque Wenzel fut un peu plus calme, Henri essaya de lui parler, se fit reconnaître, et tâcha de le consoler et de lui rendre courage, en lui racontant l'apparition de la fée, et lui faisant part des espérances qu'elle lui avait données. Alors le comte embrassa son ami, en lui faisant de légers reproches d'avoir voulu s'éloigner de lui; ensuite il prit Dieu à témoin, que si jamais il retrouvait Emma, il jurait de renoncer à ses erreurs, et de les expier par la conduite la plus convenable, et les soins qu'il mettrait à réformer son caractère; qu'il avait déjà commencé à vivre d'une manière plus honorable, mais que, si Emma était auprès de lui, il serait encouragé dans ses efforts par l'espoir qu'un jour elle pourrait redevenir ce qu'elle avait été, et qu'alors il serait digne de la posséder comme épouse.

A peine achevait-il ces mots, que la fenêtre de la chambre s'ouvrit d'elle-même, et le canard d'or, entrant rapidement, vint, sans donner le moindre signe de crainte, se poser sur le dos d'un fauteuil.

« C'est la dernière fois que vous me voyez sous cette forme, dit-il, car mon temps d'épreuve est fini, et la bonne fée me promet le bonheur de passer ma vie auprès d'un époux estimable. »

Alors toutes les plumes de l'oiseau tombèrent ensemble sur le plancher; son bec long et jaune s'arrondit et forma un menton blanc et gracieux, et une jolie bouche rose ornée de deux rangées de perles; ses petits yeux ronds devinrent deux grands yeux noirs, brillans et doux, et ce changement fut aussi prompt que l'éclair. A peine avait-on cessé de voir l'oiseau, qu'une jeune femme d'une merveilleuse beauté se trouvait à sa place; elle était habillée d'une brillante étoffe d'or, et portait des ornemens en pierres précieuses et en perles blanches. La splendeur de ses vête-

mens ne pouvait être effacée que par l'éclat de ses charmes, et le bonheur de se trouver réunie à son frère et à son époux lui fit répandre de douces larmes, qui roulèrent en perles à ses pieds.

A cette vue le comte oublia tous ses maux ; dans un transport de reconnaissance il se prosterna devant Dieu, et promit à sa jeune épouse amour et protection jusqu'à la mort.

En ce moment et sans qu'on eût entendu le moindre bruit, la fée Silénia se trouva au milieu de l'appartement. « Je ne viens pas, dit-elle, retirer les dons que je fis autrefois à Emma, je veux seulement les changer un peu ; elle pourra désormais s'exposer à l'air sans danger ; mais aussi les larmes de bonheur qu'elle versera seront les seules qui soient changées en perles : quand elle pleurera de chagrin, ses larmes, au contraire, deviendront autant de scorpions, qui poursuivront tout le monde. C'est donc à son époux à lui éviter tout sujet de peine, dont il serait le premier à souffrir. »

Le comte allait répondre à la fée que l'étude de toute sa vie serait de rendre son Emma heureuse ; mais avant qu'il eût eu le temps de parler, elle avait déjà disparu.

Les noces de Wenzel et d'Emma eurent lieu peu de jours après ; elles furent célébrées avec une magnificence dont on n'avait pas encore vu d'exemple chez les seigneurs de la Bohême. La jeune comtesse n'oublia pas la mère Josué, elle la fit revenir auprès d'elle ; mais, affaiblie par l'âge et les chagrins, celle-ci mourut au bout de quelque temps. Henri ne voulut jamais se marier ; il vécut auprès de sa sœur chérie et de son beau-frère, éleva leurs enfans, et tous les trois, constamment heureux et unis, atteignirent ensemble l'âge le plus avancé.

(Böhmische Sagen von A. Gerle.)



JEAN FAUST

(Johannes Faust),

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR CH. DE HOLTEI.

PERSONNAGES.

Le duc de Parme,
La duchesse,
ANTONIO,
Trois domestiques de la cour,
La comtesse HÉLÈNE,
Courtisans,
Le docteur JEAN FAUST,
CHRISTOPHE WAGNER, son famulus,
MARGUERITE RUDOLPHE, servante de Faust,
RUDOLPHE, garde de nuit, père de Marguerite,
PHILIPPE, apprenti orfèvre,
URSULE STAARIN, vieille fille,
Deux conseillers de Wittenberg,
Officiers de justice, gardes, geoliers, etc.
Le diable VOLAND,
Le diable AUERHAHN,
Apparitions; Furies.

Le premier et le troisième acte se passent à Wittenberg; le second, à la cour de Parme.

PREMIER ACTE.

PREMIÈRE SCÈNE.

(Une chambre étroite et gothique. A gauche, dans le fond, une fenêtre, à droite une porte. Plusieurs armoires; dans l'une on aperçoit un squelette; dans l'autre, des fioles. Une cassette en fer; deux vieux meubles. C'est le soir.)

(MARGUERITE est occupée à nettoyer la chambre. WAGNER entre.)

WAGNER. Eh bien ! Marguerite, vous êtes contente que le docteur soit sorti. Vous pouvez tout à votre aise nettoyer et frotter.

MARGUERITE. J'essuie seulement la poussière. Je ne touche pas aux papiers; car je sais que le docteur n'aime pas qu'on y mette la main. L'ordre pour lui, c'est le désordre.

WAGNER. C'est cependant, sur ma parole, une brave et honnête fille. Voilà huit jours qu'elle est dans cette maison, et elle sait s'y conduire comme si elle y était née. Quand je pense à ces sottes créatures qui sont venues avant elle....

MARGUERITE. Ma tâche est facile.

WAGNER. Oui, elle est facile pour vous; car tout réussit entre vos jolies petites mains. En vérité, on dirait que ces vieux meubles ont de la vie, et qu'ils se plaisent à être touchés par vous; car jamais je ne les ai vus si beaux, ni si brillants.

MARGUERITE. Allons, M. Wagner, ne venez pas me faire peur avec vos étranges discours. Quand je suis seule ici le soir, je ne sais quel frisson me saisit. Voyez donc comme l'Elbe bouillonne, et comme la lune y projette sa lueur pâle. Jamais je ne puis jeter les yeux sur ce fleuve sans être effrayée.

WAGNER. Pourquoi donc ? L'Elbe est, à la vérité, un peu large près de Wittenberg; mais il n'y a pas un fleuve plus inoffensif en Allemagne.

MARGUERITE. C'est que cette maison est si drôlement située. Si vous regardez de ce côté, vous voyez de l'eau, et de l'autre côté encore de l'eau. Je me trouve si triste, si isolée !

WAGNER. Isolée ! Mais c'est vous qui animez toute cette demeure.

MARGUERITE. M. le docteur ne me semble pas être du même avis que vous. Il a toujours le visage sombre. Depuis que je suis ici, il ne m'a pas encore donné un seul regard, ni adressé une fois la parole.

WAGNER. Oui, mon enfant, c'est là sa manière d'être. Il se jette dans ce fauteuil, se met à rêver, et oublie le monde entier. Pendant le jour il ne sort pas. Il ne voit personne depuis long-temps. Seulement le soir il va se promener aux bords de l'Elbe, et il devient toujours plus triste. Jamais on ne le verra regarder une femme. Il n'y a point de femme pour lui.

MARGUERITE. Mais c'est là une triste existence.

WAGNER. Il court après la science ; c'est là sa bien-aimée. Il étudie la chimie, la physique. Quand nous sommes dans son laboratoire, et que je lui présente les creusets, les tuyaux, son visage s'anime, son œil étincèle, ses cheveux se dressent sur sa tête. Il grandit tout à coup et sa voix est plus forte. C'est un tout autre homme. Je ne pourrais pas trouver un grand plaisir à tous ces appareils de science ; mais j'éprouve le même enthousiasme quand je suis près de vous.

MARGUERITE. Oh ! monsieur Wagner, je vous prie...

WAGNER. Non, ma petite Marguerite, je ne puis faire autrement. Tu m'as complètement subjugué. Donne-moi ta main.

MARGUERITE (*se retirant en arrière*). J'ai déjà ce qu'il me faut.

WAGNER. Ah ! ce petit orfèvre !... Mais que peut-il t'offrir ? Sais-tu, Marguerite, que nous touchons au but, que nous allons faire de l'or à plaisir, et je mets tout à tes pieds.

MARGUERITE. Et croyez-vous donc que je puisse vendre mon amour pour de l'or ? Monsieur Wagner, vous devez être bien vieux, si vous avez déjà oublié que ce n'est point là ce qui tente la jeunesse. Élevez des montagnes d'or ; si vous ne pouvez vous refaire autrement que vous n'êtes, pas une jeune fille ne vous aimera. (*Elle sort.*)

WAGNER (*seul*). Sur ma foi, elle a raison. C'est cependant un grand malheur pour l'homme d'avoir cette double nature. On devient vieux, on grisonne, on s'affaiblit, et le cœur est encore

plein de vie, et s'en va on ne sait où avec la tête. Quand je parle à Marguerite, je crois être encore le même Wagner qui vint se placer, il y a trente ans, chez le père de mon maître. Je suis, en effet, bien le même, mais avec trente années de plus et l'on ne sait pas quel changement s'opère dans trente années (*se jetant à moitié endormi dans le fauteuil de Faust*). Avant de les avoir traversées on pense qu'elles dureront éternellement et puis après ce n'est rien, plus rien. (*Il s'endort. Faust entre.*)

DEUXIÈME SCÈNE.

FAUST (*sans voir Wagner*). Et dans les étoiles aussi, je ne trouve pas ce que je cherche. Elles poursuivent leur route accoutumée; elles nous éclairent, mais ne parlent pas. Nous ne recueillons que mensonge et déception, si nous voulons puiser dans le cours des astres un enseignement. Ils ne se soucient ni de notre espérance, ni de nos joies et de nos douleurs. Déjà les anciens ont voulu les étudier, ils y ont cherché ce que j'y cherche. Et ils y ont trouvé leur paganisme, leur Olympe, qui est maintenant anéanti. Notre croyance doit-elle s'en aller de même? La mienne est déjà loin. L'humble foi ne me satisfait plus, et ni la terre, ni le ciel ne répondent à mon incertitude. Qui donc me répondra? Oh! je ne veux pas vivre plus long-temps dans cette folie, moi, que le monde regarde comme un sage. — Je ne sais rien, si ce n'est que je ne sais rien Wagner?

WAGNER (*s'éveillant*). Marguerite? Ah! est-ce vous, monsieur le docteur? Pardonnez, je vous attendais, et je me suis endormi.

FAUST. Le grand four est-il chauffé?

WAGNER. Il brûle comme l'enfer.

FAUST. Regarde si tout est bien disposé. Je te suis à l'instant.

WAGNER. Si tard voulez-vous encore?

FAUST. Va et obéis; il n'est pas tard.

WAGNER (*en sortant*). Le garde de nuit a crié dix heures.

FAUST (*seul*). La nuit vaut mieux pour moi que le jour. Le pauvre vieux ne comprend pas cela. Oh! comme tout ce qui se

fait dans le jour me semble vulgaire et de peu de valeur ! C'est de toi, nuit profonde, que j'attends ce que j'ose encore attendre sur cette terre. Tu m'appelles à une nouvelle vie, tu me donnes une nouvelle force. Je suis seul.... Sors de ton cercueil de fer, repars au jour encore une fois, viens, mon vieux livre. (*Il tire le livre de la cassette de fer*). Combien voilà de temps que nous luttons ensemble. — Eh bien ! si j'avais recours au dernier moyen ! Si j'évoquais les puissances de l'enfer ! (*On entend le tonnerre.*) Me menaces-tu ? Tes feuillets s'enflent dans leur antique reliure. Est-ce donc ici le passage que je cherchais.

RUDOLPHE (*le garde de nuit, chante dehors*). Écoutez, la cloche a sonné dix heures. La nuit est sombre ; l'enfer veille. Remettez-vous entre les mains de Dieu.

FAUST. Un chant religieux, tandis que moi.... Allons donc, ai-je peur ? Laissons les nourrices trembler et les vieillards chanter.

RUDOLPHE (*du dehors*). Monsieur le docteur !

FAUST (*ouvrant son livre*). Jamais ces signes cabalistiques n'ont jeté un tel éclat. Ils m'éblouissent.

RUDOLPHE. Monsieur le docteur !

FAUST (*se levant à regret*). Qui appelle ? Que voulez-vous ?

RUDOLPHE. C'est moi, Rudolphe, le garde de nuit. J'ai vu de la lumière chez vous, et je venais vous prier de m'écouter un moment.

FAUST (*avec chagrin*). Et justement à cette heure-ci.... Entre.... Pourquoi ne le renvoie-je pas ? Il vient si mal à propos. L'approche d'un homme chasse les images que j'évoque. Les signes de feu perdent leur éclat, et n'apparaissent plus que comme des lettres ordinaires. Mon œuvre magique est détruite. (*Il ferme le livre.*)

MARGUERITE (*à l'entrée de la chambre*). Ne le dérangez pas, mon père. Il étudie.

RUDOLPHE. Va, mon enfant, il me l'a permis. (*Il frappe à la porte.*)

FAUST. Oui, mon œuvre est détruite. — Entrez.

TROISIÈME SCÈNE.

RUDOLPHE. FAUST.

FAUST. Que désirez-vous?

RUDOLPHE. Je vous apporte, monsieur le docteur, une ame pleine de doute et d'inquiétude.

FAUST. Et vous vous adressez à moi?

RUDOLPHE. A qui donc m'adresserais-je? N'êtes-vous pas l'homme le plus savant de notre ville? N'est-ce pas à vous que je dois demander conseil?

FAUST (*à part*). Oh, quelle ironie du sort!

RUDOLPHE. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire; car vous trouverez peut-être assez drôle qu'un pauvre homme comme moi s'occupe de telles idées. Mais cela nous vient naturellement, à nous autres gardes de nuit; car nous ne dormons pas beaucoup, et il faut bien avoir quelque rêverie en tête pour se tenir les yeux ouverts et l'esprit éveillé. Écoutez donc; la nuit n'est pas l'amie de l'homme. Du moins je l'ai éprouvé; car il me vient dans l'ombre toutes sortes de soucis. Voyez, autrefois nous étions très-tranquilles dans notre vieille croyance, et nous n'osions pas concevoir un seul doute. La réformation est venue, et d'abord cela semblait très-beau; on se sentait fier d'être de Wittenberg et de respirer le même air que notre fameux moine. Tout d'un coup il nous est arrivé ce qui arrive au cocher qui fouette ses chevaux pour les faire aller plus vite que de coutume. D'abord il se réjouit de les voir courir; mais quand une fois les coursiers sentent leurs forces, il ne se laissent plus maîtriser, et le cocher perd les rênes. — Moi, je les ai perdues, monsieur le docteur. Si c'est un péché, je peux vous le confesser. La croyance de mon père était sacrée, on ne pouvait y toucher sans se rendre coupable. Maintenant on nous l'a représentée comme une croyance défectueuse; on a dépouillé nos églises de leurs riantes couleurs pour les revêtir de noir. Et qui a osé faire tout cela? — Un homme. Un homme très-savant, il est vrai; mais enfin une créature de

chair et d'os comme nous. Il a donné aux saintes écritures une interprétation que nous devons admettre. — Oui; mais pour combien de temps? S'il en vient maintenant un autre plus hardi, et qui aille encore plus loin? — Et après cela, encore un autre? Où irions-nous, bon Dieu! — Voyez, monsieur le docteur, quand je suis là dans la rue, et que j'entends le fleuve mugir, il me semble que toutes mes mauvaises pensées sortent de ces flots. Alors je vois apparaître les figures de mes anciens camarades, qui me font signe et me menacent, et je demande, si je crois!.... Alors je serais dans le cas de m'enfoncer cette pique dans le corps et quand j'arrive auprès de ma maison, je me sens encore plus mal. Monsieur le docteur, il faut que vous m'aidiez. J'ai mis ma confiance en vous.

FAUST. Pourquoi viens-tu demander au mendiant de t'enrichir? Insensé, à qui t'adresses-tu? Pourquoi n'as-tu pas recours à tes prêtres?

RUDOLPHE. Hélas! Ils ne peuvent me porter secours. Ils vont s'asseoir dans les églises, épèlent leurs livres et se disputent pour des mots. Ce n'est pas là le moyen de me guérir. Mais vous avez sondé les profondeurs de la nature. Tout le monde dit que vous connaissez les sources des fleuves, les mines des métaux, le cours des astres. La nature, voilà votre livre. Celui qui connaît si bien l'œuvre du Créateur, doit aussi connaître le Créateur lui-même et sa sainte volonté. Il y a long-temps que j'avais envie de venir vous questionner, mais je ne savais comment m'y prendre, et pour pouvoir arriver jusqu'à vous, j'ai placé ma Marguerite dans votre maison.

FAUST. Marguerite?.... Qui est-ce?

RUDOLPHE. Vous ne connaissez pas votre servante? Vous n'avez pas le temps de vous occuper de telles choses? C'est cependant une douce et honnête fille. Je ne l'aurais pas laissée aller dans le palais d'un roi; mais je lui ai permis de venir chez vous. Récompensez ma confiance. Dites-moi où le doute cesse, où la foi aveugle commence.

FAUST. Malheur à toi, si tu en es venu à faire cette question! Celui

qui n'a pas la foi, ne peut la demander à aucun maître. Celui qui a entaché de doute l'innocence de son âme, ne retrouvera plus la paix dont il a joui. Va donc à ton métier. Veille dans les rues. Prie au milieu de la nuit, mais ne viens pas jeter de nouveaux tourmens dans une âme dont les plaies sont incurables.

RUDOLPHE. Que vous ai-je donc fait pour me parler si rudement? Je souffre. Hélas! qui me rendra le repos du cœur?

FAUST. C'est moi qui te le demande. — Oui, j'ai lu dans le livre de la nature. J'en sais plus sur ses secrets que jamais aucun mortel n'en a su. J'ai acquis cette connaissance à la sueur de mon front. Mais ce qu'elle nous montre à la surface, existe aussi dans ses profondeurs. C'est le combat de la haine contre l'amour, des ténèbres contre la lumière, et si dans cet éternel conflit tu veux trouver un Dieu, il faut aussi que tu te donnes au diable. Mais attache-toi à qui tu voudras, lutte, prie, abandonne ton cœur à la foi ou au désespoir, et laisse moi, ne reviens plus; car je veux être seul avec mes tourmens pour les maîtriser ou pour y succomber. (*Rudolphe sort.*)

FAUST. Maudite présomption du peuple, qui veut gravir sur ces hauteurs où le vertige nous saisit! Ces hommes-là devraient remercier Dieu de les laisser dans la poussière à l'abri de toutes les tortures de la philosophie. Où m'a-t-elle conduit, cette philosophie? J'ai passé de ma religion d'enfant à de longues et pénibles recherches, et de la clarté que j'avais rêvée à des ténèbres plus épaisses. Maintenant me voilà séparé de l'Église, attiré par je ne sais quel charme vers le paganisme, sans joie, sans bonheur, sans repos, tout seul dans cette nuit que je peuple de mes fantastiques chimères.

(*L'image d'un guerrier s'élève devant lui.*)

FAUST. Qui es-tu?

L'OMBRE. Je suis la gloire.

FAUST. Je n'ai jamais cherché la gloire sous cet habit de soldat.

L'OMBRE. Qu'importe? Les décorations qui brillent sur ma poitrine sont un signe que j'ai atteint mon but. Le champ de bataille et le pavé des antichambres conduisent également à ce but. Il faut

seulement marcher sans se soucier des autres hommes, et se tenir ferme à son poste. Suis-moi. Je te mènerai au faite des honneurs.

FAUST. Je te méprise, fantôme. Tu es un esprit de mensonge.

L'OMBRE. Nous nous reverrons.

FAUST. Mon cœur ne connaît ni orgueil, ni égoïsme.

L'OMBRE. C'est bien, Faust, j'admire ta perspicacité. Mais ne va-t-elle pas plus loin ? Ne peut-elle pas te faire deviner que nous autres démons nous ne formons qu'un corps ? Tu me repousses pour te jeter dans les bras d'un autre qui me raèmnera avec lui ; car celui qui se donne à un démon, se donne à tous. Nous formons une légion plus nombreuse que le sable de la mer, et cependant nous ne sommes qu'un. Adieu, sage Faust. (*Il s'évanouit.*)

FAUST. L'avais-je appelé à mon service ? Comment a-t-il osé se présenter ici ? Mais suis-je devenu le jouet de l'enfer ? Que vois-je là sur la muraille ?

L'OMBRE D'UN PAUVRE MARCHAND. Faust, la science ne te suffit pas. Tu as besoin de posséder. Je t'en indiquerai le moyen. Je suis le démon de l'avarice.

FAUST. Un souffle corrompu enfle tes vêtements. Il n'y a là-dessous pas une once de chair. Tu trembles.

L'OMBRE. C'est le bonheur qui m'émeut. J'étais pendant ma vie un pauvre homme ; mais j'avais pris la résolution de devenir riche. Je commençai avec peu de chose, mais j'employai tout pour atteindre mon but. Pas un jour ne se passa sans fruit, et je voyais mon or s'amonceler devant moi. Je me nourrissais de racines, je ne vivais que par l'appât du gain, et dans la nuit je comptais ce que j'avais amassé. Je suis mort sur mon argent, moitié de froid, moitié de faim. Mais quelle douce mort ! Mon regard expirant se ranimait à la vue de ce métal, et j'emportai ce dernier regard dans les abîmes où je suis plongé. Je te servirai pour rien. J'ai besoin d'agir, et un esprit ne peut plus avoir d'action directe sur cette terre, mais je te conduirai, et je trouverai ma joie en toi.

FAUST. Hors d'ici, ombre hideuse, retourne dans ta nuit éternelle. Mon cœur n'a pas encore senti ton maudit contact.

L'OMBRE. Ah! ah! Faust, nous nous reverrons. (*Il disparatt.*)

FAUST. Dois-je donc être livré à tous ces rêves insensés? Je veux moi-même évoquer le démon dont j'aurai besoin. (*Il s'approche du livre. L'ombre de l'envie lui apparatt.*)

L'OMBRE. Appelle-moi, appelle-moi. Je ne te céderai à aucun autre.

FAUST. Quel hideux visage!

L'OMBRE. Je t'enseignerai le secret d'en avoir un pareil.

FAUST. Grand merci. Tu es le démon de l'envie. L'envie peut seule avoir une figure si jaune, si repoussante. Qui t'a donné le pouvoir d'apparaître devant moi, de troubler ma solitude. Si les autres vices ont parfois troublé mon ame, jamais, du moins, je n'ai été dominé par toi, et jamais je ne le serai. Retourne dans ton antre, bête impure.

L'OMBRE. Je suis le dieu de la terre.

FAUST. Ne crie pas ainsi, misérable squelette, si tu ne veux pas être puni.

L'OMBRE. O malheur! je redoute ce livre.

FAUST. Dieu de la terre, ton pouvoir vacille.

L'OMBRE. Je ne te céderai à aucun autre.

FAUST. Tu ne veux pas t'éloigner? Eh bien! tu verras comme je soumets les démons à mes ordres.

L'OMBRE. Non, cela ne sera pas. Cela ne peut pas être.

FAUST. Il le faut.

L'OMBRE. Eh bien, soit! Mais l'esclave que tu te choisiras, sera ton maître, et tu seras son esclave.¹ (*Elle disparatt.*)

FAUST. Ne suis-je pas digne de voir apparaître un démon d'une autre espèce? Viens, mon livre. Je t'ouvre avec une volonté bien déterminée. Obéis à ton maître.... Voici des images qui tournoient des lettres de mille couleurs. Un autre démon va venir. Ma langue s'enhardit, et je prononcerai à haute voix la conjuration qui, malgré moi, fait trembler mes lèvres. « Esprit

¹ Cette apparition des démons se trouve dans la vieille chronique de Faust. Le poète anglais, Marlowe, l'a employée aussi dans sa pièce de Faust, et il en a tiré un grand parti.

né de l'air et de la douleur, toi à qui le monde rend hommage, toi que j'ai souvent pressenti, créateur et destructeur, écoute, écoute! Parais devant ton maître.» Le mot expire sur mes lèvres.... Les sources de la vie s'ouvrent.... Je voudrais m'élancer hors de cette étroite demeure pour planer dans l'espace.... Désir! Désir! Qu'advient-il de moi? (*Il tombe sur son fauteuil.*)

LE DIABLE VOLAND (*couvert d'un manteau de pourpre s'approche de lui*). Faust!

FAUST (*avec surprise*). Sous cette forme!

VOLAND. J'ai souvent entendu tes plaintes. Je sais ce dont tu as besoin. Homme, tu ne connais pas la vie. Tu as étudié dans les livres le destin des nations, tu as su leurs jours de douleur et leurs joies. Les douleurs se sont reflétées dans ton âme; mais la joie ne t'a pas encore fait battre le cœur. A quoi te sert donc ce savoir aride, s'il ne te conduit pas à la jouissance? Ta jeunesse est pleine de force, tes lèvres aspirent après le baiser; mais tu n'embrasses que tes vieux in-folio. Faust, je viens t'ouvrir le rideau qui te cache un autre bonheur. Tout ce qui est là derrière, tout ce qui existe, ne reconnaît pour déesse que la sensualité. Hâte-toi de vivre, Faust; car la vie est courte.

(*Les vieux portraits pendus à la muraille se changent tout à coup en groupes amoureux; mais ils reprennent leur première forme à l'approche de Marguerite.*)

FAUST. Oui, c'est toi, sensualité ardente, sensualité pleine de force et de vie; c'est toi dont les cris joyeux m'appellent, et, jusqu'à ce jour, enfermé dans ma retraite, attaché à mes livres ou tremblant devant le feu du creuset, jusqu'à ce jour je t'avais méconnue. Je voulais découvrir le secret de la vie, et j'oubliais que tout ce que nous pouvons acquérir ne serait rien, si tu ne nous apprenais à en jouir. Merci, trois fois merci de ton apparition! Non, tu n'es pas un de ces esprits obscurs qui rampent avec peine hors de l'obscurité. Tu es un esprit de vie, tu es la vie même; car que serait notre existence, si tu ne la soutenais? mais comment trouverai-je ce que je désire?

VOLAND. Une jolie femme est le meilleur de tous les maîtres.

FAUST. Je n'en connais aucune.

QUATRIÈME SCÈNE.

(LES PRÉCÉDENS. MARGUERITE entre; VOLAND se cache à son approche.)

MARGUERITE. Bon Dieu! quelle vapeur épaisse.

FAUST. Qui est là?

MARGUERITE. C'est moi, monsieur, je vais porter du bois dans votre chambre à coucher pour allumer le feu demain matin.

FAUST (*la regardant*). Tu es?....

MARGUERITE. Votre servante Marguerite.

FAUST. Et c'est toi qui as soin de préparer tout ce dont j'ai besoin?

MARGUERITE. Oui, c'est mon devoir.

FAUST. Je ne t'ai pas encore dit un mot depuis que tu es dans ma maison. Pardonne-moi, mon enfant.

MARGUERITE. Ah! monsieur le docteur, vous êtes occupé de choses si importantes, que vous n'avez pas le temps de causer avec votre servante. Et croyez-vous que je sois assez sotte pour l'exiger? Jamais de telles pensées d'orgueil ne me sont venues dans la tête. Je suis une pauvre fille, humble et timide comme l'était ma mère.

FAUST (*avec douceur*). Quel trésor j'avais dans ma maison, et je ne m'en apercevais pas. Combien je te plains, ma bonne Marguerite, d'être obligée de faire ce métier de servante, et j'ai honte que cela se passe dans ma maison. Tu n'es pas née pour cela.

MARGUERITE (*en riant*). Pourquoi donc? Je n'ai rien appris, et je ne désire rien.

FAUST. Tu dois commander, et non pas obéir.

MARGUERITE. Je ne saurais comment m'y prendre. On dit qu'il est si difficile de commander, et j'ai si tôt fait d'obéir.

FAUST. Et à qui dois-tu obéir?

MARGUERITE. Quelle question! C'est ce que l'on apprend à l'école. Je dois obéir à Dieu, à mes supérieurs, à mes maîtres.

FAUST. Moi, je suis le tien, Marguerite.

MARGUERITE. Oui, monsieur le docteur.

FAUST. Je ne t'ai encore rien commandé.

MARGUERITE. Tout se fait ici avec tant de régularité. Un jour se passe comme l'autre, et le vieux Wagner est ici comme le maître de la maison.

FAUST. Nous autres pauvres célibataires, nous menons une triste vie.

MARGUERITE. N'est-ce pas ? Et surtout les servantes. Mon Dieu, vos vieux livres doivent être bien ennuyeux.

FAUST. Et je traîne ainsi une misérable existence dans ma solitude, et la jeunesse pleine de charmes est près de moi. Qu'en dis-tu, Marguerite, si je mettais pour la première fois ta soumission à l'épreuve ! Si je te commandais !....

MARGUERITE. Quoi donc ?

FAUST. De me traiter favorablement.

MARGUERITE. Comment ?

FAUST. De m'aimer.

MARGUERITE. Vous plaisantez. (*Elle veut fuir.*)

FAUST. Reste.

MARGUERITE. Oh ! je vous en prie, monsieur, je ne peux rester. (*Elle sort.*)

FAUST. Aussi timide qu'un enfant, et moi aussi raide, aussi maladroit qu'un magister de Leipzig.

VOLAND. Courage, courage.

FAUST. Qu'est-ce donc que cette jeune fille ? Voilà huit jours qu'elle est chez moi. Je ne l'avais pas encore vue. Aujourd'hui un regard, un mot m'a enchanté. Est-ce le fruit de tes leçons ? est-ce le pouvoir de ses charmes ? Ah, je voudrais lui parler encore.

VOLAND. Le moment propice s'envole. Appelle-la.

FAUST. Et toi ?

VOLAND. Je serai pour elle invisible.

FAUST. La crainte et l'espérance luttent en moi. Marguerite ! où es-tu ? Je crois que tu cherches à m'éviter.

MARGUERITE. N'ai-je pas raison, si vous vous moquez de moi ?

FAUST. Ne te laisse donc pas tourmenter par ta modestie. Ne sais-tu pas combien tu es belle?

MARGUERITE. Je sais que je ne suis pas laide, et Philippe me dit quelquefois que je suis belle. Mais ce qui est une beauté pour lui, ne peut pas en être une pour un savant comme vous.

FAUST. Qui est ce Philippe?

MARGUERITE. Un de nos parens éloignés, un pauvre apprenti orfèvre. J'aime assez à le voir, et chaque jour il demande à son maître la permission de venir, ou il se glisse secrètement ici quand tout le monde est couché. Pour vous dire la vérité, il est déjà venu ce soir, et nous avons causé ensemble dans le vestibule.

FAUST (*avec jalousie*). Ce soir! Dans le vestibule! Je suis étonné!

MARGUERITE. Il n'y avait avec nous que Dieu; mais tout le monde pourrait nous voir et nous entendre. Ce pauvre garçon, il pleure et se plaint, et jure qu'il m'aime, et que son maître le bat souvent. Moi, je le console, et le lendemain cela recommence.

FAUST. S'il en est ainsi, Marguerite, ce jeune homme est indigne de ton amour. Il faut que tu sois à moi.

MARGUERITE. Mon bon monsieur.

FAUST. Tu ne m'échapperas pas.

MARGUERITE. Quels projets avez-vous?

FAUST. Demande ce que tu voudras. Ce que je possède t'appartient; mais ne me repousse pas. Marguerite, la poussière des parchemins recouvre mes habits, je me sens lourd et mal-adroit. J'ignore l'art de te dire avec de belles paroles que je t'aime; mais je t'aime.

MARGUERITE. Mon Dieu, dans quelle frayeur vous me jetez! Que dois-je faire?

VOLAND (*à voix basse à Faust*). Promettez le mariage.

FAUST (*se jetant aux pieds de Marguerite*). Le maître s'agenouille devant sa servante. S'il n'y a aucun autre moyen de te posséder, sois ma femme. Ne me refuse pas. Le feu de l'amour me dévore.

MARGUERITE. Est-il devenu fou? Je vais appeler au secours.

FAUST. Reste, Marguerite, reste, si tu ne veux pas me faire perdre la tête. (*On entend sonner à la porte de dehors.*)

MARGUERITE. C'est Philippe; c'est Philippe. (*Elle parvient à se dégager des bras de Faust et sort à la hâte. Le mouchoir blanc qu'elle avait sur le cou reste entre les mains de Faust.*)

FAUST. Ne dois-je pas avoir honte, lâche, sot, ridicule homme que je suis! Maudite soit ma vie passée avec sa science et ses efforts, si elle ne m'a pas rendu plus sage. Et cet esprit fatal, cet esprit de mensonge, qui m'a fait tomber à ses pieds. Oh! combien je la hais à présent.

VOLAND. Pourquoi cette colère? La seconde attaque allait déjà mieux. Tu t'es bravement conduit, et tu tiens déjà dans les mains un trophée de victoire.

FAUST (*baisant le mouchoir de Marguerite, puis le cachant dans son sein*). Jamais je n'arriverai à mon but. Un regard d'elle me fait trembler.

VOLAND. C'est le pouvoir de l'innocence.

FAUST. Qui donc es-tu pour parler ainsi? Je veux te connaître.

VOLAND. Nous en viendrons facilement à nous connaître et à nous lier. Ce que je demande de toi, n'est rien à côté de ce que je puis donner.

FAUST. Qui es-tu?

VOLAND. Je suis Méphistophilès. Mais dans le monde tu m'appelleras le gentilhomme Voland.

FAUST (*en colère, s'approchant de son livre*). Qui es-tu, encore une fois?

VOLAND. Téméraire! Penses-tu pouvoir avec ton livre me conjurer, m'asservir à tes ordres? Je toucherai ce livre, et il flamboyera. (*La table jette de la flamme.*)

FAUST. Comment, tu oses?

VOLAND. Celui qui veut me suivre, ne doit pas craindre le feu.

FAUST. Je ne veux pas d'un serviteur qui prétend être mon égal. Sors d'ici.

VOLAND. Allons. Point d'enfantillage. Je t'offre une année d'é-

preuve. Tu ne t'engageras à rien. A la fin de l'année tu seras libre de conclure à jamais le contrat ou de le rompre.

FAUST. Donne-moi un échantillon de ton savoir-faire. Comment obtiendrai-je l'amour de Marguerite.

VOLAND. Tu l'obtiendras par toi-même, et non par le secours d'un intermédiaire; mais il faut te donner une autre apparence. Jeune et fort comme tu l'es, tâche de porter d'autres vêtemens. L'habitude de la réflexion, l'ennui de la solitude ont imprimé des rides sur ton front, l'eau de jouvence les fera passer.

FAUST. Ah! tu me montres le bonheur.

VOLAND. Viens donc. (*Ils disparaissent.*)

CINQUIÈME SCÈNE.

MARGUERITE. PHILIPPE.

MARGUERITE. Monsieur le docteur, je vous amène ce pauvre Philippe que son maître a renvoyé. Il a recours à vous. (*Ils s'approchent du fauteuil de Faust.*) Mais mon Dieu! Il n'y est plus! La lampe brûle encore je ne l'ai pas entendu sortir. Il peut être dans sa chambre à coucher. Monsieur le docteur!.... Non, il n'y est pas. Je ne saurais te dire, mon cher cousin, dans quel état il se trouvait. C'était vraiment terrible. Mais il n'est pas là, et je suis inquiète de lui.

PHILIPPE. Inquiète de lui? Grand merci. Je croyais que tu voulais le prier de m'être utile.

MARGUERITE. C'est ce que je veux faire aussi. Ne te fâche donc pas ainsi. Tu me fais déjà assez de chagrin sans cela.

PHILIPPE. Bien. Bien. Je ne dis plus mot; mais je sais ce que je dois penser. Depuis que tu es dans cette maison....

MARGUERITE. Veux-tu te taire, vilain Philippe!

PHILIPPE. Vilain Philippe! Je suis pourtant bien aussi beau que ton vieux docteur. Seulement je n'ai pas sa longue barbe noire.

MARGUERITE. Oui, c'est là ce qui te manque et puis, tu quittes ton apprentissage?

PHILIPPE. De mieux en mieux. Tu ne sais plus ce qu'il te faut. Ne m'as-tu pas dit mille fois que tu ne voulais pas que mon maître me donnât des coups, et que quand j'en recevrais, je devais le quitter ?

MARGUERITE. C'est vrai, pauvre garçon. Je ne sais plus ce qu'il me faut.

WAGNER (*de l'autre chambre*). Marguerite !

MARGUERITE. O malheur ! Voici le vieux qui vient de son laboratoire. Il ne faut pas qu'il te voie. Sa jalousie....

PHILIPPE. Encore celui-là ?.... Je voudrais que le diable....

MARGUERITE (*l'enfermant dans la chambre voisine*). Paix ! Attends là et ne bouge pas. Cache-toi sous le lit. (*Elle tire la clef et la met dans son sein.*) Si je savais seulement où mon maître est allé ? Il a encore mon mouchoir de cou. Il était si emporté ! Je voudrais pourtant le revoir.

SIXIÈME SCÈNE.

MARGUERITE. WAGNER.

WAGNER (*une lanterne à la main*). Ah ! toute seule encore dans la chambre de M. le docteur. Qui attendez-vous donc ?

MARGUERITE (*embarrassée*). Vous.

WAGNER. Alors j'arrive à propos. Où est M. le docteur ?

MARGUERITE. Je ne sais. Je suis surprise.

WAGNER. Peut-être dans sa chambre à coucher.

MARGUERITE. La porte est fermée. (*A part.*) Si je pouvais au moins délivrer Philippe !

WAGNER. Que dites-vous donc ?

MARGUERITE. Je ne sais. Je suis si inquiète ! Croyez-vous que mon maître reste encore long-temps dehors ?

WAGNER. Vous rêvez, mon enfant, il y a long-temps qu'il est au lit, et vous dites vous-même que la porte est fermée.

MARGUERITE. Oui, oui, c'est vrai. (*A part.*) Je vais sortir, et j'appellerai Philippe par la fenêtre. (*Elle sort.*)

WAGNER (*seul*). Cette fille n'a pas bonne conscience. Que venait-elle faire ici?... Chercher mon maître? Ah! ah! ce serait drôle. Elle pourrait bien lui jeter des milliers d'œillades avant qu'il s'en aperçût. Je crois qu'il n'a pas encore répondu au regard d'une jeune fille. Lui devenir amoureux... Ah! bien! Paix, vieux fou que je suis! Comme le disait mon maître d'école : *Per risum multum debes*. Il faut être sérieux. Ici surtout.... La lampe brûle encore. La porte est close, et il a retiré la clef.... Jamais cela ne lui arrive. Je ne sais, du reste, comment je me trouve aujourd'hui. Toute cette maison a un étrange aspect. Les murailles sont revêtues d'une couleur si mélancolique; il se passe ici quelque chose de mystérieux.... Que vois-je? La cassette de fer ouverte! et le livre de magie sur la table! Peut-être a-t-il conjuré les esprits! Peut-être est-il enfermé là pour conclure son pacte! Quelle frayeur j'éprouve! et cependant je ne puis m'éloigner de ce livre. Il m'attire à lui d'une manière irrésistible. (*Au moment où il y jette les yeux, le livre lance des éclairs et tous les meubles tremblent.*) Ah! je le vois, il ne m'appartient pas de me mêler de telles choses. Je veux me retirer dans ma chambre et prier.... Et mon pauvre maître — hélas! je prierai pour lui. (*Il sort.*)

SEPTIÈME SCÈNE.

VOLAND. FAUST (*couvert d'un riche vêtement de chevalier*).

VOLAND. Nous y voici.

FAUST. Je suis encore tout tremblant.

VOLAND. Tu te remettras. Encore deux voyages semblables, et tu n'éprouveras plus le moindre vertige.

FAUST. Que de choses j'ai vues! Il me semble que nous n'avons pas été ici depuis plusieurs mois.

VOLAND. Nous n'avons pas été absents une minute. Regarde, mon cher docteur, voici la meilleure des plaisanteries. Les hommes parlent de l'espace et du temps. Quand une fois on peut dévorer l'espace, on ne s'inquiète plus guère du temps. La vie de l'homme

est courte. Il faut se hâter de l'employer pour qu'elle rapporte quelque fruit.

FAUST. Avec quelle avidité je t'écoute! Chacune des paroles qui tombent de tes lèvres me dévoile de nouveaux mondes. Que n'apprendrai-je pas auprès de toi!

VOLAND. Déjà apprendre! N'es-tu pas las de cette folie? Je croyais que tu voulais vivre, et voilà que tu balbuties comme un écolier.

FAUST. Oui, tu as raison. Il faut vivre et aimer. Où est ma vie, mon amour? Où est Marguerite? Maintenant je ne crains plus de me présenter devant elle.

VOLAND. Arrête, il y a encore un obstacle. Elle en aime un autre.

FAUST. Traître que tu es! Pourquoi me le dire à présent pour la première fois? A quoi servent tous ces préparatifs, si je ne puis la posséder?

VOLAND. Ne rejette pas le bon avec le mauvais. Elle aime, comme une jeune fille qui croit aimer pour la première fois un joli enfant aux cheveux bouclés.

FAUST. Tant pis, si je dois lui céder la place.

VOLAND. Quelle idée! C'est lui qui doit s'en aller, et tu as raison d'être en colère; car le malheureux, emporté par sa jalousie, veut maintenant attenter à ta vie.

FAUST. Est-il possible? Je ne le connais pas.

VOLAND. Le sort le livre entre tes mains. Il est là caché sous ton lit. Est-ce en vain que tu portes une épée à ton côté? Exerce le droit de légitime défense. Entre dans cette chambre, fais mourir celui qui en veut à tes jours, débarrasse-toi d'un rival, et presse Marguerite sur ton sein.

FAUST. Si tu me trompais! —

VOLAND. Regarde toi-même et agis.

FAUST. La porte est fermée. Ouvre, meurtrier, ouvre, toi qui as la témérité d'aimer Marguerite.... Point de réponse. J'enfoncerai la porte (*il tire son épée*), et si je te trouve, malheur à toi! (*Il s'élance dans la chambre.*)

VOLAND. Bravo! Bravo! Cela va bien.

PHILIPPE. Grâce! Grâce!

FAUST. Tu veux fuir? Oui, tu sortiras d'ici, mais tu n'en sortiras pas en vie. (*On entend le bruit d'une fenêtre qui se brise.*)

VOLAND. C'est bien. Oh! je te mènerai loin, mon ami Faust. Tu as de l'ardeur et du courage.

FAUST (*se précipitant dans la chambre*). Ce que tu m'as dit était vrai.

VOLAND (*à part*). Pourquoi donc serais-je le père du mensonge?

FAUST. Il voulait se sauver, et déjà il s'élançait par la fenêtre. Alors mon épée lui a traversé le cœur : meurtrier! m'a-t-il dit en mourant, et il est tombé dans le fleuve.

VOLAND. Voilà ce qui s'appelle agir en homme. Tuer un assassin, ce n'est pas commettre un crime.

FAUST. Mais il avait pourtant l'air d'un pauvre garçon innocent.

VOLAND. Il aimait Marguerite. C'était là le dernier obstacle à ton bonheur. Il en voulait à ta vie. Maintenant on peut dire que la jalousie l'a fait partir. Les flots de l'Elbe l'emporteront si loin qu'on ne le reverra plus.

FAUST. Marguerite, j'ai agi ainsi pour toi. Où est-elle?

VOLAND. Tu saignes. Ne va pas la voir avec ces taches-là.

FAUST. Ce n'est rien. Un des carreaux de la fenêtre m'a écorché.

VOLAND. Prends ce mouchoir et essue le sang.

FAUST. C'est le mouchoir de Marguerite.

VOLAND. As-tu besoin de le garder sur ton sein, quand elle-même y reposera bientôt? Laisse-moi aussi essuyer ton épée. (*À part.*) J'ai mêlé son sang avec celui de l'homme qu'il a égorgé. (*Il déroule les plis du mouchoir, et l'on y lit le nom de Faust. Il le cache dans son pourpoint.*)

FAUST. A présent je cours auprès d'elle.

VOLAND. Arrête. La voici qui vient.

FAUST. La porte est fermée.

VOLAND. Ton famulus l'a fermée dans l'anxiété de son cœur. Mais laisse-moi faire. Cache-toi. (*Voland fait un signe avec la main gauche. La porte s'ouvre.*)

HUITIÈME SCÈNE.

(VOLAND et FAUST cachés. MARGUERITE entre doucement avec une petite lampe à la main.)

MARGUERITE. Wagner dort. Mon maître n'est pas encore rentré. Il faut que je délivre mon pauvre prisonnier. Juste Ciel ! La porte est brisée. L'imprudent ! Mais il est parvenu à s'échapper. Philippe ! Philippe !.... Oui, il est loin. Dieu soit loué ! Je ne veux plus qu'il revienne dans cette maison. — Hélas ! j'ai peur. Tout est si tranquille ! si triste !.... Non, il ne faut plus qu'il revienne. (*Elle s'éloigne, Faust veut la suivre, Voland l'arrête.*)

FAUST. Pourquoi m'arrêtes-tu ?

VOLAND. Il n'est pas encore temps.

FAUST. Et celui que j'ai tué était innocent ! N'as-tu pas entendu comme on disait qu'il était caché, et qu'il s'était heureusement enfui.

VOLAND. Réveille-le donc, rappelle à la vie un rival dangereux. Je ne puis te rendre ni aussi jeune, ni aussi beau que lui, quand j'épuiserais toute notre magique boisson. Va-t'en achever ton entreprise toi-même, et si tu gémis en vain aux pieds de Marguerite, ne m'appelle pas ; car je suis encore libre.

FAUST. Reste. Reste. Fais ce que tu voudras, je ne te résiste plus.

VOLAND. Je vais rôder un instant dans la maison, et je t'enverrai le vieux Wagner pour que tu me présentes à lui.... Heureux homme, admirable homme que tu es. Si tu avais l'humeur un peu plus complaisante, le monde t'appartiendrait. (*Il sort.*)

FAUST. Il y a dans tout ce qu'il me dit un tel ton de sarcasme ! — Est-ce vrai ? Suis-je déjà en son pouvoir ? (*On entend le rire de Voland*). Ah ! s'il était déjà trop tard !.... Si ce meurtre !.... Je l'ai commis sans connaissance de cause. Je regardais cet enfant comme un assassin — et quand je l'ai regardé !.... et quand il serait trop tard, l'enfer trouverait encore en moi son homme.

NEUVIÈME SCÈNE.

(WAGNER à demi endormi. FAUST.)

WAGNER. GRÂCES à Dieu, vous voilà revenu. Hélas! monsieur le docteur, j'étais si inquiet. Je ne pouvais pas dormir. Je suis venu ici et j'ai vu le livre ouvert oh! j'en tremble encore. Et votre porte était fermée.... Mais quel costume avez-vous pris?

FAUST. Téméraire! Combien de fois t'ai-je déjà dit?... (*Il ferme le livre et le rejette dans la cassette.*)

WAGNER. Oui, repose là, livre terrible. Jamais je n'oublierai ces éclairs et ce coup de foudre.... Au nom de Dieu, je crois que vous êtes dans une mauvaise voie.

FAUST (*tâchant de se contraindre*). Wagner, j'ai fait preuve de patience envers toi jusqu'à présent. Je ne veux pas la perdre aujourd'hui. Te voilà vieux et faible. Je te laisse le choix. Ou tu continueras à vivre ici, mais sans rien dire, sans prononcer un seul mot de ce qui arrivera dans cette maison. Ou cette nuit est la dernière que tu passes sous mon toit, et la porte de la rue te sera ouverte demain matin.

WAGNER. Je puis me taire, monsieur le docteur. Plutôt que de vous quitter, je ne découvrirai rien, jamais rien. On dit que quand un vieux serviteur quitte ses maîtres, il emporte avec lui le bonheur de la maison. Je veux rester et me taire, et cela à cause de vous, non pas à cause de moi. Personne ne m'adressera le moindre reproche. Je remplis mon devoir. Le serviteur doit obéir à son maître. J'obéis et je me tais.

DIXIÈME SCÈNE.

(VOLAND entre avec un costume moitié de chevalier, moitié de domestique.)

FAUST. J'ai pris cet homme à mon service, montre-lui la chambre qu'il doit occuper.

VOLAND. Allons, mon bon vieux.

WAGNER. Venez, monsieur.

FAUST. Ne le fatigue pas d'inutiles questions.

WAGNER. Non. Je me tais et je reste. *(Ils sortent.)*

FAUST. Il m'a fait un signe important. Elle va venir. Il faut que je l'attende. Est-il possible qu'un tel changement s'opère si vite dans le cœur de l'homme? Il y a une heure, aucun être ne m'était plus indifférent au monde que Marguerite, et à présent toute la terre n'est rien à côté d'elle. Et, je le sens, je l'aimerais à tout jamais. Il n'y a point là d'illusion. Quand tout ce qui m'environne ne serait que déception et mensonge, ce sentiment est la pure et intime vérité.... La voici.

ONZIÈME SCÈNE.

(MARGUERITE s'avance dans le somnambulisme, le corps revêtu d'une robe blanche et les yeux ouverts.)

FAUST. C'est par la clarté de la lune que Volland l'a amenée ici. Elle est somnambule. Je sais que je n'ai qu'à prononcer son nom pour l'éveiller, et elle se réveillera dans mes bras. La voix de l'amour t'appelle dans ton sommeil : Marguerite ! *(Marguerite tombe par terre comme privée de mouvement.)* Ainsi repose le bouton de rose avant que le premier rayon du soleil l'ait fait éclore. *(S'agenouillant devant elle.)* Marguerite !

MARGUERITE. Où suis-je ?

FAUST. Près de moi.

MARGUERITE. Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

FAUST. C'est Faust. Ton Faust.

MARGUERITE. Mon maître.

FAUST. Ton esclave.

MARGUERITE. Comment se fait-il que je me trouve dans votre chambre ? J'y suis venue en dormant.

FAUST. L'étoile de l'amour te conduisait vers moi.

MARGUERITE. Oh monsieur ! je ne vous connais pas. Comme vous êtes changé ! Comme vous êtes rajeuni ! Où est votre vêtement noir et votre barbe ? Est-ce bien vous ?

FAUST. Si c'est moi ! Sens les battemens de mon cœur. Qui donc, excepté moi, pourrait t'aimer si ardemment ?

MARGUERITE. Toujours cette plaisanterie !

FAUST. Ne cherche pas à m'échapper. Tu sais combien je déteste la plaisanterie. Mais mon agitation ne te dit-elle pas que je n'aime rien que toi, que je ne vis que pour toi.

MARGUERITE. Pour moi, pauvre fille que je suis !

FAUST. Mais tu ne m'aimes pas. Tu ne m'aimeras jamais. Ce jeune homme....

MARGUERITE. Vous savez donc qu'il était ici ? Pardonnez. Je l'ai enfermé par la peur que me cause Wagner. Mais il est parti, et il ne reviendra plus ici, je vous le promets.

FAUST. Tu me le promets ! O cher ange !

MARGUERITE. Regardez-moi.... Oui, oui, vous parlez sérieusement. Et je suis pourtant Marguerite votre servante, la pauvre fille du vieux Rudolphe.... Oh comment dois-je vous appeler ? Mon maître, mon ami.... Je pleure et je ris tout à la fois.

FAUST. Marguerite !

MARGUERITE (*tombant dans ses bras*). Oh mon bien-aimé !

FAUST (*lui donnant un baiser*). Ma Marguerite !

MARGUERITE (*se levant tout à coup*). Grand Dieu ! Qu'ai-je fait. Je veux partir.

FAUST. Tu pourrais me quitter ?

MARGUERITE. Il le faut. Mon amour vous reste ; mais je dois m'éloigner. (*Elle se sauve.*)

FAUST (*après un moment d'indécision*). Marguerite, si tu m'aimes. (*Il la suit.*)

(L'obscurité redouble. L'orage éclate. Les squelettes renfermés dans les armoires se mettent en mouvement. Des diables grimacent sous la table. Voland s'élève du milieu de la chambre, assis sur un trône. Les squelettes s'agenouillent devant lui.)

VOLAND. Tu es à moi. Réjouis-toi, enfer, Faust t'appartient.

(La fin au prochain numéro.)



INSTRUCTION PUBLIQUE.

RAPPORT SUR LES ÉCOLES DU MIDI DE L'ALLEMAGNE,

PAR M. DE GÉRANDO.

Dans son zèle infatigable pour tout ce qui tient aux associations de bienfaisance et aux établissemens d'utilité, M. de Gérando a visité, il y a deux ans, les écoles du pays de Bade et du royaume de Wurtemberg. A son retour, il a adressé à M. le ministre de l'instruction publique un rapport étendu sur ces écoles, et remarquable non-seulement par ses détails de statistique, mais encore par l'ensemble de ses considérations générales. Nous essayerons d'extraire de ce rapport ce qui nous paraîtra le plus propre à intéresser nos lecteurs.

M. de Gérando commence par expliquer les motifs qui l'ont décidé à explorer le Wurtemberg et le duché de Bade plutôt que les autres parties de l'Allemagne.

« Il est reconnu, dit-il, que les établissemens d'instruction, du moins en ce qui concerne l'éducation populaire, sont portés à un plus haut degré de perfection dans le midi de l'Allemagne que dans le nord ; ils y sont aussi mieux inspectés. Parmi les États de l'Allemagne méridionale, le royaume de Wurtemberg occupe justement le premier rang relativement aux établissemens d'humanité. Par le mérite éminent du régime qu'il leur a donné, le grand-duché de Bade marche sous ce rapport presque de front avec lui, et il règne entre eux une honorable émulation. Ces deux États, touchant à la France, ont des institutions analogues aux nôtres ; tous deux renferment une population professant le

culte catholique et le culte protestant dans des proportions à peu près égales. On peut donc établir entre eux et la France des rapprochemens plus justes et plus fructueux. Enfin, quoique si voisins de nous, ces pays n'ont point encore été étudiés sous le rapport qui m'occupe dans l'intérêt de la France, et en ce qui concerne spécialement l'éducation populaire. La mission remplie en 1831 par M. Cousin, n'embrasse que l'Allemagne septentrionale.

« Ce qui frappe surtout l'observateur en visitant les établissemens d'humanité de l'Allemagne méridionale, c'est le caractère moral et religieux qui y est profondément empreint. L'amélioration de l'homme sous ce double rapport y est justement considérée comme le but principal; le bien-être matériel n'y occupe qu'un rang secondaire, et est souvent envisagé comme un moyen d'arriver au premier. De là cette chaleur, cet esprit de vie qui animent les établissemens d'humanité, et qui se reproduisent à la fois chez les supérieurs et les inférieurs, chez ceux qui enseignent et chez ceux qui s'instruisent, et qui fécondent, en les consacrant, ces nobles institutions. En ce qui concerne particulièrement les établissemens pédagogiques, on a parfaitement compris cette vérité fondamentale, que nous avons tant de peine à faire saisir en France, que l'*instruction* n'est et ne doit être qu'une branche de l'*éducation*; que c'est n'offrir au peuple qu'un bienfait incomplet ou même funeste, que de lui donner des lumières, si l'on ne forme avant tout ses mœurs; qu'il ne s'agit pas seulement de donner des leçons, mais surtout de former des habitudes, de développer les facultés de l'homme, et tel est le mérite que signalent en effet les établissemens d'éducation populaire dans cette contrée. Cette sage prévoyance porte ses fruits : l'Allemagne est sincèrement religieuse; les mœurs y sont pures. Le sentiment du respect, ce sentiment conservateur de la société, y est aussi naturel que général, et assure l'autorité des lois et des magistrats.

« Les Allemands ne recherchent pas l'éclat extérieur. La simplicité et la bonhomie qui les caractérisent se réfléchissent dans leurs établissemens; on n'y voit aucune prétention; l'esprit d'ordre, le calme, une propreté exquise, y règnent et en font l'ornement.

Eux-mêmes ne préconisent point leurs établissemens, et n'en signalent point les avantages. Ils vous les laissent découvrir, mais ils s'attachent aux résultats solides et positifs.

« Aussi remarque-t-on que ces établissemens sont en général fort bien coordonnés entre eux; qu'ils forment un système plus complet et plus développé que les nôtres; qu'ils ont aussi des effets plus réels dans la pratique, et c'est ainsi, par exemple, que l'éducation moyenne y est bien mieux adaptée aux besoins de la classe moyenne, parce qu'elle réfère mieux aux professions qui occupent cette classe, et que l'éducation populaire aussi y est mieux dirigée pour former des cultivateurs et des ouvriers. Les établissemens d'éducation y sont comme un premier apprentissage de la vie réelle.

« Les établissemens que j'ai visités ne sont construits que sur des proportions médiocres; les États auxquels ils appartiennent sont peu étendus; ils ne renferment pas de villes considérables. Mais pour être sur une échelle restreinte, ils n'en sont que plus facilement dirigés et surveillés. Les détails y sont donc traités avec plus de soin; ils ressentent l'influence de cette administration sage, paternelle, bienveillante, dont l'Allemagne s'applaudit à juste titre.

« On ne rencontre sans exception dans l'Allemagne méridionale aucun individu de l'un ou de l'autre sexe, appartenant au pays, qui ne possède un degré d'instruction fort supérieur à celui qu'on acquiert dans la plupart de nos écoles primaires. La législation du pays suffirait pour expliquer ce phénomène consolant pour l'ami de l'humanité. »

De là l'auteur passe à la législation des écoles et aux séminaires pour les instituteurs, séminaires qui ont servi de modèle à nos écoles normales. Il montre combien l'instruction que les instituteurs y reçoivent est sûre et variée, et quels soins les communes et le gouvernement ont toujours pris de donner à l'instituteur une position aisée et honorable.

M. de Gérando examine ensuite les divers genres d'écoles dont l'Allemagne s'est enrichie : l'école pour les petits enfans, qui ressemble à nos *salles d'asyle*; l'école élémentaire de ville et de

village; l'école du dimanche, institution excellente, destinée surtout aux ouvriers qui n'ont pendant la semaine aucun moment à consacrer à l'étude. La fondation de ces écoles en Allemagne remonte jusqu'au seizième siècle; l'école de métiers; qui est une extension de celle des dimanches; l'école réelle (*Realschule*), destinée aux jeunes gens des classes moyennes qui veulent se consacrer au commerce ou aux travaux de manufactures, comme fabricans, architectes, artistes, marchands, cultivateurs, militaires, forestiers, etc. (il en existe huit dans le royaume de Wurtemberg et plusieurs dans le grand-duché de Bade); l'école d'industrie. Cette école a pour objet principal de préserver les enfans des classes inférieures contre les dangers de la fainéantise et du vagabondage, de leur faire contracter de bonne heure l'amour, l'habitude, la capacité du travail, de leur enseigner le prix de l'emploi du temps, de leur donner le goût de l'ordre, et de les préparer à embrasser des métiers productifs.

Il faut compter encore l'école rurale, qui est une annexe ou une branche de l'école d'industrie. C'est le même principe appliqué aux travaux agricoles; les maisons d'éducation pour les enfans pauvres, les maisons d'éducation pour les enfans délaissés; ensuite on trouve l'école latine, dans laquelle entrent les enfans sortant des écoles élémentaires; le gymnase, où l'on joint à l'étude du latin celle du grec; le lycée, où l'on enseigne la langue hébraïque; l'école polytechnique, qui n'est point, comme la nôtre, destinée exclusivement à fournir des sujets pour les divers services publics, mais qui en prépare pour toutes les carrières civiles et privées, et pour cela dirige son système d'études immédiatement vers les applications pratiques de tout genre, en le portant à un degré moins élevé d'instruction théorique.

Après cette longue énumération que M. de Gérando a faite avec un grand soin, en indiquant très-bien leur mode d'organisation et les diverses branches d'étude qu'elles embrassent, l'auteur examine en particulier l'éducation religieuse, et nous ne pouvons résister au plaisir de citer en entier cet intéressant paragraphe.

« C'est, dit-il, avec l'émotion du respect et de la joie tout ensemble que l'ami de l'humanité contemple dans les écoles de l'Allemagne ces influences si vraies, si bienfaisantes qu'y répand l'éducation religieuse. Il ne s'agit pas ici de simples formes extérieures, de cérémonies, d'observances, d'exercices de mémoire, arrivant à des heures déterminées; c'est l'ame elle-même de l'enfant à laquelle s'adresse constamment et de mille manières un langage entendu par elle; elle respire la religion comme l'air; elle en vit; la religion entre ainsi dès les plus jeunes années dans les plus intimes convictions, dans les affections les plus réelles. Ce n'est pas seulement un enseignement, c'est un aliment. Les lectures, les chants, les instructions, tout concourt à la fois à faire pénétrer la religion dans les mœurs, comme principe de conduite, comme mobile de la vie active. Le clergé en Allemagne est beaucoup plus éclairé, le clergé catholique surtout, que dans d'autres contrées. Il est aussi beaucoup plus tolérant, il faut le dire; il met une exigence moins rigoureuse aux pratiques extérieures. L'éducation religieuse se prolonge de six à quatorze ans dans les écoles élémentaires, de quatorze à dix-huit dans les écoles du dimanche pour les enfans des conditions inférieures. Ainsi ils ne restent pas abandonnés à la suite de leur initiation religieuse par la première communion et la confirmation; ils ne restent pas abandonnés à l'âge où les passions se développent et où la raison doit se former; ils conçoivent la religion d'une manière plus sérieuse, plus réfléchie, à un âge où ils sont plus capables de réflexion.

« Dès l'âge de six à sept ans, et même avant que les enfans sachent lire, *on éveille en eux* les notions et les sentimens de la morale et de la religion par des entretiens rapides, familiers, mais qui partent du cœur; on leur donne des sentences simples et brèves; on leur fait apprendre des hymnes et des récits des livres saints.

« De sept à dix ans, en continuant ces exercices, on commence à y joindre des explications.

« De dix à quatorze ans on leur enseigne les vérités religieuses à l'aide du catéchisme; on les prépare à la première communion et à la confirmation.

« Le maître d'école est chargé de diriger les exercices préliminaires.

« On fait un choix de morceaux des livres saints qu'il convient de mettre sous leurs yeux; ce choix est réservé à l'autorité ecclésiastique.

« Des instructions religieuses sont périodiquement faites aux enfans, sous la forme de sermons familiers, par le maître d'école, et à son défaut par un ecclésiastique, si celui-là ne s'en trouve pas capable; les enfans sont ensuite interrogés, appelés à en rendre compte, à en faire de petits extraits.

« Mais indépendamment de cet enseignement direct, les maîtres d'école doivent saisir toutes les circonstances qui offrent une occasion naturelle pour exciter ou entretenir dans les enfans les pensées et les dispositions morales et religieuses, en les accoutumant à réfléchir sur les phénomènes de la nature ou sur les événemens de la vie. Des instructions, développées et conçues dans un fort bon esprit, dirigent les maîtres d'école dans cette portion si essentielle, mais si délicate, de leur devoir.

« On recommande dans les écoles protestantes les écrits publiés par Müller à Winterthur, en 1809, et le petit ouvrage de Seiler, *Biblisches Erbauungsbuch*.

« Cette juste importance attachée à l'éducation religieuse explique la part considérable qui, en Allemagne, a été réservée à l'autorité ecclésiastique dans la direction des écoles populaires; elle explique aussi comment les écoles élémentaires se distinguent généralement en écoles catholiques et écoles protestantes, et comment il y a pour ces divers ordres d'écoles des statuts distincts. Cependant en un grand nombre de localités les écoles renferment à la fois des enfans de plusieurs communions chrétiennes, et c'est ce qui arrive aussi dans les écoles supérieures. Alors les ecclésiastiques des diverses communions se concertent sur tous les points où leur concours est nécessaire, et, il est bien satisfaisant de l'attester, c'est toujours avec des égards mutuels et une parfaite harmonie qu'ils se rapprochent ainsi les uns des autres.

« Vous ne vous étonnerez point, M. le ministre, ajoute M. de

Gérando, si je vous entretiens de l'enseignement du chant dans les écoles d'Allemagne; si je vous en entretiens immédiatement après un sujet aussi grave que l'éducation religieuse. Ce n'est pas, en effet, comme un objet frivole, comme un délassement, que le chant est considéré en Allemagne. Il y remplit un rôle essentiel dans l'éducation morale; il y est envisagé comme un moyen de développement pour le système entier des facultés, comme particulièrement indispensable aux enfans des conditions inférieures de la société, comme un langage qui les instruit, comme un exercice qui accompagne, soutient et confirme les exercices religieux et moraux, qui nourrit les affections douces et bienveillantes, qui entretient la piété, le patriotisme, et l'expérience en effet justifie cette pensée.

« Le chant occupe en Allemagne une place essentielle dans les mœurs populaires; il y est une chose sérieuse, universelle, journalière; il y fait partie des cérémonies religieuses, des jouissances domestiques, des fêtes publiques; il les anime et les décore.

« Déjà vous avez vu que tous les maîtres d'école apprennent, outre la théorie de la musique et le chant en parties, l'orgue, le piano et le violon. L'enseignement du chant dans les écoles élémentaires est prescrit d'une manière positive par les réglemens. Il est prescrit aux ecclésiastiques de faire connaître quelques jours d'avance aux maîtres d'école de leurs communes respectives les hymnes qui seront chantés à l'église dans l'office prochain, afin que ceux-ci puissent d'avance y exercer les enfans. Il est établi aussi que le maître d'école et ses élèves doivent à l'office chanter, d'abord seuls ensemble, le premier verset de chaque hymne, avec un accompagnement de l'orgue, d'une douceur analogue, avant le chant général des assistans. Les enfans de l'école occupent à cet effet une place distincte à l'église; les garçons et les filles, séparés, forment deux chœurs qui alternent: on ne saurait rien entendre de plus touchant. »

Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt le paragraphe suivant sur la fête des écoles. Nous avons été nous-même témoin

d'une de ces fêtes, et nous ne saurions oublier la douce impression de joie qu'elle produisit sur nous :

« En plusieurs lieux, spécialement dans les villes, on a coutume de célébrer chaque année, au mois de Mai, une fête de la jeunesse des écoles (*Maientag*), aimable institution, dont Müller a tracé le tableau (*Schul-Intelligenzblatt*). Elle paraît remonter à une époque fort ancienne, avoir une origine religieuse, et se confondre avec la fête de la Pentecôte.

« Les réglemens ont pourvu à ce qu'elle soit célébrée d'une manière convenable, à ce qu'on n'y prélève aucune taxe, à ce qu'on n'y fasse aucune dépense irrégulière. Ces fêtes se célèbrent sous la direction du maître d'école, la surveillance des autorités ecclésiastiques; elles sont exclusivement réservées aux élèves des écoles : cependant une commission prise parmi les parens préside aux dispositions nécessaires, et se charge de procurer les moyens d'exécution. Des places sont réservées dans le voisinage du théâtre destiné aux amusemens de ces enfans, pour leurs familles et les spectateurs qui veulent être témoins de leurs innocentes joies.

« Les enfans viennent en ordre, couronnés de fleurs ou de feuillage, ornés de banderolles, vêtus proprement, sous la conduite de leurs instituteurs, précédés de la musique et chantant des hymnes en plein air. Une cérémonie religieuse, une instruction paternelle du curé ou du pasteur ouvre cette belle journée. Des prix sont décernés, des éloges distribués à la bonne conduite, à la diligence. Les enfans sont admis à un repas commun, et reçoivent de petits présens de toute sorte.

« Les plaisirs de la fête consistent en jeux, courses, exercices gymnastiques; la danse n'en fait pas partie.

« Lorsqu'un instituteur a atteint sa cinquantième année d'exercice, on célèbre la fête de son jubilé; toute la commune y prend part, un service religieux l'ouvre; une gratification tirée de la caisse de l'État est donnée à l'instituteur, et souvent le prince y joint une médaille envoyée par lui-même, lorsque cet instituteur a dignement rempli sa mission. »

Ce que M. de Gérando signale encore comme d'excellentes

institutions, ce sont les conférences périodiques que les instituteurs ont entre eux, leurs sociétés de lectures, les pensions de retraite établies pour eux et pour leurs veuves.

Ce mémoire intéressant se termine par une liste analytique assez étendue des principaux ouvrages de pédagogie allemands, puis par des réflexions générales, dans lesquelles M. de Gérando présente sous le point de vue le plus pratique, un résumé de ses observations, et réclame pour la France les méthodes d'enseignement ou les institutions dont nous ne jouissons pas encore, et que l'Allemagne possède depuis long-temps. Nous regrettons que le cadre de notre *Revue* ne nous ait pas permis d'étendre plus loin l'analyse d'un rapport aussi instructif et aussi consciencieux. Nous voudrions voir le ministère ordonner l'impression de ce rapport. Il serait d'une grande utilité, non-seulement à tous les directeurs d'écoles normales, qui y puiseraient de nouvelles idées, mais à tous les hommes qui s'intéressent aux progrès de l'instruction publique en France; car c'est sans contredit l'un des meilleurs ouvrages qui aient été faits jusqu'à présent sur les institutions et la pédagogie allemandes.

BERNE, GÖRRES ET ROTHSCHILD,

ou

LA RUE DES JUIFS A FRANCFORT,

PAR LUDWIG WUHL.

Depuis que le régime féodal a cessé, deux puissances nouvelles se sont partagé le gouvernement du monde, l'une d'origine divine et céleste, l'autre terrestre et mondaine, enfant de la fortune et des transactions de banque. Vous rencontrez la première dans les mansardes, à l'académie, dans l'atelier de l'artiste et dans le cabinet de l'homme de lettres; la seconde habite dans de vastes palais, elle se tient dans les salons du riche et assiste aux réunions de la bourse. La première de ces deux puissances se présente à vos regards sous l'humble costume bourgeois, le cœur plein d'amour et d'enthousiasme pour l'avenir, tandis que sa rivale vous éblouit

du faste de ses vêtemens chamarrés d'or; vous la voyez étaler ses décorations et les emblèmes d'une multitude d'ordres, elle se pavane dans de somptueux équipages, s'entoure d'une nombreuse valetaille, et se livre sans frein à toutes les jouissances d'une vie luxurieuse et sensuelle. Riche sous l'apparence de la pauvreté, la première des deux puissances n'a rien à envier à l'autre, qui est misérable au milieu de ses trésors. Vous les rencontrez l'une et l'autre côte à côte dans une rue étroite et sale, dont les masures vous rappellent ces vieux donjons aux cachots souterrains d'où s'exhale un air méphitique. En abordant ce repaire, votre imagination se transporte involontairement au bon vieux temps du fanatisme religieux, des tortures de l'inquisition et des haines implacables contre les Juifs.

En entrant dans la rue des Juifs au sortir de la rue dite *Bruckhofstrasse*, vous remarquez une maison bâtie en pierre, munie d'une lourde porte et recevant le jour à travers des croisées protégées par d'immenses barres de fer. C'est une maison curieuse, une maison historique. Comme tous les poètes, j'ai mon grain de folie; la place où fleurit un rosier est sacrée pour moi; le tilleul où se niche un rossignol qui me ravit par ses chants, me pénètre d'un sentiment religieux; je révere comme un temple la maison où un homme de génie est né. Voilà pourquoi j'aime tant la maison de la rue des Juifs avec son entourage sombre. Je ne passe jamais devant sa porte sans éprouver une pieuse émotion. Dans cette maison naquit Louis Børne.

Je ne me suis jamais occupé de politique. Vous me demanderez pourquoi? Voici la raison:

On parlait encore avec enthousiasme de la révolution de Juillet; on chantait la Marseillaise; je vis, après les trois journées, les feux de Bengale s'élever en pyramides sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg; les trois couleurs resplendirent dans tout leur éclat. Quelques amis me conseillèrent de publier un journal allemand qui exprimât nettement les vœux de ma nation. Mais je pensai à mon père, à ma mère, à mes frères, à mes sœurs et à mes nombreux amis, et je me dis: «Ce serait pourtant triste de les

quitter tous pour l'amour d'une idée. » Vous m'accuserez d'égoïsme, vous me crierez avec les paroles de l'Écriture : « Tu abandonneras ton père et ta mère, et tu t'attacheras à ta femme ; ta femme, c'est la liberté. » Eh bien ! je vous avoue que je suis un homme faible et sentimental. Je ne puis extirper de mon cœur l'amour du sol natal et de la famille que j'y ai laissée. Après cela, j'honore et j'admire ces héros qui savent sacrifier leur propre liberté à l'amour de la liberté. Ceux qui souffrent, et qui n'hésitent pas à répandre leur sang pour elle, je les crois inspirés de l'Esprit du Très-Haut. Vous dirai-je maintenant pourquoi je vous signale la maison en pierre de la ténébreuse rue des Juifs ?

Il existe une légende de deux célèbres rabbins, Hillel et Samaï, qui n'étaient jamais d'accord ; ce que l'un permettait, l'autre le défendait. Leur controverse les conduisit souvent aux propositions les plus bizarres. Samaï, par exemple, disait que dès le premier jour de la semaine il fallait se pourvoir, en l'honneur du prochain sabbat, d'une belle carpe et du plus fin vin de Rüdesheim. Alors le vieux Hillel secouait sa barbe grise, et disait avec un ton solennel : « A quoi servent les soucis ? Laissez faire le bon Dieu. » Ils avaient raison tous les deux ; car une voix du Ciel se fit entendre un jour, et la voix mystérieuse dit : « Les paroles de Hillel et de Samaï sont également les paroles du Dieu vivant. »

Je ne sais comment il se fait que chaque fois que je passe devant la maison en pierre de la rue des Juifs, je me rappelle cette singulière histoire des rabbins qui se contredisent, et en même temps la vieille légende me fait songer à Børne et à Gørres. Hillel et Samaï se disputèrent pour des pratiques religieuses, tandis que Børne et Gørres se combattent pour une idée. Semblable au prévoyant Samaï, Børne se met en règle pour le sabbat long-temps avant qu'il paraisse ; Gørres, au contraire, se confie en la Providence pour le repas de fête. Il y a des gens qui prétendent qu'autrefois Gørres avait été assez friand de carpes et de vin du Rhin ; mais que depuis quelques années il s'était converti aux maximes du morose Hillel. Ce qui est sûr, c'est que pour tout le monde il n'écrirait plus aujourd'hui les éloquentes paroles

qu'il publia jadis : « Une atonie générale s'est emparée des peuples. Mais voici venir la liberté qui s'élance du haut des cieux ; de loin elle brandit sa bannière, et les peuples la saluent avec transports ; à peine s'est-elle arrêtée au milieu d'eux, que déjà les tempêtes se déchainent dans leurs gouffres ; un océan d'hommes fait retentir le monde de ses bruissements ; des flots de peuples s'entrechoquent avec fracas, et dans l'épouvantable tourmente sont broyées toutes les formes. Et pendant que dans les profondeurs l'orage gronde et bouleverse le monde, les astres du ciel roulent silencieusement au-dessus des nuages, et parcourent leurs orbites sans éprouver la moindre entrave des conflits tumultueux qui s'élèvent ici-bas. »

Bien que Gørres ait perdu son amour de la liberté, il a su conserver son courage inébranlable, son énergique raideur et sa haine ardente contre tout ce qui s'oppose à ses vues. C'est là un trait de sa jeunesse, qui lui est encore commun avec Børne. Comme celui-ci, Gørres ne connaît pas de considérations ; l'un et l'autre portent un Dieu dans le cœur ; mais le Dieu de l'un est le Méphistophelès de l'autre. Ils sont tous les deux de bonne foi, également incorruptibles, également capables de devenir les martyrs de leurs idées. Børne persécute tous ceux que l'enthousiasme de la liberté n'échauffe point jusqu'à l'horreur de la royauté ; Gørres lui-même n'a pas échappé à ses sarcasmes. De même quiconque n'admire pas avec Gørres le catholicisme du moyen âge, quiconque ne va pas avec lui à la messe et ne se prosterne pas comme lui au pied du confessionnal, devient l'objet de ses railleries et de ses anathèmes. Gørres en a fait encore l'expérience. Toutefois ce qui paraîtrait faiblesse ou folie dans un homme vulgaire, se montre en Gørres comme un écart de l'homme primitif, d'un Titan, d'un Néphilim. Quand Gørres fut l'apôtre de la liberté, il dit de lui-même : « Mon opinion n'est pas le résultat d'une lâche condescendance, qui ne s'attache à aucun parti pour n'être point compromis ; je ne suis point un amphibie ; un sang rouge et ardent coule dans mes veines. » Eh bien ! Gørres est encore le même homme. Je l'ai connu pendant les années 1829 et 1830, alors il fut le zélé collaborateur de la nébuleuse *Eos* ; nous cau-

sâmes souvent étymologie : je m'inscrivis à ses cours, que je n'ai pas trop régulièrement suivis ; en revanche, j'ai souvent pris le thé chez lui ; ses perruches m'ont mille fois mordu les doigts, pendant que le jeune Guidon à la blonde chevelure riait comme un fou. En recueillant tous mes souvenirs sur Gørres, je crois pouvoir affirmer que c'est un parfait honnête homme. Après tout, Gørres et Børne doivent s'estimer heureux de n'être pas venus au monde quatre cents ans plus tôt ; car le premier, à coup sûr, serait maintenant canonisé, et l'autre aurait fini ses jours sur quelque bûcher de la très-sainte inquisition. Je me trompe cependant, pour Gørres il y aurait une grande satisfaction d'appartenir à un siècle qui lui aurait décerné de son vivant l'ennuyeux honneur de la canonisation : tel que vous le voyez aujourd'hui, c'est une momie historique, une gloire surannée, le jouet de ses contemporains, maudissant en lui-même ce que d'autres louent en lui, se faisant gloire de ce qu'on condamne dans sa conduite, Prométhée frappé de paralysie, Hercule tombé en quenouilles. Les arbres des environs de Munich, s'ils savaient parler, vous raconteraient de singulières choses de sa tragique douleur. Derrière la vieille résidence et les nouvelles arcades est situé un parc anglais, où les oiseaux ont la permission de jouir de toute leur liberté, ce qu'ils font en gazouillant joyeusement des airs que personne ne comprend ; aussi le fidèle Bavaïois n'en a-t-il nul souci ; la noblesse, le tiers-parti, les soubrettes en petit bonnet frisé, ont bien autre chose à faire en visitant ce jardin. La meilleure des bières y fournit le sujet des conversations, qui expriment toujours le bonheur de vivre dans le meilleur des mondes. On prétend que c'est là que Gørres a l'habitude de se promener en réfléchissant gravement sur les vicissitudes des opinions humaines.

Un homme qui ne change ses principes qu'à demi est un pauvre hère ; il vieillit avant le temps et finit par devenir indifférent à tout. Le lion qui est obligé de se soumettre devient morne et mélancolique. Voilà ce que j'ai remarqué, quand je revis Gørres l'automne dernier. Sa face sévère était couverte de rides ; ses vêtements flottaient négligemment autour de son corps. Il portait la

même redingote d'un brun sale, qu'il eut il y a cinq ans, et il me serait difficile de compter le nombre de boutons qui manquaient. Le chapeau qu'il avait sur la tête s'accordait parfaitement avec le cynisme de sa mise; son chapeau aussi avait vieilli, et présentait trois bosses, deux sur l'arrière-bord et une par devant. Sa chevelure longue et lisse pendait en désordre sur le front et sur les épaules. Ce fut comme une vague réminiscence de la vieille liberté de la *Burschenschaft*. Le linge blanc et la gaité me paraissaient également clairsemés sur son extérieur. Par Dieu, je frissonnai à cet aspect inopiné. Gœrres me témoigna sa joie de me rencontrer; il me causa comme jadis histoire primitive, en regrettant que Ruppel n'eût pas plutôt fait des recherches sur l'histoire ancienne que sur l'histoire moderne des Coptes. « C'est fâcheux, dit-il, que ce savant se soit plus occupé des bêtes que des hautes vérités. » Gœrres peut avoir raison; mais Ruppel à son tour n'a pas tort. Ce qui est certain, c'est que Bœrne n'aurait pas fait le même reproche à Ruppel, puisque Bœrne s'intéresse beaucoup plus à l'histoire de nos jours qu'à l'histoire ancienne.

Bœrne est un petit homme frêle et maigre; mais dans ce corps exigü et valétudinaire s'agit une ame puissante. Sa profession de foi ne change pas plus que le contenu des tables de la loi. Est-ce peut-être là la raison pour laquelle on a donné à l'habitation de son enfance le nom de maison de pierre? Ce serait un trait d'esprit du hasard. Écoutez, honnêtes fripiers de la rue enfumée, vous connaissez Bœrne, vous l'avez vu grandir au milieu de vous, vous le vîtes enfant, adolescent, étudiant, docteur et fonctionnaire; vous le vîtes rédacteur de la *Balance*¹, passionné pour la poésie et l'art, chaud adversaire du magnétisme et d'autres niaiseries de l'époque; vous le vîtes, enveloppé de sa robe de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit, gagner des batailles sur le champ de la liberté. Mais que dis-je? Non, vous ne le connaissez pas, l'apôtre de la liberté; car pour le connaître il faut, comme lui, aimer la liberté, et ceux qui l'aiment ne vendent pas leurs vieux habits; quand ils ont un frac usé, ils le donnent au premier pauvre diable

¹ Journal politique et littéraire, publié par Bœrne.

venu. Hélas, il y a bien des fripiers dans votre rue, il y en a bien davantage ailleurs, en Allemagne et en France. Il y en a de riches et de pauvres, de savans et d'ignorans; il y en a même qui appellent Børne un malhonnête homme, parce qu'il ne trafique pas comme eux avec des vieilleries. Je n'ai jamais parlé à Børne, et cependant je le connais; Børne écrit comme il est, et son livre, c'est lui-même, ou tout ce qui m'entoure serait mensonge et illusion; ce serait alors le cas de prendre un rossignol pour satan, comme ces prélats dont Heine nous raconte si naïvement l'histoire.

« Nous vivons constamment pour l'avenir, nous accordons sans cesse nos instrumens, et le concert ne commence jamais. On paie une lettre de change avec une autre. C'est un tripotage sans pareil. Les intérêts enflent le capital, et les insensés qui n'ont jamais touché le produit net de la vie, s'imaginent être riches, lorsque le ballon de leurs espérances s'élève à perte de vue dans les airs. Mon Dieu! toi qui es si bon, parle donc enfin; ne sois pas réservé comme un diplomate; dis-nous comment tout cela finira? » Quand Børne écrivit ce fragment, il pensa plutôt à tout autre homme qu'à ce grand seigneur, qui a vu le jour non loin de sa maison paternelle, sur la même ligne que lui. C'est que Børne vit pour le présent, et en cela il diffère essentiellement de son voisin le prince absolu, qui règne en maître sur la chambre de commerce, et qu'aucune chambre des députés ne vient contrôler. Mais Børne a juré haine aux rois, et par conséquent aussi à Rothschild. C'est justice. D'un autre côté il a l'air d'ignorer la puissance du riche voisin; quand il dit *nous*, il ne fait pas d'exception pour lui. Qu'à cela ne tienne, l'exception est de droit. L'univers entier ferait banqueroute, les Chinois et les Tartares tapisseraient leurs murs d'effets de rentes sur l'État, que les billets à terme de Rothschild seraient encore acceptés. Ainsi donc tenez-vous à Rothschild, princes, rois et seigneurs absolus et constitutionnels!

Vous auriez tort, mon cher lecteur, de penser à un magnifique château, en allant visiter le lieu d'origine de la souveraine puissance du siècle. Les dominateurs du monde ne sont-ils pas issus de la petite bourgade de Nazareth?

Chaque jour, entre midi et une heure, vous apercevez dans la rue des Juifs une voiture qui stationne devant une maison de peu d'apparence. La voiture est somptueusement ornée d'armoiries. Cocher, chasseur et domestique en riches livrées attendent avec respect une vénérable matrone vêtue avec une grande simplicité, mais en même temps avec une propreté exquise. Cette dame, dont le bonnet brodé en or annonce au premier coup d'œil la vieille Juive, paraît, et, aidée des soins empressés de la valetaille, monte dans le carrosse. Heureuse mère d'enfans dignes d'envie! Qui pourrait exprimer toute l'étendue de ses joies maternelles? Il est possible que Børne aime sa mère avec la même tendresse que Rothschild la sienne; mais comment pourrait-il lui envoyer un riche équipage? D'ailleurs, n'a-t-elle pas perdu son fils du moment qu'il est entré dans la grande confrérie de l'humanité. Qu'importait à la mère de Børne la gloire et l'immortalité littéraire du spirituel auteur des *Lettres sur Paris*? J'ai entendu la mère Børne parler de son fils avec une indifférence et une impassibilité qui m'ont glacé. « Hélas, devait-elle penser, n'aurait-il pas pu, comme tant d'autres de ses compagnons de jeunesse, devenir avocat, médecin ou même, mieux que cela, spéculateur de bourse, marchand de draps ou courtier? Que n'a-t-il cherché à se marier, à avoir des enfans et à les élever dans son pays? » Voilà comment le bouton de rose ne comprend pas qu'il doit donner naissance à une fleur, qui par son éclat et son parfum fera le charme des plus beaux jardins. La bonne femme ignore sans doute que l'existence la plus élevée est une vie de résignation.

Immermann a fait un séjour à Francfort; il y a visité la rue des Juifs, et pour augmenter son journal de voyage de quelques feuillets, il a cru devoir inventer un conte ridicule. Et pourtant Immermann est poète. La rue des Juifs n'est pas sans poésie; j'y ai puisé les sujets de bon nombre de romances et de ballades. Les figures que j'ai retracées dans *la Complainte du Rabbín*, dans *l'Exorciseur*, dans *Dalles*¹, vous les rencontrez là à chaque pas; mais elles passent inaperçues, à moins que vous ne soyez tour-

¹ Romances insérées par l'auteur dans le journal *le Phénix*.

menté de la maladie du siècle, et que vous n'avez d'autre but en voyage que de fréquenter les théâtres et d'insulter à la révolution de Juillet. Le rabbin exorciseur et Dalles sont des personnages réels qui sont reçus et qui obtiennent des secours dans la maison Rothschild; car Rothschild est un homme pieux et débonnaire. Demandez-leur s'ils connaissent le baron de Rothschild, et ils vous répondront : sans doute, nous le connaissons, c'est un seigneur affable et bienveillant, qui prend pitié du pauvre. Il n'a qu'un seul ennemi, et son ennemi c'est précisément ce *Dalles*. Il a peur chaque fois qu'il se trouve en face d'*Amschel de Rothschild*. Pour se venger de sa peur, il s'est adressé à quelques gueux affamés, cliens d'Amschel, avec l'insinuation d'écrire de temps à autre contre leur bienfaiteur. Les sots n'ont pas eu le bon esprit de se défier du piège. La mystification de Dalles devait leur fermer une fois pour toutes la porte de Rothschild. Mais ils pourront dormir tranquilles; Rothschild ne leur portera pas rancune, quand un jour ils auront besoin de lui. Si de toutes les aristocraties je méprise le plus l'aristocratie de l'argent, j'avoue toutefois que je ressens une vive sympathie pour Amschel de Rothschild. Il n'a pas l'habitude de faire sonner son or dans sa poche; il est sans prétention, doux, complaisant, plein de prévenance. Il se met simplement, et ne vous confie jamais qu'il vient de déjeuner avec un roi. Enfin le brave Amschel de Rothschild n'oublie jamais qu'à part tous les honneurs et toutes les distinctions dont il est quelquefois l'objet, il est Juif; c'est là peut-être son côté le plus intéressant; il se garderait bien de cacher, comme tant d'autres que je connais, son type national sous un air de grandeur affecté.

Vous connaissez la tradition d'Ahasvérus. Elle est grave, et vous donne des frissons. Børne et Rothschild, les représentans de notre époque, sont nés dans la rue des Juifs; ils sont Juifs l'un et l'autre. Du sein du judaïsme est sorti le christianisme avec tous ses développemens historiques. Dans ces derniers temps on a ébranlé l'ordre social né de ces développemens. Qui a prêté la main au bouleversement? C'est encore le judaïsme. Ce que j'ai

dit, il y a, un moment, des mères qui ont des enfans spirituels, s'applique, à mon avis, au judaïsme. Aussi ai-je lu à regret tout récemment que le pauvre Gørres s'évertue à expliquer la tradition d'Ahasvérus, non comme simple idée, embellie par les fictions de la poésie chrétienne, mais comme un fait qui se réalise de plus en plus. Soit! Gørres peut être bien informé; il ne se fâche pas pour rien de voir le temps marcher avec des bottes de sept lieues. Le temps et Ahasvérus sont tout simplement le mouvement perpétuel, qui ne s'arrêtera qu'au grand jour prédit par tous les prophètes, où le droit de fréquenter le casino de Francfort sera octroyé aux Juifs.¹

FRAGMENS DE LUCINDE.

FANTAISIE DITHYRAMBIQUE.²

.... Tout est devenu grand en toi; ton ame est un miroir, où je ne crains pas de m'admirer moi-même et de m'aimer. C'est là que je me trouve complet et harmonique, et toute l'humanité se représente à mes yeux en toi et en moi. Ton esprit me semble si bien déterminé et accompli; ce ne sont plus des traits fugitifs qui se décomposent et s'évanouissent, c'est une image éternelle qui jette sur moi un regard ami, et ouvre les bras pour m'enlacer. Toutes les démonstrations de l'ame, qui sont déjà un bonheur pour celui qui n'a pas atteint aux conceptions les plus élevées, ne forment que l'atmosphère vulgaire de notre souffle intellectuel.

Les paroles sont faibles et tristes, et dans ce conflit d'images qui nous apparaissent, il faut que je répète sans cesse l'inépu-

¹ Il existe un article dans les statuts du casino de Francfort, qui défend de recevoir des Israélites membres de cette société.

² Un de nos collaborateurs doit publier prochainement, dans la *Revue germanique*, un article complet de biographie et de critique sur la vie et les œuvres de F. Schlegel. Il expliquera ce singulier roman de Lucinde, sous quelle influence Schlegel l'a conçu, et quelle sensation il a produit en Allemagne. En attendant nous avons cru que quelques fragmens de ce livre, devenu aujourd'hui très-rare, ne seraient pas sans intérêt pour nos lecteurs.

sable sentiment de notre primitive harmonie. Une grande idée d'avenir m'entraîne vers un but incommensurable ; chaque pensée s'entr'ouvre, éclôt, et me dévoile une foule de nouvelles pensées. Je trouve en même temps au fond de mon cœur le désir sans frein et le pressentiment paisible poussés jusqu'à l'extrémité. Je me souviens de tout ce que j'ai éprouvé, de la joie comme de la douleur, et tous mes rêves, toutes mes conceptions d'autrefois se réveillent et vivent en moi. Mon sang bouillonne dans mes veines ; mes lèvres aspirent à une complète réunion ; et dans ces mille formes sous lesquelles le bonheur se montre à moi, il n'en est encore aucune qui puisse satisfaire à mes désirs et me rendre le repos, et puis alors je pense encore avec émotion à ce temps où j'attendais sans espérer, où j'aimais sans le savoir, où toute mon ame se fondait dans de vagues désirs, et ne pouvait se soulager que par quelques soupirs à demi comprimés.

Oui, alors j'aurais cru qu'on me faisait un conte merveilleux, si l'on m'avait parlé d'un bonheur et d'un amour semblable à celui que j'éprouve, et d'une femme comme toi, qui es en même temps ma plus tendre bien-aimée, ma meilleure société et ma plus parfaite amie. J'ai toujours cherché dans l'amitié ce dont j'avais besoin, mais sans pouvoir le trouver dans aucune femme, et en toi j'ai trouvé tout ce que je désirais, et plus encore ; mais aussi tu n'es pas comme les autres. Tu ne sais rien de tout ce que l'usage ou le préjugé attribue exclusivement à la femme. Tout ce que ton sexe te donne de distinct, c'est que ton ame attache le même prix à la vie et à l'amour. Toutes tes sensations sont profondes et infinies ; ta nature est une et indivisible. Voilà pourquoi tu as le caractère si sérieux et si gai ; voilà pourquoi tu acceptes tout avec tant de majesté et tant d'abandon, voilà pourquoi tu m'aimes tout entier, sans vouloir faire le sacrifice d'aucune partie de moi-même à l'État, à la postérité ou à mes amis. Tout t'appartient, partout nous sommes les êtres les plus près l'un de l'autre, les êtres qui se comprennent le mieux. A travers les échelons de l'humanité tu passes avec moi de la sensualité au spiritualisme, et c'est en toi seule que je trouve le vrai orgueil et la vraie humilité.

La souffrance extérieure qui s'appesantirait sur nous, sans nous séparer, ne serait pour moi qu'un charme de plus ajouté à notre union. Pourquoi n'accepterions-nous pas les caprices les plus amers du destin pour de plaisantes saillies, puisque nous sommes immortels comme l'amour? Je ne puis plus dire : *mon* amour ou *ton* amour; tous deux sont égaux, unis et inséparables. C'est le mariage, c'est l'alliance éternelle de nos esprits, non-seulement pour ce que nous appelons *ce monde*, mais pour un monde sans nom, infini et inaliénable, pour l'éternelle durée de notre nature, de notre vie. Ainsi je pourrais vider joyeusement ma coupe de vin avec toi, et te dire : buvons de même le reste de notre vie. Mais non, je te dirai plutôt : vivons et aimons. Je sais que tu ne voudrais pas me survivre, que tu te jetterais dans le même tombeau que moi, que par l'impulsion de ton amour et de tes désirs, tu t'élancerais sur le bûcher où les femmes indiennes ne montent que pour obéir à l'empire de la force.

Dans cet autre monde peut-être nos vœux seront complètement remplis. Je suis souvent étonné de voir comment chacune de nos conceptions nous semble achevée en elle-même; elles se succèdent toutes et se remplacent, et celle qui tout à l'heure nous touchait de plus près, s'obscurcit et retombe en arrière. Cependant il y des momens de clarté soudaine, où plusieurs esprits du monde intérieur s'allient d'une manière merveilleuse, ne forment qu'un seul ensemble, et alors plus d'une partie oubliée de notre *moi* reparaît dans un nouveau jour, et la nuit de l'avenir s'ouvre à nos regards. Ce que nous remarquons dans les petites choses, existe aussi, je crois, dans les grandes. Ce que nous appelons *la vie*, est pour toute la nature intérieure de l'homme une pensée unique, un sentiment qu'on ne peut diviser. Il y a pour lui des heures de révélation profonde, achevée, où toutes les autres vies lui sont dévoilées, et se mêlent et se séparent. Pour nous, j'espère qu'un jour, unis dans le même esprit, nous reconnaitrons que nous ne sommes que les fleurs d'une même plante ou les feuilles d'une même fleur, et que ce que nous appelons aujourd'hui l'espérance, n'était que le souvenir.

Te souviens-tu encore comme le premier germe de cette pensée passa de ton ame dans la mienne et s'y enracina aussitôt? Non, rien ne peut nous séparer, et l'éloignement ne ferait que m'attacher davantage à toi. Je me rappelle encore toute la violence de sentimens opposés, et le rire et les larmes qui me saisirent la dernière fois que je te dis adieu. Puis, un instant après, je devins tout-à-fait calme, je tombai dans une sorte d'étourdissement, et je n'aurais pu croire que je t'avais quittée, si les nouveaux objets offerts à ma vue n'étaient venus malgré moi m'en convaincre. Mais alors mes désirs s'accrurent jusqu'à ce qu'ils fussent assez puissans pour me ramener sur leur aile dans tes bras. Laisse donc le monde ou les paroles mal comprises jeter entre nous la mésintelligence. La douleur la plus profonde ne sera pas de longue durée, elle se fondra bientôt dans une complète harmonie; elle m'inquiéterait aussi peu qu'une légère souffrance peut inquiéter une femme dans les plus doux transports de l'amour.

Comment l'éloignement pourrait-il nous séparer, puisque, quand nous sommes l'un auprès de l'autre, il faut que nous cherchions à calmer par nos plaisanteries le feu qui nous dévore, et que la plus plaisante de toutes les situations est alors à nos yeux la plus belle? Ce que j'aime surtout, c'est quand nous changeons de rôle, c'est quand tu t'essaies à imiter la violence de l'homme, et moi, le gracieux abandon de la femme. Mais sais-tu qu'il y a pour moi dans cette plaisanterie un charme tout particulier? J'y trouve une allégorie frappante de l'achèvement de la nature de l'homme, et de celle de la femme, pour former l'humanité.

Du repos.

Écoute, je le sais par moi-même, et un dieu me l'a inculqué de mille manières dans l'ame; voilà ce que je puis dire hardiment, si nous ne parlons pas de la joyeuse science de la poésie, mais de l'art divin de la paresse. Avec qui pourrais-je m'entretenir du bonheur du repos mieux qu'avec moi-même? Et voici ce que je me disais à cette heure immortelle, où un génie vint m'apporter l'évangile sublime de la joie et de l'amour : « Oisiveté!

oisiveté ! tu es le principe de vie de l'innocence et de l'enthousiasme. C'est en toi que le bonheur respire ; heureux celui qui te possède, trésor sacré, dernier emblème de cette empreinte divine que nous avons gardé en quittant le ciel. » En parlant ainsi, j'étais assis au bord d'un ruisseau, pensif comme la jeune fille des romances qui regarde couler les vagues. Les flots passaient l'un après l'autre d'un air paisible et sentimental, comme si un nouveau Narcisse avait dû venir s'y mirer encore et s'enivrer de son égoïsme. J'avoue moi-même qu'ils auraient pu me séduire, si je n'étais pas d'une nature aussi pratique, si toutes mes spéculations ne se tournaient pas sans cesse vers un but d'utilité générale. Malgré l'accablement de mon esprit et la fatigue de mes membres, je rêvais à la possibilité d'un bien-être, d'un embrassement perpétuel. Puis quand ma pensée, lasse de courir après un idéal qu'elle ne pouvait atteindre, vint à s'assoupir, je me laissai aller à tous ces contes imaginaires, à l'aide desquels d'irrésistibles sirènes enchantaient mon esprit et caressaient mes sens. La douce musique de la fantaisie vint remplir le vide de mes vœux. J'acceptais avec joie toutes ces sensations, je résolus de les renouveler avec toi, car je leur devais un vrai bonheur. Ainsi se découvrit pour moi le premier germe de ces plantes merveilleuses qu'on appelle amour et volonté. Comme il est éclos librement, j'espère aussi le voir grandir et se développer librement, et jamais une basse cupidité ne me fera retrancher une feuille des rameaux qu'il doit porter.

Semblable à un sage de l'Orient, j'étais plongé dans la contemplation de l'éternelle substance, et avant tout de la tienne et de la mienne. La grandeur dans le repos, disent les maîtres, est le plus haut but de l'art, et sans le demander d'une manière bien déterminée, sans faire d'indignes efforts pour l'obtenir, je me représentais aussi sous ce point de vue notre éternelle substance. Je me rappelais comment le sommeil vient nous saisir dans un de nos embrassements. De temps en temps l'un de nous ouvre les yeux, et s'éveille pour dire encore quelque mot en riant ; mais avant que d'avoir achevé, nous retombons tous les deux ensevelis dans un doux bonheur et dans l'oubli de nous-mêmes.

De là ma pensée se reportait avec tristesse sur ces mauvais hommes qui veulent soustraire le sommeil de notre vie. Ils n'ont, sans doute, jamais su dormir et jamais vécu. Pourquoi les dieux sont-ils dieux, si ce n'est parce qu'ils ne font rien, parce qu'ils comprennent le bonheur de ne rien faire? Et voyez comme les poètes, les sages, les saints, s'efforcent en cela de ressembler aux dieux! comme ils vantent la solitude, le repos, l'oubli, l'oisiveté! Ils ont bien raison; car tout est bon et beau, et se maintient par sa propre force. A quoi servent donc ces tentatives sans but, ces travaux sans relâche? Cette plante infinie de l'humanité qui grandit d'elle-même en silence et se développe si bien, prendra-t-elle au milieu de cette tourmente plus de sève et une forme plus belle? Non, toute cette vide et fatigante agitation n'est rien qu'une erreur, et ne nous donne qu'un étrange ennui. Où commence, où s'arrête cette antipathie pour le monde qui est maintenant tellement répandue? L'homme inexpérimenté ne pense pas qu'elle provient de notre défaut de tact et de jugement, il l'attribue à ce côté hideux que lui présentent le monde et la vie dont il n'a pas la moindre connaissance, et comment l'aurait-il, puisque l'activité et le positif sont les anges de mort, qui avec leur épée flamboyante interdisent à l'homme le retour dans le Paradis. Ce n'est que dans l'abandon de l'âme, dans la douceur, dans le calme d'une vraie passivité que l'on peut se souvenir de son *moi*, et contempler le monde et la vie. Comment arrive toute poésie et toute pensée, si l'on ne se laisse complètement aller à l'inspiration du génie? La parole et l'image ne sont que des accessoires dans la science et dans l'art; l'essentiel, c'est la pensée et la poésie, et l'une et l'autre ne peuvent nous venir que par la passivité. Sans doute, c'est une passivité prévue, volontaire, combinée; mais n'importe. Plus le climat est beau, plus on est passif. Les Italiens seuls savent marcher, et c'est en Orient que l'on sait dormir. Où l'esprit de l'homme a-t-il reçu de plus beaux et de plus doux développemens que dans l'Inde? Sous toute la surface du ciel, c'est le droit d'oisiveté qui distingue les hautes classes, c'est le véritable principe de noblesse.

Enfin, chez qui trouvons-nous un plus vif sentiment, et plus de force et plus de durée de jouissance que chez les femmes dont la vie est passive, ou peut-être chez les hommes qui passent de l'impétuosité à l'ennui, plus rapidement qu'on ne passe du bien au mal?

Non, il ne faut pas abandonner, comme on le fait, l'étude de l'oisiveté; il faut en faire un art, une science, une religion. Pour tout dire en un mot: plus un homme se rapproche de la divinité, plus il devient semblable à la plante, qui est de toutes les formes de la nature la plus heureuse, la plus belle, et la vie vraiment élevée et accomplie ne devrait être qu'une tranquille végétation.

Nous sommes heureux d'annoncer que le bel ouvrage de M. de Raumer sur les Hohenstaufen, qui a obtenu l'estime de tous les savans, va enfin être publié en français. Deux jeunes professeurs de Rouen, MM. BACH et CHÉRUÉL, ont entrepris de le traduire. M. de Raumer leur communique lui-même les notes et les changemens qu'il a préparés pour la seconde édition de son livre, et, à en juger par quelques fragmens de cette traduction qui nous ont été communiqués, ce sera une œuvre excellente sous le rapport de la fidélité, de la correction et de l'élégance du style.

— M. Guillaume de Humboldt, en mourant, a fait don de ses manuscrits à la bibliothèque royale de Berlin. L'illustre savant laisse deux ouvrages presque achevés, l'un sur la langue des Indiens, l'autre sur l'origine et la philosophie des langues. Tous deux doivent être bientôt imprimés.

— Pour prévenir ces honteuses contrefaçons de l'Allemagne, cette piraterie littéraire qui exploite tous les écrivains de talent, M. Brockhaus, de Leipzig, l'un des plus actifs et des plus intelligens libraires de l'Allemagne, a proposé aux autres libraires de s'associer à lui, pour publier à un prix modique une édition complète de tous les classiques allemands.

— Il est fortement question d'établir des chemins de fer entre Vienne et la Gallicie. Il paraît même déjà que la plupart des obstacles qui s'opposaient à ce projet sont maintenant levés.

— Le D.^r Müller, directeur de l'académie de peinture de Darmstadt, vient de mourir. On lui doit un ouvrage d'art très-estimé sur l'église de Sainte-Élisabeth à Oppenheim.

— Le prince Püchler-Muskau semble avoir renoncé à tout jamais à sa retraite de Muskau. Les divers employés qu'il y avait placés ont reçu leur congé, et sa femme est revenue à Berlin, pendant que lui s'en va poursuivre son cours de géographie à travers le monde.

— Les principaux artistes de Berlin ont tous souscrit pour élever à Neufchâtel un monument à la mémoire du malheureux L. Robert.

— M. Fœrster vient de publier la deuxième et la troisième partie de son Histoire de Frédéric-Guillaume I.^{er} Tous les journaux allemands s'accordent à faire un grand éloge de cet ouvrage.

— M. Ch. Simrock, déjà connu par plusieurs poésies remarquables, vient de publier une tradition poétique allemande, en vingt-quatre chants, intitulée : *Wieland der Schmidt*. Nous rendrons prochainement compte de cet ouvrage.

— La police viennoise vient encore de donner une preuve de sa réserve habituelle, en défendant aux journaux de publier aucune espèce d'épithalame, ode, élégie, sonnet, etc., sur la mort de François. Les bons poètes, dit-elle, pourraient écrire à cette occasion d'excellentes choses. Mais les mauvais?... Et la police autrichienne est si prévoyante qu'elle renonce à l'éloge pour ne pas autoriser le blâme.

— Le poète danois Oehlenschläger, dont la *Revue germanique* a publié, l'année dernière, le *Corrège*, vient d'achever un nouveau drame, qui a pour titre : *les Brigands italiens*.

— Le *Phoenix*, journal littéraire de Francfort, qui représente en Allemagne les idées de la jeune école, c'est-à-dire le romantisme de Heine, opposé aux théories artistiques de Goethe, propose aux poètes allemands de se réunir chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans l'autre, comme le font les naturalistes. Reste à savoir comment la diète germanique, qui s'est proclamée le chaperon de toutes les anciennes doctrines et la duègne de toutes les réunions, ne viendra pas opposer son *veto* à ce congrès poétique.

— Dans une des dernières sessions de la Société géographique de Berlin, M. Nebel a fait hommage à la société d'une riche collection de dessins représentant des antiquités et objets d'art du Mexique.

— A la séance du mois d'Avril de l'Académie des arts de Vienne, le prince de Metternich a présenté le projet d'un monument à élever à la mémoire de l'empereur François.

— Au commencement de 1834, la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg renfermait 263,647 ouvrages et 14,632 manuscrits. En 1835 elle a reçu 7728 ouvrages de la bibliothèque de Pulawa, 13 coffres remplis des manuscrits les plus importants de la société des amis des sciences de Varsovie, et 150,000 volumes de la bibliothèque royale de cette ville.

Le cabinet de médailles orientales de Saint-Petersbourg contient 6650 pièces.

Il paraît en Russie, depuis l'année 1835, 85 journaux.

— Un Anglais vient d'acheter pour 10,000 fr. un exemplaire de la première édition de Virgile, qui fut découvert, il y a plusieurs années, dans un couvent de la Souabe.

L'Allemagne comptait il y a 40 ans, environ 300 librairies. En 1833, ce nombre se trouve plus que triplé, il s'élève à 1094; c'est, en prenant la population de l'Allemagne dans son

ensemble, à peu près un libraire pour 39,000 habitans. Mais il existe, sous ce rapport, une grande différence entre les divers États. Ainsi il n'y a en Autriche que 90 libraires; ce qui fait, pour une population de 11,000,000 d'habitans, un sur 122,222; tandis qu'en Prusse on compte un libraire sur 33,899 habitans. Le nombre des ouvrages publiés en Allemagne s'élevait en 1822 à 4000. On le porte maintenant à 6000. Ainsi on peut compter que chaque année ce nombre s'est augmenté d'environ 200. Cette augmentation d'ouvrages est encore plus remarquable en France. En 1826 notre librairie a mis au jour 4347 livres, c'est-à-dire quatre fois plus qu'en 1814. Il résulte de ce premier calcul une remarque curieuse; en suivant l'état de progression continue, que nous venons d'indiquer, on peut compter que la librairie allemande aura doublé le nombre de ses publications de 1822 à 1842, autrement dit dans l'espace de 20 ans; et il faut 45 ans à la Prusse pour doubler le nombre de sa population. La France a quadruplé le nombre de ses publications de 1814 à 1826; elle l'a presque doublé depuis ce temps, et il lui faut plus de 50 ans pour doubler sa population. De tels calculs montrent assez quels progrès fait de toutes parts le mouvement intellectuel.

En Angleterre, depuis 1828 à 1833, il y a eu proportionnellement chaque année dans les publications une augmentation de 92 à 93 volumes.

En 1825, la Hollande a publié 679 ouvrages; en 1828, elle en comptait 770.

En Russie, dans moins de 20 années, le nombre des publications a été triplé, et il s'élève en tout à 18,000 ouvrages.

Une souscription est ouverte à Strasbourg pour élever un monument à la mémoire de *Gutenberg*. Si Mayence est fière d'avoir donné le jour à l'inventeur de l'imprimerie; si Harlem proclame encore la gloire de son Koster, Strasbourg montre avec orgueil la maison où tous les témoignages prouvent que Gutenberg découvrit l'emploi des caractères mobiles. N'est-il pas temps que

cette maison soit signalée à tous les regards, n'est-il pas temps qu'un monument la consacre comme le sanctuaire d'où sont sorties la science et la liberté des temps modernes? En rappelant ainsi la gloire de Gutenberg, l'Alsace acquitte la dette du monde entier. Honneur aux Strasbourgeois qui ont conçu cette généreuse pensée! honneur à ceux qui les seconderont! Déjà cette voix qui a réclamé au nom de Gutenberg, a été entendue; déjà l'élan est imprimé à tous ces hommes chez lesquels une noble idée trouve toujours un écho. La liste de souscription passera de maison en maison, de ville en ville, de province en province; elle sera remplie non-seulement par les littérateurs, les savans, les journalistes, par ces enfans de la presse, comme les appelle J. Janin, qui doivent tout à Gutenberg; elle entrera dans le cabinet du ministre, dans l'atelier du pauvre, dans le palais et dans la chaumière; ce sera l'œuvre unanime, à laquelle le riche apportera sa pièce d'or et la veuve son denier: car il ne s'agit plus ici d'un de ces monumens de localité, de circonstance, dont on abandonne le soin au conseil municipal et aux bourgeois d'une ville. C'est la France, c'est l'Allemagne, l'Angleterre, la société entière, qui sont appelées à proclamer cette loi de la civilisation actuelle: l'imprimerie. C'est de Strasbourg qu'est parti ce rayon qui nous éclaire, et vous verrez s'élever à Strasbourg cette statue en bronze, majestueuse et imposante; on viendra la voir de l'une et l'autre rive du Rhin, et tout le monde la saluera en passant; et sur le piédestal il n'y aura qu'un mot: GUTENBERG.¹

¹ Les souscriptions pour le monument de Gutenberg sont reçues à Strasbourg chez MM. Weigel, notaire, trésorier du comité; Berger-Levrault, secrétaire, rue des Juifs, n.° 33; aux bureaux du *Courrier du Bas-Rhin*, du *Journal du Haut- et Bas-Rhin*, et chez tous les directeurs de journaux des départemens. La liste des souscripteurs sera imprimée avec le programme de la fête et la description du monument.



Écritique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

König Arthur und seine Tafelrunde; Drama : Le Roi Arthur et sa Table ronde; drame, par Aug. BURCK. Leipzig, chez les frères Reichenbach.

Cet ouvrage est moins un drame qu'un tableau poétique emprunté aux chroniques chevaleresques de l'Angleterre. L'auteur semble avoir tourné ses études vers le moyen âge; comme les Tieck, les Arnim, les Novalis, il est allé demander à cette époque de traditions héroïques, de naïves croyances, les riantes images, les idées religieuses, les aventures étranges que notre siècle, si peu crédule et si positif, lui refuse. Son poème de la Wartbourg¹ peut être regardé comme une bonne étude d'ancienne poésie allemande, et cette fois le voici qui s'en revient de son excursion littéraire, avec les fées et les enchanteurs, avec toute cette troupe de créatures idéales, de poétiques fictions enfantées par la riche et brillante imagination des peuples du moyen âge. Voici reparaitre le noble roi Arthur, l'enchanteur Merlin, la fée Morgane, trois personnages bien connus de nos anciens chroniqueurs. Voici la belle reine Genièvre et le preux Lancelot, dont plus d'un conteur nous a redit les touchantes amours; puis Iseult et Tristan chantés par Gottfried de Strasbourg, et Parcival, le héros de Wolfram d'Eschenbach. Le roi Arthur convoque ses vassaux et ses preux chevaliers à la fête du premier Mai, et alors viennent les jeux sur la pelouse comme dans les idylles italiennes, les causeries d'amour, et l'épreuve du manteau et de la coupe enchantés. Plus d'une dame la tente avec audace et en revient toute honteuse; car le fatal manteau a montré qu'elle n'avait pas très-scrupuleusement gardé la foi jurée. Mais tout le monde applaudit quand la noble femme d'Arthur et la douce Iseult

¹ Voir le cahier de Mars.

sortent triomphantes de ce dangereux essai. Il y a peu d'action dans cette pièce, et surtout fort peu de scènes dramatiques; il faut donc faire abstraction de toute idée théâtrale, et ne lire cet ouvrage que comme un poème dialogué. On y trouvera des descriptions charmantes, des passages pleins de grâce; et tous ces noms si poétiques d'Arthur, de Lancelot, de Merlin, toutes les aventures qu'on leur prête, jettent sur cet ouvrage un charme indéfinissable. C'est le moyen âge qui sort de ses vieux parchemins, pour se refléter dans des vers de notre époque harmonieux et pleins de goût.

Tasso, ein dramatisches Gedicht : Tasse, poème dramatique en quatre actes, par André BRUMMER. Mannheim, chez H. Hoff.

L'exemple de l'homme de génie est contagieux. Il découvre une nouvelle source d'émotions poétiques, et après lui tout le monde veut y puiser. Il trouve un sujet de drame ou d'épopée qui n'a pas encore été traité, et après lui arrivent tous les imitateurs. C'est une des choses remarquables dans la destinée de Goethe, que de voir par combien de voies il a entraîné la poésie de son époque. Après Werther, l'amant de Charlotte, quelle quantité de romans langoureux, de romans désespérés, où le héros formule les plus belles maximes philosophiques, se prend d'amour pour une femme qu'il ne peut pas avoir et se tue. Après Goetz de Berlichingen, combien l'Allemagne a-t-elle vu paraître de drames héroïques, de pièces chevaleresques toutes bardées de lances et de pointes d'épées? Après Faust, cette œuvre gigantesque, voici venir tout un monde liliputien de Faust. Le Tasse a eu le même sort. Nous avons déjà le Tasse de Raupach, celui de Zedlitz, en voici encore un nouveau, d'un jeune homme qui du moins a le bon esprit de rendre hommage au maître, et de commencer son poème par déposer une couronne de lauriers sur la tête de Goethe.

M. Brummer n'a rien négligé pour rendre son drame du Tasse aussi pathétique que possible. Il a tranché la question jusqu'ici encore assez indécise, il a peint la princesse Léonore brûlant d'amour pour le Tasse; à côté d'elle il a mis une femme au cœur haineux et vindicatif, et il n'a ménagé ni l'esprit tyrannique d'Alphonse, ni les monologues exaltés du Tasse. Ainsi il ne faudrait pas chercher dans

cette pièce le calme, la majesté de celle de Goëthe. Ce ne sont plus ces deux jeunes femmes si gracieuses et si belles, qui s'accordent si bien pour définir la poésie et pour parler du poète. Ce n'est plus cette noble et mélancolique figure du Tasse, devant laquelle nous nous arrêtons avec un sentiment indéfinissable de tristesse et de respect. Ce sont des caractères moins grandioses et des scènes plus vulgaires. Le drame repose en grande partie sur les vues ambitieuses d'Alphonse, qui veut marier sa sœur à un prince puissant, sur l'amour passionné de Léonore pour le Tasse et la jalousie de la comtesse. Avec un tel plan, le poète ne pouvait manquer de former plusieurs situations dramatiques, et la scène où Léonore déclare son amour au Tasse, celle où elle lui dit adieu, en lui mettant une couronne de myrte sur la tête, sont vraiment intéressantes. Mais le rôle du Tasse est sacrifié à celui des autres personnages, le poète n'est pas entré dans les mystérieux replis de cette âme souffrante. Il n'a pas compris les douleurs de sa vie intime, il ne nous a pas montré les progrès de cette fatale disposition d'esprit avec laquelle le Tasse s'exagéra tous ses malheurs, et déchira comme à plaisir les blessures qu'il avait reçues. C'est là cependant qu'est toute la tragédie. C'est dans ce tumulte continuel de la pensée, c'est dans ces orages qui grondent au fond du cœur, c'est dans les déceptions de cet homme de génie qui écrit à un de ses amis : « Je suis chassé non-seulement de Naples, de Ferrare, mais du monde entier, en sorte qu'il ne m'est pas même permis de m'appeler citoyen du globe. Je suis placé non-seulement hors des lois civiles, mais des lois de la nature et des lois humaines. Il n'y a pour moi plus de rapports d'amitié, plus de doux entretiens, plus de consolations. Tout bonheur m'est enlevé, toute faveur m'est refusée, et je dois être en tout temps et partout méprisé et abhorré. »

Pauvre Tasse, quel poète lui aurait jamais prêté un langage aussi désolant ? Où est le monologue de tragédie, comparable à ces plaintes qu'il exhale dans la crise de sa douleur ? Qu'on me permette de citer en entier cette lettre adressée à Antonio Constantini. C'est, je crois, la dernière qu'il écrivit :

« Que dira Antonio, quand il apprendra la mort de son Tasse ? et je crois que cette nouvelle ne tardera pas à lui arriver ; car je me sens arrivé au terme de ma vie, je suis hors d'état de résister à cette maladie qui est venue se joindre à mes douleurs habituelles comme

un torrent auquel je dois me laisser entraîner.. Il n'est plus temps de parler de ma mauvaise fortune, et, si j'ose le dire, de l'ingratitude du monde, qui a voulu avoir l'honneur de me conduire comme un mendiant jusqu'au tombeau, et je pensais que la gloire que mes écrits ont fait rejaillir sur mon siècle ne me laisserait pas sans récompense. Je me suis fait conduire au monastère de Saint-Onuphre, non-seulement parce que l'air y est meilleur, au dire des médecins, que dans tout autre endroit de Rome; mais parce que je puis dans ce lieu saint me préparer, par la conversation avec les religieux, à ma conversation dans le ciel. Priez Dieu pour moi, et soyez sûr que de même que je vous ai aimé et respecté dans la vie de ce monde, il en sera de même dans un monde plus vrai, où l'on ne trouve qu'une affection sincère. — De Rome, 1595.»

Der König : Le Roi, par M. GROSS-HOFFINGER; deux volumes. Stuttgart, à la librairie de Brodhag.

La censure allemande, avec ses mesquines susceptibilités et son impuissance à se satisfaire, contribue souvent à donner elle-même de la vogue aux livres qu'elle interdit. Il y a tel ouvrage qui ne demandait certainement qu'à mourir en silence et de la manière la plus obscure, et l'arrêt de la censure l'arrache à cette mort anticipée et le lance au milieu du monde. Les coups de ciseaux de la censure allemande sont très-souvent à un auteur médiocre ce qu'une bonne opération chirurgicale est à un malade. Elle le blesse et le déchire, mais elle lui rend la force et la vie. Voyez les libraires de l'Autriche et de la Bavière, les deux pays où la censure s'exerce avec le plus de rigueur, comme ils sortent de leur apathie habituelle, comme ils redeviennent actifs et entreprenans dès qu'il s'agit de faire entrer dans leurs magasins un livre frappé de proscription. Voyez comme les douaniers, moyennant le plus petit témoignage de reconnaissance, laissent complaisamment passer ce livre, et comme le bon et innocent public accourt avec un grand air de mystère et une sorte de frayeur acheter très-cher dans une chambre obscure ce qu'on lui vendrait au besoin en plein jour sur la place publique, tant les arrêts de la censure en Allemagne sont efficaces, tant ils sont bien exécutés. Heureux donc l'écrivain qui est parvenu à fixer une bonne fois sur lui l'œil inquisitorial de la censure. Heureux le livre qu'un édit solennel frappe de proscription, et

plus l'édit sera sévère, plus il rapportera de gloire à l'auteur et de profits au libraire.

Voici un roman, *le Roi*, que la censure bavaroise vient de mettre à l'Index, et qu'il eût suffi peut-être d'abandonner au bon sens du peuple allemand pour en faire complètement justice. Ce n'est pas que l'auteur n'ait, je crois, de fort bonnes intentions. Au contraire, il prêche la liberté de son pays, et c'est là, à mon avis, un sentiment très-louable, surtout s'il a le malheur d'appartenir à la Bavière; car la Bavière est une terre de désolation. La défiance l'a envahie, l'intelligence y meurt, la misère y règne de toutes parts, et les splendides bâtimens que le roi fait élever, ressemblent à l'habit somptueux que l'on jetterait sur les plaies d'un mendiant. Rien de mieux donc que M. Gross-Hoffinger aspire à voir son pays délivré de ses entraves, et chante la liberté qu'il espère voir régner un jour. Mais pourquoi nous conduire à cette liberté par des routes si fangeuses? Pourquoi poser la statue de cette divinité qu'il adore sur un piédestal hideux? Pourquoi mêler à toutes ses prédications de libéralisme tant de maximes impies et immorales, comme si l'idée de liberté ne pouvait s'accorder avec la religion et la morale? Il y a dans ce roman je ne sais quel malheureux mélange de scènes d'amour dont Crébillon fils eût pu envier la crudité, de scènes de fanatisme inspirées par la religieuse de Diderot, et de sentences voltairiennes qui ne peuvent plus nous faire sourire, et tout cela arrive sans utilité aucune pour le but du roman. Je ne sache pas, par exemple, quel intérêt l'auteur trouve à nous représenter ce hideux tableau d'une mère encourageant elle-même son fils au vice, et cette série de personnages tous livrés à la débauche ou à la cupidité, à moins peut-être que l'intention de l'auteur ne soit de nous démontrer par là que sous le régime monarchique tout est vice, bassesse, cruauté, ce qui ne serait pas très-flatteur pour la société actuelle.

En résumé, le livre de M. Gross-Hoffinger est peu propre à faire des prosélytes. La figure de la liberté, telle qu'il nous la dépeint, n'est ni assez noble, ni assez belle pour nous intéresser, et les scènes qui précèdent celle où la liberté surgit au milieu d'une émeute, sont de très mauvais goût, pour que beaucoup de personnes se résignent patiemment à les lire. La censure de Munich a eu tort de proscrire cet ouvrage, le public intelligent l'aurait proscrit bien mieux qu'elle.

Un jeune poète dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, M. E. Ferrand, vient de publier un petit volume de nouvelles intéressant. Ce sont pour la plupart des scènes d'amour prises dans la vie de jeune homme et surtout dans la vie d'artiste. Le poète raconte avec esprit, avec grâce, et le sentiment poétique qui se mêle à toutes ses peintures, leur donne un charme de plus.

LIVRES ANGLAIS.

Frithiofs Saga : Légende de Frithiof, par Ésaïe TEGNER, traduite par M.^{lle} H. GARNET. Londres, chez Baily et Comp.°

Il y a dans les traditions du Nord une source de poésie profonde, immense et encore peu connue. Il faudrait, pour pouvoir la comprendre dans toute son étendue, visiter la Norvège, interroger les souvenirs de l'Islande, demander à ces forêts sauvages, à ces côtes désertes les noms de héros dont elles ont retenti autrefois. Là sont les Runes aux caractères mystérieux, aux signes symboliques; là sont les Sagas, ce trésor de la mythologie scandinave, cette histoire dont les récits étranges ressemblent pour nous à une fiction. Interrogez ce monument qui s'élève au bord de la mer, peut-être était-ce jadis un temple de Balder. Regardez cet asyle si frais et si vert au milieu d'une nature sauvage, peut-être les rameaux d'arbres qui l'entourent murmurent-ils encore le nom de Freya, la déesse de l'amour. Peut-être ce nuage sombre qui s'abaisse vers la terre emporte-t-il les âmes des héros qui ont été tués sur le champ de bataille, ou qui se sont donné la mort eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains cruelles de Hella; car tous ces souvenirs de guerre, toutes ces légendes de religion et d'amour doivent revivre encore sur cette terre des Scandinaves et se reproduire à l'imagination qui les évoque. Mais demandez-les surtout aux vieux chants mythologiques, à l'Edda de Sæmund, qu'on appelait le savant; à l'Edda de Snorre Sturleson, à la riche collection de Müller; et voyez, quelle suite d'images originales, de tableaux merveilleux! quel tissu de conceptions hardies et énergiques!

Les Anglais ont été plus loin que nous dans la connaissance de la littérature du Nord, leur langue, assez étroitement apparentée aux langues teutoniques, leur donne plus de facilité pour les étudier, et

puis ils ont encore du sang de Saxons dans les veines, et ils jettent peut-être les yeux vers la Germanie comme vers leur mère-patrie. Les philologues, les critiques de l'Angleterre nous ont souvent indiqué les richesses littéraires de l'Allemagne, de la Suède, du Danemarck, et plus d'une fois c'est en passant par la traduction d'ordinaire assez fidèle de leurs poètes, qu'elles se sont complètement révélées à nous. Walter Scott fut le premier qui traduisit le *Götz de Berlichingen*, Cobridge a rendu d'une manière admirable le *Wallenstein* de Schiller, et nous n'avons point de traduction de *Faust* à mettre à côté de la traduction anglaise de Hayward.

C'est encore de l'Angleterre que nous vient la légende de Frithiof, l'une des œuvres les plus célèbres d'un des plus grands poètes de la Suède, Tegner. Ce poème a été composé d'après les chants mythologiques de la Scandinavie. Tegner en publia d'abord plusieurs parties dans *Iduna*, journal qu'il rédigeait avec son ami Geier. En 1825 il le fit paraître en entier, et les Allemands en firent trois traductions. Le plan de cet ouvrage est très-simple et très-uni. C'est l'histoire d'un noble jeune homme amoureux de la sœur de son roi, et qui la demande en mariage. Le roi la lui refuse, pour la donner à un vieux roi de ses voisins, qui menace de venir ravager ses États. Le pauvre amant ainsi déçu part, va courir les aventures, et partout se révèle son cœur loyal, son courage intrépide. Enfin, le vieux roi meurt; la jeune femme, que Frithiof n'a cessé d'aimer, est libre; il l'épouse, et le poème se termine par une réconciliation fraternelle entre Frithiof et le frère de sa bien-aimée, par des paroles d'amour échangées au pied de l'autel de Balder.

Le poème est divisé en vingt-quatre chants, mais des chants dont le rythme est toujours varié; c'est parfois le mouvement de l'ode, parfois celui de l'épique, ou un dialogue d'amour entre Frithiof et Ingeborga, comme celui de Roméo et Juliette, quand Juliette entend l'alouette chanter. Il n'y a pas un de ces chants qui ne porte un caractère distinct, qui ne forme une scène d'amour ou une scène de guerre, achevée et complète, et tous réunis ensemble composent l'un des poèmes les plus beaux, les plus dramatiques dont la muse des temps modernes puisse se glorifier.

Je ne puis parler de l'exactitude de la traduction, il faudrait l'avoir comparée à l'original, et je ne l'ai pas fait. Mais ce que je sais, c'est que le traducteur s'est attaché aussi, comme l'auteur, à varier son

rythme, et que ses vers, habilement coupés, faciles et harmonieux, présentent un grand charme. Un tel poème, traduit avec autant de talent et enrichi de notes curieuses, ne peut manquer d'obtenir du succès, et si le public comprenait bien ses intérêts, il se hâterait de donner au traducteur tous les encouragemens, afin de l'engager à publier encore l'Idylle de Tegner (*Nattwardsbarnen*), et ses poésies lyriques, qui sont, dit-on, si belles.

LIVRES FRANÇAIS.

Paroles de Providence, par M.^{me} Clarisse VIGOREUX; un volume in-8.^o Paris, chez Bossange.

Les esprits élevés se sont exercés de tout temps sur les grandes questions que soulèvent ces trois mots, *l'homme, l'univers, Dieu*. D'où vient l'homme? où va-t-il? quel est le but de sa création? l'homme a-t-il une destinée dans le monde, et quelle est cette destinée?... Voilà bien des siècles que les penseurs, qui se succèdent dans les générations, vont heurter la tête à ces questions mystérieuses; et, il faut en convenir en face de tous les travaux philosophiques accumulés, de tous les dogmes religieux entassés les uns sur les autres, l'humanité qui prête l'oreille et attend avec anxiété la réponse de l'oracle à cette grande énigme de la destinée, n'a entendu jusqu'ici que de vaines et bruyantes paroles.

Le livre qui fait le sujet de cet article est écrit dans le but d'éclairer la route de ce grand problème de la *finalité* des êtres et en particulier de la destinée humaine, *Parole de Providence*, peut être considéré comme un brillant manifeste d'un système philosophique, auquel les penseurs allemands ne peuvent tarder désormais de donner une sérieuse attention; sans doute, même les intelligences germaniques eussent depuis long-temps déjà pris possession de cet ordre d'idées, et apprécié sa valeur philosophique et sociale, si les écrits du fondateur¹ de l'école eussent été publiés en Allemagne, où l'on étudie gravement et consciencieusement toute conception nouvelle.

¹ Ch. Fourier; il a publié en 1808 la *Théorie des quatre mouvemens*, édition épuisée; en 1812, le *Traité de l'association*, deux forts volumes in-8.^o; et en 1828, le *Nouveau Monde*, un volume in-8.^o Paris, chez Bossange père.

La conception qui sert de base à l'école à laquelle appartient le livre de M.^{me} Vigoureux, et dont l'exposition ne saurait être abordée dans le cadre d'un article bibliographique, atteint les plus hautes régions de la cosmogonie : c'est une théorie de l'harmonie ou de l'unité universelle, deux expressions différentes d'une même idée. Cette conception tout-à-fait générale aboutit en se concentrant sur l'homme à un système de société naturelle, unitaire, harmonique, à une forme sociale exactement corrélative aux besoins et aux désirs de la nature humaine ; et qui serait le terme ultérieur des efforts instinctifs de l'humanité dans les premières périodes de son développement.

Une fois atteint, l'état social déduit de cette conception universelle toute lutte, celle dans l'homme et dans l'humanité, parce que l'humanité a rencontré enfin, parmi les différentes formes de socialité, celle qui est en rapport intime, parfait et complet avec l'organisme de l'être humain. Dans cette forme naturelle, tous les penchans natifs sont utilisés, employés comme ressorts d'harmonie et causes génératrices du bien. — Aux yeux de la nouvelle école, ce n'est plus dans la nature de l'homme qu'il faut chercher la source du mal, mais seulement dans l'arrangement des choses, dans la mauvaise combinaison des relations ; aussi, dans le nouvel ordre, l'homme, sans que sa nature actuelle soit en rien modifiée, par le fait seul du développement harmonique et intégral de cette nature dans un milieu qui lui est proportionnel, se trouve dans l'état de sainteté et d'impeccabilité ; l'ordre est le résultat des *affinités* et des *attraits* naturels, et l'harmonie, dans ce milieu social, résulte des *attractions* humaines, comme elle résulte, dans le monde sidéral, des *attractions* réciproques des corps célestes, des lois primitives de la gravitation.

Cette conception hardie, immense, est complètement nouvelle, et fait volte face avec tout le passé philosophique. Quel effet produira-t-elle sur les penseurs de l'Allemagne, quand elle se présentera à eux dans toute la grandeur de son unité et dans toutes les richesses de sa variété ? et que diront-ils lorsqu'ils verront comment une femme, une *Française*, a su manier une idée de cette portée ? — M.^{me} de Staël leur a appris déjà qu'on peut trouver en France telle femme qui parle mieux et pense plus fort que bien des hommes. La lecture de *Parole de Providence* est une noble et glorieuse confirmation de ce fait.

Considérations sociales sur l'architectonique, par V. CONSIDÉRANT, capitaine du génie, ancien élève de l'école polytechnique; une brochure in-8.^o, avec une gravure. Paris, chez les libraires du Palais-Royal, etc. Prix : 2 fr. 50 c.

La brochure qui porte ce titre appartient à la même école que l'ouvrage précédent. L'auteur, dans un court avant-propos *sur les destinées humaines*, expose la conception générale dont nous venons de donner une idée. Partant de ce principe, « que l'homme placé au centre de la création et destiné à fonctionner au sein de l'harmonie universelle, a dû recevoir du Créateur la mesure de cette harmonie, » il établit *que l'homme est nécessairement en rapport, en corrélation intime, par prédisposition organique, avec l'ordre universel des choses*. Ce principe produit deux théorèmes, ou plutôt revêt deux formes spéciales, dont voici l'énoncé :

1.^o *Le principe de la certitude transcendante réside dans le sentiment de la corrélation et de la convenance des choses ;*

2.^o *Les attractions sont proportionnelles aux destinées ;* théorème fondamental de l'école.

C'est merveille de voir comment, partant de ce point de vue tout-à-fait général, la théorie arrive logiquement au domaine des applications. C'est là d'ailleurs un caractère qu'aucune conception philosophique n'a présenté jusqu'ici, et qui distingue spécialement l'école de Fourier.

Après avoir fait sortir la question d'art et d'architecture de la question humanitaire générale, l'auteur examine les variations de l'architectonique dans leurs correspondances avec les variations de la forme sociale. « La matière est inerte et l'esprit actif, dit-il. L'esprit moule et pétrit la matière. La pensée donne la forme. L'homme, individu ou espèce, se peint comme Dieu dans ses œuvres : et c'est pour cela qu'il y a entre l'état de l'art chez un peuple et l'état de ses mœurs et de ses habitudes, entre l'art et la vie sociale, en un mot, un rapport intime, une corrélation parfaite. »

Après l'examen des choses accomplies, l'auteur poursuit l'art dans l'avenir, et se plaît à dérouler les merveilles qui doivent jaillir du principe de l'association. Nous ne pouvons pas suivre ici l'auteur dans le champ immense et poétique qu'il regarde comme *la terre promise*

de l'humanité, et qu'il semble, aux descriptions brillantes qu'il en fait, avoir déjà habité et parcouru lui-même.

Nous regrettons de ne pouvoir faire qu'une simple annonce de ces deux ouvrages écrits avec talens et élévation, empreints de la foi la plus vive à Dieu et au génie de l'humanité, et dignes de l'attention sérieuse des hommes dont l'esprit s'occupe à comprendre le passé et à préparer l'avenir.

M. Considérant annonce, comme devant paraître prochainement, un ouvrage en deux volumes, ayant pour titre : *DESTINÉE SOCIALE*. Nous le signalerons à nos lecteurs aussitôt qu'il sera livré à la publicité.
V. C.

Feuilles de voyage, par M. A. CLAUSADE.

Véritables feuilles de voyage, notes au crayon prises à la hâte, parfois des pages spirituelles et animées, le plus souvent complètement insignifiantes. L'auteur voyage en touriste insoucieux, et il écrit à ses amis une foule de choses auxquelles le public ne peut prendre le moindre intérêt, quelquefois même, tant il est pressé d'écrire et de monter en voiture, il oublie les premières leçons de grammaire, et laisse sa phrase incorrecte courir avec la poste les grandes routes. Tout cela est fort pardonnable, j'en conviens, dans un cercle d'amis; mais quand il s'agit de réunir toutes ces feuilles éparses et d'en composer un livre, peut-être faudrait-il y mettre plus de soin. Or, il n'y a dans tout le volume ni beaucoup d'instruction, ni beaucoup de poésie. A voir l'auteur courir de ville en ville, de royaume en royaume, de la Belgique en Hollande, de la Hollande en Allemagne, on dirait qu'il se hâte d'en finir avec une tâche qui lui est imposée. Je connais un moyen de voyager d'une manière beaucoup plus commode, et d'écrire des choses tout aussi neuves et aussi intéressantes que celles qui se trouvent dans cet ouvrage, c'est de se renfermer dans sa chambre, de prendre le Guide du voyageur de Reichard, qui est très-bien fait, et de le copier scrupuleusement.

Les Créoles, par J. LEVILLOUX; deux volumes in-8.

Au moins M. Levilloux a bien vu le pays dont il nous parle, il l'a étudié et senti, il a appris à le dépeindre et à nous rendre ses peintures intéressantes. Vive cette nature ardente, éclairée par un beau

soleil; vive cette terre des Antilles avec sa forte végétation, ses grands arbres, dont les rameaux, en se courbant vers terre, reprennent une seconde fois racine, ses beaux lacs où se mire un ciel bleu, et ces fleurs aux larges calices où l'oiseau-mouche vient s'abreuver; d'un côté cette nature toute grandiose et sauvage, où le serpent dresse sa tête monstrueuse, et de l'autre cette nature artificielle, parée, ces larges et fécondes plantations où l'on reconnaît l'industrie de l'homme! Il se passe là un long drame, dont l'auteur nous déroule successivement toutes les douloureuses péripéties; un drame atroce, et que l'on ne peut s'empêcher de suivre: la révolte des noirs contre les blancs, la guerre de Saint-Domingue, les conciliabules des nègres, les préparatifs des empoisonneurs, l'incendie, le massacre: ce sont des scènes horribles, mais vraies. Cette histoire n'est pas si loin de nous pour que nous l'ayons déjà oubliée; car cela se passait à l'époque de notre première révolution. Tandis qu'en France le peuple proclamait l'égalité de l'homme, à Saint-Domingue les nègres la proclamaient aussi en face de leurs maîtres, qui ne leur refusaient qu'une chose, c'était de les regarder comme des hommes.

M. Levilloux a fait de son roman des Créoles non-seulement une œuvre intéressante, dramatique, mais une œuvre consciencieuse. On voit qu'il connaît les lieux dont il parle, les scènes qu'il retrace, les caractères qu'il dépeint, et il a su montrer tour à tour d'une manière assez équitable (du moins autant que nous pouvons en juger) le bon droit et les torts des blancs, et le dévouement ou les cruautés des nègres. Nous voudrions que le style de cet ouvrage fût plus élégant et plus correct; nous y avons trouvé plus d'une fois des tournures de phrases peu françaises, et une diction lourde et embarrassée; mais c'est un défaut que beaucoup de lecteurs oublieront bien vite en parcourant cette suite de tableaux animés, ces peintures de mœurs toutes neuves; car l'auteur nous entraîne avec lui, et bon gré, mal gré, il faut le suivre au milieu de ses fêtes de familles, au fond de ses forêts sauvages, et dans le choc des passions violentes de ses personnages.



Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Erklärte Offenbarung Johannis : la Révélation de S. Jean expliquée, etc., par J. A. Bengel, nouvelle édition ; Stuttgart, chez Brodhag, 1834. — C'est une nouvelle édition d'un commentaire célèbre du plus obscur des livres sacrés, avec des lettres inédites de Bengel sur l'Apocalypse.

Theologische Reisefrüchte : Fruits de voyages théologiques, pour servir à la connaissance de l'esprit religieux, moral et scientifique de l'Europe méridionale et occidentale, par F. Fl. Fleck, professeur à Leipzig, tome I.^{er} ; Leipzig, chez Barth, 1835. — Ce volume est la première livraison du tome second d'un voyage scientifique dans le midi de l'Europe. La partie la plus intéressante est celle qui traite des Vaudois des vallées du Piémont.

Ueber Schleiermachers Glaubenslehre, etc. : sur la Religion dogmatique de Schleiermacher, par Henri Schmid, professeur de philosophie à Heidelberg ; Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

Wissenschaftliche Darstellung des geistlichen Berufs : Traité des devoirs des ecclésiastiques, par R. Haas, pasteur dans le duché de Nassau, 2 volumes ; Giessen, chez Ricker, 1834.

Lehrbuch der Kirchengeschichte : Manuel de l'histoire de l'Église, par Gieseler, tome II, partie IV ; Bonn, chez Marcus, 1835. — Cette partie de l'excellent ouvrage de M. Gieseler va jusqu'à la réformation.

Betrachtungen über die christlichen Glaubenslehren : Considérations sur les doctrines chrétiennes, par le D.^r Mynster, évêque de Séelande, traduit du danois par Schorn, tome I.^{er} ; Hambourg chez Perthes, 1835.

Historisch-critische Einleitung, etc. : Introduction historique et critique dans les écrits de S. Pierre, avec une dissertation sur l'auteur des Actes, par le D.^r Mayerhoff ; Hambourg, chez Perthes, 1835.

Titi Flavii Clementis Alexandrini hymnus in Christum Salvatorem, græce et latine, edidit F. Piper; Gœttingue, 1835.

Des Christen Glauben und Leben : la Vie et la Foi du Chrétien, par D. Kümlich, pasteur; Mayence, chez Kupferberg, 1835.

On annonce une troisième édition de l'Histoire des dogmes chrétiens, par Münscher; Cassel, chez Krieger, 1834; — une quatrième édition de la Symbolique du D.^r Mœhler; Mayence, chez Kupferberg, 1835; — une quatrième édition des Fragmens de Wolfenbüttel; Berlin, chez Sander, 1835; — une traduction allemande de l'Histoire du Concile de Trente, de Pallavicino; Augsbourg, chez Kollmann, 1835.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Systematische Darstellung des preussischen Civilrechts : Exposition systématique du Droit civil prussien; par le D.^r W. Bornemann, tome II; Berlin, chez Jonas, 1834.

Das Hypothekenwesen des Grossherzogthums Posen : le Système des hypothèques dans le grand-duché de Posen, par le comte de Posadowsky; Glogau, chez Heymann, 1835.

Handbuch des im Königreich Sachsen geltenden Civilrechts : Manuel du Droit civil du royaume de Saxe, par le D.^r Ch. F. Curtius, t. II, troisième édition, Leipzig, chez Schwickert, 1835.

Landtags-Verhandlungen der Provinzial-Stände in der preussischen Monarchie, etc. : Débats des États provinciaux de la monarchie prussienne, tome X, renfermant les débats de la troisième session des États de Westphalie, avec ceux de la quatrième session des États de Saxe, et ceux de la quatrième session des États de Silésie, dans les années 1831 et 1833, par J. D. F. Rumpf; Berlin, chez Hayn, 1835. — C'est un simulacre de publicité de délibérations qui n'offrent guère que des avis, des vœux et des griefs sur des intérêts purement locaux, et qui ne diffèrent pas beaucoup de celles de nos conseils généraux des départemens.

Allgemeine Staatslehre : Politique générale, par le D.^r G. d'Eckendahl, tome III; Neustadt-sur-l'Orla, chez Wagner, 1835 (xiv et 809 pages in-8.^o; prix : 16 francs). — Le critique de Leipzig, qui est peu émerveillé de la politique générale de l'auteur, parle du moins avec éloge de ce qu'il dit, dans cette partie de son ouvrage, sur l'éducation publique, tout en ajoutant que ce plan d'éducation est tout aussi

peu praticable que celui que Goëthe a exposé dans les *Wanderjahre* de Wilhelm Meister.

Handbuch der Kameralwissenschaften und ihrer Literatur : Manuel des sciences économiques et de leur bibliographie, par le D.^r Ed. Baumstark ; Heidelberg, chez Groos, 1835.

Betrachtungen über das Innungswesen und die Gewerbsfreiheit : Considérations sur les corporations et la liberté de l'industrie, par le D.^r F. Schmidt ; Zittau, chez Birr, 1834. — L'auteur se prononce contre les corporations.

Der deutsche Zollverein, sein System und seine Zukunft : du nouveau Système des douanes allemandes et de son avenir, par le D.^r Nebenius, conseiller d'État de Bade ; Carlsruhe, chez Müller, 1835 (viii et 474 pages in-8.^o). — C'est une des publications les plus importantes sur cette grave matière.

Le professeur F. J. Buss, de Fribourg, publie une traduction des Œuvres politiques de Benjamin Constant.

PHILOSOPHIE.

Die Naturlehre der Seele : Psychologie, par le D.^r F. Fischer, de Bâle, deuxième livraison : de la connaissance et des facultés intellectuelles ; Bâle, chez Schweighæuser, 1834.

Cartesius und seine Gegner : Descartes et ses Adversaires, par le D.^r C. F. Hocke ; Vienne, chez Beck, 1835.

Schelling und Hegel, etc. : Schelling et Hegel, ou la plus récente philosophie engagée dans une guerre à mort contre elle-même, par le professeur Krug ; Leipzig, chez Kollmann, 1835. — La pensée de cette brochure est que les reproches que Schelling, dans la Préface qu'il vient de publier, adresse au système de Hegel, peuvent tout aussi bien être dirigés contre la philosophie de Schelling. Cette même Préface a provoqué une autre critique, qui a paru sous le titre :

Ueber die Bedingungen des speculativen Theismus : sur les Conditions du Théisme spéculatif, par J. H. Fichte ; Elberfeld, chez Büschler, 1835.

Freie Vorträge über Aesthetik : Leçons sur l'Esthétique, par le D.^r Ed. Bobrik, professeur à Zurich ; Zurich, chez Ziegler, 1834.

Das Christliche in Plato und in der platonischen Philosophie : de l'Élément chrétien dans Platon et la philosophie platonicienne, par le D.^r Ackermann ; Hambourg, chez Perthes, 1835.

Schelling, Hegel, Cousin und Krug : Schelling, Hegel, Cousin et Krug, par le D.^r G. O. Marbach; Leipzig, chez Wigand, 1835.

Entdeckungen über die Entdeckungen unserer neuesten Philosophen : Découvertes sur les Découvertes de nos philosophes les plus récents, panorama en quatre actes et demi, avec un épilogue, par *Magis Amica veritas*; Brême, chez Geisler, 1835.

L'auteur de la première de ces deux brochures est un partisan de Hegel, qu'il défend contre les attaques de Schelling. La seconde est une satire toute personnelle, que l'amour seul de la vérité ne paraît pas avoir inspirée.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOLOGIE.

Commentatio de C. Sallustii Crispi historiarum lib. III fragmentis, ex bibliotheca Christianæ, in Vaticanum translatis, atque carminis latini de bello Actiaco fragmenta, ex volumine Herculanensi evulgata; iterum edid. Kreyssig; Meissen, Klinkicht, 1835. — On sait que ces fragmens se rapportent à la guerre de Spartacus.

Cleantis Hymnum in Jovem ed. et notis illustr. F. G. Sturz. Edit. novam, auctior. curav. Merzdorf; Leipzig, chez Fries, 1825.

Platon's Werke : Œuvres de Platon, expliquées et exposées dans leur ensemble, par A. Arnold, première livraison; Berlin, chez Mittler, 1835. — Ce premier volume comprend l'analyse de l'Eutyphron, de l'apologie de Socrate, du Criton, du Phédon, de l'Ion, du Ménon et du Lachès.

De formulæ ἀλλ' ἢ et affinium particularum post negationes usurpatarum natura et usu. Scrips. G. T. A. Krüger; Brunswick, chez Vieweg, 1834 (50 pages in-4.^o).

De versu Zlyconeo dissertatio, conscripta a Car. Ed. Geppert; Berlin, chez Nauk, 1834, in-4.^o — M. Geppert défend sur ce vers une autre doctrine que celle de ses maîtres Hermann et Boeckh.

Francisci Passowii opuscula academica, dispos. N. Bachius; Leipzig, chez Vogel, 1835 (viii et 614 pages in-8.^o).

Syntaxeos anomalæ Græcorum pars de constructione. Scrips. W. Nowinski, præcept. gymnas. Posnan.; Leipzig, chez Vogel, 1835.

Vocabulorum homericorum etyma, sive ad emendationem glossarii Passoviani symbolæ auct. D. Lud. Döderlein; Erlangue, chez Blasing, 1835 (14 pages in-4.^o).

LANGUES ORIENTALES.

Samachschari's goldene Halsbänder : les Colliers d'or de Samachschari, en arabe et en allemand, par J. de Hammer; Vienne, chez Hartleben, 1835. — Ce sont des sentences en prose rimée d'un écrivain arabe du douzième siècle.

Gründung der Stadt Patalipatra : Fondation de la ville de Patalipatra et Histoire de l'Upakosa, fragmens du Kathasarit Sagara du Sama Deva, texte sanscrit et traduction allemande de H. Brockhaus; Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

C. W. Hufelands neue Auswahl kleiner medizinischer Schriften : nouveau Choix de petits Écrits de C. W. Hufeland, tome I.^{er}; Berlin, chez Veit, 1834.

Notizen aus dem Gebiete der psychischen Heilkunde : Notices relatives à la médecine psychique, par F. Bird, second médecin à la maison des aliénés de Siegbourg; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Chemisch-medizinische Untersuchungen über den menschlichen Urin : Recherches chimico-médicales sur l'urine humaine, par le D.^r G. Duvernoy; Stuttgart, chez Brodhag, 1835.

Principia pathologiæ ac therapiæ specialis medicæ; auct. J. N. de Raimann. Editio latina tom. I. Febres, inflammationes et efflorescentias cutaneas læves complectens; Vienne, chez Volke, 1835 (viii et 564 pages in-8.^o; prix : 12 francs). — Cet ouvrage a eu jusqu'en 1831 quatre éditions allemandes.

Nosologisch-therapeutische Darstellung der gonorrhoeischen Augen-Entzündung : Traité nosologico-thérapeutique de l'ophthalmie gonorrhéique, par le D.^r Schœn; Hambourg, chez Campe, 1834.

Ueber die Augenkrankheit welche in der belgischen Armee herrscht : sur l'Ophthalmie qui règne dans l'armée belge, par Jüngken; Berlin, chez Schüppel, 1834.

Ueber Einrichtung und Zweck der Krankenhäuser für Geisteskranke : Organisation et but des hospices des aliénés, par F. Bird, second médecin de l'hospice des aliénés de Siegbourg; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

On annonce le onzième volume du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, publié par les professeurs de la faculté de Berlin.

Handbuch der Physiologie des Menschen : Manuel de la physiologie de l'homme, par J. Müller, t. I.^{er}; Coblentz, chez Hœlscher, 1834.

Anthropotomie : Anthropotomie ou Description de la structure du corps humain, par J. Berres, tome I.^{er}, deuxième édition, avec six lithographies; Vienne, chez Gerold, 1835.

Gesundheitslehre : Hygiène, ou de la structure et de la vie du corps humain, et de la conservation de la santé, par A. F. Brüggemann, tome I.^{er}; Magdebourg, chez Creutz, 1835. — Ce livre ne s'adresse pas seulement aux médecins, mais au public cultivé en général.

Das Aufrechtstehen der Gesichtsobjecte, etc. : Pourquoi les objets paraissent debout, tandis que leurs images se présentent renversées sur la rétine de l'œil, par Berthold, deuxième édition; Göttingue, chez Dieterich, 1834.

SCIENCES PHYSIQUES.

Darstellung neuer oder wenig bekannter Säugethiere, in Abbildungen und Beschreibungen, etc. : Description et portraits de mammifères peu connus, d'après des originaux conservés au musée zoologique de Berlin, par le D.^r H. Lichtenstein, 9.^e et 10.^e livraisons, in-folio; Berlin, chez Lüderitz, 1834.

Fauna prussica : Faune prussienne, avec figures, par le D.^r Lorek, 1.^{re} livraison, avec 19 gravures coloriées; 2.^e livraison, avec 16 figures, in-4.^o; Kœnigsberg, 1834.

Neue Wirbelthiere, zu der Faune von Abyssinien gehörig : nouveaux Animaux vertébrés, faisant partie de la faune d'Abyssinie, découverts et décrits par le D.^r Ed. Rüppel; 1.^{re} livraison, in-folio, mammifères; Francfort, chez Schmerber, 1835.

Flora von Württemberg : la Flore du Wurtemberg, par G. Schübler et George de Martens; Tubingue, chez Osiander, 1834.

Das Laboratorium : le Laboratoire, collection de descriptions avec figures des meilleurs appareils de chimie, 32—34 livraisons, tableaux 126—137, in-4.^o; Weimar, 1834.

Beschreibung der Mineralien-Sammlung des Herrn Medizinalrath Bergemann zu Berlin : Description de la collection des minéraux de M. Bergemann de Berlin, 1.^{re} et 2.^e livraisons, par Ed. Kayser; Berlin, chez Nauck, 1834.

Enumeratio plantarum Galliciae et Bucowinae, auct. doct. Al. Zawadzki; Breslau, chez Korn, 1835.

Sammlung von Abbildungen schweizerischer Insekten : Collection d'insectes de la Suisse, dessinés d'après nature par Labran et Imhof, 1 — 6 livraisons; Bâle, chez Spittler, 1834.

Handbuch der Entomologie : Manuel d'entomologie, par H. Burmeister, tome II, première partie; Berlin, chez Enslin.

Plantæ indicæ, quas in montibus Coimbataricis cœruleis, Nilagiri dictis, collegit rev. Bernh. Schmid. Illust. doct. J. C. Zenker, decas I; Iéna, chez Schmid, 1835 (10 pages in-folio).

Hortus Dykensis, ou Catalogue des plantes du jardin botanique de Dyck (par S. A. le prince de Salm-Dyck); Dusseldorf, chez Araz, 1834.

Naturgetreue Abbildungen und Beschreibungen der Schwämme : Dessins d'après nature et descriptions des champignons, par J. V. Krombholz, 3.^e livraison, in-folio; Prague, 1834.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Der Himmel, seine Welten und seine Wunder : le Ciel, ses Mondes et ses Merveilles, ou Astronomie populaire, par J. J. Littrow, t. II; Stuttgart, chez Hoffmann, 1835.

Der Halley'sche Komet : la Comète de Halley, par A. F. Möbius, deuxième édition; Leipzig, chez Göschen, 1835.

Der vom August 1835 bis zum April 1836 sichtbare Halley'sche Komet : la Comète de Halley, visible du mois d'Août 1835 au mois d'Avril 1836, avec des observations préalables sur la grande Éclipse de soleil, le 15 Mai 1836, par G. A. Jahn; Leipzig, chez Wigand, 1835.

Victoria! Eine neue Welt : Victoire! un Monde nouveau, deuxième édition, par L. de Brandenburg; Berlin, chez Cehmigke, 1835.

Und es ward Licht, oder das neue von Brandenburgische System : Et la lumière se fit, ou le nouveau Système de Brandenburg; Leipzig, 1835.

Ces deux brochures sont un exemple nouveau des égaremens de l'esprit humain. Dans la première, l'auteur prétend sçieusement que la température du globe, notamment dans l'hémisphère du Nord, s'est élevée de dix degrés. Nous entrons, selon lui, dans un été qui durera 500 ans. De grandes masses de neige se seraient fondues au pôle; de là le choléra, les aurores boréales, la comète de Halley; de là ces étés si chauds des dernières années, les riches moissons de l'ouest, etc.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, BIOGRAPHIE.

On annonce la treizième année du *Taschenbuch géographique* de Sommer; Prague, chez Calve. — Recueil précieux, plein d'intérêt et de science.

Die Enthüllung des Erdkreises : le Globe dévoilé, ou Histoire générale des voyages de découvertes, par G. A. Wimmer, tomes IV et V; Vienne, chez Gerold, 1834.

Mexico in den ereignissvollen Jahren 1832 und 1833 : Lettres sur le Mexique dans les années mémorables de 1832 et 1833, par Becher; Hambourg, 1834.

Meine grosse Reise von Leipzig nach Oestreich : Mon grand voyage de Leipzig en Autriche, par ...r; Leipzig, chez Fest, 1835. — Ce voyage est très-intéressant, sans apporter un grand accroissement à la science.

Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Caucasus : Voyage sur la mer Caspienne et dans le Caucase, fait en 1825—1826 par le D.^r Eichwald, professeur à l'université de Casan, tome I.^{er}; Stuttgart, chez Cotta, 1834. — Cet ouvrage paraît sous les auspices de M. A. de Humboldt.

Historisch-geographisch-statistisches Gemälde der Schweiz : Tableau historique, géographique et statistique de la Suisse, 4.^e livraison, le canton d'Uri, par F. Lusser; 9.^e livraison, le canton de Fribourg, par F. Kuenlin; Saint-Gall, chez Huber, 1834, in-12.

D.^r J. A. Guldenstädt's *Beschreibung der kaukasischen Länder* : les Pays du Caucase décrits d'après les papiers du D.^r J. A. Guldenstädt, par J. Klaproth; Berlin, chez Stuhr, 1834.

Reisen durch die vereinigten Staaten und Ober-Canada : Voyage dans les États-Unis et le Haut-Canada, par T. Bromme, tome III; Dresden, chez Wachter, 1835.

Rom im Jahre 1833 : Rome en 1833; Stuttgart, chez Cotta, 1834.

Prag in seiner jetzigen Gestalt : Prague, telle qu'elle est aujourd'hui, par l'auteur du Panorama de Pesth; Meissen, chez Gœdsche, 1835. — C'est un tableau spirituel de l'état de la société dans la capitale de la Bohème.

Der Dom zu Köln : le Dôme de Cologne, description historique et archéologique, par M. J. de Noël; Cologne, chez Dumont-Schauberg, 1834.

On annonce, avec de grands éloges, une traduction de l'Intro-

duction à l'Histoire universelle de M. Michelet, par Gehring; Stuttgart, chez Hallberger, 1834.

Geschichte von England: Histoire d'Angleterre, par Lappenberg, tome I.^{er}; Hambourg, chez Perthes, 1834.

Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte: Recherches dans le domaine de l'histoire, par Ch. Türk, 4.^e livraison, renfermant : 1.^o l'histoire des Lombards jusqu'à Didier en 774; 2.^o le Droit lombard; Rostock, chez Oberg, 1835.

Pommersche und Rügensche Geschichtsdenkmäler: Monumens historiques de la Poméranie et de l'île de Rügen, publiés par J. G. L. Kosegarten, tome I.^{er}; Greifswald, chez Koch, 1834.

Thomas Kantzows Chronik von Pommern: Chronique de la Poméranie de Kantzow, publiée dans le dialecte bas-allemand par W. Böhmer; Stettin, chez Morin, 1835. — Kantzow était en 1528 secrétaire des princes de Poméranie Barnim IX et George I.^{er}

Friedrich der Grosse, König von Preussen: Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, par Th. Chauber. Stuttgart, chez Scheibler, 1834.

PÉDAGOGIE.

Erziehungs- und Unterrichtslehre: de l'Éducation et de l'Enseignement, par le D.^r F. Ed. Beneke, tome I.^{er}; Berlin, chez Mittler, 1835. — C'est un ouvrage sévèrement scientifique, qui fait suite à ceux de Niemeyer, Schwarz, Herbart, Jearl-Paul.

Die preussischen Gymnasien und höhern Bürgerschulen: les Gymnases et les écoles primaires supérieures de la Prusse; recueil d'ordonnances et de réglemens relatifs à ces établissemens, par Neigebaur; Berlin, chez Mittler, 1835.

Erzählungen von den Sitten, Gebräuchen und Meinungen fremder Völker: Mœurs, usages et opinions de peuples étrangers, pour la jeunesse, par J. H. Selchow, troisième édition; Würzburg, chez Etlinger, 1834.

Das erste Schulbuch, etc.: Premières lectures pour la classe inférieure des écoles primaires, par Wurst; ouvrage couronné; Reutlingen, chez Mæcken, 1834.

Die zwei ersten Schuljahre: Les deux premières années de l'école, par le même auteur; Reutlingen, 1835.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen : Histoire de la poésie allemande, par le D.^r G. G. Gervinus, t. I.^{er} : jusqu'à la fin du treizième siècle; Leipzig, chez Engelmann, 1835.

Aus den Papieren eines Hingerichteten : Extraits des papiers d'un condamné exécuté, par A. Glassbrenner; Leipzig, chez Vetter, 1834. — Cet exécuté n'est autre que le journal de Berlin, intitulé *Don Quichotte*, condamné à mort par la censure.

Der Geist der deutschen Literatur : l'Esprit de la littérature allemande, publié par L. Karriz, tome I.^{er}; Berlin, 1834. — Ne paraît être qu'une imitation de l'Encyclopédie de la littérature nationale des Allemands, publiée par Wolff.

Eitles Selbstertrauen : Vaine confiance, par l'auteur de la Vie rustique des riches; Vienne, 1834.

Der Kalenderstreit in Riga : la Guerre du calendrier à Riga; narration historique du seizième siècle, par W. von Oertel et A. Gliebow, Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — La seconde partie du volume renferme des traductions de morceaux russes.

Novellen und Phantasieblüthen : Nouvelles et Fleurs de fantaisie, par L. Bechstein, tomes I et II; Leipzig, chez Léo, 1835.



JUIN 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEYRAULT.

LA CONFÉDÉRATION ET LA DIÈTE GERMANIQUES.

APRÈS la dissolution de la confédération du Rhin, lorsqu'après les événemens qui se succédèrent à cette époque avec une si incroyable rapidité, et après les guerres et les réactions qui surgirent alors, l'Allemagne se retrouva dans une anarchie qu'elle n'avait point connue depuis la guerre de trente ans, déjà les publicistes et les diplomates s'occupaient de la forme de gouvernement à donner aux pays que venaient de quitter les armées françaises; mais aucun n'avait songé ni à ressusciter l'ancien Empire germanique, ni à rétablir, au profit d'un des princes allemands, la dignité d'empereur, même en faisant subir aux antiques constitutions les modifications que le temps et les révolutions survenues depuis trente ans semblaient devoir y apporter. L'idée la plus généralement répandue fut de donner à l'Allemagne un gouvernement fédératif. Cette disposition, sans préjuger en rien, du reste, comment elle serait constituée dans ses rapports intérieurs, fut même déposée dans le traité de Paris, du 30 Mars 1814. L'article VI, §. 2, portait : *Les États de l'Allemagne seront indépendans et unis par un lien fédératif.* C'était au congrès de Vienne que les princes souverains et les villes libres de l'Allemagne devaient déterminer le nombre et les limites des nouveaux États, et les bases de la nouvelle constitution allemande.

Une foule de projets se succédèrent, quantité de notes s'échangent et donnèrent lieu à une suite innombrable de conférences. Nous allons tâcher de tirer de ce chaos de notes et de protocoles quelque chose de chronologique, de clair et de précis.

La Prusse prit les devants, elle, l'ennemie de toutes les constitutions libres; son but était d'avoir ainsi une plus grande part dans la direction des conférences, et en arrêtant rapidement les bases d'une constitution vague et générale, de sembler satisfaire les besoins qu'avaient souvent exprimés les populations, sans leur donner le temps de réfléchir, de se concerter peut-être, de réclamer l'exécution des promesses de liberté qu'on leur avait faites au moment du danger. Les plénipotentiaires, si tels étaient leurs desseins, réussirent parfaitement; car jamais, dans l'histoire politique, peuple ne fut aussi indignement trompé que le peuple allemand, et ne paya aussi cher sa confiance dans ses princes et dans ceux qui étaient censés ses mandataires et les défenseurs de ses intérêts. Sans aller plus loin, nous ne voudrions, pour prouver notre assertion, que citer les ridicules paroles prononcées à l'ouverture de la diète par l'envoyé de la Hesse-électorale : « L'intérêt particulier, disait-il, se fondra dans l'intérêt général, et les droits et les vœux des princes se marieront fraternellement (il dit : *sich schwesterlich vermählen*) aux vœux légitimes des populations. ¹ »

Quoi qu'il en soit, le 13 Septembre 1814, dans une conférence tenue à Baden près Vienne, le premier plénipotentiaire prussien, le prince de Hardenberg, présenta au prince de Metternich un projet en 14 articles, dont voici le résumé ² :

« Les pays qui entraient dans la confédération étaient, pour l'Autriche : le Tyrol, Salzbourg, Berchtolsgaden, le Vorarlberg et tout ce que la maison archiducale d'Autriche devait obtenir sur le Rhin supérieur; pour la Prusse, tout ce qu'elle possédait à gauche de l'Elbe, et enfin tous les États allemands qui se trouvaient compris entre la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord, et les territoires hollandais, français et suisse (art. 4). Les droits de souveraineté étaient garantis à ceux qui en seraient en possession lors de la promulgation de l'acte fédéral, sous la réserve

¹ Voyez *Reyscher, publicistische Versuche*, p. 46. Stuttgart, chez Metzler, 1832.

² Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. I.^{er}, cah. I.^{er}, p. 45 et suiv.

toutefois de ceux que s'était réservés la confédération (art. 3). Les princes, comtes et seigneurs médiatisés étaient reçus dans le sein de la confédération; mais pour les indemniser de la perte de leur souveraineté, on leur assurait, outre certains privilèges, le droit de percevoir les rentes et revenus dont ils avaient joui avant le 12 Juillet 1806. Dans les pays de leur domicile, les chefs de famille étaient, de droit, membres héréditaires de la première chambre des États, et ne pouvaient être jugés au criminel que par leurs pairs. On rétablissait en leur faveur la juridiction en première instance qu'ils avaient autrefois possédée, et on leur accordait un droit de présentation pour les tribunaux supérieurs (art. 4).

« Les sujets étaient moins bien traités; on se contentait de leur promettre la liberté de s'établir, sans payer aucun droit, dans tel État de la confédération qu'il leur plairait, et d'y prendre du service civil ou militaire; la liberté de la presse, *sauf les modifications jugées nécessaires*; le droit de porter plainte devant leurs juges naturels, et dans certains cas spécifiés devant la diète; celui d'étudier indistinctement à toute université allemande. Enfin, la propriété était garantie, et l'on devait prendre les mesures les plus propres à empêcher à l'avenir la contrefaçon (art. 6).

« Quant au gouvernement fédéral proprement dit, il était constitué de la manière suivante : chacun des pays de la confédération devait avoir une assemblée d'États, et l'Allemagne être partagée en sept cercles; savoir : 1.^o Autriche inférieure; 2.^o Bavière et Franconie; 3.^o Souabe; 4.^o Haut-Rhin; 5.^o Bas-Rhin et Westphalie; 6.^o Basse-Saxe; 7.^o Haute-Saxe et Thuringe (art. 6). Chaque cercle avait un ou deux chefs (*Kreisobersten*) pour veiller au maintien de l'acte fédéral, à l'exécution des décrets et arrêts de la diète, et des réglemens militaires dans leurs cercles respectifs. Ces cercles devaient avoir pour chefs : l'Autriche inférieure, l'empereur d'Autriche; la Bavière et la Franconie, le roi de Bavière; la Souabe, le roi de Wurtemberg; le Haut-Rhin, l'empereur d'Autriche, et subsidiairement le grand-duc de Bade; la Basse-Saxe, le roi d'Angleterre comme roi de Hanovre; et enfin

celui de la Haute-Saxe et de la Thuringe, le roi de Prusse, et subsidiairement l'électeur de Hesse. L'on proposait de faire entrer la Belgique et, s'il était possible, les Pays-Bas dans la confédération; leur réunion aurait formé le cercle de Bourgogne, qui aurait eu pour chef le roi des Pays-Bas. Cette idée souriait même singulièrement au prince de Hardenberg; car avec une complaisance toute allemande il s'interrompt pour s'écrier : *excellente idée! (die Idee scheint vortrefflich !)*

« L'assemblée fédérale, qui se tenait à Francfort-sur-le-Mein, se composait : 1.^o du directoire, c'est-à-dire simultanément de l'empereur d'Autriche, président, et du roi de Prusse; 2.^o du conseil des chefs de cercle; 3.^o de celui des princes souverains et médiatisés. Les deux directeurs avaient chacun trois voix; les chefs de cercle, chacun une; les deux sous-chefs (le grand-duché de Bade et la Hesse électorale), également chacun une; total : onze voix (art. 18, 19, 20).

« Le conseil des chefs de cercle exclusivement devait s'occuper des rapports extérieurs de la confédération, lui seul avait le droit de faire des traités avec les puissances étrangères, celui d'accréditer et de recevoir des ambassadeurs, de faire la paix et la guerre. En lui seul également résidait le pouvoir exécutif fédéral.

« L'autre conseil, enfin, était formé du reste des membres, c'est-à-dire, 1.^o de tous les princes souverains et médiatisés qui possédaient un pays de 50,000 âmes et au-dessus, avec chacun *une voix*. Là où il y avait deux branches de la même maison, les deux populations étaient réunies; ainsi les deux principautés de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen avaient pour elles deux une voix collective; 2.^o des quatre villes libres, Hambourg, Brême, Lübeck, Francfort, avec chacune une voix; 3.^o des comtes et seigneurs qui relevaient autrefois immédiatement de l'Empire et dont les possessions n'avaient qu'une population au-dessous de 50,000 âmes. Ils avaient ensemble six voix collectives (*sechs Curiat-Stimmen*).

« L'Autriche présidait également ce conseil, et formait le direc-

1 Voyez *Klüber*, lieu cité.

toire conjointement avec la Prusse. Ces deux puissances y avaient chacune leur voix comme puissances dirigeantes.

« Ce conseil des princes et des seigneurs, réuni à celui des chefs de cercle et au directoire, formait le pouvoir législatif de la confédération. L'assemblée ainsi constituée s'occupait des intérêts généraux de l'Allemagne, et pour qu'elle le pût avec plus d'efficacité, il était arrêté que la loi d'un pays ne devait jamais prévaloir contre une loi fédérale.

« Le conseil des princes et des seigneurs devait se réunir annuellement au jour qui serait ultérieurement indiqué, et ne pouvait rester en séance que le temps nécessaire pour délibérer sur les affaires qui lui seraient soumises.

« Ce conseil et celui des chefs de cercle délibéraient séparément à la pluralité des voix. Le directoire prenait les conclusions et cherchait à concilier les opinions dissidentes. En cas d'impossibilité, le directoire décidait.

« Un tribunal fédéral, dont on fixerait plus tard les attributions et la procédure, devait être établi à Francfort-sur-le-Mein. Il prononçait sur les difficultés qui s'élevaient entre les princes et les seigneurs. Les princes médiatisés ne pouvaient invoquer sa juridiction que lorsqu'ils étaient personnellement en cause, ou dans le cas de violation de l'acte fédéral.

« Aucun membre de la confédération ne devait faire la guerre à un autre, ou se faire justice à soi-même. L'exécution des jugemens appartenait aux chefs de cercle.

« Les sujets ne pouvaient s'adresser au tribunal fédéral que dans le cas où ils croiraient que l'on a agi en violation des droits qui leur sont assurés par l'acte de la confédération. Les autres fonctions judiciaires étaient remplies par les tribunaux supérieurs des cercles.

« Le chef de cercle commandait les forces militaires du cercle, et veillait à ce qu'elles fussent, en cas de guerre, prêtes à marcher et pourvues de tout ce qui était nécessaire. Quant au contingent de chaque État ou seigneur, il devait être ultérieurement fixé. Aucun membre de la diète ne devait mettre ses troupes à la

solde d'un autre État, sans une résolution spéciale du conseil des chefs de cercle. Un certain nombre de places fortes étaient déclarées forteresses fédérales.

« Si l'un des États de la confédération était attaqué, les autres membres étaient tenus de le défendre et de lui porter secours. Ceux qui possédaient des pays hors de la confédération ne pouvaient se réunir à leurs alliés qu'en vertu d'une décision des chefs de cercle. Quant aux États qui ne possédaient aucun territoire en dehors de la confédération, ils ne devaient isolément ni faire la guerre, ni traiter avec une puissance étrangère. On devait inviter la Suisse et les Pays-Bas à entrer dans la confédération, et leur existence politique devait être au prochain congrès garantie par les puissances contractantes. »

Le projet du prince de Hardenberg ne fut point adopté, quelque favorable qu'il fût aux deux grandes puissances. En consacrant les droits des anciens princes immédiats, il avait le tort de ressusciter un passé qui devait être oublié pour toujours, et d'ouvrir ainsi la carrière à une multitude de prétentions individuelles. Il neutralisait aussi par trop les États inférieurs, car sur onze voix en donner trois à l'Autriche et trois à la Prusse, qui déjà formaient le directoire fédéral et avaient le droit de répartir les deux conseils, c'était leur donner, en s'unissant, le moyen d'agir sans consulter autrement que pour la forme les États inférieurs. Il ne contenait que des données générales, faisait beaucoup de promesses, mais ne fixait rien, et était d'une exécution difficile; enfin, à très-peu d'exceptions près, il laissait tout dans le vague et l'indécision.

Après le rejet de ce projet, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Hanovre, le Wurtemberg, rédigèrent un autre plan en douze articles, qui, le 16 Octobre 1814, fut présenté au nom des cabinets de Vienne, de Berlin et de Hanovre¹. Ce projet était, à quelques différences près que nous allons indiquer, à peu près semblable au précédent. La division par cercles était maintenue, ainsi

¹ Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. V, p. 64 et suiv.; cah. VI, p. 145 et suiv.

que le conseil des chefs de cercle et celui des princes et seigneurs. Seulement le pays de Bade et la Hesse-électorale cessaient de faire partie du premier, et le nombre des voix était réduit de onze à sept, qui se répartissaient ainsi : l'Autriche et la Prusse deux, les trois autres États chacun une. On devait former autant de cercles qu'il y aurait de voix dans le conseil, qui était permanent, et avait du reste les mêmes attributions que dans le projet Hardenberg. Quant au conseil des princes et des seigneurs, il subissait des modifications essentielles. Il ne se composait plus que d'un certain nombre d'anciens princes qui devaient y avoir une voix personnelle (*Virilstimme*). Il en était de même des princes nouvellement créés, mais seulement de ceux dont les États contenaient plus de 200,000 habitants. Les villes libres et les autres maisons principales n'avaient que des voix collectives. Les chefs de cercle étaient tous égaux en droits ; l'Autriche avait la présidence. Leurs attributions étaient les mêmes qu'au projet précédent, mais leurs rapports vis-à-vis des princes et seigneurs de leurs cercles variaient suivant l'importance de ces derniers ; et en dehors de leurs territoires respectifs ils ne devaient se considérer que comme les commissaires de la confédération, et comme agissant dans l'étendue des pouvoirs qu'elle leur avait confiés.

« Les membres de la diète renonçaient réciproquement au droit de se faire la guerre entre eux et, si un tribunal austrégial ne parvenait pas à les concilier, soumettaient leurs difficultés au conseil des chefs de cercle et à un tribunal fédéral. Ce dernier pouvait aussi connaître des plaintes qui lui seraient portées pour violation de la constitution fédérale.

« Le présent acte déclarait nécessaire l'introduction d'assemblées d'États (*Landständische Verfassungen*) dans chacun des pays de la confédération, et fixait un *minimum* de leurs droits, laissant aux souverains toute liberté de les augmenter et de donner à leurs sujets une constitution en harmonie avec le pays, le caractère des habitants et les coutumes locales.

« L'acte fédéral établissait aussi les droits généraux, dont la pleine et entière jouissance était assurée aux Allemands, comme celui

d'émigrer sous certaines conditions, de prendre du service militaire ou civil dans un autre État de la confédération.»

Ce projet avait sur le premier un avantage qui devait plaire aux princes allemands, celui d'être plus absolutiste, de concentrer plus activement encore la puissance dans les mains de la Prusse et de l'Autriche, et d'accorder et de promettre, à l'abri de formules générales, moins encore que celui du prince de Hardenberg. Cette tendance secrète n'échappait pas aux plénipotentiaires allemands, et nous sommes d'autant plus étonné qu'il n'ait pas été adopté, que le comte de Nesselrode, dans une note confidentielle datée de Vienne le 11 Novembre 1814, et adressée à l'Autriche et à la Prusse, y disait, en parlant du projet des cinq cours : « que l'empereur de Russie trouvait le plan de fédération conforme aux principes de justice et d'organisation sociale, au bonheur des individus, et aux intérêts de l'Europe. » Et plus bas il ajoutait : « que ce n'était que dans un pareil système que l'Europe pouvait retrouver la garantie de la tranquillité intérieure, et par conséquent l'espoir que les forces, désormais soumises à une direction concentrée, ne seraient employées que pour l'intérêt général ; que l'état d'irritation qui existait encore, cesserait entièrement ; que les abus de l'autorité seraient prévenus, les rapports de la noblesse fixés, et que les droits de tous seraient déterminés et protégés par des institutions fortes, sages et libérales.

Malgré cette flatteuse approbation, il fut bien difficile de s'entendre. Chacun de ces douze articles fut remanié et rédigé une foule de fois. La Bavière, la première des puissances secondaires, qui prévoyait déjà les empiétements de la Prusse et de l'Autriche, s'opposa à ce que ces deux puissances eussent deux voix et deux cercles, et ensuite s'éleva contre l'expression : *les droits à assurer à chaque classe de la nation*, qui aurait compris les Israélites qui jouissaient dans un État de droits qui leur étaient refusés dans d'autres ; se déclarant cependant satisfaite, s'il ne s'agissait que des *droits constitutionnels*.

Ce fut alors qu'un ministre autrichien, que l'on croit être le baron de Wessenberg, présenta en Décembre 1814 un troisième

projet, qui ne parle point de la division en cercles¹. « Dans ce projet, le conseil fédéral se compose des plénipotentiaires des États membres de la confédération, qui votent soit isolément, soit collectivement, selon leur importance relative. Pour l'expédition des affaires urgentes, il est, en cas d'absence, remplacé par un comité de trois membres. Quelques-unes de ses dispositions sont communes aux autres projets. Il dispose de plus que dans l'espace d'un an il sera introduit dans chaque pays une assemblée d'États qui jouira de certains droits quant au vote de l'impôt. Les princes dépossédés, l'ancienne noblesse immédiate, ont, outre une foule de privilèges, le droit d'exercer la police locale et une juridiction spéciale en première instance. Leurs personnes, leurs châteaux, leurs maisons, leurs jardins et leurs chasses fermées ne sont point soumis à l'impôt. Quant aux sujets, leur part n'est pas grande; les trois confessions chrétiennes jouissent de droits égaux; les Israélites sont tolérés. Le servage doit être aboli dans trois ans, mais sauf l'indemnité due au seigneur. On peut émigrer d'un État dans un autre et y posséder des immeubles. Ce qui concerne la liberté du commerce et la navigation intérieure de l'Allemagne, doit être réglé postérieurement par les lois fédérales. »

La lecture de ce projet si vague, si incomplet, ferait déjà naître de tristes réflexions, quand il ne ferait que nous apprendre qu'à la fin de 1814 il y avait en Allemagne des pays où l'on connaissait encore l'esclavage de la glèbe. Aujourd'hui quelques parties de l'Autriche et la Lusace supérieure (Saxe) sont les seuls pays où l'on rencontre une pareille anomalie. Les révolutions avaient heureusement détruit les classes privilégiées, consacré le principe salutaire de l'égalité des droits et des charges, et l'on vient ressusciter en faveur de l'ancienne noblesse impériale d'aussi monstrueux privilèges! et l'on croit offrir une compensation suffisante en déclarant que dans trois ans l'esclavage de la glèbe aura dû cesser! ce projet n'eut pas de suite.

La Prusse, qui avait été la première à présenter un projet de constitution, ne se tenait pas pour battue : le 10 Février 1815,

¹ Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. V, p. 1 et suiv.

ses plénipotentiaires remirent au prince de Metternich deux nouvelles rédactions. Comme ces deux projets sont les plus complets qui eussent été présentés jusqu'alors, nous croyons qu'il n'est pas inutile de les analyser succinctement.¹

L'un adoptait la division de l'Allemagne en cercles; l'autre la rejetait. Leur rédacteur, le baron de Humboldt, prétendait que, si le premier était plus conséquent, plus logique, conduisait au but d'une manière plus certaine, le second était plus simple, plus court, et plus généralement applicable. Il laissait au comité le soin de se décider entre les deux projets.

Dans le premier, les plénipotentiaires de tous les membres de la confédération composaient une assemblée fédérale, du sein de laquelle se formaient un premier et un second conseil. Dans celui-là prenaient place les plénipotentiaires d'Autriche, de Prusse, de Bavière, de Hanovre, de Wurtemberg; les deux premiers avec deux voix, les autres avec une seule; mais bien que les décisions se prissent à la majorité des votes, toutes les fois que la Prusse et l'Autriche votaient ensemble, il était censé y avoir parité, et l'on appelait un autre plénipotentiaire pour les départager.

Le premier conseil dirigeait *exclusivement* les affaires fédérales, et exerçait le pouvoir exécutif. Il remplaçait la confédération quand elle devait représenter l'Allemagne vis-à-vis d'une puissance étrangère.

Toutes les fois qu'il fallait décider la paix ou la guerre, il s'adjoignait un comité du second conseil, et enfin se réunissait à lui pour tout ce qui était l'objet de ses délibérations. La publication des décrets fédéraux et leur exécution, rentraient encore également dans le cercle de ses attributions. C'est lui qui recevait et accréditait les ambassadeurs, et devait protéger chacun des membres de la fédération contre les attaques d'un ennemi étranger. Quant aux traités, ils n'étaient soumis à l'approbation collective des deux conseils qu'autant qu'une loi était nécessaire pour leur exécution; car le deuxième conseil était, à proprement parler,

¹ Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. V, p. 16-54; cah. VI, p. 55-64.

la puissance législative. Il se composait de tous les membres de la confédération qui avaient une voix individuelle ou collective, se rassemblait tous les ans, et son action s'étendait à toutes les dispositions qui devaient être pour l'Allemagne d'un intérêt général. Ses membres votaient dans l'ordre qui leur était dévolu dans l'ancien empire germanique.

Le premier conseil avait l'initiative des projets de loi, ils étaient ensuite délibérés, adoptés ou rejetés par le second à la majorité des voix, et ensuite portés devant le premier conseil. Dans le cas de rejet, ils étaient de nouveau mis en délibération, avec le secours du comité du second conseil. Nous devons avouer que nous ne concevons rien à une pareille disposition; car si le deuxième conseil avait rejeté un projet, les mêmes élémens le rejetteraient encore; ou bien voulait-on, en réunissant les deux assemblées, faire passer à tout prix un projet qui plaisait au premier conseil, en brisant par la fusion la majorité contraire du deuxième?

Un comité de trois membres, pris dans le deuxième conseil, était permanent, afin de pouvoir expédier les affaires urgentes.

Nous avons vu plus haut que le projet partageait l'Allemagne en un certain nombre de cercles. Les chefs de ces cercles demandent à être considérés sous deux points de vue, d'abord comme princes agissant au nom de la confédération; ensuite dans leur cercle particulier d'action, comme directeurs et chefs du cercle qui leur était confié. Sous le premier point de vue, ils étaient les représentans de la confédération, comme tels subordonnés au premier conseil, et responsables seulement devant lui. Sous le second, ils devaient veiller à l'exécution de l'acte et des décrets fédéraux, des lois relatives à l'organisation de l'armée en paix et en guerre, à la préparation des moyens de défense, et à l'établissement d'un tribunal commun pour tous ceux qui n'avaient pas droit à une troisième instance, c'est-à-dire les États qui avaient moins de 300,000 habitans. Examinons maintenant leur position comme directeurs de l'assemblée de cercle. Cette assemblée se composait des membres du cercle qui avaient à la diète une voix soit

personnelle, soit collective; en outre de tous les princes, comtes et seigneurs médiatisés¹, qui avaient autrefois le droit de voter à la diète de l'Empire (*auf dem Reichstag*); cette assemblée devait s'occuper de la confection des lois locales, et de tout ce qui avait trait aux intérêts matériels du cercle. Quant aux divers États séparément, leurs droits n'étaient limités que par des dispositions spéciales formellement émanées de la diète, et ne pouvaient se restreindre que dans le cas où ils auraient voulu agir d'une manière contraire au repos, à l'indépendance et à la sûreté de la confédération.

Les médiatisés avaient non-seulement, comme nous l'avons vu, droit de présence et de vote collectif au deuxième conseil; mais encore on leur accordait des attributions et des privilèges plus étendus que dans un autre plan, notamment la liberté illimitée, pour eux et leur famille, de fixer leur séjour partout où ils voudraient, et d'entrer au service civil ou militaire de toute puissance allemande. Les droits que leur garantissait l'ancienne constitution germanique étaient ressuscités en leur faveur; on leur assurait la propriété de toutes les principautés, comtés, seigneuries, que le traité de Paris, du 12 Juillet 1806, avait dépouillées de leur souveraineté. Ils jugeaient en première instance, et en seconde toutes les fois que leurs possessions contenaient au moins de 20 à 25,000 habitants, exerçaient la police locale et forestière, et percevaient tous les impôts qui n'étaient considérés ni comme directs, ni comme indirects, c'est-à-dire toute espèce de rentes ou redevances personnelles et féodales, les amendes, les dîmes, même celles qui avaient été antérieurement abolies. Ils avaient encore le droit de nommer les pasteurs et les maîtres d'école; la surveillance des écoles et des églises; l'administration de leurs revenus. Ils jouissaient en outre de plusieurs privilèges honorifi-

¹ Plusieurs fois nous avons employé l'expression *médiatisés*, parce que c'est la plus habituelle; cependant nous devons dire qu'elle n'est pas parfaitement juste, et qu'il serait plus vrai, ainsi que le fait remarquer Klüber lui-même, de dire que ces princes et seigneurs autrefois immédiats de l'Empire, étaient alors non *médiatisés*, mais plutôt *subordonnés* hiérarchiquement (*Untergeordnet*) aux anciennes familles qui avaient conservé le droit de souveraineté.

ques; ainsi l'on priaït pour eux à l'église (*das Kirchengebet*); l'on sonnait les cloches au décès de quelque membre de leur famille (*Trauergeläute*), et ils pouvaient avoir une garde particulière (*Ehrenwache*).

Mais ce n'était pas tout encore; on rétablissait la chevalerie impériale (*Reichsritterschaft*) avec presque tous ses vieux droits. Nous ne savons si la Prusse voulait, comme on disait alors, *fermer l'abîme des révolutions*; mais toujours est-il que rien n'était plus propre à en amener de nouvelles que la résurrection, au profit d'une classe très-minime d'individus, de ces privilèges exorbitants, qui étaient comme un démenti jeté à l'histoire des trente dernières années.

Pour rendre le contraste plus frappant, mettons en regard les droits que l'on accordait aux sujets.

Tous les États de l'Allemagne devaient avoir des assemblées d'États; cependant elles devaient être dans leur but, dans leur développement, toujours subordonnées au but de la confédération : aussi les diverses constitutions étaient-elles placées sous la garantie, ou plutôt sous la surveillance fédérale. Ces États avaient voix consultative pour toutes les lois qui concernaient, soit la propriété, soit les droits personnels des citoyens. Ils votaïent l'introduction de nouveaux impôts ou l'augmentation de ceux qui existaient, et portaïent plainte au gouvernement sur les abus de l'administration.

Quant aux sujets proprement dits, ils avaient la liberté d'émigrer, sans rien payer, d'un État de la confédération dans un autre, excepté de dix-huit à vingt-cinq ans, et dans les temps de guerre ou de troubles, où l'on pouvait leur défendre de prendre dans un autre État du service civil ou militaire; la faculté d'étudier à leur choix dans toute université allemande; la liberté individuelle; des lois protectrices contre la contrefaçon; le droit, en cas de déni de justice ou de violation de la loi, d'attaque contre leur personne ou leur propriété, de porter plainte à la diète; on leur promettait une loi qui concilierait la liberté de la presse avec la responsabilité des auteurs, imprimeurs et libraires, et les mesures

d'ordre et de police relatives aux écrits périodiques; enfin, un tribunal fédéral destiné à juger sans appel les difficultés des membres immédiats de la confédération, et à prononcer sur les plaintes des personnes médiates contre ces derniers pour violation de la constitution locale, ou des droits particuliers formellement garantis et assurés par l'acte fédéral.

Ce projet était accompagné d'un autre, également rédigé par le baron de Humboldt, dont nous ne nous occuperons pas, parce que, moins la division de l'Allemagne en cercles, il reproduit à peu près les mêmes dispositions.

L'étendue de ces deux projets semblait devoir promettre qu'ils seraient soumis à une délibération approfondie, qui, après avoir duré un temps proportionné à l'importance du sujet, enfanterait sans doute quelque chose de définitif. Il est probable, quand on connaît avec quelle lenteur tout se fait en Allemagne, et quel plaisir les hommes d'État y trouvent à délibérer sans fin, sans aboutir à rien, que l'acte germanique aurait été plus long-temps encore sans solution, si un événement aussi extraordinaire qu'imprévu, le débarquement de Napoléon sur les côtes de France, n'était venu communiquer un peu d'activité aux discussions du congrès, et faire sentir aux plénipotentiaires qu'il était temps d'arriver à une conclusion. Les deux plans proposés par la Prusse auraient exigé de la lenteur germanique des années de délibération, des milliers de notes, de contre-notes, de protocoles de tout genre. Ce fut alors que, sans doute pour offrir un nouvel aliment à la dévorante activité des plénipotentiaires, les princes et les villes libres de l'Allemagne firent déposer, au commencement d'Avril 1815, par le ministre prussien¹, une sixième rédaction, plus concise, et où il n'était plus question de la division en cercles, parce qu'on avait remarqué dans la plupart des membres de la future confédération une assez sensible répugnance contre cette division territoriale². Un plan rédigé sous l'impression de terreur que causa cette nouvelle, devait porter des traces

¹ Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. I.^{er}, cah. IV, p. 104-111.

² *Ibid.*, vol. II, p. 296.

visibles d'une grande précipitation. Il ne pouvait cependant être encore adopté; car il ne contenait dans ses quatorze articles que des données générales, fort bonnes comme préambule d'un acte fédéral, mais qui ne signifiaient rien comme application immédiate. Plus concis que les précédens, il en reproduisait une foule de clauses sur lesquelles nous ne reviendrons pas. Les affaires de la confédération s'y faisaient par une assemblée fédérale composée de tous les membres. De son sein sortait un conseil exécutif qui dirigeait les affaires fédérales, représentait la confédération vis-à-vis des puissances étrangères, et était dépositaire du pouvoir exécutif. La puissance législative, au contraire, se partageait entre l'assemblée fédérale et le conseil exécutif. L'idée principale qui présida à l'exécution de ce projet était de réunir, si besoin était, l'Allemagne entière pour l'opposer à Napoléon. C'est dans ce but de défense commune que sont rédigés les articles 4, 5 et 6. Mais pour trouver, en cas d'attaque, des sympathies dans la population, il fallait faire quelques concessions, et annoncer l'intention de s'occuper un peu plus des gouvernés, un peu moins des gouvernans. C'est pour satisfaire ce besoin que fut rédigé l'article 9. Les différences qui le séparent des articles analogues des constitutions précédentes nous ont engagé à le reproduire en entier.

« Dans tous les États de l'Allemagne, la constitution d'États actuellement existante sera maintenue; dans ceux qui n'en possèdent pas encore, il en sera introduite une combinée de telle manière que les États aient le droit de voter les nouveaux impôts, de délibérer les lois qui touchent à la propriété ou à la liberté individuelle; celui de porter plainte contre les abus de l'administration, et de maintenir la constitution et les droits qu'elle a garantis aux individus. Les droits des États une fois fixés d'une manière constitutionnelle, seront placés sous la garantie de la confédération. Les membres de la confédération assurent à tous les habitans de leurs territoires respectifs le droit d'émigrer dans un autre État, n'y mettant d'autres restrictions que celles qui seraient nécessitées par la défense du pays; celui de prendre auprès d'une autre puissance allemande du service civil ou militaire,

d'étudier dans toute université allemande, et de professer leur religion avec une entière liberté. La presse sera libre, sauf la responsabilité des auteurs, éditeurs et imprimeurs, tant vis-à-vis de l'État que vis-à-vis des particuliers, et une surveillance raisonnable de la police à l'égard des brochures et écrits périodiques. Une loi générale assurera les droits des auteurs contre la contre-façon.»

En admettant que dans la hâte que nécessitaient alors toutes les opérations du congrès, ce projet eût été adopté, les difficultés seraient restées à peu près entières; car il ne contenait que des clauses générales auxquelles on aurait peut-être donné un démenti dans l'application. Il fut donc mis encore de côté. Bien que le congrès fût déjà assemblé depuis une année, les plénipotentiaires, malgré toutes leurs délibérations, auraient cru à la fin avoir fait quelque chose d'imparfait, s'ils n'avaient procédé avec cette lenteur qui a de tout temps caractérisé les opérations allemandes. Mais à ce moment Napoléon était en France, et c'était moins que jamais l'occasion de perdre le temps dans de creuses et insignifiantes disputes de mots. Cette préoccupation dominait, ce semble, assez vivement le plénipotentiaire prussien. Nous lisons dans le préambule du projet qu'il présenta le 1.^{er} Mai 1815, après le rejet du précédent¹: « Convaincu qu'une opération aussi importante, aussi capitale ne peut s'achever qu'après de mûres délibérations et au milieu d'un calme continu; mais que dans le moment actuel, etc. » Il concluait à ce que la confédération fût formée, que ses bases générales fussent déterminées; mais que l'on réservât pour des délibérations ultérieures la discussion et la confection des lois organiques. Aussi, bien qu'il fût à peu près semblable à celui que venaient de présenter les princes et les villes libres, on y remarquait cependant facilement les traces des impressions du moment que les plénipotentiaires n'avaient pu maîtriser. Cette tendance ressort surtout des articles 1, 4, 5 et 6. C'était moins un projet de confédération allemande qu'un traité d'alliance offensive et défensive contre Napoléon. Un peu remis

¹ Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. VII, p. 298 et suiv.

de leurs premières terreurs, les membres du congrès pensèrent qu'il ne fallait pas s'arrêter à des dispositions passagères, mais fonder quelque chose de solide. Peu de jours après, le ministre autrichien présenta un huitième projet¹, dont nous ne nous occuperons pour ainsi dire que pour mémoire; parce que la plupart de ses dispositions se retrouveront dans l'acte définitif. Il ne contenait qu'une seule innovation importante; les princes, comtes et seigneurs médiatisés ne conservaient, outre certains privilèges personnels et honorifiques, d'autre droit politique que celui d'être membres de la première chambre des États. Nous devons citer aussi l'article 10, qui fixe à 176,000 hommes le contingent de toute la confédération. Sans nous arrêter à la parité qui existe entre celui de la Prusse et celui de l'Autriche, nous avons été étonné de voir demander seulement 8000 hommes au Wurtemberg, et élever à 12,000 le contingent de la Saxe; or, ces deux royaumes ont une population à peu près égale². Soit que les princes médiatisés, mécontents des modifications que la rédaction nouvelle apportait à leur préjudice, soit que les cours inférieures, de peur que l'épuration ne vînt à les comprendre plus tard, eussent agi de concert pour la faire rejeter, toujours est-il que le prince de Metternich présenta un neuvième projet quelques jours après (23 Mai 1814), conjointement avec le ministre prussien³. Comme dans le précédent, l'on comptait dans l'assemblée quinze voix, soit personnelles, soit collectives. Il y était pour la première fois question de l'assemblée générale (*Plenum*), qui donnait à chacun des membres un vote individuel. On devait se borner pour le moment à établir les bases générales, et réserver pour des délibérations ultérieures la discussion des lois organiques. Quant aux

1 Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. VII, p. 308.

2 Voici, d'après les tableaux du capitaine de cavalerie bavaois Bickes, la population de ces deux royaumes en 1815 et 1830:

1815, Wurtemberg . . . 1,397,477.

1815, Saxe 1,178,802.

1830, Wurtemberg . . . 1,575,051.

1830, Saxe 1,402,066.

3 Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. VII, p. 314-324.

médiatisés, ils devaient prendre part aux délibérations du *Plenum*, et y avoir un certain nombre de voix collectives.

Cette rédaction servit de base aux délibérations qui employèrent les sept premières séances des plénipotentiaires, les 23, 26, 29, 31 Mai; 1.^{er} et 2 Juin 1815. C'est au sein de ces conférences que l'acte germanique reçut sa sanction définitive. La commission se composait de M. de Berg, président de régence dans la principauté de Schaumburg-Lippe, et de M. Smidt, sénateur de la ville de Brême. L'acte de la confédération est daté du 8 Juin 1815. Son importance politique et historique, comme donnant à l'Allemagne la forme qu'elle a conservée jusqu'à ce jour, serait déjà une cause suffisante pour le donner en entier. Nous y avons encore été déterminé par cette circonstance qu'on l'a publié plusieurs fois soit dans les journaux allemands, soit dans divers ouvrages de Droit public avec des inexactitudes notoires, ou avec des variantes qui souvent en altéraient le sens. Nous avons donc cru utile de le reproduire d'après le texte même du traité.¹

I. *Acte de la confédération germanique, du 8 Juin 1815.*

Les princes souverains et les villes libres d'Allemagne, émettant en commun le vœu d'exécuter le sixième article de la paix de Paris, du 30 Mai 1814, et, pénétrés des avantages que leur union ferme et durable apporterait à la sûreté et à l'indépendance de l'Allemagne, ainsi qu'au repos et à l'équilibre de l'Europe, sont convenus de former entre eux une confédération perpétuelle, et ont à cette fin envoyé au congrès de Vienne, et muni des instructions nécessaires, leurs ambassadeurs et leurs plénipotentiaires, savoir: (*Suivent les noms des plénipotentiaires.*)

Lesquels, ayant échangé leurs pouvoirs trouvés en bonne et due forme, ont arrêté entre eux les articles suivants :

1.^{er} Les princes souverains et les villes libres d'Allemagne, en comprenant dans cette transaction LL. MM. l'empereur d'Au-

¹ Klüber, *Schlussacte des Wiener Congresses vom 9ten Juni 1815; zweite Auflage, Seite 67-74. Erlangen, bei Palm und E. Enke, 1818.*

triche, les rois de Prusse, de Danemarck et des Pays-Bas, et nommément :

L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, pour toutes celles de leurs possessions qui ont anciennement appartenu à l'empire germanique ;

Le roi de Danemarck pour le duché de Holstein ;

Le roi des Pays-Bas pour le grand-duché de Luxembourg ;

Établissent entre eux une confédération perpétuelle, qui portera le nom de CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

2. Le but de cette confédération est le maintien de la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des États confédérés.

3. Les membres de la confédération, comme tels, sont égaux en droits ; ils s'obligent tous également à maintenir l'acte qui constitue leur union.

4. Les affaires de la confédération seront confiées à une diète fédérative, dans laquelle tous les membres voteront par leurs plénipotentiaires soit individuellement, soit collectivement, de la manière suivante, sans préjudice de leur rang :

1. Autriche	1 voix	13. Brunswick et Nassau . . .	1 voix
2. Prusse	1 —	14. Mecklembourg-Schwerin et	
3. Bavière	1 —	Strelitz	1 —
4. Saxe	1 —	15. Holstein-Oldenbourg, An-	
5. Hanovre	1 —	halt et Schwarzbouurg . . .	1 —
6. Württemberg	1 —	16. Hohenzollern, Lichtenstein,	
7. Bade	1 —	Reuss, Lippe, Schaum-	
8. Hesse-électorale	1 —	bourg-Lippe et Wwaldeck .	1 —
9. Grand-duché de Hesse . . .	1 —	17. Les villes libres de Lübeck,	
10. Danemarck pour Holstein .	1 —	Francfort, Brême et Ham-	
11. Pays-Bas p. Luxembourg .	1 —	bourg	1 —
12. Maisons grand-ducale et			
ducales de Saxe	1 —		
		Total . . .	17 voix.

5. L'Autriche présidera la diète fédérative. Chaque État de la confédération a le droit de faire des propositions, et celui qui préside est tenu de les mettre en délibération dans un espace de temps qui sera fixé.

6. Lorsqu'il s'agira de lois fondamentales à porter, ou de changemens à faire dans les lois fondamentales de la confédération, de mesures à prendre par rapport à l'acte fédératif même, d'institutions organiques, ou d'autres arrangements d'un intérêt commun à adopter, la diète se formera en assemblée générale, et dans ce cas la distribution des voix aura lieu de la manière suivante, calculée sur l'étendue respective des États individuels :

1. L'Autriche aura 4 voix	22. Anhalt-Dessau 1 voix
2. La Prusse 4 —	23. Anhalt-Bernbourg 1 —
3. La Bavière 4 —	24. Anhalt-Koethen 1 —
4. La Saxe 4 —	25. Schwarzbourg - Sondera-
5. Le Hanovre 4 —	hausen 1 —
6. Le Württemberg 4 —	26. Schwarzbourg-Rudolstadt . 1 —
7. Grand-duché de Bade . . . 3 —	27. Hohenzollern-Hechingen . 1 —
8. Hesse-electorale 3 —	28. Lichtenstein 1 —
9. Grand-duché de Hesse . . . 3 —	29. Hohenzollern - Sigmaringen 1 —
10. Holstein 3 —	30. Waldeck 1 —
11. Luxembourg 3 —	31. Reuss, branche aînée . . . 1 —
12. Brunswick 2 —	32. Reuss, branche cadette . . 1 —
13. Mecklembourg-Schwerin . . 2 —	33. Schaumbourg-Lippe 1 —
14. Nassau 2 —	34. Lippe 1 —
15. Saxe-Weimar 1 —	35. La ville libre de Lübeck . . 1 —
16. Saxe-Gotha 1 —	36. La ville libre de Brême . . . 1 —
17. Saxe-Cobourg 1 —	37. La v. libre de Francfort . . 1 —
18. Saxe-Meinungen 1 —	38. La v. libre de Hambourg . . 1 —
19. Saxe-Hildbourghausen . . . 1 —	
20. Mecklembourg-Strelitz . . . 1 —	
21. Holstein-Oldenbourg 1 —	
	Total . . . 69 voix.

La diète, en s'occupant des lois organiques de la confédération, examinera si l'on doit accorder quelques voix collectives aux anciens États de l'Empire médiatisés.

7. La question si une affaire doit être discutée par l'assemblée générale, conformément aux principes ci-dessus établis, sera décidée dans l'assemblée ordinaire à la pluralité des voix.

La même assemblée préparera les projets de résolution qui doivent être portés à l'assemblée générale, et fournira à celle-ci tout ce qu'il lui faudra pour les adopter ou les rejeter. On décidera par la pluralité des voix, tant dans l'assemblée ordinaire que

dans l'assemblée générale, avec la différence toutefois que, dans la première, il suffira de pluralité absolue; tandis que dans l'autre, les deux tiers des voix seront nécessaires pour former la pluralité.

Lorsqu'il y a parité de voix dans l'assemblée ordinaire, le président décidera la question. Cependant, chaque fois qu'il s'agira d'acceptation ou de changement de lois fondamentales, d'institutions organiques, de droits individuels ou d'affaires de religion, la pluralité des voix ne suffira pas ni dans l'assemblée ordinaire, ni dans l'assemblée générale.

La diète est permanente; elle peut cependant, lorsque les objets soumis à sa délibération se trouvent terminés, s'ajourner à une époque fixe, mais pas au-delà de quatre mois.

Toutes les dispositions ultérieures relatives à l'ajournement et à l'expédition des affaires pressantes, qui pourraient survenir pendant l'ajournement, sont réservées à la diète, qui s'en occupera lors de la rédaction des lois organiques.

8. Quant à l'ordre dans lequel voteront les membres de la confédération, il est arrêté que, tant que la diète sera occupée de la rédaction des lois organiques, il n'y aura aucune règle à cet égard; et, quel que soit l'ordre que l'on observera, il ne pourra ni préjudicier à aucun des membres, ni établir un principe pour l'avenir. Après la rédaction des lois organiques, la diète délibérera sur la manière de fixer cet objet par une règle permanente, pour laquelle elle s'écartera le moins possible de celles qui ont eu lieu à l'ancienne diète, et notamment d'après le recès de la députation de l'Empire de 1803. L'ordre que l'on adoptera n'influera d'ailleurs en rien sur le rang et la préséance des membres de la confédération, hors de leurs rapports avec la diète.

9. La diète siégera à Francfort-sur-le-Mein. Son ouverture est fixée au 1.^{er} Septembre 1815.

10. Le premier objet à traiter par la diète, après son ouverture, sera la rédaction des lois fondamentales de la confédération, et de ses institutions organiques relativement à ses rapports extérieurs, militaires et intérieurs.

11. Les États de la confédération s'engagent à défendre non-seulement l'Allemagne entière, mais aussi chaque État individuel de l'union, en cas qu'il fût attaqué; et se garantissent mutuellement toutes celles de leurs possessions qui se trouvent comprises dans cette union.

Lorsque la guerre est déclarée par la confédération, aucun membre ne peut entamer des négociations particulières avec l'ennemi, ni faire la paix ou un armistice, sans le consentement des autres.

Les États confédérés s'engagent de même à ne se faire la guerre sous aucun prétexte, et à ne point poursuivre leurs différends par la force des armes, mais à les soumettre à la diète. Celle-ci essaiera, moyennant une commission, la voie de la médiation. Si elle ne réussit pas, et qu'une sentence juridique devienne nécessaire, il y sera pourvu par un jugement austrégal (*Austrägal-Instanz*) bien organisé¹, auquel les parties litigantes se soumettront sans appel.

II. Dispositions particulières.²

Outre les points contenus dans les articles précédens, et ayant pour but de déterminer les bases fondamentales de l'acte fédéral, les membres confédérés ont arrêté entre eux les résolutions contenues dans les articles suivans, et qui auront absolument la même force que les articles déjà cités.

12. Ceux des membres de la confédération dont les États ont une population au-dessous de 300,000 âmes, s'entendront avec les maisons qui leur sont alliées, ou avec d'autres membres de la confédération, et parferont avec elles le nombre précité nécessaire pour la formation d'un tribunal supérieur commun.

¹ Nous ne savons quel bien l'Allemagne peut se promettre d'un tribunal institué pour juger les difficultés qui s'élèveront entre les souverains et les États, et dont les membres sont nommés par les princes; toujours est-il que cette disposition de l'acte fédéral ne reçut son exécution que par le protocole du 30 Octobre 1834.

² Klüber, *Acten des Wiener Congresses*, vol. II, cah. VIII, page 605 et suiv.

Dans les États où la population n'atteint point le chiffre de 300,000 âmes, et où il existe déjà de semblables tribunaux de troisième instance, ils seront conservés avec leurs attributions actuelles, en tant cependant que le territoire sur lequel s'étend leur juridiction n'ait pas une population moindre de 150,000 âmes.

Les quatre villes libres ont le droit de se réunir entre elles pour l'établissement d'un tribunal supérieur commun.

Malgré l'établissement de ces tribunaux supérieurs, il est toujours permis aux parties de demander l'envoi des actes à une faculté de jurisprudence allemande, ou à un tribunal d'échevins (*Schöppenstuhl*¹⁾), qui prononcera l'arrêt définitif.

13. Dans tous les États de la confédération il sera établi une constitution avec des assemblées d'États (*landständische Verfassung*).

14. Afin de faire jouir ceux qui étaient autrefois immédiats, et qui en 1806 et plus tard ont été médiatisés, d'un état légal fixe et uniforme, les États de la confédération arrêteront :

1.° Que les princes et comtes, ainsi que leurs familles, continuent d'appartenir en Allemagne à la haute noblesse, et de posséder le droit d'égalité de naissance (*Ebenbürtigkeit*) dans l'acception qu'il a eue jusqu'à présent.

2.° Les chefs de ces familles sont les premiers membres de l'État auquel ils appartiennent; eux et leurs familles y forment la classe la plus privilégiée, particulièrement sous le rapport de l'impôt.

3.° Ils continueront de jouir, relativement à leurs personnes, leurs familles et leurs possessions, de tous les droits et avantages attachés à leur propriété et à sa jouissance, et qui n'appartiennent ni au pouvoir suprême, ni aux droits des gouvernements.

Par les droits ci-dessus mentionnés sont spécialement entendus :

a) La liberté illimitée de se fixer dans tout État de la confédération, ou en paix avec elle.

b) Le maintien de tous les contrats de famille, encore existans aux termes de l'ancienne constitution allemande; et, relativement

¹ Ces *Schöppenstühle* sont aujourd'hui à peu près disparues de toute l'Allemagne.

à leurs biens et à leurs rapports de famille, le droit d'établir telles clauses obligatoires, et de prendre telles dispositions qu'il leur plaira, en les présentant toutefois à l'approbation du souverain, et en les portant à la connaissance des chefs du gouvernement. Toutes les dispositions contraires parues jusqu'à ce jour, ne recevront plus leur application à l'avenir.

c) Le privilège d'être jugés par une justice spéciale, et d'être affranchis eux et leurs familles de tous les devoirs militaires.

d) L'exercice de la justice civile et criminelle en première et en seconde instance, si leurs possessions sont assez considérables; la juridiction forestière; la police locale; la surveillance des églises, des écoles et des fondations pieuses, en se conformant toutefois aux lois du pays qu'ils habitent, à sa constitution militaire, et sous la haute surveillance des gouvernements.

Lorsqu'on fixera d'une manière plus précise les droits et attributions qui viennent d'être mentionnés ici, comme du reste tous les autres points, l'ordonnance du roi de Bavière, de l'an 1807¹, servira de règle et de base pour arrêter et déterminer ultérieurement d'une manière uniforme dans tous les États de la confédération la position légale des princes, comtes et seigneurs médiatisés.

L'ancienne noblesse impériale (*der ehemalige Reichsadel*) jouira de tous les droits spécifiés aux §§. a et b. Ceux qui posséderont des biens auront une part dans la représentation, la juridiction patrimoniale et forestière, la police locale, le patronat des églises, et une justice privilégiée. Toutefois ces droits ne pourront être exercés que conformément aux lois du pays.

Dans les provinces séparées de l'Allemagne par la paix de Lunéville, du 9 Février 1801, et qui y ont été de nouveau réunies, les principes posés plus haut subiront dans leur application les restrictions que nécessitent les circonstances.

15. La confédération garantit les rentes directes et subsidiaires (*subsidiarische*), assises sur l'octroi de la navigation du Rhin; les dispositions prises relativement aux dettes par le récess de dé-

¹ Voyez cette ordonnance dans Winkopp : *Der Rheinische Bund, Heft VII, Seite 372.*

putation du 25 Février 1803, et les pensions accordées aux individus laïcs ou ecclésiastiques.

Les membres des anciens chapitres de l'Empire ont la faculté de toucher sans retenue, et dans tout pays en paix avec la confédération germanique, les pensions à eux accordées par ledit réès de députation.

Les membres de l'ordre teutonique recevront également des pensions d'après les bases adoptées pour les chapitres dans le réès de députation de 1803, en tant que celles qui leur auraient été accordées ne seraient pas suffisantes; et les princes qui ont reçu comme accroissement de territoire des possessions de l'ordre teutonique paieront ces pensions en proportion de leur part dans les possessions antérieures de l'ordre.

La confédération se réserve de délibérer sur la régularisation de la caisse de secours, et sur celle des pensions des évêques d'outre-Rhin; et de décider celles qui devront être soldées par les possesseurs de la rive gauche du Rhin.

16. La différence des communions chrétiennes dans toute l'étendue de la confédération allemande, n'apportera aucune différence dans la jouissance des droits civils ou politiques.

L'assemblée fédérale soumettra à ses délibérations la question de savoir de quelle manière aussi uniforme que possible on pourra améliorer en Allemagne l'état civil de ceux qui professent la religion juive, et jusqu'à quel point on pourra leur accorder et leur garantir dans les États de la confédération la jouissance des droits civils, contre l'acceptation de tous les devoirs du citoyen. Toutefois, ceux qui professent cette croyance, conserveront dans chaque État de la confédération les droits qui leur auront été précédemment accordés.

17. La maison princière de Tour et Taxis reste, dans les divers États de la confédération, en la possession et jouissance des postes, qui lui a été garantie par le réès de la députation de l'Empire, du 25 Février 1803 ou par des traités postérieurs, en tant toutefois, et aussi long-temps que des conventions libres ou d'autres traités n'en auront pas disposé autrement. Dans tous les cas, les

droits et prétentions qu'elle pourrait avoir à la reprise des postes ou à une indemnité proportionnelle, par suite de l'article 13 du réces général précité, lui sont et demeurent assurés.

Il en sera de même dans le cas où, depuis 1803, on aurait supprimé des postes contre le contenu du réces de députation, en tant que cette indemnité n'aurait pas été déjà déterminée par des traités d'une manière définitive.

18. Les princes alliés et les villes libres d'Allemagne conviennent d'assurer aux sujets de la confédération les droits suivants, savoir :

1.° Celui d'acquérir et de posséder des biens immobiliers en dehors des limites de l'État qu'ils habitent, sans pour cela être soumis dans un État étranger à plus de charges et de taxes que les sujets de ce pays.

2.° De passer librement d'un État de la confédération allemande dans un autre, qui consent évidemment à les recevoir comme sujets.

3.° D'y prendre du service civil et militaire. Ces deux dernières dispositions toutefois ne seront susceptibles de recevoir leur pleine et entière application qu'autant que l'émigrant n'aurait plus à remplir aucun devoir militaire envers son ancienne patrie; et afin que la différence qui existe dans les dispositions législatives sur les devoirs militaires, ne puisse préjudicier à l'un ou à l'autre des États de la confédération, l'assemblée fédérale promet de délibérer sur les moyens de fixer, sous ce rapport, des bases aussi uniformes que possible.

4.° L'exemption de toute espèce de droit de détraction (*jus detractus, gabella emigrationis*), en tant qu'ils portent leur fortune dans un autre État de la confédération, même quand il n'existerait avec ledit État aucun traité de réciprocité.

5.° L'assemblée fédérale s'occupera, lors de sa première réunion, de la rédaction de lois uniformes sur la liberté de la presse, et la garantie due aux écrivains et aux éditeurs contre la contrefaçon.

19. Les membres de la confédération se réservent, lors de la

première réunion de l'assemblée fédérale à Francfort, de délibérer, en prenant pour bases les principes posés au congrès de Vienne, sur les mesures relatives aux relations commerciales des différens États entre eux, ainsi qu'à la navigation.

20. Le présent traité sera ratifié par toutes les parties contractantes, et les ratifications en seront envoyées à Vienne à la chancellerie de cour et d'État de S. M. l'empereur d'Autriche sous six semaines, ou plus tôt si faire se peut, et lors de l'ouverture de la diète déposées dans ses archives.

En foi de quoi tous les plénipotentiaires présens ont signé le présent traité et l'ont scellé du sceau de leurs armes. Fait à Vienne, le 8 Juin, l'an 1815. (*Suivent les signatures des plénipotentiaires.*)

Voilà donc littéralement l'acte qui a constitué l'Allemagne dans l'état où elle se trouve encore aujourd'hui. Bien que daté de 1815, il ne fut notifié aux puissances étrangères qu'en Juillet 1817. Toutes répondirent à cette notification, excepté le Portugal, la Sardaigne, la Porte et les États-Unis de l'Amérique du Nord.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir si l'Allemagne ainsi constituée était un *État confédéré* (*Völker- oder Staaten-Staat*), ou bien une *confédération d'États* (*Völker-oder Staaten-Bund*¹). L'État composé de plusieurs peuples est pour des peuples coexistans ensemble ce que l'état individuel est à la société. Les membres de l'État sont des individus; les membres du *Völkerstaat* sont des peuples ou des États isolés. Une fédération d'États au contraire est pour des États qui coexistent d'après un même mode, ce qu'est pour les hommes le lien de la société. La fédération de peuples réunit ses membres, les peuples confédérés, par les liens d'une association libre; tandis que l'État confédéré réunit sous un pouvoir suprême et commun tous les peuples qu'il embrasse. La première forme, sans vouloir se mêler des rapports intérieurs, n'étend sa compétence qu'aux rapports généraux et extérieurs; l'autre au contraire pénètre dans la vie intérieure et

¹ W. J. Behr, von den rechtlichen Grenzen der Einwirkung des deutschen Bundes, etc., p. 19-23; Stuttgart, chez Metzler, 1820.

soumet tout à l'uniformité de ses lois. L'Allemagne est et devait être une fédération de peuples, avec les caractères et les attributs que nous venons de lui signaler. Nous verrons plus bas, dans nos remarques sur l'acte fédéral, si les empiétements des grands États et l'assujettissement des petites cours, n'ont pas porté atteinte au caractère originaire du contrat.

Examinons maintenant quelle étendue de pays et quels peuples devaient régir les lois générales émanées de la diète germanique. Cette étendue comprend une surface évaluée environ à 11,725 milles carrés, sur lesquels, d'après la matricule adoptée par la diète en Mai 1821, il y a une population de 30,163,637 habitants. La plus grande partie, environ 24 millions, ou suivant d'autres 24,673,000, sont des Allemands; 4,790,000, ou d'après d'autres 3,780,000, sont Slaves. Il faut ajouter encore 127,000 Italiens, répandus dans le Tyrol et sur les côtes de l'Autriche; 70,000 Français; environ 2000 Grecs, et 182,000 Israélites. Nous avons tout lieu de croire cette dernière évaluation plus considérable qu'elle n'est rapportée ici¹. Sous le rapport de la religion, Hassel adopte la division suivante :

Catholiques	15,027,000
Évangéliques de la confession d'Augsbourg . . .	11,027,000
Évangéliques réformés.	2,030,000
Herrnhuter	25,000
Mennonites	2,500
Israélites.	182,000
Grecs	14,000

Total. . . 28,307,500.

Quant à la forme des différens États, les uns sont monarchiques purs; les autres monarchiques, avec une assemblée d'États; d'autres enfin se disent républicains.

Les membres de la confédération se partagent en deux catégories: les membres *primitifs* (*ursprüngliche*), c'est-à-dire les trente-six qui ont concouru à la formation de l'acte fédéral, et

¹ Klüber, *Oeffentliches Recht des deutschen Bundes*, p. 82 et suiv., §. 78; Francfort-sur-le-Mein, chez Andreæ, 1831.

les membres *admis* (*aufgenommen*), c'est-à-dire le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, qui n'y adhèrent que plus tard ¹. Postérieurement encore, le 7 Juillet 1817, le prince de Hesse-Homburg fut reçu parmi les membres de la confédération, avec le titre de *Landgraf*. Le nombre des voix de l'assemblée générale fut donc porté de 69 à 70; mais en 1825 il redescendit au premier chiffre, par suite de l'extinction de la descendance masculine de la branche de Saxe-Gotha, le 11 Février 1825. ²

L'article 9 de l'acte fédéral fixe le siège de la diète à Francofort-sur-le-Mein, et son ouverture au 1.^{er} Septembre 1815 : mais après sept conférences préliminaires, elle fut prorogée jusqu'au 5 Novembre 1816.

La diète est permanente; aussi pendant les vacances qu'elle prend, un règlement provisoire, du 26 Juin 1817, a déterminé la marche à suivre en pareille circonstance. Le président et sa chancellerie sont considérés comme perpétuellement en fonctions; aussi, pendant ce temps, le protocole est-il regardé comme toujours ouvert. Lorsque le président s'absente, il doit se substituer pour l'expédition des affaires un autre membre de la diète. Avec lui ou son remplaçant doivent toujours être deux membres, nommés soit d'un commun accord, soit à la pluralité des voix. Ils se réunissent au président pour être tenus au courant des affaires, et décider si un cas pressant nécessite le rappel des ambassadeurs; et, s'il y a péril en la demeure, prendre des mesures provisoires. ³

1 Le premier, par la déclaration de Ludwigsbourg du 1.^{er} Septembre 1815; le second, par la déclaration de Carlsruhe, du 26 Juillet même année.

2 Par un traité de partage du 12 Octobre 1826, Saxe-Cobourg, Saxe-Meiningen et Saxe-Hildbourghausen fixèrent leur part réciproque dans la succession du pays de Gotha-Altenbourg, et s'entendirent entre eux relativement aux changemens de territoires et de titres qui en furent la suite. Ce fut par suite de ces résolutions que ces trois princes s'appelèrent : Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meiningen-Hildbourghausen, Saxe-Altenbourg (ci-devant Hildbourghausen).

(*Klüber, Öffentliches Recht, etc., p. 115, note d.*)

3 *Protocoll der Bundes-Versammlung vom 26 Juni 1817, §. 267.* — Un protocole du 20 Septembre 1819, §. 221, modifia la troisième clause de cet arrêté, et disposa que si, dans l'intervalle des vacances, il se présentait des cas qui, sans qu'on eût besoin d'attendre l'ouverture de la diète, n'étaient point cependant assez graves pour provoquer avant le terme le rappel des am-

La prorogation n'empêche point les commissions de continuer leurs travaux; à la réouverture de la diète, le comité lui fait le rapport des mesures prises pendant son absence, et avant de se proroger, les membres de la diète arrêtent entre eux l'époque de leur prochaine réunion.

Les membres de la diète se réunissent sous deux formes, soit en assemblée *générale* (*die volle oder Plenarversammlung, oder das Plenum*); soit en assemblée *ordinaire*¹ (*die engere Versammlung oder enger Rath*). Dans ces deux assemblées, les membres sont les mêmes; mais les votes s'y donnent d'une manière différente. L'assemblée ordinaire est la règle; c'est dans son sein que se discutent, se votent, s'expédient les affaires courantes; l'assemblée générale forme l'exception. Dans le *Plenum*, il n'y a que des voix individuelles. Les petits États n'ont qu'un vote, les autres 2, 3 ou 4, suivant leur importance politique ou géographique. Dans l'assemblée ordinaire, au contraire, il y a quelques voix personnelles, mais la plupart sont collectives (*Curiat-Stimmen*). La première a 69 votes; la seconde seulement 17. Comme l'on voit, la réunion des six grandes puissances de l'Allemagne, avec leurs 24 voix, suffit dans le *Plenum*, où s'agitent et se débattent les questions les plus importantes, pour neutraliser celles des autres États de la confédération, qui, pris ensemble, ne peuvent réunir au-delà de 46 votes, et par conséquent ne donnent pas les deux tiers des voix nécessaires pour l'emporter sur les 24 voix des six puissances.²

Passons maintenant à l'application, et voyons quels objets sont soumis, et dans quels cas, aux délibérations de ces deux différentes assemblées. L'assemblée ordinaire s'occupe généralement

bassadeurs, les membres présents, dans le cas où ils ne seraient pas moins de sept, et les absents remplacés par leurs substituts, sont autorisés à se réunir, se faire communiquer les rapports des diverses commissions, et à prendre les dispositions nécessaires en cas d'urgence; mais à condition d'en rendre compte à la diète à sa réouverture, et de demander son approbation. (*Protocoll der deutschen Bundes-Versammlung*, vol. VIII, p. 288, édition in-4.^o)

¹ Nous avons adopté ces deux expressions, parce qu'elles se trouvent employées dans l'acte final du congrès de Vienne, article 59.

² *Klüber*, lieu cité, p. 131, §. 122.

de tout ce qui n'est pas formellement réservé pour l'assemblée générale.

Ses résolutions sont *décisives* ou *préparatoires*, comme, par exemple, lorsqu'un projet doit ensuite être porté devant l'assemblée générale. Celle-ci n'a lieu que pour les cas spécialement désignés dans l'acte fédéral et dans l'acte final de Vienne de 1820, lorsqu'il s'agit, savoir : de la rédaction ou du changement des lois fondamentales, de résolutions relatives à l'acte fédéral lui-même, des institutions organiques de la diète, de résolutions d'intérêt général, de déclaration de guerre, de la ratification d'un traité de paix, de la réception d'un nouveau membre au sein de la confédération. Dans les cas de doute, l'assemblée ordinaire décide à la pluralité des voix si l'objet en question doit être porté devant elle ou devant le *plenum*. Dans le *plenum* l'on se contente de voter simplement pour le rejet ou pour l'adoption, on ne discute pas. Dans l'assemblée ordinaire il ne faut que la majorité absolue; dans le *plenum* au contraire les deux tiers. A égalité de votes, le président a voix prépondérante. L'unanimité est nécessaire pour la confection et le changement des lois fondamentales existantes; pour la réception de nouveaux membres au sein de la diète, et pour les affaires de religion. Il en est encore de même toutes les fois qu'il s'agit des droits individuels d'un État, ou en d'autres termes, lorsqu'on demande ou exige d'un membre quelque chose en dehors d'un intérêt général et commun. Lorsque les possessions d'une maison souveraine passent par héritage à une autre maison, la diète doit également décider à l'unanimité des votes si l'héritier doit avoir la voix ou les voix de son auteur. On procède encore de même lorsqu'un des confédérés veut faire abandon à un autre des droits de souveraineté qui lui appartiennent.

La diète tient ses séances à Francfort-sur-le-Mein, dans une maison de briques de la rue d'Eschenheim, que l'Autriche a achetée du prince de Tour et Taxis. C'est là que sont sa chancellerie, sa registrature, ses archives, sa bibliothèque, son imprimerie, tout le matériel, enfin, et tout le luxe de papiers et de dossiers nécessaire à une assemblée allemande. Tous les employés sont nommés

et assermentés par le président. Les frais généraux de la diète sont acquittés par la caisse de la chancellerie fédérale. Il y a deux caisses : celle de la chancellerie (*Bundes-Kanzlei-Kasse*), dans laquelle chaque vote de l'assemblée ordinaire verse annuellement 2000 florins du Rhin, ou 4,309 fr. 76 c. $\frac{128}{297}$, et dont les fonds sont employés à l'usage indiqué plus haut, et en outre à subvenir aux frais d'impression de la commission militaire¹; et ensuite la *caisse matriculaire* (*Bundes-Matricular-Kasse*). Les fonds qu'elle contient sont réservés pour des besoins imprévus, instantanés, pour une crise subite, etc. Chacun des confédérés y contribue de la manière et dans les proportions suivantes :

Nous donnons ci-après le contingent militaire tel qu'il a été arrêté d'après la population de chaque État.

	florins. kr.	francs. c.	POPULATION.	CONTINGENT.
Autriche	9430 50	20,324 24	9,482,227	94,822
Prusse	7880 30	16,980 55	7,923,439	79,234
Saxe	1193 30	2,571 83	1,200,000	1,200
Bavière	3540 42%	7,629 78	3,560,000	35,600
Hanovre	1298 15	2,797 47	1,305,351	13,054
Wurtemberg	1397 55	3,012 33	1,395,462	13,955
Grand-duché de Bade	994 35	2,143 19	1,000,000	10,000
Hesse électorale	564 47%	1,217 4	567,868	5,679
Grand-duché de Hesse	616 10	1,327 74	619,500	6,195
Holstein et Lauenbourg	358 2%	771 52	360,000	3,600
Luxembourg	254 15	547 96	255,628	2,556
Brunswick	308 27%	449 20	209,600	2,096
Mecklembourg-Schwerin	356 5	767 30	358,000	3,580
Nassau	301 7%	648 87	302,729	3,028
Saxe-Weimar	199 55	430 78	201,000	2,010
Saxe-Altenbourg ²	97 39	293 6	349,800	3,498
Saxe-Cobourg-Gotha	110 59 $\frac{5}{16}$	239 14		
Saxe pour la principauté de Lichtenberg ³	24 52 $\frac{5}{16}$	53 58		
Saxe-Meinungen-Hildbourghausen	114 22	246 43	71,769	718
Mecklembourg-Strelitz	71 22%	153 70		
Oldenbourg	216 35	466 69	217,769	2,178

A reporter... 283,003

¹ Résolution de la diète du 5 Août 1819, §. 166.

² Ainsi arrêté d'après le protocole de la diète du 12 Juillet 1827, §. 79.

³ Cette principauté a été dernièrement vendue à la Prusse pour 75,000 écus ou 281,250 francs. C'est donc cette dernière puissance qui doit acquitter maintenant la contribution de 24 florins 52 $\frac{5}{16}$ kreuzer.

			POPULA- TION.	CONTIN- GENT.
	florins. fr.	francs. c.	Report	283,003
Anhalt-Dessau	52 40	113 48	52,947	529
Anhalt-Bernbourg	36 50	79 37	37,046	370
Anhalt-Köthen	32 17 $\frac{1}{2}$	69 57	32,454	325
Schwarzbourg-Sondershausen	44 52 $\frac{1}{2}$	96 68	45,117	451
Schwarzbourg-Rudolstadt	53 40	115 63	53,937	539
Hohenzollern-Hechingen	14 25	97 57	14,500	145
Lichtenstein	5 30	11 85	5,546	55
Hohenzollern-Sigmaringen	35 22 $\frac{1}{2}$	76 22	35,650	356
Walddeck	51 35	111 14	51,877	519
Reuss, branche aînée	22 7 $\frac{1}{2}$	47 86	22,255	223
Reuss, branche cadette	51 55	111 86	52,205	522
Schaumbourg-Lippe	23 52 $\frac{1}{2}$	51 43	24,000	240
Lippe-Detmold	68 40	147 96	69,062	691
Hesse-Hombourg	17 55	42 91	20,000	200
Lübeck	40 25	87 8	40,650	407
Francfort	74 35	102 52	47,850	479
Brême	48 15	103 96	48,500	485
Hambourg	129 5	279 14	129,800	1,298
				<u>301,637</u>

Chaque puissance doit fournir en outre deux pièces de canon par 1000 hommes. L'Autriche en donne 192, la Prusse, 160; la Bavière, 72; le Wurtemberg, 28; le grand-duché de Bade, 21; la 3.^e division du 8.^e corps d'armée, 15; le 9.^e corps, 64; le 10.^e, 60; total : 612.

Plus tard, en Décembre 1830, quelques-uns des contingens furent changés : ainsi Nassau fut porté de 3028 à 4039; Oldenbourg de 2178 à 2800, et Francfort de 479 à 693. En même temps l'on créa une division d'infanterie de réserve, destinée à la garnison des forteresses fédérales. Ce système de défense est complété par trois forteresses fédérales : Mayence, où la garnison est autrichienne et prussienne; Luxembourg, occupé par les Hollandais et les Prussiens; et Landau, par les Bavares, auxquels les Badois doivent s'adjoindre à la première réquisition de la diète. Les frais d'entretien de ces trois forteresses sont annuellement de 145,000 florins (ou 312,567 fr. 60 c.); mais nous avons tout lieu de croire qu'ils montent plus haut, surtout si l'on y comprend les travaux faits à Cassel, sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis

Mayence, et les casernes casematées destinées au logement des troupes autrichiennes.

Jusqu'ici, au lieu de nous abandonner aux réflexions qu'aurait pu nous suggérer ce travail, nous avons préféré faire l'historique exact et fidèle de ce qu'on doit comprendre par diète et confédération germaniques, sous ses diverses acceptions. Elles auraient pu, du reste, être bien inutiles; car le lecteur a déjà vu comment l'Allemagne se trouvait enlacée et au pouvoir d'une société Léonine; toutefois nous n'avons pu nous empêcher d'ajouter quelques remarques qui, en servant, pour ainsi dire, de commentaire à l'acte germanique, prouveront en même temps par les faits que cette assemblée, produit de la contre-révolution, n'a que trop bien obéi à son origine, et que jamais le despotisme ne se couvrit d'une forme en apparence plus spécieuse.

En proclamant d'abord que la confédération a pour but le maintien de la *sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne* (art. 2), sans spécifier quels sont les actes qui sont de nature à compromettre la sûreté publique, il était évident qu'on était absolument à la disposition du plus fort, c'est-à-dire de l'Autriche et de la Prusse. Plus tard ces deux puissances firent passer une résolution, qui, dans le cas où la tranquillité serait troublée, les autorisait à employer même au besoin la force des armes pour rétablir l'ordre. Ainsi, en 1832, les États de la Bade votèrent une loi qui émancipait un peu la presse; vite la diète de crier à la violation de l'article 2, à l'anarchie, et de sommer le grand-duc de révoquer par une ordonnance une loi qui avait été constitutionnellement présentée, discutée, votée par les chambres, et ratifiée par le souverain comme loi de l'État; de le forcer à rétracter sa parole, à commettre un parjure solennel pour plaire à l'absolutisme ombrageux de la Prusse et de l'Autriche¹. Et pouvait-il, fort de son droit, se refuser à ces insolentes sommations? Non; car si son refus s'était prolongé plus long-temps, un corps d'Autrichiens, de Prussiens ou de Bavares aurait envahi son pays, mis garnison dans ses villes, et déchiré à coups de baïonnettes le contrat in-

¹ Ordonnances du 28 Juillet 1832.

intervenu entre le peuple et le souverain. Que l'on vienne dire maintenant que *les membres de la confédération sont, comme tels, égaux entre eux* (art. 3) !

Au lieu de chercher à asseoir sur des bases solides la nouvelle société germanique; au lieu d'écouter les enseignemens de l'histoire, et d'accepter ce qu'avaient fait quarante années de révolution européenne, on est allé fouiller dans les souvenirs aristocratiques et féodaux du vieil Empire germanique, et accorder aux princes, comtes et seigneurs autrefois immédiats des privilèges exorbitans (art. 14), et si peu en harmonie avec l'esprit d'une révolution qui n'avait bouleversé le monde pendant trente ans, qui n'en avait changé la face que pour établir sur les débris du vieil ordre de choses l'égalité civile et politique. On pense peut-être que cet échafaudage aristocratique n'a d'autre but que de consoler d'inconsolables vanités, et va avoir pour contrepoids une représentation populaire, libre, indépendante? Nullement; il y aura des assemblées d'États, des espèces d'États généraux; rien de plus. Pour relier le passé au présent, on emprunte aux constitutions récentes la division en deux chambres, afin que les médiatisés puissent être membres de droit de la chambre héréditaire. Ainsi l'on compose une des chambres ou de fonctionnaires serviles, ou d'hommes dépossédés par une révolution qui n'ont de lien commun que la haine du présent et les regrets d'un passé qui ne peut revenir; ennemis systématiques de tout progrès, et qui n'ont d'autre but que de ressaisir ce qu'ils regardent comme leur légitime héritage. Est-ce en présence d'un pareil ordre de choses que ces chambres dérisoires pourront avoir quelque influence ? L'histoire de nos vingt dernières années n'est-elle pas

1 Ces constitutions promises aux Allemands comme dédommagement des libertés qu'on leur enlevait, ont encore été octroyées après toutes les résistances, toutes les répugnances imaginables. Nous allons donner les dates sous lesquelles les divers États de la confédération ont obtenu les constitutions promises, et l'on verra ainsi de quelle manière les différens gouvernemens ont compris l'exécution de la parole donnée.

Autriche, 14 Mars 1816. États généraux dans le Tyrol.

Prusse, décret royal du 22 Mai 1815 et loi du 5 Juin 1823, tendant à organiser les États provinciaux dans quelques provinces. Ils ne furent définitivement

là pour attester quels fruits amers pour les populations ont portés les créations contre-révolutionnaires des fondateurs de la confédération germanique.

En continuant cette revue, nous trouverons peut-être dans quelque article des dispositions moins hostiles. Au moins dans un

vement constitués dans le grand-duché de Posen que par l'ordonnance du 15 Décembre 1830.

Bavière, 26 Mai 1818.

Saxe, 4 Septembre 1831.

Hanovre. La constitution date du 7 Décembre 1819; mais elle était si incomplète qu'il fallut la refaire. Cette révision donna l'acte du 15 Novembre 1831. Il fut sanctionné par Guillaume IV le 11 Mai suivant, et le 30 Mai 1832 le duc de Cambridge fit l'ouverture des États.

Wurtemberg, 25 Septembre 1819.

Bade, 22 Août 1818.

Hesse électorale, 5 Janvier 1831.

Grand-duché de Hesse, 17 Décembre 1820.

Holstein-Lauenbourg, 28 Mai 1831. Promesse d'États avec voix consultative et sans publicité des débats, élus en Septembre 1834, ils ne furent convoqués à Itzehoe pour la première fois qu'en 1835.

Saxe-Weimar, 5 Mai 1816.

Saxe-Cobourg-Gotha, 8 Août 1821.

Saxe-Hildbourghausen, 19 Mars 1818.

Saxe-Altenbourg. Loi fondamentale et loi électorale du 29 Avril 1831.

Brunswick. On se contenta de remettre les anciennes lois en vigueur jusqu'à la nouvelle constitution du 12 Octobre 1832.

Nassau, 3 et 4 Septembre 1815.

Mecklenbourg-Schwerin et Strelitz, 23 Novembre 1817. L'ancienne constitution remise en vigueur.

Oldenbourg, 28 Décembre 1831.

Principautés d'Anhalt. Ce qu'il y a de plus récent, est l'acte administratif (*Verwaltungsordnung*) du 22 Février 1811.

Rudolstadt, 8 Janvier 1816.

Schwarzbourg-Sondershausen, 28 Décembre 1830.

Lichtenstein, 9 Novembre 1818.

Lippe-Detmold, 8 Juin 1816.

Schaumbourg-Lippe, 15 Janvier 1816.

Waldeck, 19 Avril 1816.

Francfort. Constitution de 1814, complétée le 18 Juillet 1816. — Les trois villes libres hanséatiques gardèrent leurs anciennes constitutions en leur faisant subir de légères modifications.

Hohenzollern-Sigmaringen n'eut la sienne que le 10 Septembre 1833. Celle des principautés de *Reuss* est de 1831. Encore devons-nous ajouter que dans beaucoup de ces États, notamment en Saxe, à Céra, à Brunswick, en Hesse électorale, il a fallu des manifestations et même des soulèvements populaires pour forcer les souverains à octroyer des simulacres de constitution.

pays où l'on s'est tant battu pour la liberté de conscience, qui, au dix-septième siècle, a été trente ans saccagé, arrosé de sang, afin que chacun pût professer sa religion avec entière et pleine liberté, il n'y aura pas de croyances privilégiées? Quelles garanties donne l'article 16? Il déclare que les membres des trois communions chrétiennes jouiront également de tous les droits politiques et civils, et *proscrit* les membres de la religion israélite. Je dis, *proscrit*; car qu'est-ce qu'une tolérance qui les accable de toutes les charges et de tous les impôts, et qui, en même temps, les soumet à un régime exceptionnel et les prive de tous les droits civils et politiques? Mais au moins, si l'on a établi en Allemagne un régime aussi arbitraire, on a mis à côté quelques compensations? Les tribunaux présentent; par l'oralité et la publicité des débats, les garanties également nécessaires à la moralité de l'accusation et au succès de la défense; et les citoyens, poursuivis pour délits politiques par la voie de la presse, peuvent au moins invoquer le jugement de leurs pairs et paraître devant un jury, cet ancien tribunal des peuples germaniques¹? Nous répondrons en peu de mots : les tribunaux siègent à huis clos, on y plaide par écrit; et il n'y a point de délits politiques par la voie de la presse, parce que, même en s'exposant aux peines les plus sévères, il n'est pas permis toujours de publier son opinion, parce qu'une censure défiante et ombrageuse attend au passage la pensée humaine pour la morceler, la dénaturer et souvent l'anéantir. Audessous de vingt feuilles tout doit être censuré; c'est la règle générale, sans préjudice des mesures aggravantes que croirait devoir prendre chaque gouvernement. Lorsque dans l'acte fédéral (art. 18) les rédacteurs de l'acte germanique disaient aux peuples de l'Allemagne : *La diète s'occupera dans sa première réunion de la rédaction de dispositions uniformes sur la liberté de la presse, etc.*, elle laissa passer quatre ans sans donner suite à ses promesses; et lorsque les vœux des populations se firent entendre, et lui rappellèrent ses engagements, elle y répondit par les fameux décrets de

¹ Voyez *Gutachten der königl. preussischen Immediat-Justiz-Commission über das Geschwornengericht*, p. 57.

Carlsbad. Aussi, depuis ce temps, elle agit en maîtresse souveraine; il lui fut facile de comprimer tout élan populaire, d'étouffer tous les vœux, d'anéantir toutes les espérances. Car, comme le disait Jefferson : « Si l'on m'offrait de choisir pour ma patrie, d'un côté la meilleure constitution sans la liberté de la presse, de l'autre la liberté de la presse et point de constitution, je ne balancerais pas un instant entre ces deux propositions, je choiserais aussitôt la seconde. »

P. A. DE LA NOUBAIS.



Littérature.

LÉVANA OU L'ÉDUCATION,

DE JEAN-PAUL RICHTER.

INTRODUCTION.

Noverre voulait, qu'outre la danse, un bon maître de ballet sût la musique, la poésie, la géométrie, la peinture et l'anatomie. Cela donne la mesure de ce qu'il faut pour écrire sur l'éducation, qui, devant réveiller et diriger une miniature du microcosme, embrasse nécessairement l'universalité des connaissances humaines. Le germe de tout ce qui fait la force et la gloire des nations a passé par les mains de l'éducateur. A la rigueur, chaque siècle, chaque peuple, qui sait, chaque individu aurait besoin d'un manuel spécial d'éducation.

Or, s'il est impossible d'écrire sur un sujet quelconque autre chose que des *acta sanctorum*, ici des *acta sanctificandorum* (ceux des pédagogues ne sont pas plus à leur dernier mois que ceux des *Bollandistes*), et si tout in-folio n'est qu'un fragment, il est évident que, à l'exception du rebut, il n'y a pas un seul livre de trop sur le vaste champ de la pédagogie, et que, là où les fragmens seuls sont possibles, le tout ne se compose que de la totalité des fragmens.

L'auteur se flatte d'avoir donné un exemple valable de sa témérité et de son insuffisance. Il ne connaît pas tout ce qui a été publié sur l'éducation : il n'a bien lu que l'*Émile* de Rousseau. Aucun livre pédagogique, antérieur à celui de Rousseau, ne lui est comparable, et ceux qui viennent après lui ne s'en ap-

prochent que par la raison qu'ils l'ont copié ou amplifié. Ce ne sont pas toutes les règles de Rousseau, dont plusieurs peuvent être erronnées sans détruire le mérite de l'ensemble, c'est l'*esprit* de son *Émile* qui a ébranlé nos maisons d'école et purifié nos chambres d'enfans. Aucun de ses devanciers n'a établi comme lui une harmonie parfaite entre l'idéal et l'observation. S'étant fait homme, puis enfant, il a sauvé et expliqué la nature des enfans. BASEDOW fut son éditeur et son traducteur intellectuel en Allemagne, sur la terre classique des éducateurs de cœur et d'âme. Aujourd'hui PESTALOZZI est le Rousseau du peuple.

Les règles sans l'esprit de l'éducation sont comme un lexique sans grammaire, elles ne suffisent ni à la variété des caractères, ni à la différence des positions sociales, et, dans l'hypothèse la plus favorable, un simple résumé de règles pédagogiques n'opérerait pas mieux que les remèdes des empiriques. Pourquoi arroser les branches comme le vulgaire des pédagogues ? Arrosez la racine, et les branches s'en ressentiront. La sagesse et la moralité ne sont pas une fourmière d'agens distincts pour entasser, elles sont les générateurs organiques de la postérité intellectuelle, qui n'ont besoin que de recevoir l'éveil. Ceux qui ont la prétention de tout faire, là où il suffit de provoquer un développement, agissent en sens inverse des sauvages, qui semèrent de la poudre à canon au lieu d'en fabriquer.

Cependant, quoique l'esprit de l'éducation ne soit autre chose que la tendance de dégager l'homme idéal qui sommeille dans chaque enfant, et quoique son action divine dédaigne les moyens secondaires, il ne peut se manifester que par des applications positives.

Ici l'auteur est forcé de déclarer, à la honte de sa philosophie, qu'il se distingue des pédagogues ultra-rêveurs du siècle, dont le crayon émoussé produit de si gros traits qu'on y trouve tout ce qu'on savait déjà. Le docteur TAMPONET s'est fait fort de signaler des hérésies dans l'oraison dominicale ; aujourd'hui il n'est pas de si mince hérésie dont on ne sache tirer une oraison dominicale. Il est vrai que ce talent mérite à peine la reconnaissance

d'une mère qui a des enfans à élever, quoique ses productions sonores et compilées témoignent des dispositions dont Gall a placé la bosse entre celle de la musique et celle du vol.

Mais ce langage est déplacé dans une introduction, et mon sujet l'exclut du corps de l'ouvrage, dont le ton, excepté dans quelques articles supplémentaires facétieux, est plus grave que celui de tous mes autres livres.

Que le lecteur me juge avec indulgence, s'il retrouve dans *Lévana* des passages empruntés à d'autres ouvrages. Les livres imprimés ont leur entrée nécessaire dans les livres à imprimer, seulement ils n'abuseront pas de ce privilège, en s'y logeant tout entier. Au surplus, les règles anciennes de pédagogie gagnent à être confirmées par de nouvelles expériences, et l'auteur a eu maintes occasions d'essayer, tant sur ses propres enfans que sur ceux des autres, les emprunts qu'il a faits à ses devanciers, de sorte que leurs expériences sont devenues les siennes. J'ajouterai que, comme de nos jours l'encre d'imprimerie pâlit aussi vite que l'encre sympathique, il devient urgent de reproduire, dans de nouveaux livres, les idées contenues dans les livres qu'on ne lit plus : telle vérité a besoin d'être renouvelée tous les cinquante ans, comme les traductions des classiques étrangers. Il n'y aurait même pas de mal qu'on rajeunît périodiquement nos classiques allemands, pour leur donner accès aux cabinets de lecture.

Pourquoi, si on fait des extraits de tout, du bon et du mauvais en littérature, pourquoi n'en ferait-on pas des livres d'éducation ? Pourquoi s'exposerait-on à perdre une excellente règle de pédagogie, parce qu'elle se trouve dans un livre oublié ? — Notre siècle, ce vaisseau aérien qui s'est élevé outre mesure en jetant son lest, ferait mieux d'en reprendre que de continuer son manège.

Ce n'est pas que cette compilation d'idées donne la règle, elle excite seulement à la chercher. Aussi les mères, mieux vaudrait encore les fiancées, devraient-elles lire les plus gros traités sur l'éducation, par exemple l'énorme *ouvrage de révision de la*

*pédagogie*¹, que l'Allemagne seule a pu produire, afin que l'individualité maternelle apprit à découvrir, à ménager, à respecter, à fortifier les germes de l'individualité juvénile.

Un tel recueil de pensées généreuses, ou même ma pauvre Lévana avec ses fragmens sur les bras, n'aura jamais rien de commun avec un système régulier et complet d'éducation, comme il en existe plusieurs, et comme on en forgera plus tard, quoique ce soit chose assez difficile, j'entends le but et non le moyen; car on m'accordera qu'il n'est pas plus difficile de lier entre elles un millier d'idées traditionnelles au moyen de cinq idées originales, que les feuilles d'un livre au moyen de la colle d'amidon, pourvu que dans la préface on reconnaisse franchement d'avoir profité de ses devanciers, tout en évitant de les citer dans le corps de l'ouvrage, afin que le résumé d'une bibliothèque puisse passer aux yeux des lecteurs pour l'œuvre du génie. Quant à moi, je n'aime pas ce genre de productions qui ressemblent à nos forêts d'Europe, monotones par l'uniformité des arbres; je leur préfère celles où il y a du pêle-mêle, comme dans les forêts de la zone torride. Le simple récit des faits et gestes d'un enfant ordinaire serait mille fois plus intéressant qu'un livre sur les enfans d'un écrivain médiocre, et toute pédagogie quelconque aurait du prix, si son auteur s'était contenté de copier. Contrairement à l'écrivain systématique, l'écrivain psychologique devrait dire *moi*, et pas un mot de plus.

La première partie de cet ouvrage traite plus au long de l'époque où l'enfant bourgeoise, que la seconde de celle où il est en fleur. La première comprend le triennium académique, au bout duquel l'ame se fait jour par le langage. Pendant cette époque, l'éducation est dirigée par les *heures*, qui ferment et ouvrent les portes du ciel. C'est le temps de la vraie éducation, de celle qui développe, et peut dispenser des ennuis de la seconde, de celle qui répare. L'emploi de ce temps, où l'enfant n'a pas encore

¹ Publié en 1790 par J. H. Campe et autres hommes de lettres. Cet ouvrage, qui a seize volumes in-8.°, contient l'*Émile* de Rousseau, l'*Éducation des enfans* de Locke, et autres traités de pédagogie moins importants.

perdu son innocence native, où il fait tout par habitude et rien par réflexion, où il cède à l'impulsion des sens, où, placé entre l'homme et le singe, il passe dans la société pour prendre ses couleurs, l'emploi de ce temps décide de toute sa vie. L'ombre de la main paternelle, qui protège le germe, ne suffit plus pour couvrir les fleurs de l'arbre. J'en conclus que les premières fautes sont toujours les plus graves, et que les maladies intellectuelles les plus dangereuses sont celles qui nous atteignent dans l'âge le plus tendre. L'influence de chaque nouveau pédagogue est moindre que celle de son prédécesseur, de sorte que, si l'éducation embrasse toute la vie, le voyageur qui a fait le tour du monde, aura plus appris de sa nourrice que de tous les peuples de la terre.

Du moins je puis affirmer que ce livre ne doit son existence, qu'au plus tendre amour pour les petits anges qui perdent sitôt leur paradis terrestre. Lévana, bonne déesse, toi qu'on invoquait autrefois pour toucher le cœur des pères, justifie le titre de mon livre, et daigne le couvrir de ton égide! Malheureusement l'État et la science enlèvent aux pères plus de la moitié de leur progéniture! Le plus souvent l'éducation cherche moins à développer les facultés des enfans, qu'à assurer le repos des maîtres par une discipline sévère; elle se croit quitte envers la jeunesse, en lui offrant de mauvaise grâce la mesure de connaissances qu'elle peut dépenser. Et pourtant, je le demande aux grands faiseurs de l'époque, s'il y a une éducation dont les résultats soient plus précoces et plus délicieux que celle des âmes candides qui, comme le bois de rose, exhalent des parfums pendant qu'on les taille? Ou ce qui reste au monde en décadence, sinon les enfans préservés encore du souffle impur du temps et des villes? Eux seuls peuvent entrevoir l'avenir et la vérité à travers le cristal magique, et trouver le bonheur sans ouvrir les yeux. Le siècle n'écoute pas aux portes des maisons pour y surprendre les paroles que le père adresse aux enfans, ce qui ne les empêchera pas d'avoir de l'écho et de passer à la postérité.

Aussi me croirais-je suffisamment récompensé, si, après vingt

ans, un lecteur de cet âge venait me remercier de l'effet que mon livre a produit sur ses parens.

PREMIER FRAGMENT.

CHAPITRE I.^{er}

Importance de l'éducation.

Antipater ayant demandé aux Spartiates cinquante enfans pour lui servir d'otages, ils offrirent à leur place cent hommes faits. Tout autre peuple eût offert cent enfans pour cinquante hommes faits, et la proposition des Spartiates était pourtant aussi raisonnable que généreuse. L'avenir, que nous entrevoyons à peine comme Moïse entrevit le pays de Canaan, l'avenir appartient tout entier aux enfans, qui reproduisent également le passé à la suite duquel nous sommes venus au monde ; car l'enfant de la civilisation la plus raffinée est Taïtien de naissance, et l'enfant du dernier des jours naîtra aussi pur que le premier homme. S'il existait une pédagogie parfaite dans ses principes et infailible dans son application, ou s'il se pouvait qu'un éducateur fût d'accord avec lui-même et avec ses collègues, nous serions les maîtres de l'avenir, dont nous n'avons qu'un pressentiment vague et confus ; car l'enfant ne s'est pas encore cuirassé contre les influences étrangères. Il est un champ ouvert au bon et au mauvais grain, et comme les dieux communiquaient avec les premiers hommes, nous — géans physiques et intellectuels aux yeux des enfans — communiquons avec nos nouveau nés, et les rendons grands ou petits par l'éducation. Il y a je ne sais quoi de touchant et de sublime dans l'idée que les grands hommes de la plus prochaine génération se pressent autour du biberon de l'éducateur, et que ce dernier fait marcher ~~comme~~ des planètes ceux qui brilleront un jour comme des soleils. Cela n'empêche pas cette idée d'avoir son côté sombre et mélancolique, parce que l'éducateur, qui ignore si son élève sera le fléau ou les délices du genre humain, ne connaît pas encore le lieu où le lutin qui folâtre

autour de lui, sous la forme d'un enfant, dressera un jour sa taille de géant.

L'avenir actuel est significatif — notre globe est chargé à mitraille¹. Semblable à l'époque de la migration des peuples, notre temps se prépare à la migration des intelligences et des États : les trônes, les chaires académiques et les autels reposent sur des volcans. — Qui sait si l'espiègle, occupé à décimer les fleurs de vos parterres, ne s'élancera pas plus tard de son île de Corse au milieu du monde ébranlé, soit pour braver ses tempêtes, soit pour déchirer ses entrailles, soit pour le régénérer? Ne vaudrait-il donc pas la peine de s'informer s'il est élevé par un Fénélon, une Cornélie ou un cardinal Dubois? Car, quoiqu'il soit impossible d'arrêter l'essor du génie, il est possible d'appriivoiser le lion dans sa plus tendre jeunesse, où son ame est encore ouverte aux sentimens généreux, d'où je conclus que si, pour réformer un génie, on peut aussi bien s'en rapporter à Charles-le-Simple qu'au plus habile professeur, il n'est pas indifférent qu'il reçoive ses premières directions d'un ange ou d'un démon.

J'accorde le premier rang à l'éducation de ces êtres privilégiés, qui dominent l'histoire par l'empire qu'ils exercent sur les esprits ou sur les corps, peut-être même sur tous les deux; mais rien de plus. Car, en négligeant l'éducation de l'immense catégorie des esprits mitoyens, qui composent la génération future et sont plus traitables que les fortes têtes, on mérite le reproche de ne songer qu'à ceux qui ont gagné le gros lot. — Ainsi donc, puisque vous faites l'aumône à l'avenir par des enfans que vous êtes obligés d'envoyer, dénués de tout, dans cette région brumeuse dont vous ne connaissez pas les dangers, il importe à la postérité de savoir, si l'élève que vous lui envoyez est le grain de blé d'une moisson ou le grain de poudre d'une mine, et il importe à l'enfant de savoir, si vous l'avez revêtu ou non du talisman vainqueur des périls qui le menacent.

Qu'un enfant soit plus sacré pour vous que le présent, qui ne se compose que de choses et d'hommes faits. Vous ignorez,

¹ 1806.

à la vérité, la direction et le terme du mouvement que vous lui imprimez ; mais vous savez que le développement moral ou l'éducation ne tient pas plus au temps et à l'avenir que le développement intellectuel ou l'instruction. Il est l'étoile polaire qui guidera votre élève dans tous les instans de sa vie.

Un enfant accompli serait l'aurore d'une ame céleste. Du moins devrait-il être plus facile à trouver qu'un homme accompli sur lequel tout, depuis l'État jusqu'à lui-même, tend à faire des expériences, tandis que l'enfant placé sous l'autorité paternelle, plus absolue que celle des lois de Moïse et de Lycurgue, peut croître à l'écart du monde, à l'abri de ses convoitises.

Que n'est-on pas en droit d'attendre de cette autocratie domestique ! Des enfans qui vivent sous ce régime, sans loi salique, mais tellement surchargés de lois et de législateurs, que souvent le nombre des chefs surpasse celui des subordonnés ; des enfans qui sont effrayés à tout propos par des ordres irrévocables, des crimes de lèse-majesté, des mandats d'amener et la fêrule ; des enfans qui voient dans leur souverain le dispensateur de leurs peines et de leurs plaisirs ; des enfans qui sont sans appui contre leur maître, parce que, si dans certains pays on punit ceux qui battent les esclaves ou les brutes, nulle part on ne s'enquiert de ceux qui maltraitent les enfans ; des enfans, enfin, qui n'ont pour se défendre ni parti de l'opposition, ni journaux anti-ministériels, ni représentans, et qui sont gouvernés selon le bon plaisir, devraient, ce me semble, tirer plus de profit de l'éducation qu'on leur donne, que les hommes faits de celle qu'ils reçoivent du monde.

Cependant les résultats de ces deux espèces d'éducation paraissent différer si peu entre eux, qu'après nous être entretenus de l'importance de l'éducation, il vaut la peine de réfléchir sur sa possibilité. C'est ce que nous ferons dans les deux discours suivans.

CHAPITRE II.

Discours d'entrée prononcé au collège Jean-Paul, ou preuve que les effets de l'éducation sont nuls.

Vénérables proviseur, censeur et professeurs, estimables maîtres et sous-maîtres des classes inférieures! Je pense exprimer dignement le plaisir que j'éprouve de me trouver à la queue du personnel de ce collège, en démontrant, pour mon début, que l'éducation scolaire et l'éducation domestique sont sans conséquences fâcheuses, ou plutôt sans conséquence aucune. Si j'ai le bonheur de vous convaincre de la vérité de cette proposition, nous remplirons désormais nos pénibles fonctions avec la sécurité de l'homme qui n'a rien à redouter; nos chaires seront aussi douces que nos fauteuils, et chaque chose ira son train.

J'aurai d'abord à parler de ceux qui commencent et continuent l'éducation; ce sera le meilleur moyen d'arriver jusqu'à vous, et s'il y a confusion, je la débrouillerai.

D'où vient que jamais on ne s'est occupé d'éducation comme de nos jours, surtout en Allemagne, où les principes de Rousseau ont trouvé le meilleur accueil? Les anciens n'ont pas beaucoup écrit sur l'éducation, et s'en sont fort peu occupés. Leurs écoles servaient plutôt aux adultes qu'aux enfans, et l'élève pouvait arriver à l'âge du maître dans les écoles des philosophes d'Athènes. Sparte était une *stoa* ou école simultanée de garnison pour les jeunes et les vieux. Les Romains confiaient l'éducation de leurs enfans à des esclaves grecs, qui n'en faisaient ni des Grecs, ni des esclaves. A l'époque où le christianisme, la chevalerie et la liberté scintillaient sur l'horizon embruni de notre continent, les maisons d'école étaient de tristes masures clair-semées dans le pays. Et les Anglais, ces matadors politiques de l'Europe, dont la terre est une école nationale, et la septénalité une école ambulante du dimanche, les Anglais peuvent-ils se vanter de leurs établissemens d'éducation? — Où les enfans ressemblent-ils davantage à leurs parens (le maître ne peut pas vouloir autre chose

que former l'élève à son image), si ce n'est là où les pédagogues sont réduits au silence, chez les sauvages, les Groenlandais et les quakers? Et plus on remonte vers la source du genre humain, plus les livres d'école et les cyropédies sont rares, plus les individus sont absorbés par l'État, plus les femmes, si aptes à éduquer, sont négligées sous le rapport de leur culture intellectuelle : les enfans n'en devenaient pas moins la parfaite image des auteurs de leurs jours, ce qui doit paraître un résultat exorbitant à quiconque sait que l'homme n'est encore que la caricature de la divinité, dont il devrait être l'image. L'expérience, d'ailleurs, ne nous apprend-elle pas que nos écoles modernes perfectionnées sont sorties des méchantes écoles du temps passé?

Mais, enfin, quels sont les éducateurs des peuples et des siècles? Les peuples et les siècles eux-mêmes! La main du temps qui, durant vingt ou trente années, ne cesse de balloter l'homme sur l'océan agité des opinions et des passions humaines, efface sans peine les traces légères de l'éducation parlée d'un pédagogue. Le siècle est le climat intellectuel de l'homme. Ce qu'on appelle vulgairement éducation, est la serre chaude de laquelle on tire l'homme pour l'exposer à l'action continue de la température du siècle. Et, qu'on le comprenne bien, je n'entends pas par siècle une série de cent années, mais une période d'une durée quelconque, de dix, de mille ans si l'on veut, et qui date toujours d'un grand homme, comme les époques religieuses.

Que peut la parole d'une époque passée sans retour contre des faits palpitans d'actualité? L'époque actuelle a pour des faits nouveaux un langage nouveau; l'éducateur n'avait que des langues mortes pour les cadavres apparens de ses modèles.

L'éducateur a été lui-même éduqué, et il est possédé, à son insu, de l'esprit du siècle, qu'il a peut-être la prétention d'expulser du cœur de la jeunesse, comme il arrive parfois à toute une ville de se récrier contre l'esprit de toute la ville. Malheureusement, chacun se croyant au zénith de l'univers, chacun pense que le point de culmination des soleils et des générations se trouve exactement au-dessus de sa tête, et qu'il ne projette son ombre

que sur soi-même, comme les habitans des terres équinoxiales. S'il en était autrement, tant de personnes parleraient-elles, comme moi-même je le ferai plus tard, d'un esprit du temps, duquel chaque parole doit nécessairement nous éloigner. Mais, en vérité, les peintres de l'esprit du temps ne reproduisent que les traits de celui qui vient de s'écouler.

L'influence de l'esprit du peuple et du temps est décisive, et cet esprit est à la fois l'instituteur et son école normale; car, pour le former, il saisit son élève de deux mains robustes, qui sont l'action et son uniformité. Si — pour commencer par l'uniformité — l'éducation est, comme le testament, un acte continu qui perd sa force par les entraves, rien, par contre, n'édifie si solidement que le présent, qui ne cesse jamais et se répète éternellement, qui agit sur nous par les peines, les plaisirs, les villes, les livres, les amis, les ennemis, bref, par mille ramifications de la vie. Les esprits en masse perdent, contrairement aux corps, quelque chose de leur mouvement volontaire, et n'avancent que lourdement sur des rainures de fer usées. En effet, quoique les accidens de la vie n'agissent pas d'une manière uniforme et invariable sur les individus, il est possible de déterminer le nombre moyen des naissances et des décès chez un peuple, le nombre moyen des divorces au canton de Berne et celui des assassinats en Italie. — Ne faut-il pas que, dans un monde si plein de phénomènes uniformes qui dominent le genre humain, les directions individuelles de l'éducation soient réduites à l'impuissance? Aussi, en dépit des pédagogues, les peuples se développent-ils spontanément comme les prés, et leur esprit résiste-t-il même à l'atmosphère des capitales, ces rendez-vous généraux des livres, des maîtres et des parens.

La répétition est la mère non pas des études, mais de l'éducation. Véritable peintre à fresque, l'éducateur voit ses couleurs absorbées par la chaux humide, et ce n'est qu'en multipliant les couches qu'il donne à son tableau de l'éclat et de la solidité. Et quel est ce peintre à fresque, je suppose à Naples? Un professeur ou 30,000 avocats, 30,000 lazaronis et 30,000 moines,

ces trois Parques, auprès desquelles le Vésuve est une ganache, qui entend raison quand on lui parle de S. Janvier?

Si on m'objectait que dans les familles aussi l'éducation se ressent de l'influence d'une multitude pédagogique, composée des tantes, des grands-parens, du papa, de la maman, des amis, des domestiques, sous la direction spéciale du précepteur, et que dans cette polyarchie l'enfant a, plus qu'on ne pense, l'air d'un esclave portant la marque de ses différens maîtres; je demanderais ce qu'est l'action de cette multitude comparée à celle d'un peuple? — Pas plus que le fer chaud qui sert à marquer l'esclave, comparé au soleil qui noircit sa peau.

L'action est le second moyen d'éducation employé par l'esprit du temps et des nations. Un auteur chinois dit : C'est l'essor et non le cri du canard sauvage qui décide sa troupe à le suivre. Une seule campagne contre un Xerxès échauffé plus le cœur qu'une triple lecture de la guerre médique dans Népos, Plutarque et Hérodote; car cette lecture, comme toute la *phraséopédagogie* scolaire, n'est qu'une felloplastique¹ intellectuelle, pour reproduire, sous des formes légères, les monumens du temps passé; ce qui n'empêche pas les simulacres d'actions dans Plutarque de mieux faire germer la parole de Dieu, qu'un millier de sermonaires de nos premiers orateurs. Ciel! si les paroles étaient des actions, si mille mots équivalaient à un seul fait, que deviendrait le feu dévorant des passions sur une terre où les froides exhortations tombent à foison du haut des chaires et de la poussière des bibliothèques? L'histoire ne serait-elle pas flanquée de monceaux de glace et de neige? — Hélas! mes chers collègues, si la légion de livres de nos bibliothèques de collège n'opèrent pas notre propre sanctification, qu'attendre de quelques volumes de mots que nous laissons tomber sur nos élèves?

Par malheur l'impuissance pédagogique des mots se déclare dans un cas spécial qui se reproduit journellement dans chacun de nous. Vous savez que chaque *moi* est composé d'un précepteur et de son élève. Eh bien! croiriez-vous que ce précepteur

¹ Art de modeler en liège.

perpétuel des quatre ventricules du cerveau, qui donne force leçons particulières à son compagnon de chambre et à son pensionnaire, qui est un prédicateur du matin, du soir et de la nuit, qui n'interrompt jamais ses conversations et ses répétitions, qui ne cesse de régenter son élève bien-aimé, qui, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, couche toutes les nuits avec son disciple comme le racoleur avec sa recrue, et le rappelle à l'ordre toutes les fois qu'il s'oublie; croiriez-vous que ce Mentor, qui débite sa science du haut de la glande pinéale comme d'un foyer de lumière, n'est pas, au bout de cinquante ans, plus heureux avec son Télémaque que la vierge Pallas ne l'a été avec la plus forte tête de l'univers, avec Jupiter, auquel elle ne sut pas éviter une seule de ses métamorphoses? Non, vous ne le croiriez jamais, si l'expérience ne vous l'apprenait pas par votre propre exemple. C'est ainsi que rien n'est plus ordinaire dans l'histoire des savans que des hommes, d'ailleurs fort distingués, qui se lèvent tard, quoiqu'ils se proposent tous les soirs, de se lever plus matin.

Revenons, et après avoir demandé s'il est plus facile de convertir l'homme par mille mots du dehors que par un milliard de mots de l'intérieur, ne soyons pas trop étonnés que le torrent des mots, au moyen duquel on entend guider la jeunesse sur l'océan de la vie, est englouti par les flots et les tempêtes. Avouons plutôt que, comme on attribuait autrefois les ravages de la peste à l'empoisonnement des puits par les Juifs, on attribue aujourd'hui aux salles d'écoles, c'est-à-dire aux mots, une foule de choses qui dérivent de l'action. L'édifice scolaire de la jeune ame renferme, outre les classes et les salles d'étude, la cour, les dortoirs, la chambre des domestiques, l'escalier et mille autres objets. Ciel! quelle confusion d'influences au profit de l'éducation! Le développement physique provoque le développement intellectuel, ce qui n'empêche pas d'attribuer ce dernier à la couche pédagogique, comme s'il ne se pouvait pas qu'on devînt en même temps plus sage et plus long. Je connais des parens qui prennent pour un effet de leurs soins les progrès intellectuels

de leurs propres enfans, et qui considèrent ces mêmes progrès comme le résultat naturel du développement humain quand ils les remarquent chez les enfans des autres. Que les hommes se font illusion ! Un grand homme a-t-il passé quelques années dans un collège, cette circonstance explique son caractère et sa vie ; comme si la bibliothèque bleue, dont la couverture apprit les élémens du calcul au bibliothécaire Duval, était un manuel et une école d'arithmétique. Si les parens, ou les hommes en général, ne peuvent pas chercher autre chose par l'éducation que la transformation de leur image corporelle en leur image intellectuelle, on conçoit qu'ils confondent la ressemblance native avec la ressemblance acquise, le père charnel avec le père intellectuel, la spontanéité avec la volonté. Il est pourtant de mon devoir de faire observer que sous ce rapport et sous beaucoup d'autres les enfans se trouvent dans le même cas que les peuples ; on a retrouvé chez les modernes dix coutumes des anciens — six coutumes des Chinois au Pérou, quatre coutumes des Hottentots dans l'Afrique occidentale¹ — et cette analogie n'a pu être expliquée qu'en remontant à Adam ou à l'humanité.

Nous avons certainement bien mérité de l'humanité, mes dignes collaborateurs, s'il se confirme que les effets de l'éducation que nous donnons sont nuls ou à peu près ; car la vie intellectuelle serait d'une monotonie assommante, si l'élève ne résistait pas victorieusement à son maître. Je veux dire que pour peupler la terre de fac-similé de messieurs les pédagogues, de telle sorte qu'une génération ne fût que le calque de l'autre, il suffirait d'un succès inespéré de l'éducation. Mais ce succès est plus que problématique, et, afin qu'on ne me soupçonne pas de partager l'erreur de ceux qui regardent le phénix et l'homme de la lune comme des célibataires, je déclare avoir parlé de l'éducation des filles comme de celle des garçons.

A force de régler le pas de leurs élèves, des précepteurs entendus finiront peut-être par se demander : comment ces pauvres diables marcheront-ils un jour tout seuls, s'ils font déjà tant de

¹ Zimmermann, Histoire de l'humanité, livre III.

faux pas sous notre direction ? Ne serait-il pas possible de les régler comme une montre astronomique séculaire, pour qu'ils indiquassent exactement les heures, les aspects planétaires et toutes choses long-temps après notre mort ? De là il n'y a pas loin à l'idée du pédagogue, qu'il est l'âme de son élève, et le répondant de chacun de ses membres, qu'il convient de traiter indistinctement comme s'ils étaient fracturés. Voyez pourtant comme la scène change, lorsque cet Argus accompagne son jeune homme à l'université et dans ses voyages : alors il le laisse aller à tout vent et ne craint plus rien.

Vous n'avez pas oublié qu'au commencement de mon discours j'ai demandé pourquoi les Allemands écrivaient tant sur l'éducation, et pourquoi ils s'en promettaient monts et merveilles ? Je réponds : parce que la culture des esprits a fait de l'homme un beau parleur. Plus cette culture est avancée et plus les idées abondent, plus on néglige l'action et plus il y a de paroles ; l'homme n'est plus que parole, et l'oreille est son *sensorium commune*. Aussi la poésie, en construisant son idéal sur les ruines de la réalité, est-elle le contre-poids le plus efficace de la culture des esprits. Comme, toutefois, l'Allemand est essentiellement méditatif et lent à se décider, il préfère, contrairement aux méridionaux, l'art d'écrire à l'art de parler, de sorte qu'il est moins causeur qu'écrivassier, qu'il répond moins de ses paroles que de ses écrits.

Si maintenant, à l'instar de certains dessins, l'intérieur de l'homme cultivé ne se compose que de lettres et de mots, on ne saurait jamais trop s'occuper de l'éducation, parce que la conscience d'avoir résumé en mots la vie intime donne la certitude de la communiquer au dehors par des mots, c'est-à-dire d'éduquer au moyen de la langue et de la plume. Dessinez, disait Donatello aux sculpteurs, et vous saurez le reste. Parlez, dit-on aux éducateurs, et vous apprendrez à former des hommes.

Toute vie ne se propageant que par elle-même, par exemple les actions par les actions, les paroles par les paroles, l'éducation par l'éducation, je me flatte, dignes collaborateurs, que nos efforts

seront récompensés par le perfectionnement de nos élèves, et que notre collège deviendra la souche d'une foule d'autres, en formant des précepteurs et des catéchistes capables de multiplier leur espèce, j'entends des cyropédies et non des Cyrus.

Je m'adresse encore aux respectables magistrats de la ville, à nos chefs et pères nourriciers, non pas seulement avec des expressions de reconnaissance, mais avec des prières. L'homme a beau s'élever au-dessus de la réalité, l'estomac lui reste, et ce viscère a des besoins qui veulent être satisfaits. C'est ce qui me fait désirer que notre collège devienne une école d'industrie pour ceux qui y touchent un traitement, afin que ceux qui y paient comme écoliers cherchent à y rentrer plus tard comme professeurs. J'ajouterai que nos fonds scolaires et la caisse de nos veuves pourraient être mieux alimentés, car les maîtres n'ont pas d'autre maladie que la faim, et c'est à l'État de l'apaiser.

Vu, enfin, qu'il importe, à nous autres éducateurs de la jeunesse, d'avoir autre chose pour nos peines que le brouet noir, j'ose vous prier de vouloir bien faire donner une couleur à nos chaires, ne serait-ce que celle des guérites prussiennes, d'accorder une épithète ronflante à notre établissement, et, s'il y a moyen, le titre de professeur à tous mes collègues. Peut-être alors l'amitié, qui jusqu'ici n'a existé que parmi les élèves, s'étendra-t-elle jusqu'aux maîtres. —

A peine l'auteur eut-il prononcé ce discours d'entrée, que ses chefs y trouvèrent tant de matériaux pour un discours d'adieu, qu'ils s'empressèrent de lui fournir l'occasion de les employer en lui envoyant son congé. Par là il fut mis dans le cas de prendre publiquement congé de ses collègues, et c'est ce qu'il fit dans le petit discours qui va suivre, où il s'attache à prouver l'utilité de la chaire, du haut de laquelle il lui était permis de parler pour la seconde et dernière fois.

CHAPITRE III.

Discours d'adieu prononcé au collège Jean-Paul, ou preuve que les effets de l'éducation sont très-sensibles.

Dignes collègues ! En quittant ma place, avec l'idée consolante que mes subordonnés ne me reprocheront ni d'avoir enseigné des erreurs, ni d'avoir négligé ma classe, il semble que je ne saurais mieux vous faire mes adieux, qu'en prouvant la haute influence d'une bonne éducation sur l'esprit du temps, d'autant plus qu'il importe d'apprécier la valeur de certaines assertions du discours prononcé avant-hier par mon prédécesseur — c'est le seul titre qui me convienne depuis ma destitution.

Il s'agit simplement de faire voir qu'il n'a avancé que des sophismes, ou des exercices de sagesse, comme disait Leibnitz.

« Pourquoi, demande mon prédécesseur, pourquoi écrit-on tant de nos jours sur l'éducation, sinon, répond-il, parce que les mots ont remplacé les actions, et que les mots s'infiltrèrent dans les ames, avec le seul secours de la langue et des oreilles. » Est-ce que, par hasard, je soutiendrais autre chose ? Voyons.

Il n'y a âge ni peuple qu'on puisse comparer avec les siècles qui se sont écoulés depuis l'invention de l'imprimerie ; car depuis cette époque les États ne sont plus séparés les uns des autres, et aucun d'eux ne peut espérer d'exercer une influence décisive sur les parties dont il se compose. Les étrangers, que Lycurgue excluait comme des épisodes inutiles de l'unité dramatique de sa république, parcourent maintenant tous les États sous le nom de livres et de maculature. Il en est résulté qu'aucun État, fût-il retranché derrière les flots d'une mer inconnue, ne peut plus s'isoler des autres, et que l'équilibre de plusieurs États est la seule chose dont on s'occupe de nos jours. L'Europe est une forêt de lianes entrelacées, auxquelles les autres continents s'attachent comme des plantes parasites. Les livres forment une république universelle, un congrès de peuples, une véritable société de Jésus, une *humane society*, d'où sort une seconde, une double Europe, si-

tuée dans plusieurs comtés, comme la ville de Londres. Or, si d'un côté il n'y a plus d'État qui puisse se développer lentement par lui-même et sans mélange étranger, mais si les États limitrophes s'attachent à son corps comme les membres au corps d'une idole hindoue; d'un autre côté le concile écuménique du monde littéraire a affranchi les esprits du joug des synodes provinciaux, et leur a montré le chemin qui conduit de l'Église visible à l'Église invisible. Et si l'éducation travaille aujourd'hui avec quelque espoir de succès contre l'esprit du temps, c'est que la parole articulée du précepteur allemand n'est que l'écho de la parole imprimée, et que la haute surveillance de la république universelle empêchera toujours le cosmopolite de descendre au rôle de citoyen d'un État décrépît, d'autant plus que si les livres sont des hommes morts béatifiés, leur élève s'attachera toujours à leurs collatéraux vivans.

Il est permis de supposer qu'on n'écrit tant sur l'éducation que parce qu'elle a beaucoup perdu de son action sur la société, et qu'on a le sentiment de sa haute importance. Les choses perdues sont les seules qu'on crie dans les rues. L'État en Allemagne ne se charge plus assez de l'éducation, il faut donc que le pédagogue s'en occupe dans les chambres d'enfans, dans les chaires académiques et dans son cabinet d'études. On a démoli les serres chaudes à Rome et à Sparte, il n'en reste qu'un petit nombre en Chine et dans l'Arabie déserte. L'idée que l'éducation découle nécessairement de l'État, sur lequel elle réagit parfois en mal, a été rectifiée par l'imprimerie, qui permet à des génies puissans d'un temps qui n'est plus, par exemple à Platon, d'influer sur l'éducation des États, comme les anges qui instruisaient les premiers hommes. D'après l'idée de ЗАЧЪ, la terre est une agglomération de lunes tombées du ciel : une lune tombée du côté de l'Amérique a causé le déluge de l'ancien monde; et la Suisse, hérissée de montagnes, est évidemment une lune tombée de l'éther sur le globe terrestre. De même l'Europe, plus que tout autre continent, est une agglomération d'âmes envoyées ou tombées du ciel. Dès-lors le grand homme occupe un trône plus élevé, et les rayons de sa couronne

s'étendent plus au loin ; car il joint la parole à l'action, et la parole a de l'écho comme le tonnerre. C'est ainsi qu'une intelligence supérieure modifie les intelligences secondaires et la foule avec elles : les intelligences secondaires traînent l'intelligence supérieure sur le rivage pour la décharger, comme plusieurs petits navires remorquent le grand pour le faire entrer dans le port.

Il se pourrait que mon prédécesseur me fit quelques concessions, en ajoutant que, si la grande nation des auteurs s'est emparée de l'action pédagogique exercée jadis par chaque peuple en particulier, le torrent qui emporte les faibles traces de l'éducation du premier âge, ne roule que d'autres flots dans un lit plus profond. Il pourrait dire, et dira probablement, que les cabinets de lecture et deux foires annuelles, sans compter celle des contrefacteurs à Francfort, crient plus haut que quelques volumes de livres élémentaires et leurs commentateurs. Ne perdons toutefois pas de vue un point essentiel.

Quoiqu'il soit certain que tout dans ce monde concourt au développement de l'homme, qu'il ne fait pas une promenade sans en rapporter une impression durable, que chaque coup d'éperon, chaque étoile, chaque décoration, chaque insecte, chaque coup de pied et chaque poignée de main laisse tout aussi bien des traces que la goutte de rosée qui tombe sur une roche de granit ; il est vrai aussi que tout se fait dans de justes proportions. Car moins l'homme a encore consommé de nourriture intellectuelle, et plus il en absorbe ; mais plus tard, quand sa faim est apaisée, il précipite une si grande quantité de cette nourriture, qu'on est heureux de savoir, qu'à côté de la jeunesse individuelle il y a une jeunesse éternelle de l'humanité, dont le degré de saturation se mesure sur l'échelle des siècles et des peuples.

Il en est de même de la moralité. L'homme intérieur et le nègre naissent blancs ; c'est la vie qui les noircit. Si dans le vieux âge les plus grands faits moraux passent devant nous, comme une comète devant la terre, sans nous ébranler, les premières affections, les premières injustices, etc., s'impriment en traits ineffaçables dans le cœur des enfans ; la première chute et le premier

essor décident de leur vie, comme le premier péché d'Adam décida du sort de sa postérité, selon les théologiens de l'ancien régime. Car alors le Tout-Puissant, qui anima le corps par un premier miracle, en opère un second, savoir la conception et la mise au monde de l'homme-dieu par l'humaine nature : c'est le nom qu'on peut hardiment donner au réveil du *moi*, qui se manifeste par la conscience morale et l'idée de Dieu ; et malheur à nous, si cette incarnation, au lieu d'être une conception immaculée, n'est que la conjonction du sauveur et du bourreau. On n'a pas assez observé les circonstances et les effets de ce moment fugitif. Ils sont en petit nombre ceux qui ont vu les premiers reflets de leur moi éclairer les sites charmans d'un monde jusqu'alors inconnu.

On peut dire de l'œil de l'homme intérieur ce qu'on dit de son cœur. Si le cœur est tourné vers l'orient de l'enfance, comme les anciennes églises chrétiennes, l'œil reçoit la clarté à travers la porte et la coupole, comme les temples grecs ; car l'enfant a une aptitude unique pour le développement intellectuel. Il est tout plein de germes qui n'attendent qu'un rayon de lumière pour s'épanouir. J'oubliai deux moteurs. Le premier est la *simplicité de la foi*, sans laquelle il n'y aurait ni éducation, ni langage ; sans laquelle l'enfant ressemblerait au petit oiseau oublié dans son nid, et condamné à mourir de faim. Mais cette foi n'agit que sur la minorité, et s'affaiblit par le contact des hommes. L'*irritabilité* est le second moteur. Elle a son apogée dans l'enfance intellectuelle comme dans l'enfance charnelle, à l'aurore intellectuelle comme à l'aurore charnelle ; mais elle diminue avec les années, jusqu'à ce qu'enfin l'homme usé ne peut plus être excité dans ce monde que par l'espérance d'une vie future. Il résulte de là que l'homme, originairement à l'état liquide comme les corps célestes et le sien propre, commence par dessiner ses traits caractéristiques, et que plus tard il s'arrondit. Ceci fait, l'action et le poids du monde entier ne laissent que de faibles traces sur cette masse inerte et refroidie.

Remarquez encore, que ce n'est jamais la totalité d'un peuple qui pèse sur l'individu, comme mon prédécesseur paraît l'affirmer.

Le nombre des personnes qui agissent sur lui est peu considérable ; les masses se tiennent à l'écart. Un ami, un précepteur, une maîtresse, un club, une table-d'hôte, un comité, un salon, voilà de nos jours la nation et l'esprit national qui opèrent sur les individus, pendant que la foule passe inaperçue. Et, je vous le demande, à quelle époque l'action, dont nous venons de parler, sera-t-elle plus sensible que dans les deux premiers lustres de la vie, où l'homme est à l'abri du contact des masses ; où le père, la mère, les frères, les sœurs et quelques autres personnes, sont ses uniques éducateurs ?

J'espère avoir suffisamment réfuté mon prédécesseur, en termes aussi convenables que peu usités entre savans ; car le peu qu'il dit encore de l'absorption des individus par les masses, n'a pas besoin de réfutation — je suis de son avis. L'uniformité des masses n'exclut pas la variété des individus ; et quoique les registres de décès aient parfaitement raison, les craintes et les espérances des individus ne se règlent point exclusivement sur elles. On n'aperçoit pas l'inégalité des surfaces en fixant les étoiles, on ne distingue pas le sentier raboteux de la montagne vue de loin ; mais quiconque franchit ce sentier le voit fort bien.

Et maintenant je voudrais savoir ce qui me reste à vous dire, respectables chefs de ce collège !

(La fin aux prochains numéros.)



BADEN-BADEN.

Voici venir les beaux jours du mois de Juin. Les fruits commencent à rougir sous le feuillage des arbres; les épis de blé se balancent dans les champs. C'est le temps où, comme le dirait le poète, la nature se montre dans toute sa force et sa mâle beauté, et c'est le temps où la famille des *baigneurs*, race nomade et capricieuse, qui se dilate au soleil de la canicule et se plaît dans la poussière des grandes routes, ferme ses salles de bal, prépare sa valise et prend ses passe-ports. Sur la route de Strasbourg à Bade, de Bade à Carlsrouhe, l'aubergiste soigneux a fait badigeonner le devant de sa maison et réparer son enseigne. Avec ses épargnes de l'année dernière il a acheté un nouveau service de faïence peinte, il a renouvelé sa provision de café et de chicorée, de liqueurs fines et d'eau-de-vie de pommes de terre. Il est entré en relations intimes avec tous les braconniers du pays, et le boucher, le boulanger vont maintenant lui payer leur tribut journalier. Comme cette petite auberge du Lion d'or à Bischofsheim, qui était naguère si tranquille et si déserte, s'anime tout à coup! De bonne heure la jeune fille a revêtu son corset rouge, son jupon rayé, elle tresse ses longues nattes de cheveux avec plus de soin qu'elle n'en a jamais mis quand il fallait aller cet hiver à la soirée du bourgmestre. Elle tire de la riche armoire de noyer le beau mouchoir qu'elle a reçu à la *Weihnacht*; la petite chaîne en or, le ruban bleu que lui a donnés son fiancé. Puis la voilà fraîche et riante comme une rose au milieu des roses de son jardin, élevant sa jolie petite tête au-dessus des vases de fleurs qui couvrent la fenêtre, et attendant les voyageurs. Pendant ce temps, la servante a mis chaque chose à sa place; les plus belles tasses sur la table, les plus belles serviettes à côté.

Le quartier de chevreuil tourne déjà à la broche, le café bout, la crème écume, et l'aubergiste, le bonnet sur l'oreille, l'air affairé, s'en va de la cuisine à la salle à manger et de la salle à manger sur la porte; l'œil aux aguets, l'oreille tendue. Tout à coup un nuage de poussière s'élève sur la route, le fouet du postillon retentit avec le pas rapide des chevaux, avec la trompette du courrier. Où va cet élégant coupé couvert d'armoiries et de cartons à chapeaux? A Bade. Où va cette lourde diligence où tant de voyageurs s'entassent? A Bade. Où va cette estafette à cheval et ce pèlerin à pied? A Bade. Tout à Bade.

Bade est le rendez-vous des hommes fatigués d'affaires, qui vont là se reposer des orages de la dernière session ou des derniers échecs de la bourse. Bade est le rendez-vous des oisifs, qui trouvent ici un nouveau moyen de dépenser sans trop d'ennui les vingt-quatre longues heures dont chaque jour nous gratifie. Bade est le rendez-vous des mécontents du parti légitimiste et des fonctionnaires de l'ordre de choses; des grands seigneurs de France et d'Angleterre, qui y apportent les mœurs du boulevard de Gand, et d'une foule de pauvres diables qui viennent vivre aux dépens des grands seigneurs. En un mot, Bade est la réunion la plus bizarre, la plus curieuse, la plus barriolée, la plus riche et la plus pauvre, la plus spirituelle et la plus sotte qui puisse se rencontrer. C'est pour le mélange des langues une nouvelle tour de Babel, et pour la confusion des races, une véritable arche de Noé. Ce qu'on y rencontre le moins, ce sont des malades; car il est bien convenu qu'on ne vient pas à Bade pour se guérir. On y vient avec la plus robuste santé du monde, et avec une volonté déterminée de bien jouir de la vie. L'ordonnance de médecin, que l'on a soin d'emporter toujours avec soi, n'est qu'un argument palpable de plus qui se prête à toutes les fantaisies et répond à toutes les objections. Vous plaît-il aujourd'hui d'être seul, de faire fermer votre porte à tous les fâcheux, hélas! c'est que vous avez avec vous une ordonnance qui vous prescrit la retraite, le silence. Faut-il demain monter à cheval et parcourir en joyeuse caravane les environs, le médecin vous a recom-

mandé l'exercice; va-t-on donner un bal, vous devez y être des premiers, car c'est une distraction qui ne peut que vous être utile.

Ainsi s'arrange la vie à Bade, insoucieuse, frivole, riante et animée, n'ayant qu'un but, le plaisir, et poursuivant ce but avec la plus aimable de toutes les ténacités. Bade est la terre promise de ce monde intolérant, la terre idéale, qu'il faut avoir vue une fois au moins pour en comprendre le charme. C'est la ville neutre de tous les partis, c'est la république par excellence, république d'ames joyeuses et paresseuses. Là tout est bouquet de fleurs, guirlandes de roses, musique, harmonie. Les discussions politiques y sont d'une grâce et d'une douceur infinies; les discussions littéraires y ressemblent à de tendres idylles; les brouilleries d'amour se font avec tant de douceur et d'esprit, qu'on voudrait se brouiller tout le jour pour le plaisir de se raccommoder. Et le moyen, je vous le demande, qu'on puisse garder le moindre sentiment de fiel au fond du cœur, quand du matin au soir vous voyez s'épanouir devant vous ces fraîches toilettes de Paris et cette magnifique nature, quand l'orchestre allemand ou les chœurs de Tyroliennes viennent vous éveiller avec les plus beaux passages de *Robert le diable*, avec Mozart et Beethoven; le *Freischütz*, ou la valse du duc de Reichstædt. Vous allez vous promener le long des montagnes qui environnent Bade, et si triste ou si courroucé que vous puissiez être, il est impossible que votre front ne se déride pas à la vue de ces riantes vallées qui se déroulent avec leurs longs rubans de verdure entre les coteaux; à la vue de ces jolies petites fleurs allemandes qui semblent vous faire signe le long du chemin, et vous dire de les regarder; à la vue de ces beaux arbres qui penchent si complaisamment leurs longs rameaux sur vous pour vous garantir des rayons du soleil. Car à Bade tout est arrangé pour la plus grande satisfaction des voyageurs, et ce ne sont pas les gens du pays seulement qui vous font accueil, mais le bluet des champs, la mousse de la colline, la branche de sapin, et la reine Marguerite elle-même qui relève sa belle tête couronnée de blanches auréoles, pour vous dire : soyez le bien-venu.

Vous retournez vous asseoir à table d'hôte, et voici de nouveaux prestiges : la figure de la jeune fille étrangère assise en face de vous qui se colore d'une douce rougeur ; le vieil ami que vous cherchiez depuis mainte années à travers le monde, et dont la main providentielle du garçon a mis le couvert immédiatement à côté du vôtre ; la vieille bouteille du Rhin qui vous noie le cœur dans une douce *Wehmuth*, dans une contemplation de *Minnesänger*, et la bouteille de vin de Champagne qui vous fait rire et chanter comme un étudiant.

Non, de par tous les sylphes habitant les ruines du vieux château ou les grottes de l'Eberstein ; non, il n'y aura ni tristesse ni rancune à Bade, c'est la seule loi que l'on trouve écrite au livre d'or de ce royaume de fées, et Chabert est le grand enchanteur chargé de faire exécuter cette loi ; le *Spleen* des brouillards de Londres que n'auraient pu guérir ni les filtres magiques de Paris, ni l'air pur et embaumé de l'Alsace : son cuisinier le guérira, et la lourde colère que vous apportez chez lui se fondra avec ses glaces à la vanille. Tous les passages sont libres à Bade ; tout le monde entre dans cet océan de fêtes comme les gouttes d'eau dans la coupe argentée du lac ; il n'y a qu'une seule interdiction, il n'y a qu'un seul cas, où le pacifique nocher qui conduit votre ame dans ces champs élyséens de la vie réelle pourrait vous repousser rudement hors de sa gondole, c'est dans le cas où il viendrait à découvrir que vous ne venez ni avec l'intention de vous amuser, ni avec celle d'amuser les autres. A part cette circonstance qui ne se présente que rarement, hâtons-nous de le dire, vous n'avez ici aucun contrôle de police, aucune inquisition à souffrir, aucun signalement à donner. Le duc d'Albe pourrait s'y trouver avec les hérétiques qu'il a fait brûler, le prince d'Orange avec Philippe II, les Guelfes avec les Gibelins, les partisans de la Rose rouge avec ceux de la Rose blanche, les hommes du duc de Guise avec les mignons de Henri III, et Don Miguel avec Dona Maria, que les échevins de la ville de Bade se chargeraient de mettre tout ce monde d'accord, et que Chabert leur donnerait à dîner.

J'ai visité plus d'une province célèbre pour ses beaux sites.

J'ai suivi le Rhin à travers ses chaînes de montagnes; la Garonne, au milieu de ses champs fertiles; le Rhône, au sein de ses villes marchandes et de ses riches vallons : mais je connais peu de routes aussi attrayantes, aussi douces à revoir que celle de Strasbourg à Bade, à travers toutes ces larges plaines couvertes de fruits et de moissons, à travers ces villages dont le toit à pignon, les murailles bariolées, se dessinent si bien aux bords de la grande route, sous le feuillage des arbres du verger. D'un côté vous voyez fuir devant vous ces larges eaux du Rhin, qui tantôt écumant et bondissent sous la rame du marinier, qui tantôt s'endorment paresseusement au soleil ou bercent mollement leur vieux dieu dans leurs vagues dorées; de l'autre côté s'élève cette longue chaîne de la Forêt-Noire aux teintes vagues et bleuâtres, qui parfois ressemble à un nuage et parfois à la ceinture de la mer embrassant l'horizon. Vous parcourrez ainsi douze lieues de pays, et à chaque lieue nouveaux tableaux, nouveau point de vue; puis voici Bade avec sa tour sur la colline, et ses maisons cachées entre deux montagnes comme un nid d'alouette entre deux sillons. Vous passez entre les vertes allées, où tous les heureux promeneurs, arrivés là depuis quelques jours, viennent voir quels nouveaux compagnons la poste ou la diligence leur amène; voici la maison de conversation, la salle de jeu qui vous ouvre ses portes à deux battans, qui tressaille au son des ducats que vous apportez. Devant vous sont les boutiques de marchands qui vous jettent déjà un regard d'amour, et les hôtels garnis dont la cloche s'ébranle d'elle-même à votre approche.

En vérité, c'est un charme de voir comme l'hospitalité s'exerce à Bade. A peine la saison des bains revient-elle, que toutes ces bonnes gens qui avaient si bien arrangé leur demeure, vous abandonnent galamment leurs beaux canapés en velours d'Utrecht, leurs lits de duvet, et s'en vont loger je ne sais où. Toutes les portes sont ouvertes; toutes les chambres sont à louer. Cet amour de l'hospitalité, ce désir que l'on a de satisfaire au nouveau venu, va même si loin, que l'on n'est pas trop sûr de garder l'appartement que l'on a pris la veille, si un étranger descendant de voi-

ture vient le demander avec son air fatigué et ses pieds poudreux. Vous souvenez-vous encore, mon cher ami F., de cette surprise qui nous saisit, lorsqu'un jour en rentrant nous trouvâmes un jeune Anglais installé tranquillement dans notre chambre, fouillant dans nos armoires, se mirant dans notre glace, s'asseyant sur notre fauteuil. Dans l'autre chambre, sa mère préparait avec tout le flegme d'une bonne femme anglaise les tasses de thé et les sandwich, sur cette même table où nous venions d'écrire une si touchante lettre à nos amis pour leur annoncer notre arrivée, et pour compléter l'invasion, un gros garçon de sept ans battait le tambour sur notre malle. Pendant que nous étions allés faire une romantique promenade dans les environs, la famille anglaise était venue demander un logement; le nôtre lui avait convenu, et l'hôte, dans son philanthropique désir d'obliger les nouveaux venus, nous avait rationné l'espace, comme en temps de disette on rationne le vin et la farine, en sorte qu'après avoir passé une nuit de cauchemar dans une chambre large comme un hamac, il nous fallut capituler le lendemain avec le sommelier, le général en chef de toutes ces malheureuses expéditions, pour obtenir un peu d'air et plus de liberté. C'est du reste un singulier genre d'industrie que celui des maîtres d'hôtels de Bade. L'hiver, ils n'occupent que l'hôtel proprement dit pour les étrangers qui passent par Bade, pour les baigneurs retardataires qui n'ont pas suivi la grande migration. L'été, ils louent toutes les maisons qui les environnent et en font des chambres garnies. Ils appellent à eux de toutes les frontières de la France et de l'Allemagne des garçons de caisse, des sommeliers, des écuyers tranchans. Il faut que tout ce monde-là s'arrange pour rendre son séjour d'été aussi fructueux que possible; car au mois de Novembre la baguette du maître se lève, toute cette armée d'emprunt se disperse, les maisons louées s'ouvrent à leur légitime propriétaire, et l'hôtel rentre dans son repos accoutumé.

Le *Zähringer Hof* est l'hôtel de l'aristocratie, des pairs de France et des landaw. Le premier garçon porte une perruque jaune, et la cuisine occupe la moitié de la maison.

Le *Goldne Hirsch* appartient à la bonne bourgeoisie ; c'est l'hôtel des négocians de Carlsrouhe et de Strasbourg qui viennent passer à Bade un dimanche en famille ; l'hôtel des fonctionnaires et des nièces de conseillers du grand-duc, qui s'asseyent à table d'hôte comme des fiancées, avec leurs regards timides, leur fraîche robe blanche de jeune fille et leurs joues roses comme une pêche. Le maître de l'établissement est un brave Alsacien, à qui Dieu a dit, en le mettant au monde, tu seras maître d'hôtel un jour du *Goldne Hirsch* dans le pays de Bade ; tu satisferas à toutes les exigences de la bourgeoisie française et à tous les appétits de la bourgeoisie allemande ; tu auras soin du riche fermier et quelquefois du prolétaire ; tu veilleras sur les cheveux blancs du tuteur et sur les innocens yeux bleus de la pupille. Tu donneras à manger à la veuve et au célibataire, tu ne refuseras pas une pauvre bouteille de vin de Moselle à l'artiste et à l'homme de lettres, qui te la demanderont dans une belle heure d'enthousiasme, quand même leur bourse ne serait que médiocrement garnie. Tu accueilleras avec les mêmes prévenances l'insipide famille anglaise qui vient à toi avec sa morgue ridicule, et l'insouciant étudiant qui t'apporte sa bonne humeur, et tu tâcheras de faire en sorte qu'en sortant de chez toi on ne blasphème pas trop.

M. Heilgenthal a su remplir cette difficile mission.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de la vie qu'on mène à Bade. Oh ! la douce vie ! N'est-ce pas une profanation d'employer le moindre travail à retracer une vie où tout est paresse, oubli, somnolence ou rêverie ? A Bade on se lève très-tard, on s'habille lentement, on passe deux heures à humer l'air des montagnes et à préparer une tartine de beurre pour son déjeuner. Ceux qui ont la prétention de vouloir se faire passer pour malades, s'en vont boire un verre d'eau minérale. Ils trouvent là leurs connaissances, ils commencent la petite chronique du jour. Ils se promènent, causent, discutent, rapportent quelque anecdote de la veille, quelques aimables méchancetés de salon, et cela leur donne de l'esprit pour tout le reste du jour. Ceux qui sont vraiment bien portans restent chez eux à essayer un pan-

talon blanc ou un nœud de cravate. On leur apporte avec le *Frühstück* le journal de Strasbourg et la liste des étrangers arrivés la veille. Au milieu de ces intéressantes occupations, trois ou quatre heures se passent comme trois ou quatre minutes, et vous n'avez pas fini de mettre la dernière main à votre toilette, que la cloche du dîner vous appelle. Le dîner se prolonge indéfiniment. Il faut deux heures pour ranger symétriquement l'armée de plats qui vous attend, et deux heures encore pour que le gastronome puisse s'en aller content de ses expériences culinaires. Après le dîner, la maison de conversation est là qui vous attend, qui vous sourit, qui vous montre ses petites tables en plein air et vous envoie le parfum de ses sorbets. La maison de conversation est un bel édifice, bâti en face de la ville, avec une large terrasse qui lui sert de péristyle, et des allées d'acacias et le jardin anglais tout autour. C'est là le vrai palais-royal de Bade; c'est là que se trouvent les marchands de tableaux, les marchands de livres, le cabinet de lecture de M. Marx, et Chabert-Tortoni; c'est là que l'on donne bals et concerts, et c'est là que l'on joue. En été, pendant les beaux soirs, il y a je ne sais quelle volupté intime, quel bonheur d'indolence à s'asseoir sous les orangers de la terrasse, et à se laisser aller à une de ces muettes et indéfinissables rêveries, où toute sensation s'imprime tour à tour, sans que l'on s'occupe de rechercher aucune sensation. Devant vous s'élèvent les montagnes de sapins, au-dessus desquelles surgissent les murailles en ruines du vieux château, et les teintes sombres de ce paysage du nord forment un admirable contraste avec le ciel limpide, le ciel d'été qui y projette ses rayons ardents. Devant vous passe toute cette foule d'étrangers, riante, galante, bigarrée; les femmes en grande toilette; les hommes en fracs et en gants jaunes, comme au théâtre des Italiens. C'est un panorama qui varie à tout instant; c'est le congrès où la beauté de chaque pays et la mode de chaque grande ville ont leurs représentants. Pour peu que vous ayez le cœur porté à l'amour, vous pourriez devenir amoureux cinquante fois par soirée ou de la mélancolique jeune fille allemande, chantée par Schiller, ou de l'élégante lady dont

le corps frêle se balance comme une tige de lis, ou d'une Fiammetta à l'œil noir qui vient des bords de Baya. Que si je réunis à cela dans ma pensée tout le charme d'une soirée rafraîchie par l'air des montagnes, tout le prestige de ces allées d'arbres, où les lumières cachées sous le feuillage produisent un reflet fantastique, et cette maison de conversation, où les lustres de cristal étincellent, où retentissent les sons de l'orchestre, où les groupes de danseurs passent tour à tour à vos yeux comme des ombres, tandis qu'en face de vous la ville s'endort dans l'ombre et le silence, il me semble que je reviens de la terre de fictions des poètes, et que j'ai fait un conte des mille et une nuits.

Si la pluie survient, vous ne verrez plus ces beaux cercles de femmes autour des orangers; la terrasse sera déserte, mais le paysage sera magnifique. La montagne se couvre d'un voile sombre qui lui donne un aspect plus imposant, le nuage l'enlace dans ses replis onduleux et couronne les murs du château. A travers les rameaux de sapins, sur le flanc des rochers, les brouillards s'élèvent comme des colonnes de fumée, flottent comme une gaze, s'ouvrent et se referment comme un rideau, et tantôt enveloppent la montagne dans leur blanc linceuil, et tantôt se déchirent et laissent reparaitre les sinuosités de la route, les cimes de la forêt. Nous avons vu un soir un orage éclater au-dessus de cette ville de Bade, et rien ne saurait rendre l'impression de ces coups de tonnerre, grondant de loin comme la chute de l'avalanche, roulant de vallée en vallée, renvoyé par l'écho de montagne en montagne, et le terrible et sublime aspect de ces noires forêts, de ces ruines majestueuses, enveloppées dans l'ombre et sillonnées par l'éclair.

Mais il n'y a pas un grand nombre de baigneurs qui s'amuse ainsi à contempler l'orage. Dans les mauvais jours chacun va se réfugier dans la salle de jeu. La salle de jeu, voilà le revers de la médaille, voilà l'incurable plaie de Bade, voilà le piège de séduction auquel vont se prendre tous ceux qui y arrivent. La salle de jeu est là ouverte depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit, comme un lion qui attend sa proie la gueule

béante. Le plus grand mal, c'est qu'elle ne soit pas seulement accessible à ceux qui voudraient jouer, c'est que tout le monde y entre pour causer, pour s'asseoir, pour se promener. On y vient d'abord avec un grand dédain pour tout ce qui s'appelle jeu de hasard. On a les cordons de la bourse serrés, et l'on parle de la banque et du croupier avec une profonde indifférence. Puis peu à peu on se rapproche de la fatale table verte, on y jette un coup d'œil, et alors gare le dernier pas ! La vue de la roulette a je ne sais quoi qui vous fascine. La voix somnolente et monotone des croupiers assoupit vos plus énergiques résolutions ; la vue de l'or et des chiffres vous séduit, et lorsque vous avez assisté quelque temps au jeu de votre voisin, et partagé avec lui les émotions de perte et de gain, il est bien difficile que vous ne veuillez pas hasarder aussi votre florin, et une fois que votre main a touché au rateau, une fois que votre regard a cédé à la couleur magique de *rouge et noir*, Dieu sait où vous irez ; car la perte ou le gain vous entraîne également au jeu. Une fois que le sort en est jeté, ce n'est plus une question d'argent qui vous tourmente, c'est une passion qui s'allume dans votre cœur, c'est une lutte d'orgueil, une lutte acharnée entre vous et le banquier qui vous irrite par son impassibilité, son sang-froid. Ceux qui ont imaginé ce jeu de la roulette ont donné là une terrible preuve de la science psychologique. L'homme qui a perdu, reviendra jouer et perdra de nouveau ; l'homme qui a gagné, reviendra jouer encore. Le banquier n'a pas seulement pour lui les chances que lui donne la disposition des chiffres, le plus grand avantage qu'il possède, c'est qu'il ne se passionne pas, parce qu'il n'est là que comme une machine obéissant à une impulsion donnée. Mais le joueur se passionne, et se prive par là du peu d'avantages qu'il pourrait trouver dans le calme et la prudence. C'est une des choses les plus tristes que je connaisse, que la figure animée, le mouvement de douleur ou de colère des joueurs, et la figure froide, le regard sans expression des croupiers, le flegme désespérant avec lequel ils répètent sans cesse, comme un triste bourdonnement, ces mots solennels : *le jeu est fait !*

Il y a là des joueurs exercés qui viennent faire régulièrement chaque jour leurs trois séances à la maison de conversation, comme un savant pourrait faire ses trois séances d'études. Mais ceux-là savent se contenir. Ils connaissent toutes les combinaisons de chiffres, tous les calculs qu'il est possible d'établir sur un jeu aussi problématique. Avec leur carte à marquer et leur épingle à la main, ils se font les champions de la roulette, et luttent, par la persévérance et la réflexion, contre les coups inattendus et les caprices du sort. Le tapis vert est le champ clos où ils viennent braver la banque et le hasard, et tout autour d'eux les spectateurs timides les regardent, et s'étonnent des grands coups qu'ils se portent et du courage avec lequel ils supportent les plus rudes blessures. Au bout du compte ils finissent toujours par être une fois ou l'autre victimes de leur témérité; mais ils retardent longtemps leur défaite, et font quelquefois payer bien cher au banquier sa victoire. A la tête de ces joueurs théoriciens est l'ancien électeur de Hesse-Cassel, qui se console de la perte de sa principauté avec les millions qu'il a emportés en quittant la couronne ducale, avec la maison magnifique qu'il vient de se faire construire à Bade, la salle de jeu et la comtesse de Reichenbach. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, une tête à caractère énergique, une figure mâle et pleine de noblesse. A le voir avec son œil ardent, son large front, sa barbe blanche, on le prendrait volontiers pour un de ces anciens chevaliers du moyen âge, à la poitrine cuirassée de fer, au cœur héroïque, et c'est l'ancien électeur de ce pauvre pays de Hesse-Cassel. Son grand-père amassa une fortune immense en vendant un beau jour à l'Angleterre vingt mille hommes comme vingt mille nègres, et le petit-fils apporte le reste de ces trésors à la roulette.

A la fin de la saison, les malheureux habitants de Bade qui ont quitté leurs maisons pour les louer aux étrangers, qui pendant quatre à cinq mois se sont mis jour et nuit au service de chaque nouveau venu; les malheureux pères de famille qui ont acquis par un long travail assidu de quoi répandre un peu d'aisance autour d'eux; les pauvres ouvriers qui ont gagné à la sueur de

leur front un maigre salaire; entrent un matin à la roulette, et jettent là en un instant le fruit de tant de fatigues, l'espoir de tout leur hiver. C'est une déroute, une désolation générale, après quoi la banque ferme sa caisse, et s'en va gaiement compter ses profits.

Il y a une autre manière, moins périlleuse et non moins intéressante d'employer son temps à Bade. C'est de s'en aller courir les montagnes ou faire des parties de pêche. Les truites du pays sont renommées pour leur goût exquis, et elles mériteraient de l'être pour le sentiment poétique que peu de personnes leur accordent sans doute, et que j'ai pourtant découvert en elles dans mon dernier voyage. Je connais une jeune dame qui les fascine au fond de leurs petites grottes, et les attire à la surface de l'eau en leur lisant des sonnets de Pétrarque. Autant de sonnets, autant de truites. J'en ai même vu venir deux aux premiers vers de ce beau chant de douleur :

Nell' éta sua piu bella et piu fiorita.

Les pauvres bêtes penchaient langoureusement la tête, et tournaient vers nous leur œil terne, comme si elles eussent été magnétisées par la mélodie de cette poésie italienne. Il faut tout dire aussi, celle qui lisait ces sonnets a une voix douce et harmonieuse, et possède on ne peut mieux l'accent prosodique italien, d'où je conclus que si les truites de Bade se laissent charmer par les vers de Pétrarque, il faut que ces vers soient prononcés avec beaucoup de goût et d'expression. Pour moi, je sais bien que j'ai fait un jour comme le berger de La Fontaine, qui jouait de la flûte aux poissons pour les attirer dans ses filets. J'ai lu pendant des heures entières les plus beaux sonnets aux truites de la Byronsau, et pas une n'est venue.

Mais rien n'est plus intéressant, plus pittoresque que les excursions aux environs de Bade. Tout le pays est peuplé d'anciens châteaux, dont les ruines imposantes attestent encore la force, et d'où l'on découvre des sites admirables par leur étendue, leur variété. C'est le château d'Eberstein, élevé au-dessus de ce riant

vallon que l'Oe et la Murg arrosent; c'est le vieux château de Bade, avec sa noire ceinture de sapins et ses murailles tapissées de lierre, d'où l'œil plane sur la France et sur l'Allemagne, sur les Vosges et la Forêt-Noire, sur la cathédrale de Strasbourg et le couvent de Lichtenthal. C'est la romantique vallée de Gernsbach et le Geroldsau, avec ses frais ombrages, ses bouquets de fleurs. C'est ce pavillon rustique élevé au-dessus d'une montagne et que l'on appelle le Belvédère; de là on ne se lasse pas de voir ces trois riantes prairies qui se croisent, s'embranchent et puis s'enfuient de chaque côté entre les vertes collines, entre les rameaux de sapins. Rien n'est plus doux à voir et plus reposé, et quand on a parcouru ces escarpemens de la colline couverts de fleurs et d'arbustes, ces retraites mystérieuses perdues entre les bois, animées seulement par le balancement des arbres, par le murmure des ruisseaux, on voudrait y passer de longs jours, y bâtir sa cellule. Heureux si dans le cours de ces ravissantes excursions votre bon génie vous donne, pour vous accompagner, un poète dont l'imagination jette un nouveau prisme sur toute cette riche nature, une jeune femme d'Allemagne qui vous conta l'histoire du *Wegwarten*, et la romance du jardinier; car toutes ces vallées, ces montagnes sont peuplées d'anciennes légendes. Qu'on me permette d'en citer ici quelques-unes.

La Dame blanche.

Peu de traditions anciennes sont aussi généralement répandues que celle-ci, et se sont aussi long-temps maintenues dans la croyance non-seulement du peuple, mais des gens éclairés. Qu'elle soit fondée sur un fait historique, c'est ce dont il est impossible de douter; seulement les chroniqueurs diffèrent d'opinion sur l'origine de la Dame blanche. Les uns la font descendre de la célèbre maison de Méran, et, selon eux, elle épousa le comte Henri d'Orlamunde; d'autres disent que son image se trouve dans le château de Neuhaus en Bohême. Du reste, on sait que la Dame blanche doit apparaître dans les châteaux de Berlin, Bayreuth, Darmstadt, Carlsruhe, Bade, etc. Jung Stilling en parle

comme d'une chose certaine dans sa *Théorie des esprits*. Or, voici ce que l'on raconte dans le pays de Bade sur la Dame blanche :

Bertha de Rosenberg épousa en 1449 Jean de Lichtenstein. Ce mariage fut on ne peut plus malheureux ; la comtesse se sépara de son mari, et se retira avec la haine dans le cœur en Bohême, où elle fit bâtir le château de Neuhaus. L'esprit de Bertha apparaît le plus souvent pendant la nuit, quelquefois aussi pendant le jour. Elle porte une robe blanche comme celles que l'on portait de son temps ; son visage est couvert d'un voile épais, et éclairé par un pâle rayon. Ce qu'il doit surtout y avoir de terrible dans son apparition, au dire de tous ceux qui l'ont vue, c'est le regard fixe, perçant, immobile, de ses grands yeux noirs, qu'elle arrête en silence sur l'homme à qui elle se montre. Ce regard pénètre jusqu'au fond de l'ame et glace la pensée d'effroi. Quiconque l'a entrevu une fois, ne l'oubliera de sa vie.

Quelquefois aussi la Dame blanche apparaît avec un enfant à la main. Son apparition est toujours l'indice de la mort prochaine d'un des membres de sa famille ou d'un grand malheur. Souvent on l'a vue se pencher sur le lit d'un jeune prince dans son sommeil, et peu de jours après l'enfant était mort. Elle se montre tantôt dans les galeries, tantôt dans la chapelle, et quelquefois aussi dans le jardin du château.

La Sonnette.

Près de Gernsbach, à l'endroit où le chemin qui conduit au château d'Eberstein entoure la montagne, on aperçoit une petite chapelle qui porte le nom de *Sonnette*. Dans le temps du paganisme cette retraite était habitée par une magicienne ; mais lorsque la religion chrétienne fut introduite dans le pays, un pieux hermite vint y construire sa cellule, et à côté de sa cellule il planta une croix. Une nuit il se réveilla au bruit d'une voix qui gémissait à sa porte. Il se leva, alluma sa lampe et sortit. Au pied d'un arbre il aperçut une jeune femme dont les vêtements ne cachaient qu'à demi la beauté et les charmes. De longs cheveux

noirs bouclés tombaient sur son cou et sur ses épaules, et elle tenait à la main une baguette couverte de signes étranges.

« La nuit est froide, dit-elle, la pluie tombe à torrens, donnez-moi un asyle. »

L'hermite céda à sa prière ; mais elle refusa de l'accompagner jusqu'à ce qu'il eût écarté la croix qui se trouvait près de sa cellule. Cette demande effraya le saint homme, il se sentit combattu par le sentiment religieux qui le dominait et par les désirs passionnés que la vue de cette belle femme éveillait en lui. Cependant il parvint à maîtriser ses sens, il adressa au dedans de lui une prière à la Vierge. Soudain il entendit retentir le son d'une petite cloche, et du même moment la figure de la jeune femme s'évanouit. La petite cloche sonnait encore ; il s'en alla à travers la forêt, et la trouva cachée sous des broussailles ; il rentra chez lui, bâtit une chapelle avec des écorces d'arbres, et y suspendit la sonnette.

La Chemise d'orties.

Dans une des grottes de ce rocher adossé au château d'Eberstein habitait autrefois une naine de montagne (*Bergweiblein*), qui n'était plus ni jeune ni jolie ; mais qui avait un caractère extrêmement bon et obligeant. Elle venait souvent à la veillée du soir visiter les pauvres habitans du village, elle racontait aux jeunes filles de merveilleuses histoires, et partout où elle avait passé, la quenouille se remplissait de lin, et la bobine se couvrait d'un fil beaucoup plus fin et plus uni.

Il y avait dans ce temps-là à Eberstein un châtelain au cœur dur, qui tourmentait les vassaux, forçait impitoyablement les enfans de ses serfs à travailler sans cesse, et ne leur permettait de prendre ni une heure de repos, ni un instant de plaisir. L'une des jeunes filles soumises à ses ordres était très-belle ; elle s'appelait Clara. Le jardinier du château l'aimait et elle l'aimait aussi. Mais elle ne pouvait se marier sans la permission du châtelain, et chaque fois qu'elle en avait manifesté le désir, celui-ci avait trouvé un nouveau moyen de repousser sa prière. Un jour qu'elle

était revenue l'implorer de nouveau, il lui dit avec une froide ironie, en la conduisant vers la fenêtre : Tiens, vois-tu là-bas ce tombeau ?

— Hélas ! répondit Clara en pleurant, c'est celui de mes parents.

— Les orties y croissent à merveille, ajouta le châtelain, je me suis laissé dire que l'on peut faire un tissu charmant en filant cette plante. Si tu veux que j'accède à ta demande, va te mettre à l'œuvre, pose ces orties sur ta quenouille et tires-en de quoi faire deux chemises de même grandeur, l'une sera ta chemise de fiancée, l'autre me servira de linceul. —

A ces mots il s'éloigna avec colère, et la pauvre fille resta toute stupéfaite, ne sachant à quoi se résoudre. Dans la tristesse de son ame elle alla s'asseoir sur le tombeau de ses parents, et pleura et pria tant, que ses pleurs et ses prières auraient pu attendrir un rocher. Tout à coup la *Bergweiblein* lui apparut et lui demanda la cause de son chagrin. Clara lui raconta ce qui venait de se passer, et en écoutant ce récit, le visage de la vieille femme prit une expression de colère : console-toi, dit-elle, je viendrai à ton secours. En disant cela, elle arracha les orties qui avaient grandi sur le tombeau et retourna dans sa montagne.

Peu de temps après le châtelain chassait dans la forêt ; il arriva auprès du Rockenfels, et trouva la *Bergweiblein* assise à l'entrée de sa grotte et tournant son rouet avec une rare activité. Vieille, dit-il en passant, tu travailles à faire une chemise de fiancée !

— Oui, répondit-elle, une chemise de fiancée et une chemise de mort.

— Tu as là une belle laine, tu me l'auras sans doute volée.

— Non. Je l'ai recueillie sur la tombe du brave Gottfried. —

Cette réponse jeta le trouble dans la conscience du châtelain. Il retourna à Eberstein avec une agitation visible, et il combattait au dedans de lui-même pour savoir s'il consentirait au mariage de Clara, ou s'il s'y opposerait encore. Quelques jours se passèrent sans qu'il eût la force de prendre aucune résolution. Un soir il était assis à table, avec sa coupe pleine de vin devant lui ; Clara entra, portant ses deux chemises. « Monsieur le châtelain,

dit-elle, voici ce que vous avez demandé, voici les deux chemises tissées de fil d'orties, l'une est pour vous, l'autre pour moi. »

— « Eh bien ! je tiendrai parole, répondit le châtelain, demain le mariage aura lieu. » Il dit ces mots en riant ; mais son ame était pleine de frayeur et son regard était sombre. Il lui semblait qu'il se trouvait poussé par une main miraculeuse ; il donna ses ordres pour la cérémonie et promit d'accompagner Clara à l'église. Mais le lendemain matin il avait cessé de vivre, et à l'heure où la cloche s'ébranlait pour annoncer le mariage de Clara et du jardinier, une autre cloche sonnait pour annoncer ses funérailles.

La Chaire du diable. — La Chaire de l'ange.

Sur le chemin qui conduit de Bade à Gernsbach on voit surgir à travers la forêt de sapins un roc élevé. On y monte sans difficulté, on trouve sur sa cime plusieurs rejetons d'arbres qui y ont pris racine, et de là-haut le regard s'étend sur toute la vallée de Bade. Ce rocher est connu sous le nom de *Chaire du diable*, et voici ce que la tradition rapporte :

Dans le temps où les premiers prêtres chrétiens arrivèrent dans la Forêt-Noire pour prêcher l'Évangile, le diable sortit de l'enfer par la source d'eau chaude de Bade, et en jetant les yeux autour de lui, il éprouva une douleur amère, en voyant les progrès que faisait la vraie religion. Dans sa colère il s'élança au-dessus de ce rocher, qui a gardé son nom, et s'efforça de ramener à lui les ames que les missionnaires de Dieu entraînaient. D'une voix caressante et mielleuse il leur parla des richesses de son royaume, des joies réservées à ceux qui viendraient à lui. Bientôt son éloquence fit grand bruit, ses discours agitèrent les esprits, de tous côtés les gens de la contrée se rassemblèrent autour de lui ; et déjà il avait persuadé à un grand nombre de ses auditeurs de repousser les saintes maximes de l'Évangile, quand soudain, sur le rocher nu qui s'élève près du château d'Eberstein, apparut un ange resplendissant de gloire. Il portait une palme à la main, et parlait avec tant de douceur des félicités éternelles du royaume

céleste, que ses paroles s'insinuèrent dans l'ame de tous les assistants, ils quittèrent l'un après l'autre la chaire du diable et vinrent se mettre aux pieds du messager de Dieu. En peu de jours Lucifer se trouve complètement abandonné de tous ceux qu'il avait espéré enchaîner à jamais à lui. La rage s'empare de lui, il s'élance sur une montagne posée en face de celle où prêchait l'ange, et arrachant les quartiers de roc, les racines d'arbres, il les fait rouler le long de la montagne et dans la plaine; il grince des dents, il s'agite, il mugit, pour empêcher les fidèles d'entendre la voix de l'ange.

Alors Dieu descendit sur le sommet de la montagne, et prenant le mauvais esprit dans sa main puissante, il le jeta avec tant de force sur le rocher, que le diable y laissa l'empreinte de son pied. On peut encore la voir aujourd'hui.

UN VOYAGEUR.



Mélanges.

CHANSONS RUSSES.

Il s'est fait depuis une vingtaine d'années en Russie un mouvement intellectuel remarquable. Je laisse de côté la question politique, qui se développera sans doute aussi dans ce pays comme elle s'est développée dans les autres, un peu plus tôt, ou un peu plus tard. Mais la science, la littérature russes, ont produit, ces dernières années, plus d'œuvres de mérite qu'elles n'en avaient produit pendant des siècles entiers auparavant. La voix de la civilisation a franchi les larges frontières des czars. L'esprit des temps modernes s'est infiltré dans le palais du boyard, dans le magasin du marchand. Bon gré mal gré, il faut bien qu'ils l'accueillent, qu'ils lui donnent asyle : car c'est un voyageur que nul orage n'effraie, que nulle fatigue n'arrête, qui s'en va toujours par son chemin, sans se laisser détourner par le doute moqueur, sans perdre de vue son étoile, qui frappe à la porte du riche comme à celle du pauvre, au nom de l'humanité, au nom de l'avenir, et qui entre de force, quand on ne le reçoit pas volontairement. Il n'y a pour lui ni cordon sanitaire, ni muraille chinoise, point de pont-levis qu'il ne franchisse quand le temps en est venu, point de sentinelle qui puisse lui faire peur.

Un beau jour vous le verrez traverser les déserts de la Sibérie, pénétrer dans les montagnes du Caucase, ébranler de sa main puissante ce vaste empire qui touche à l'Asie et à l'Europe. Qu'il y a loin déjà de la Russie du dix-septième siècle à celle du dix-neuvième. Si Pierre-le-Grand, le courageux batelier de Saardam, revenait aujourd'hui visiter son empire, il s'étonnerait de voir quels fruits ont portés les premiers rayons de lumière qu'il lança dans cette immense contrée.

Il faut le dire : nous entretenons encore parmi nous des préjugés contre la Russie, dont chaque jour tend à détruire le premier fondement. Il y a à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Nowogorod, et dans la plupart des autres grandes villes de l'empire, des institutions qui n'ont rien à envier à celles de la France et de l'Allemagne. Le gouvernement que nous accusons d'obscurantisme, a fait beaucoup pour répandre parmi les hautes classes et les classes bourgeoises le goût de l'étude, pour attirer dans ses universités les professeurs les plus instruits. Il suffit de lire assidument pendant quelque temps les journaux russes, pour se convaincre que dans tout ce qui tient à l'instruction, le gouvernement russe n'a négligé aucune des améliorations que lui présentaient les méthodes nouvelles, qu'il nous a suivis avec zèle dans plusieurs modes d'organisation, et que plus d'une fois même il nous a devancés. Que l'on consulte encore l'excellente statistique de la Russie, publiée par M. Schnitzler, et l'on verra comme ce pays, où beaucoup de nous ne voient encore que des steppes et des hordes de cosaques, est déjà riche et éclairé.

C'est quand un peuple en vient ainsi à se faire une nouvelle existence, qu'il importe de savoir ce qu'était l'ancienne ; c'est quand son histoire, sa poésie s'animent, se colorent, surgissent au grand jour, que c'est chose curieuse d'en rechercher les premières traces et les premiers bégaiemens sous le nuage qui les a long-temps couverts.

La Russie a eu aussi ses épopées romantiques, son Vladimir, son Arthur, sa Table ronde. Elle est riche en traditions populaires, en contes féeriques, et je suis sûr que l'on ne lirait pas sans un vif intérêt ces légendes, où le coloris oriental s'allie si bien aux images du nord. Mais ce qu'il y a surtout de vraiment intéressant à étudier en Russie, ce sont ses chansons populaires. Le peuple russe tient encore du caractère des anciens Slaves. Il aime le chant et la musique. Il a des chants pour son amour, des chants pour ses combats, pour ses fêtes et ses joies de famille. Il a conservé son ancien rythme, ses anciens instrumens : la *Gussli* avec ses cinq cordes ; la *Balalaika*, qui ressemble à la

guitare du *Mujo* espagnol ; le *Gudok*, que l'on pourrait prendre pour une de nos basses d'orchestre ; la *Corne*, comme les Suisses en ont pour faire retentir au-dessus des montagnes leur patriotique ranz-des-vaches ; le *Chalumeau*, qui rappelle l'idylle de Théocrite ; l'églogue de Virgile ; la *Flûte* ; la *Cuillère*.

C'est avec ces instrumens qu'ils chantent au jour de Noël, qu'ils dansent au jour de leurs noces, qu'ils célèbrent cette belle fête toute payenne du moi de Mai, que l'on retrouve aussi dans quelques autres parties du nord.

Les chansons populaires de chaque pays sont toujours d'un grand intérêt pour le psychologue qui peut y étudier l'esprit et le caractère d'une contrée ; pour l'historien, qui y retrouve des faits, des traditions ; pour le poète, qui entend là l'accent primitif de la passion sans fard. « Les chansons populaires, a dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur, dans la joie et dans les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau. »

Il n'y a guères qu'une soixantaine d'années qu'on a commencé à recueillir les chansons russes. La première édition date de 1770 à 1774. Elle fut publiée à Saint-Petersbourg par Tschukow, en 4 vol. in-8.^o La seconde en 1776, même format. En 1780, Nowikow en publia une autre à Moscou. L'un des meilleurs recueils de ce genre est celui que publia en 1796 le ministre de la justice Dmitriew. Le poète Schukowsky a publié un choix de poésies populaires très-estimé. Il existe en Allemagne plusieurs recueils semblables, plusieurs bonnes traductions de poésies russes. Nous citerons entre autres celle que M. P. de Gœtze a publiée sous le titre de : *Voix du peuple russe (Stimmen des russischen Volks)*, ouvrage consciencieux, varié, plein de goût.

Les chansons populaires russes sont remarquables par leur ton de mélancolie habituelle, par leur richesse d'images presque toujours empruntées à la nature, par les idées superstitieuses

qu'elles expriment, et surtout par leur douce effusion de cœur et leur rêverie d'amour. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs et de mots de tendresse d'un charme infini. Ils ont souvent recours aux comparaisons, et ces comparaisons présentent pour la plupart un symbole gracieux ou énergique. Ils ne vivent pas concentrés dans le cercle étroit de leur joie ou de leur tristesse; ils s'adressent à tout ce qui les environne, et confient au nuage, au vent ce qui se passe au dedans d'eux. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissans qui répondent à leur douleur; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé, s'enveloppe d'un voile de douleur. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Ainsi partout ce rapprochement de la nature morte avec la nature vivante, partout cette poétique assimilation des sentimens intimes de l'homme avec les objets extérieurs. C'est bien là, si je ne me trompe, le caractère distinctif de cette poésie contemplative, panthéistique, des temps modernes; caractère qui se retrouve à un si haut degré dans la poésie indienne, et qui est resté fortement empreint dans l'âme rêveuse et subjective des hommes du nord.

J'essayerai de traduire quelques-unes de ces chansons russes, quoique je ne me dissimule pas tout ce qu'elles doivent perdre à être ainsi dépouillées de leur rythme et de leur expression originale. Il y en a qui ont toute la suavité d'un sonnet italien; d'autres toute l'énergie d'une romance de guerre espagnole; mais j'espère que, malgré cette perfide transformation qu'on appelle traduction, elles garderont encore le caractère particulier qui leur appartient.

LE HÉROS MOURANT.

« Si le nuage vient à s'étendre sur la mer bleue, si la douleur s'empare de l'âme, le nuage ne s'éloigne plus de la mer bleue, la douleur ne s'en va plus hors de l'âme.

« Au loin, on ne voit briller aucune étoile. Dans la campagne seulement brille un petit feu qui fume. Sur la terre est étendu un tapis de soie, sur le tapis un jeune homme au cœur héroïque. Il tient un mouchoir sur sa blessure mortelle, et cherche à arrêter son jeune sang qui coule.

« A côté de lui est son compagnon d'armes, son brave cheval qui frappe la terre du pied, comme s'il voulait dire à son maître :

« Lève-toi, lève-toi, mon brave soldat ! Monte sur le dos de ton fidèle serviteur. Je veux te porter dans ta patrie, je veux te ramener à tes parens, à tes compagnons, à tes petits enfans, à ta jeune femme.

« Le cavalier pousse un profond soupir. Ses mains retombent épuisées ; sa blessure s'ouvre, le sang de son cœur coule à flots.

« Hélas ! dit-il, mon cheval, mon bon cheval, mon compagnon dans l'armée du czar, mon soutien dans chaque péril, tu peux aller dire à ma jeune femme, que j'ai choisi une autre épouse. Le champ de bataille a été sa dot. Le sabre nous a rejoints, le dard brûlant nous a fiancés. »

LE PAUVRE MOINE.

« Passe plus loin, la bien-aimée de mon cœur, passe devant la cellule du pauvre moine qui gémit, qui s'afflige d'avoir été enchaîné de force par un vœu qu'il ne peut rompre. Ote-moi, ô ma chérie ! ôte-moi ce capuchon et ce noir manteau. Pose ta blanche petite main sur mon cœur ; sens comme il bat avec force, comme à chaque battement mon sang bouillonne. Essuie les larmes amères qui tombent de mes yeux, prends pitié de ma douleur. Je renonce au pardon de mes fautes, pourvu que tu m'aimes, ô toi que j'aime tant ! »

FIDÈLE JUSQU'À LA MORT.

« Le nuage cache le beau soleil. Le nuage est si sombre, on ne voit plus de beau soleil. La belle jeune fille est triste et pensive. Personne ne connaît la cause de son chagrin ; ses parens même ne la savent pas, ni sa petite sœur, la blanche colombe.

« Oh ! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne peux-tu apaiser ta douleur ? Ne peux-tu oublier celui que tu aimes, ni le jour, ni la nuit, ni le matin, ni le soir ? »

« Et la jeune fille répond avec tristesse ; j'oublierai celui que j'aime, quand mes pieds cesseront de me porter, quand mes blanches mains tomberont sans mouvement, quand mon regard se troublera, quand on me mettra la planche du cercueil sur le cœur. »

MÉDITATION.

« Hélas ! les jours de printemps se sont envolés. Voici venir le triste automne, les heures sombres, les nuits pluvieuses, les jours d'orage. Ma jeunesse est passée, et avec elle toutes les joies qui lui appartiennent. Bientôt je ne serai plus l'ardent jeune homme qu'on a connu, bientôt les jeunes filles ne m'aimeront plus.

« Ne t'envole pas si vite sur tes ailes rapides comme l'orage, ô temps ! ne m'enlève pas ainsi ma jeunesse ; laisse-moi sur le penchant de la colline m'en aller encore avec un front heureux.

« Hier je suis resté jusqu'à minuit avec Anjuta, ma bien-aimée, à la porte de la cour ; le vent soufflait avec violence ; la pluie tombait autour de nous. Mais nous ne faisons attention ni à la pluie, ni au vent ; car nous sentions dans le cœur les flammes ardentes de l'amour, et nous n'entendions rien que de tendres soupirs et de douces paroles.

« Mais hélas ! ma jeunesse s'en va. Un temps viendra, où je n'irai plus avec Anjuta m'asseoir au milieu de l'orage, à la porte de la cour. »

LA MORT DU BOYARD.

« Ah ! ma tête, ma pauvre tête, tu m'as long-temps servi, tu m'as servi pendant plus de trente-trois étés, quand je ne quittais ni le cheval, ni l'étrier. Mais hélas ! ma pauvre tête, tu ne m'as rapporté ni fortune, ni joie, ni dignités.

« Par la large rue de Metzger, par la large porte de Metzger, ils s'en vont conduisant un boyard. Le pope, les diacres marchent en avant, un gros livre à la main ; puis vient une troupe de

soldats, avec le sabre nu. A droite du boyard est le bourreau avec son épée à la main ; à gauche sa jeune sœur, qui pleure et sanglote.

« Son frère lui dit : Ne pleure pas, ne pleure pas, ma petite sœur ; ne trouble pas tes beaux yeux clairs, ne baigne pas de larmes ton doux visage, n'afflige pas ton pauvre cœur. Dis-moi, pourquoi pleures-tu ? Est-ce mon bien que tu regrettes ? Est-ce mon patrimoine, mon or, mon argent, ou bien est-ce ma vie ?

« Hélas ! ma douce lumière, mon frère, ce n'est pas ton patrimoine que je regrette, ni ton or, ni ton argent, c'est ta vie.

« Eh bien ! tu peux pleurer, tu peux prier, tu n'attendras pas le czar ; Dieu a été miséricordieux envers moi, le czar m'a accordé sa faveur, il a ordonné qu'on enlevât ma mauvaise tête de dessus mes fortes épaules.

« Le boyard monte sur l'échafaud. Il invoque son Sauveur, salue avec humilité le peuple assemblé autour de lui : Adieu, dit-il, vous tous qui êtes là, priez pour mes péchés. Et quand sa tête orgueilleuse tomba, le peuple osa à peine la regarder. »

DÉPART.

« Mon doux, mon noble ami, où t'en vas-tu, dis-moi, où t'en vas-tu si loin, dans quelle contrée, dans quelle ville inconnue ? Pars-tu pour Astracan, pour Kasan, pour Nowogorod, pour Saint-Petersbourg, ou pour Moscou, la ville de pierre ? Emmène-moi avec toi. Tu m'appelleras ta petite ame, ta petite sœur, ou ta jeune femme.

« O ma belle jeune fille, ma petite folle, ma bien-aimée ! je t'emmènerais volontiers avec moi, si le monde ne savait pas que je n'ai point de petite ame, point de petite sœur, point de jeune femme. J'ai bien une mère, mais elle est déjà très-vieille. »

LA JEUNE FILLE EN PRISON.

« Que de mal on m'a fait, comme si j'avais outragé mon père et déshonoré ma mère, parce que j'allais voir mon bien-aimé. Mon père s'est mis en colère, ma mère m'a injuriée. Mon père

m'a fait bâtir une prison sans porte et sans fenêtres, avec une seule ouverture en haut.

« Je veux lui dire : mon père et mon maître, fais-moi ouvrir trois fenêtres : l'une qui donne sur la campagne ; la seconde sur le vert jardin ; la troisième sur la mer bleue.

« De bonne heure la jolie jeune fille se lèvera, pour regarder à travers la campagne, mais elle ne verra rien ; elle regardera dans le jardin vert : là les oiseaux chantent leur chant de tristesse ; elle regardera vers la mer bleue : là se balance un beau vaisseau, et sur ce vaisseau est son bien-aimé.

« Je l'appelle par la fenêtre, je lui fais signe avec mon mouchoir. Mon bien-aimé ne m'entend pas. Je le salue avec la main et je lui crie adieu : adieu, mon bien-aimé ! adieu, mes douces espérances, nous ne nous verrons plus. »

LE DANUBE.

« Oh ! mon cheval, mon brave cheval ! ne va pas boire, mon bon cheval, les eaux de Danube. C'est là que se baignait la jolie jeune fille qui est devenue malheureuse. Elle se mettait du fard rouge, elle se mettait du fard blanc, elle teignait ses sourcils noirs. Puis elle se regardait dans le miroir de l'eau, et se plaisait à se regarder, et se trouvait belle. Hélas ! à qui donneras-tu cette beauté, à qui ta jeunesse tombera-t-elle en partage ? Elle est tombée au pouvoir d'un vieillard, qui l'a achetée argent comptant. La pauvre fille résista en vain. Elle devint encore plus belle qu'auparavant ; mais elle souffrait au fond du cœur, et jamais elle ne put aimer le vieillard. »

KOMAN.

« Quand Koman le boyard eut fait mourir sa femme, en lui perçant le cœur de son poignard, en la jetant dans le fleuve, il se retira dans un lieu écarté et rencontra sa fille bien-aimée qui le prit par la main.

— « O mon père, ô mon maître ! qu'as-tu fait de ma mère ?

— « Ne pleure pas, mon enfant. Ta mère s'est retirée dans son

appartement. Elle a pris du fard rouge, elle a pris du fard blanc, elle s'est revêtue de ses beaux habits.

« La jeune fille s'en va dans l'appartement des femmes pour chercher sa mère; mais le fard est intact et les beaux habits sont posés dans l'armoire.

— « O mon père, ô mon maître! qu'as-tu fait de ma mère?

— « Ne pleure pas, mon enfant. Ta mère s'en est allée dans la campagne, cueillir un bouquet pour se faire une couronne.

« La jeune fille descend l'escalier et crie : Mes serviteurs, mes serviteurs fidèles! conduisez-moi auprès de ma mère, qui s'en est allée dans la campagne, cueillir des fleurs pour se faire une couronne.

« Elle s'en va dans la campagne. Il n'y a point de fleurs cueillies, point de couronne tressée. Hélas! dit-elle, ma mère n'est plus!

« Elle pleure comme un ruisseau, elle se jette sur le gazon humide.

« Tout à coup au-dessus de sa tête flotte un jeune aigle, un aigle royal. Il descend auprès d'elle. Que tient-il dans ses serres? O malheur! c'est une main de femme couverte de bagues de diamans.

« Ne pleure pas, dit-il; ne cherche pas ta mère plus longtemps. Le boyard l'a tuée et l'a noyée dans le fleuve; tiens voici sa main droite avec ses bagues de diamans.

« La jeune fille court dans sa demeure, jette la main de sa mère sur la table de chêne. Son père l'entend et accourt auprès d'elle. — Pourquoi pleures-tu, ma fille bien-aimée?

— « O mon maître, ô mon père! pourquoi as-tu tué ma mère?

— « Ma jeune fille, mon amour, ce n'est pas moi, ce n'est pas mon bras : c'est un mot cruel qui l'a fait mourir. Mais viens, je te donnerai une autre mère.

« La jeune fille pleure et s'écrie : Je ne veux point d'autre mère; je ne veux que la mienne. »

LA JEUNE FEMME DU MARIN.

« A Kiew, la ville célèbre, vivait une riche veuve, qui avait neuf fils et une jolie jeune fille.

« La jeune fille grandissait au milieu de ses frères, qui l'aimaient beaucoup, et un jour ils lui choisirent pour époux un noble marin.

« Elle partit avec lui; ils voyagèrent deux ans sur mer. Au bout de ce temps, ils reprirent le chemin du pays.

« Ils cheminaient depuis deux jours dans la forêt. Le troisième ils firent halte, pour laisser reposer les chevaux.

« Ce ne sont pas les noirs corbeaux qui s'avancent : ce sont les voleurs avides. Ils tuent le marin; ils jettent son enfant dans la mer, et enchaînent sa jeune femme.

« Et quand ils se furent retirés à l'écart pour prendre du repos, l'un d'eux ne pouvait dormir. Il vint se mettre à genoux devant la jeune femme : Oh ! dis-moi, oh ! dis-moi, lui crie-t-il, jeune femme de marin, où es-tu née ? Tes parens vivent-ils encore ?

— « Je suis née à Kiew. Je suis l'enfant d'une riche veuve qui avait neuf fils et une fille. Mes frères avaient pris grand soin de moi, et ils m'avaient choisi pour époux le noble marin.

« Le voleur poussa un profond soupir. — O mes frères ! dit-il, ce n'est pas le marin que nous avons tué, c'est notre beau-frère. Ce n'est pas le petit enfant né sur mer que nous avons jeté à l'eau, c'est notre unique neveu. Ce n'est pas la femme de marin que nous avons enchaînée, c'est notre sœur.

« Ma sœur, ma petite sœur bien-aimée, ne le dis pas à notre mère. Nous te marierons de nouveau, et nous te donnerons une plus riche dot.

« La pauvre sœur en pleurant : Qu'importe la dot que vous me donnerez ? Elle ne pourra pas réveiller mon bien-aimé. »

X. MARMIER.

LAINE ET TISSAGE DES SCHAWLS DE KASCHMIR.

(EXTRAIT DE RITTER.)

Dans le Tübet occidental, appartenant aux Chinois, est la ville de Gertope ou Gartope, Gàrà ou Garu, située dans la contrée de Chang-tang vers le Kan-ri (*Gang-dis-ri*, c'est-à-dire montagne de neige). Cette ville n'est composée que de groupes de jolies tentes décorées en étoffes de soie. Elle n'est réellement qu'une station d'été. Dans cette ville, peu importante en elle-même, se tient le grand marché des laines du Tübet, quoiqu'on n'en récolte que très-peu dans les environs. C'est bien plus à l'est, au-delà du Manassarowara, que sont les grands troupeaux dans les contrées appelées Tang-shung et Mey-shung. Toute la laine est apportée au marché de Garu, et il est défendu de vendre la laine des schawls à d'autres qu'à des Kaschmiriens ou à leurs agens. De là elle est transportée à Leh et ensuite à Kaschmir. Un *Tartar Beapozi*, c'est-à-dire un marchand tübétain, originaire de Maryum, lieu situé à quatre ou cinq jours de marche au-delà de Manassarowara, d'où il faut deux mois pour aller à Katmandu, ainsi bien loin au sud-est de Gertope (pays sur lequel nous n'avons point de renseignemens), a rapporté au voyageur Herbert que les bergers habitent partout sous des tentes, et changent de station selon les besoins de leurs troupeaux. Ils livrent deux espèces de laine : à l'âge de deux ans elle est plus abondante et plus parfaite ; celle des béliers est la meilleure. *Lok* et *Mamo* sont les noms du bélier et de la brebis : leur laine s'appelle *Pul* ou *Pol*, ou laine de Biangi ; elle est très-longue et très-fine (Gérard, *Journal asiatique*, t. I.^{er}, p. 360 ; Paris). *Rabo* et *Ramo* sont les noms du bélier et de la brebis de l'autre espèce, qui fournit la laine à schawls, appelée *Pashm* par les montagnards, et *Lena* dans le commerce. Quoique appelée *laine*, elle ne vient cependant pas d'un mouton, mais d'une chèvre (Gérard, *Journal asiat. id.*), dont le duvet est distinct des longs poils, et tout différent de la laine du véritable *Purik* de Ladakh, qui est un véritable mouton. Cette laine à schawls n'est nullement récoltée autour de Ladakh,

où il n'y a point de ces troupeaux. Les deux espèces de laines sont apportées à l'entrepôt de Gertope. Les districts les plus célèbres par la laine à schawls qu'ils fournissent, sont : Lodok, Mahjan, Tang-schung, Me-schung et Chang-to-ling. Moorcroft (*Trans. of the roy. as. Societ.*; Londres, 1824), étant à Leh en 1822, apprit que, outre la laine ordinaire des schawls, il y en a une appelée *Tüs*, dont on fait les schawls de couleur brune, appelés *Asil* ou *Asli-Tüs*, mais qui sont très-rares. Cette laine *Tüs* est plus riche que celle des chèvres à schawls, et même que la vigogne du Pérou. Elle est tirée d'une espèce de chèvre sauvage, qui comprend un grand nombre de variétés qui habitent en grandes troupes dans les montagnes du Tübet, surtout dans les montages de Chang-tang et de Khotan. Le prix en est très-élevé, car l'animal ne vit qu'à l'état sauvage. Mir-Ssset-Ullah place ce *Tüs* au nombre des chevreuils (*Journal asiatique*, t. XXI, p. 472). Moorcroft regarde cette laine comme la plus fine.

La vallée de Kaschmir est un pays alpin de la grandeur de l'Helvétie, entourée par un amphithéâtre de neiges et de glaciers de l'Himalaya occidental, présentant partout la nature alpine la plus grande; elle est embellie par des glaciers, des cascades magnifiques et des lacs alpins, traversée par le Behut navigable (*Chota-sind*). Là, sous le 34.^e degré de latitude nord, est un printemps éternel, une riche abondance de fleurs, de beaux platanes, de bosquets de roses et de belles forêts. Dans les plaines, arrosées par des canaux, on cultive le riz, le safran et toutes les céréales; les pentes des montagnes, disposées en terrasses, sont couvertes d'orangers, de citronniers, d'arbres à fruits, de vignes, dont les raisins fournissent un vin semblable à celui de Madère. Cette contrée alpine est la patrie d'une belle race d'hommes, d'une ancienne civilisation, de l'antique doctrine des Brahmines et de la littérature indienne.

Kaschmir est sans aucun doute la *Kasyaga-pur* des Brahmanes, le *Kaspapyros* des Persans au temps d'Hécatæus et de Darius, le *Kaspatyros* d'Hérodote. Le nom sanskrit *Casmira* a fourni aux Grecs *Kasperia* et le nom général *Kaschmir*.

D'après la chronique sanskrite de Kaschmir, cette vallée était originairement un lac, appelé *Sati-saras* (lac de la Sati), c'est-à-dire de la vérité, de la vertu (Wilson, *Asiat. Res.*, t. XX, p. 8; Bohlau, *das alte Indien*, t. I.^{er}, p. 174). Un homme pieux, qui descendait de Brahma à la troisième génération, en fit écouler l'eau; il se nommait Kasyapa. Ce fait, d'après la chronique, se rapporterait à l'an 2666 avant Jésus-Christ.

Sirinagur est sa capitale, son nom signifie la ville du salut.

Cette vallée, où se confectionne le meilleur papier de l'Orient, fait un grand commerce d'ouvrages vernis, de sculpture en bois, d'essence de rose; c'est là que la fabrication des célèbres schawls de Kachmir est indigène.

La chronique de Kaschmir raconte que sous Mihira-Kula (200 ans avant notre ère) on apportait de Ceylon des étoffes qui avaient l'empreinte d'un pied d'or, mais plus tard elles eurent pour armoiries un soleil d'or, et les reines de Kachmir s'en couvraient la poitrine. Ainsi dans ce temps de beaux tissus, des vêtemens royaux, venaient du sud de l'Hindostan à Kaschemir. Est-ce parce qu'elle ne fabriquait pas encore ses beaux tissus? on ne le dit pas, ou parce que déjà la mode étrangère y dominait? Dans le huitième siècle, Kaschimilo (nom de Kaschmir chez les Chinois) attire l'attention par ses tissus de laine. Nous devons en conclure qu'il y avait déjà de ces schawls précieux, mais nous n'avons aucun témoignage d'une apparition antérieure. Dans Kouang-ju-ki, t. XXIV, p. 12, ces tissus, que les Chinois reçoivent du Bengale, sont nommés *Sa-ha-la*, conformément au nom sanskrit *Shala* (Journal des savans, 1820), d'où est venu aussi le mot anglais *Schawl*, qui a cours dans toute l'Europe. Leur importance, au temps du grand-moghule, est connue (Abulfazil, Bernier, Desideri), et nous ne regardons pas comme exagérée l'assertion de Forster, quand il dit qu'à cette époque il y avait 40,000 métiers à schawl dans le pays, tandis qu'en 1783 il n'y en avait plus que 16,000. Moorcroft dit que le tissage des schawls à Kaschmir occupe annuellement 60,000 personnes; mais la tyrannie des *Afghans* en a poussé à l'émigration plusieurs mil-

liers qui manquaient de travail. Nous savons que déjà au temps du grand-moghule, ainsi qu'aujourd'hui, il y avait différentes qualités de tissus (les plus grossiers s'appelaient *Dumah* et *Puttu*), et que les plus précieux sont faits sur des commandes. On a voulu les imiter à Lahore, à Agra, à Patua, mais sans en atteindre la perfection. Nous avons déjà vu que dans les temps modernes les émigrans de Kaschmir ont transplanté le tissage des schawls dans les montagnes voisines, par exemple à Nurpur, que même le lavage et l'apprêtage des schawls ont lieu à Umritsir chez les avides Sikhs; mais le principal siège du tissage est toujours demeuré dans Kaschmir, où le district rapproché de la capitale et nommé Tirma possède la meilleure fabrique; aussi, comme le remarque Briggs (*Nota in Ferishta History*, t. IV), les plus beaux tissus sont-ils appelés *Tirma-shala*. La peinture des fleurs et le style des dessins de ces tissus précieux, fins et doux, est tellement *propre* qu'on peut le dire national et *kaschmirien*; on ne peut le regarder comme un tissage importé de l'étranger, quoique la matière du tissu appartienne exclusivement au pays voisin ou montagnes du Tübet, mais auquel manquent l'abondance de fleurs et l'éclat des couleurs imprimées sur ces schawls. Ce qu'un pèlerin de Kaschmir disait à notre malheureux compatriote V. J. Seetzen, qui le rencontra vers la Kaaba à la Mekka, et auquel il faisait des questions sur sa patrie, nous paraît fournir une conclusion décisive sur l'art de ce tissage. Il a cela de commun avec la plastique et l'architecture gothique du moyen âge allemand, qu'il semble produit par une vaste contemplation mise en ordre par l'imagination de chaque artiste, d'où il résulte que l'ensemble des productions correspond à la nature environnante, et chaque œuvre de l'art doit se reproduire de nouveau et individuellement. Ainsi aucun chapiteau gothique n'est égal à l'autre, et aucun dessin d'un schawl de Kaschemir ne se répète parfaitement dans un autre. Ce pèlerin disait (et cela ne nous paraît point seulement une idée poétique, ainsi que le pensait Seetzen): « Ma belle patrie est couronnée de neiges éternelles, les eaux limpides de ce pays apportent sur leur miroir de si belles fleurs à l'habi-

tant de Kaschmir, que les artistes y choisissent les plus belles formes et les plus vives couleurs pour les modèles de leurs fabriques. » Les riches bordures et les prétendues palmes des *Shala de Kaschmir* nous paraissent en opposition avec les bouquets arrangés du style moderne européen; c'est plutôt un *parterre de fleurs* flottant sans ordre à la surface des eaux, où, entraînées en longues files, elles se rassemblent et s'arrangent quelquefois en masses compactes. Toujours semblables, mais toujours avec une variété nouvelle, ces ornemens représentent la richesse d'un paradis terrestre.

L'art du tissage est très-simple (Forster, *Voyages*, t. I.^{er}, p. 299; Strachey, *Extr. in Elphinstone l. c.*; Hamilton, *Descr. of Hindost. II*; Teissier, *Mémoire sur les chèvres à duvet*, 1819; *Journal des savans*, 1820) : la laine, naturellement grise et brune, est d'abord lavée à Kaschmir au moyen d'une préparation de fleurs de riz. Des femmes et des enfans la choisissent, des jeunes filles la cardent, la nettoient avec les doigts sur des mousselines indiennes : alors elle est teinte et filée; jusqu'à présent nous ne savons pas exactement comment. Tous les essais des souverains de Delhi, pour rendre cette laine indigène dans leurs provinces de l'Inde par l'introduction des troupeaux, aussi bien que ceux des rois de Perse pour les établir dans leurs provinces encore plus favorables, n'ont jamais réussi¹, quoique les schawls persans tissés avec la laine de Karaman soient bien supérieurs aux imitations anglaises et françaises. La laine de Rudok passe pour la meilleure, la plus blanche est la plus recherchée. Son prix à Kaschmir est de 10 à 20 roupies pour un *Turruk*, c'est-à-dire un poids de 12 livres; la laine blanche est plus chère. Les renseignemens les plus exacts sur le tissage kaschmirien nous les devons à un Anglais, possesseur d'une fabrique de schawls de laine qu'il monta à Umritsir, à M. Strachey, qui, lors de l'ambassade anglaise d'Elphinstone à Kabul (en 1809), et avec des tisseurs

¹ On sait que les Tübetains ne vendent aux Anglais que des boucs châtres. On doute aussi de la pureté des chèvres introduites par le banquier Terneaux.

Note du Traducteur.

kaschmiriens, qui servaient comme pionniers dans les troupes de l'ambassade, organisa sa fabrique sous la tente de voyage. A chaque métier, qui est très-simple et horizontal, les travailleurs, au nombre de deux à quatre, sont assis sur un banc. Deux personnes seulement travaillent aux *shalas* simples; elles peuvent en confectionner six à huit dans une année. Pour un *shala* fin le métier est occupé pendant toute l'année. Trois ouvriers, travaillant à un *schawl* de la meilleure qualité, ne peuvent en faire *qu'un quart de pouce par jour*. Ce nombre est presque toujours celui des ouvriers occupés à un métier. Quant aux *schawls* d'un travail compliqué et d'un dessin très-riche, on les travaille sur différents métiers, et on réunit ensuite les différentes parties; ces différentes parties ne se rajustent jamais parfaitement par le dessin et la grandeur; mais ce défaut est même une preuve de leur excellente qualité.

A un métier simple on emploie une navette étroite et pesante; les dessins façonnés sont travaillés avec des aiguilles de bois; chaque fil de couleur a son aiguille propre, et ici la navette ne sert pas. La lenteur du travail est donc en proportion de la variété et de la richesse du dessin. Le *Ustand* est le maître qui dirige ses ouvriers, qui les instruit d'abord pour chaque nouveau dessin; qui leur représente sur un papier-modèle toutes les figures, toutes les couleurs et les fils. Quoique le travail soit à l'envers, le *Ustand* ne se trompe jamais, même dans les dessins les plus variés. Le maître de fabrique fournit le matériel; le *Ustand* reçoit une paie de 6 à 8 *pices* par jour; les ouvriers, de 1 à 4 *pices* (la *pice* à Kaschmir vaut 3 demi-pences ou un sou et demi). Le fabricant qui opère en grand, engage un certain nombre de métiers, qu'il place dans un seul local sous son inspection; ou bien il fournit le fil qui a été filé par les femmes et ensuite teint; les *Ustands* le font travailler dans leur propre demeure, après avoir reçu du maître de la fabrique les instructions nécessaires sur la qualité de l'étoffe, sur les couleurs et les dessins. Ces derniers sont venus en usage à cause des commandes de l'extérieur, d'abord par les *marchands arméniens de Constantinople*; dans les temps modernes on y a

prescrit des dessins dans le goût turk. C'est ce que nous apprend l'Arménien Khodja Yusuf, qui a vécu long-temps pour ces sortes d'affaires à Kaschmir, Lahore et Peshawer (Journal des savans, 1820). Depuis l'occupation des Français en Égypte les demandes de tissus de Kaschmir faites par les peuples de l'Europe occidentale sont devenues bien plus considérables qu'antérieurement. A cause de cela il peut bien y avoir une réaction sur le *goût* jusqu'ici *stationnaire des dessins*, et qui n'avait pas subi l'influence des oscillations des modes occidentales.

Après la confection de chaque *shala*, le marchand doit les faire estampiller séparément à la douane de Sirinagur, où les douaniers du *Sirdar* déterminent arbitrairement le prix de vente, et le font monter d'autant plus haut qu'ils percevront un droit plus fort; car le droit est toujours le cinquième du prix déterminé. Telle est la cause de leur prix si élevé et si varié, surtout si l'on songe que tous les fardeaux doivent être portés sur le dos dans ces passages alpins. Presque tous les schawls de Kaschmir sont exportés sans être lavés ni apprêtés. Dans l'Hindostan il n'y a aucun marché pour les schawls non lavés; à Umritsir ils sont mieux lavés et apprêtés qu'à Kaschmir, et depuis la domination des Sikhs, cette ville est la principale étape du marché des *shala* pour l'Orient. Les tissus qui vont directement en Occident sont ordinairement bruts, par exemple ceux avec lesquels on paie les impôts (Forster, Voyages), sur la route de Mozufferabad à Kabul, ainsi que ceux qui au travers de l'Iran vont à Constantinople, ceux qui, au nord, vont par Bochara et Usbekistan en Russie et en Chine.

Quel peut être le nombre des schawls fabriqués annuellement à Kaschmir? on ne le sait pas exactement. M. Strachey établit que chacun des 16,000 métiers, reste des 40,000 qui existaient, est monté par trois ouvriers, qui, terme moyen, font *cinq shala* par an. La somme de 80,000 tissus est donc le produit vraisemblable de la fabrication actuelle des schawls. Cette industrie est bien l'une des plus remarquables de la terre, parce que ses produits réunissent la plus grande finesse à la plus longue durée,

la plus grande légèreté avec la qualité d'être très-chauds ; parce que, tout-à-fait locale, elle appartient *exclusivement* à une petite vallée alpine de la terre, à un petit peuple alpin. Ces produits satisfont pourtant aux besoins de toutes les zones et de tous les goûts, depuis le tropique jusqu'au cercle polaire ; ils plaisent à la vue et au toucher des petits et des grands, dans l'Orient comme en Occident ; ils conviennent avec tous les vêtemens et dans chaque costume national. Cette industrie est remarquable, enfin, parce que le poids de l'étoffe la plus légère l'emporte sur l'or le plus pesant.

UN TRAIT DE LA VIE DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Le major général Othon de Schwerin se promenait avec tristesse en long et en large dans la chambre de Ziethen. Les bougies à demi brûlées, les bouteilles de vin du Rhin complètement vides, semblaient prouver que l'entretien des deux amis durait déjà depuis quelque temps, et cependant ils ne pouvaient encore se séparer. Schwerin avait quitté le service militaire depuis 1748, pour se retirer dans un village et y vivre en campagnard. C'était un homme d'une physionomie intéressante, d'une taille élevée et d'une organisation forte. L'énorme frisure que l'on portait dans ce temps-là voilait son large front. Ses grands yeux brillaient sous d'épais sourcils noirs, et chacun de ses mouvemens, chacune de ses paroles, indiquaient le guerrier hardi, l'homme de cœur.

L'autre personnage était plus petit que lui. Il avait le cou enfoncé dans les épaules ; les cheveux longs, rejetés en arrière, tombant jusqu'au milieu du dos ; le visage découvert, d'épaisses moustaches et un regard plein de feu et d'expression, auquel personne ne pouvait résister. Il portait l'uniforme du régiment de Ziethen, et c'était le général Ziethen lui-même.

— Si je savais seulement, dit Schwerin, ce que le vieux attend de moi. Voilà quatre jours que je suis dans cet ennuyeux Berlin ; j'y suis venu par son ordre, et Dieu me damne si personne s'est encore occupé de moi.

— Nous ne sommes plus dans les bonnes grâces de la cour, mon cher Schwerin, dit Ziethen. Je m'étonne que tu t'en occupes encore. A Tein, à Hennesdorf, à Hohenfriedberg on savait bien nous trouver; à présent il n'en est plus de même.

Et le pauvre général poussa un profond soupir.

— Si le vieux croit pouvoir me reprendre, il se trompe fort. Il m'a trop cruellement offensé.... Être traité ainsi sans l'avoir mérité non, cela fait tant de mal! Mais j'ai donné ma parole d'honneur de soldat, de ne plus jamais tirer l'épée devant mon régiment.

— Ton régiment! Tu oublies, Schwerin, que tu as quitté le service!

— Jamais je ne donnerai aux dragons d'Anspach et de Bayreuth un autre nom que le mien. Je les commandais à Hohenfriedberg, nous primes 67 drapeaux et 5 canons. Alors on m'appelait le cher Schwerin par ci, le cher Schwerin par là. Et je pourrais donner au régiment qui s'est si bien conduit un autre nom que le mien? Oh jamais!

— Cependant quatre ans après le roi l'appelait un régiment d'ivrognes, et le renvoyait, en présence de tous les officiers supérieurs, comme un laquais.

— Oui, c'est vrai, et il m'a par là arraché d'une carrière à laquelle je voulais consacrer toute ma vie. Mais je lui ai répondu en homme énergique. Le diable m'emporte si jamais je tire l'épée devant mon régiment, et un Schwerin n'a que sa parole.

— Moi, je n'ai point pris d'engagement semblable; mais depuis la dernière manœuvre entre Spandau et Pichelsdorf mon nom ne doit plus être prononcé à la cour. Je suis comme rayé de la liste des officiers. Je n'exerce plus mon régiment, je ne reçois plus aucun rapport, et pour peu que cela continue, j'espère aller te visiter bientôt dans ta retraite.

— Mais dis-moi donc, au nom de Dieu, comment en es-tu venu là? Ton régiment est un vrai modèle pour l'armée, et le roi faisait grand cas de toi.

— Que veux-tu? La chose est arrivée comme tout cela arrive

ordinairement. Cette affaire date déjà de l'année dernière. J'étais invité à dîner chez le roi à Potsdam. Je remarquai à table qu'on voulait m'humilier, car on ne parlait que de théorie et de *dispositions* ; c'était à qui en dirait le plus sur la stratégie, les déploiemens masqués, les manœuvres en échiquier, et que sais-je encore. Quand ce fut mon tour de parler, le vieux me regarda fixement, et je me trouvai tout interdit. Au diable, dis-je, toutes ces dispositions ! Si l'ennemi est devant moi, si j'ai l'œil assez bon pour voir le terrain, je fais à l'instant même mes dispositions, et alors marche !

Tout le monde me regarda de travers, et le vieux haussa les épaules.

— Ce sont tous des héros de cabinet, des écrivassiers. Ils auraient sans doute voulu te mettre au même niveau. Mais ce n'est pourtant pas là le motif qui fait que tu as cessé de t'occuper de ton régiment. Tu me parlais encore d'une autre histoire, qui s'est passée près de Spandau.

— C'est un mauvais tour de ce vaurien de Hongrois, de ce Nadyschtzander. Il y a long-temps que le drôle a l'œil sur mon régiment. Il ne serait pas fâché de le commander, et il n'y a pas de jour qu'il n'assiège le roi. Nous devons faire huit jours de manœuvre. Le premier jour je venais de me mettre en mouvement, lorsque je reçus ce qui m'attendait. « Voilà, me dit le roi, devant tous les officiers, voilà une troupe en désordre. Allez-vous-en, je ne veux pas voir votre régiment. Entendez-vous ! »

— Et que répondis-tu ?

— Rien. Je remis mon sabre dans le fourreau. Je commandai à mes soldats de faire volte-face, et je m'en revins avec eux à Berlin.

— Comment, tu as osé agir ainsi ? Es-tu fou ? Et le roi ne t'a pas révoqué sur-le-champ ?

— Non, il ne dit pas le mot. Il fallut changer la manœuvre. Mais n'avais-je pas bien fait de partir, puisqu'il ne voulait plus voir mon régiment ?

— Permets-moi de te le dire, Ziethen, c'est un coup hardi.

Mais voilà comment doit agir un brave soldat qui sent ce qu'il est. Non, je voudrais pouvoir dire au vieux tout ce que j'ai sur le cœur, je crois qu'il en serait étonné.

Au même moment on entendit frapper à la porte.

— Mille tonnerres ! qui peut venir nous troubler à cette heure ?

La porte s'ouvrit et Frédéric II entra.

— Bonsoir, messieurs, leur dit-il en français.

Ziethen et Schwerin étaient comme pétrifiés. Le premier se leva et se tint dans la position militaire la plus respectueuse, tandis que l'autre boutonnait sa redingote, et restait les yeux baissés.

— J'ai été chez vous, Schwerin, dit Frédéric, et on m'a dit que vous étiez chez votre ami Ziethen. J'ai maintenant beaucoup à faire, je ne pouvais pas attendre jusqu'à demain. Je voulais vous dire que votre régiment a reçu l'ordre de marcher, et qu'il faut vous rendre au plus tôt à Pasewalk, afin que les soldats n'arrivent pas avant leur chef.

— Que Votre Majesté me permette de lui faire observer que je n'ai plus l'honneur d'être à son service.

— Vous prendrez chez mon trésorier l'argent dont vous aurez besoin pour le voyage. Cet ordre de départ arrive bien à l'improviste, n'est-ce pas, mais je n'en suis pas la cause. Ce sont encore des affaires de femmes. La Pompadour n'a pas eu de repos qu'elle n'eût organisé un ministère selon son goût, et maintenant elle veut, avec ma bonne cousine d'Autriche, faire de moi un marquis de Brandebourg. Mais nous n'en sommes pas là, et nous n'en viendrons pas là ; qu'en dites-vous, Ziethen ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Ziethen d'une voix ferme. Mais je ne pourrai la suivre dans cette campagne. Ma santé est très-affaiblie, je ne me trouve pas en état de servir, et je prie Votre Majesté de vouloir bien m'accorder mon congé.

— Écoutez, Ziethen, vous êtes là à me tourmenter. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous devriez avoir honte. Quitter son roi quand les Autrichiens, les Russes, les Saxons, les Français viennent l'attaquer ?

— Que Votre Majesté me permette!

— Paix! Nous causerons tout à l'heure ensemble, maintenant je reviens à Schwerin, qui me tourmente aussi.

— En vérité, je suis désolé, mais je ne puis pas avoir l'honneur de servir plus long-temps Votre Majesté; car je ne veux pas commander un régiment d'ivrognes.

— Est-ce donc une chose si effroyable que d'être ivre quelquefois? Ne l'avez-vous jamais été?

— Oh! je l'ai été très-souvent.

— Voyez donc! Et maintenant vous ne voulez plus de l'uniforme?

— J'ai donné ma parole d'honneur de ne plus tirer l'épée devant mon régiment, et je suis homme de parole.

— Qui donc vous prie de tirer l'épée? Ne pouvez-vous aussi bien commander avec la cravache?

— Ah! si Votre Majesté le prend ainsi!

— Sans doute. Là où un Schwerin commande, je ne m'inquiète plus du reste. Allons, donnez-moi la main. Chassez les Autrichiens avec la cravache, c'est encore mieux. Votre régiment se réjouira de vous revoir. C'est cependant une belle troupe. Saluez-la pour moi, et quand demain à la parade vous entendrez prononcer le mot de Hohenfriedberg, souvenez-vous que c'est une marque de distinction que le roi de Prusse veut vous donner.

Le roi s'assit sur le sofa, et s'amusa avec sa canne à dessiner des figures sur le parquet. Schwerin se tenait debout devant lui avec un air radieux, car il était soldat de cœur et d'âme. Plus d'une fois déjà il avait regretté d'avoir agi avec trop de précipitation, et maintenant il se sentait heureux de pouvoir, sans manquer à sa parole d'honneur, marcher à la tête de son régiment. Mais Ziethen était là triste et muet, attendant que le roi voulût lui parler.

Enfin le roi se leva, s'en alla à lui, et lui boutonnant l'un après l'autre les boutons de sa redingote : Savez-vous, dit-il, que j'ai envoyé aujourd'hui à tous les diables ce mauvais drôle de Hongrois! Il a une misérable conduite mais je l'ai su, et à présent il est loin, et ne remettra jamais le pied en Prusse.

— Je félicite Votre Majesté d'avoir renvoyé un homme aussi ignoble. S'il était parvenu à obtenir un régiment, peu d'officiers auraient pu servir avec lui.

— Mais je ne suis pas content de vous non plus, Ziethen, vous avez la tête chaude. Il faut toujours que vous parliez, et il n'y a pas moyen de vous faire entendre une remontrance. Si vous aviez été hier à dîner, vous auriez vu comme on racontait l'affaire de Tein, et comme tout le monde vous couvrait d'éloges. Pour moi, je sais si bien ce que vous valez, qu'avant de commencer cette nouvelle campagne, je vous remercie des victoires que vous avez remportées dans les autres. Ce sera pourtant une fatale chose, si vos hussards demandent : où est donc notre père Ziethen ? et que moi, je leur réponde : Ziethen est renfermé chez lui, vivant en paresseux, parce qu'il s'est offensé d'une parole un peu prompte que lui adressait son ami. En vérité, c'est mal. C'est mal. Je m'étais imaginé que je pourrais vous élever au grade de lieutenant-général. Je vous aurais donné vingt escadrons, dix bataillons, et vous auriez formé l'avant-garde. Les Autrichiens vous connaissent, et ma cousine a, je crois, un ressentiment particulier contre vous. — Eh bien ! qu'en dites-vous ? Nous passerons près de Tein, et vous pourrez aller revoir le champ de bataille où vous vous êtes distingué. —

A ces mots le visage de Ziethen changea complètement d'expression. Le vieux soldat, confus et troublé, saisit la main de son roi et voulut la porter à ses lèvres ; mais Frédéric l'embrassa cordialement, et lui frappant sur les joues : Fi donc, dit-il, lieutenant-général de Ziethen, voilà que vous pleurez comme un enfant. Allons, venez demain chez moi, et vous aussi, Schwerin, et maintenant bonsoir, mes enfans, je rentre à la maison ; car je veux encore jouer de la flûte. Bonsoir, bonsoir.

(Bilder aus Berlin's Nächten.)

CONTES DE LA POMÉRANIE.

LE CERCUEIL.

Un menuisier qui faisait sa principale occupation de fabriquer des cercueils, entendit un jour frapper tout doucement dans un de ceux qu'il venait d'achever. Un instant après la cloche des morts sonne, et on vint le lui acheter; le lendemain même avertissement, même coup de cloche. Peu à peu le menuisier s'habitua si bien à ce mouvement sinistre de ses cercueils, qu'en les entendant ainsi remuer, il se hâtait seulement de préparer les clous nécessaires; car il était sûr que quelqu'un était mort dans la ville, et qu'on allait venir lui demander une bière. Un soir l'un des cercueils retentit comme à l'ordinaire, mais personne ne vint, et dans la nuit le menuisier mourut.

LE CARROSSE DU MORT.

A Dantzig on voit passer chaque nuit un carrosse de feu qui s'en va du cimetière au théâtre. Une femme est assise dans cette voiture infernale. On rapporte que pendant sa vie elle avait une telle passion pour le théâtre, qu'elle oublia, pour la satisfaire, ses devoirs de chrétienne et ses devoirs de mère. Pour sa punition, elle doit venir chaque nuit au théâtre voir représenter une pièce. On ne sait quelles pièces les acteurs de l'autre monde représentent; il est probable qu'ils ne choisissent pas les meilleures!

LA COLLINE.

Voici d'où vient, dit-on, la colline qui s'élève près de Sagard: autrefois l'île de Rügen était habitée par des géans, une jeune fille allait souvent visiter une de ses amies qui demeurait dans les montagnes. Impatentée d'avoir toujours à franchir l'eau chaque fois qu'elle voulait sortir de sa demeure, elle résolut de se faire un chemin plus commode. Elle remplit son tablier de terre et se mit en route; mais à quelque distance de chez elle, son tablier se déchira, et la terre qui en sortit forma cette colline verte de Sagard.

BROMBERG.

A Bromberg on voit encore, vers la nuit, dans les ruines du vieux château une femme au visage pâle. On dit que c'est la fille d'un des anciens seigneurs de ce château. Elle aimait un jeune chevalier que ses parens ne voulaient pas lui donner pour époux. La guerre se déclara entre son père et son amant. Emportée par la passion, elle se jeta sur le champ de bataille; celui qu'elle aimait était aux prises avec un chevalier de haute stature, qui venait de le renverser par terre. La jeune fille s'élança pour le défendre, porte un coup d'épée à son adversaire et le tue. C'était son père. Depuis ce temps son ame tourmentée erre sans cesse hors du tombeau.



❧ Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Mittheilungen aus dem Gebiete der alten Literatur des nördlichen Frankreichs : Notices sur l'ancienne littérature française du nord, par M. STROBEL; première partie.

M. Strobel est un de ces savans modestes qui se dévouent avec amour à une branche de littérature, qui amassent pendant de longues années, dans la retraite et le silence, plus de matériaux qu'il n'en faut à beaucoup d'écrivains de nos jours pour entonner le cri de victoire scientifique, et qui, trouvant la récompense de leur travail dans le travail même, penchés avec joie sur leurs in-folio comme sur un champ de moisson, peu connus du monde, peu ambitieux de gloire, croient qu'ils ont tout fait, quand ils ont patiemment glané dans les sillons de la science et entassé autour d'eux leurs gerbes d'épis. L'idée de produire ne les séduit pas; l'idée d'amasser est tout leur espoir. Toutes les douces satisfactions que peut donner l'étude, ils ne les livrent pas si aisément au public, ils les concentrent en eux-mêmes, il les savourent. Ils marchent à leurs conquêtes scientifiques sans bruit et sans faste, et chacune de ces conquêtes est une source de joies infinies, qu'ils amassent au fond de leur ame comme au fond d'un sanctuaire. Regardez un érudit qui vient de découvrir une note bibliographique qu'il cherchait depuis long-temps, un livre rare, un manuscrit ignoré; comme sa main frémit de joie en touchant la page précieuse dont il sait maintenant le secret! Comme son œil s'anime! Voyez, et cependant il craint de laisser éclater son bonheur; de temps à autre il jette autour de lui un regard craintif, comme pour s'assurer qu'il est bien à l'abri de toute vaine curiosité, de toute profane inquisition. Il y a de la pudeur dans sa joie, comme il y en a dans celle du jeune homme de vingt ans que l'on surprend à s'occuper de la femme qu'il

aime. C'est que l'étude est la bien-aimée de tous ces hommes qui se retirent ainsi à l'écart avec leurs livres; l'étude, c'est la fiancée qu'ils se choisissent de bonne heure, qu'ils appellent comme une consolation au milieu de leurs tristesses, et dont ils rêvent le jour et la nuit. Pour nous, paresseuses gens du monde, qui ne la rencontrons qu'en passant, par hasard, nous ne savons pas tout ce que cette fiancée céleste a de pouvoir et d'attraits. Mais eux le savent, et plus ils passent d'années avec elle, plus sa voix devient douce et sa parole imposante; car c'est la Sybille des temps anciens, qui révèle à ceux qu'elle aime le secret des oracles, et leur laisse cueillir le rameau d'or. Quel malheur que, pour certains savans, l'étude dont ils ont ainsi fait leur amour, soit si jalouse qu'elle ne leur permette pas de se mêler à la vie du monde, et de divulguer les grandes choses qu'elle leur a apprises. Combien d'hommes à qui il ne manque, pour rendre d'immenses services aux lettres, qu'un peu de goût de productivité! Combien d'hommes qui ont passé leur vie à recueillir une foule de notions rares, de faits intéressans, et qui mourront avec ce qu'ils ont amassé!

M. Strobel n'a encore publié que quelques notices bibliographiques, et il n'y en a pas une qui ne se fasse remarquer par ses recherches d'érudition. Je citerai entre autres son ouvrage intitulé : *Notices sur la littérature allemande* (*Beiträge zur deutschen Literatur und Literaturgeschichte*; Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1827). Là se trouvent de charmantes poésies encore inédites de Brandt le Strasbourgeois, de Brandt le poète, le philosophe, l'historien, qui écrivit au quinzième siècle ce poème célèbre de la *Nef des folz*, traduit dans toutes les langues européennes, et qui en même temps recueillait les annales de Strasbourg et travaillait à une édition de Pétrarque, de Cicéron. M. Strobel a écrit sa biographie d'une manière intéressante; tous ceux qui la liront ne peuvent manquer d'apprécier les recherches qu'il a dû faire pour la rendre aussi complète, et les renseignements bibliographiques qu'il y a joints. On lui saura gré aussi de nous avoir donné les lettres de Th. Murner, et ce charmant poème de Danckrotzheim, qui a pour titre : *Das heilige Namenbuch*, et dont plusieurs savans avaient déjà demandé à mainte reprise la publication. Il est à regretter que M. Strobel n'ait pas pu continuer ses intéressantes études sur l'histoire littéraire de Strasbourg. Qui de nous n'eût aimé à recevoir, après la biographie de Brandt, une biographie de Gottfried

de Strasbourg, et l'analyse de ses poèmes qui ont fait l'admiration du moyen âge? Qui de nous n'eût aimé à le voir pénétrer dans les annales si mémorables de son pays, pour nous dépeindre Strasbourg sous ses points de vue les plus saillans : Strasbourg, ville libre, ville impériale, ville historique, ville d'université et de conquête. Je ne parle pas de Strasbourg, ville de la réformation, depuis qu'un autre professeur de cette même ville, le savant M. Jung, a si bien commencé dans un ouvrage qu'il achèvera sans doute¹ de nous dépeindre tout le mouvement de la réformation passant de l'Allemagne en Alsace. Espérons qu'un jour viendra où l'on saura mieux apprécier ces trésors littéraires et scientifiques enfouis dans la plupart de nos grandes villes, où l'histoire des grands hommes, des grands événemens d'une province trouvera plus qu'un intérêt de localité. Alors M. Strobel continuera son histoire littéraire alsacienne, et M. Jung nous donnera la suite de ses deux premiers volumes.

En attendant, l'auteur des Notices sur Brandt et sur Th. Murner s'est tourné vers l'ancienne littérature française, et c'est ici le même travail consciencieux, la même patience d'érudit que nous avons dû reconnaître dans tout ce qu'il a fait. M. Strobel veut faire connaître aux Allemands les beautés de nos anciens trouvères. Pour cela il publie des notices sur les principaux d'entre eux, et donne une analyse exacte de leurs meilleurs poèmes. Il ne s'est pas borné seulement à compulsier les œuvres imprimées ou manuscrites les plus connues. Il a surtout fait usage d'un manuscrit de la bibliothèque de Berne, où il se trouve plus de quatre-vingts noms de poètes et des pièces de chacun d'eux.

L'idée de faire connaître ainsi les principales œuvres de l'ancienne littérature française, est on ne peut plus louable. Le livre de M. Strobel sera, nous n'en doutons pas, d'un grand secours pour tous ceux qui croient encore que notre poésie remonte un peu plus haut que Malherbe, et qu'il s'est fait d'assez belles choses avant Marot. Nous regrettons seulement qu'au lieu de se restreindre dans un cercle de notions bibliographiques, M. Strobel, qui nous semble si bien connaître la poésie des trouvères, n'ait pas voulu en faire une histoire suivie et complète; car c'est encore là ce qui nous manque, puisque les Reynouard, les Sismondi, les Roquefort ne s'en sont pas occupés spécialement, et que M. Delarue, dont nous ne saurions trop louer les consciencieuses recherches, n'en a traité que certaines parties.

¹ La *Revue germanique* rendra prochainement un compte détaillé de cet intéressant ouvrage.

Ce livre est du reste tout-à-fait écrit en vue de notre gloire nationale ; l'auteur veut démontrer que non-seulement la poésie des troubadours est tout au moins contemporaine de celle des *Minnesinger* allemands, mais qu'elle lui est en général bien supérieure. C'est là sans doute ce qui aura valu à M. Strobel une si rude attaque de la part du *Morgenblatt*, jaloux de défendre partout et quand même la suprématie allemande. En vérité, le *Morgenblatt* a des colères plaisantes, son patriotisme l'aveugle, son libéralisme ne va maintenant pas plus loin que les bords du Danube et les bords du Rhin ; pourvu qu'il voie encore deux ou trois petites principautés dotées d'une de ces plates constitutions comme la diète germanique permet d'en faire, il crie au progrès, il est heureux. Peu lui importe la France, l'Angleterre, la Hollande ; peu lui importe ce grand mot d'avenir, cette grande loi d'accord de toute l'humanité. Il n'y a au monde qu'un pays : l'Allemagne, et dans ce pays un seul royaume : le Wurtemberg, et dans ce royaume une seule bonne chose : le *Morgenblatt*. Il y a surtout au *Morgenblatt* un certain docteur M...r, qui demeure à Genève, je crois, ou à Zurich, je ne sais où, et qui est bien la plus drôle de créature qui existe. Ce docteur M...r a juré une haine mortelle à la France ; j'ignore ce que la France lui a fait. Hélas ! probablement qu'elle n'aura jamais eu le temps de s'occuper de lui. *Inde Iræ* ! Quoi qu'il en soit, M. M...r est le grand exécuter de tous les caprices et de toutes les velléités de mesquin patriotisme du *Morgenblatt*. S'agit-il de maltraiter un écrivain de notre pays, de rappeler nos dernières guerres en Allemagne ou d'expliquer nos vues d'avenir, soudain le courageux docteur monte à cheval, brandit sa lance, et de sa voix grêle et impuissante nous jette son défi. Il eût fallu le voir le jour où il lui tomba entre les mains un volume de poésies patriotiques écrites en allemand par un Alsacien : pas une goutte ne resta tranquille dans ses veines, pas une expression de sarcasme ne lui parut assez forte. « Comment un Alsacien ose-t-il avouer que la France est sa patrie ? Comment un homme peut-il ainsi profaner sa belle langue allemande, sa langue maternelle, en l'employant à chanter les louanges de la France ? » etc.

Car il faut vous dire qu'une des grandes prétentions de M. M...r est de vouloir à toute force que l'Alsace cesse d'être à nous. Hélas, mon Dieu ! il est bien vrai que Léopold II l'a vendue ; il est bien vrai que l'Alsace s'est tellement incorporée à la France, qu'elle ne regrette

plus son ancienne forme de gouvernement; il est bien vrai que, malgré son voisinage de l'Allemagne et ses souvenirs germaniques, l'Alsace est toute française par les idées, par le patriotisme. Mais n'importe, M. M...r la réclame, ne pourriez-vous la lui rendre? M. le professeur Gœrres la réclame, ou tout au moins demande à ce qu'on brûle Strasbourg, qui lui fait mal à voir depuis que cette ville a reçu la souillure de notre constitution. Ne pourrions-nous, pour nous mettre bien avec M. Gœrres, lui faire ce petit sacrifice d'une province que nous aimons tous, d'une ville dont nous sommes tous fiers? — C'est que voyez, si nous nous y refusons, M. Gœrres dira demain que la France est une infame, et M. le D^r M...r la déclarera pour la trois cent-unième fois son ennemie mortelle; ce qui ne peut manquer de nous faire beaucoup de mal.

Die poetische Literatur der alten Israeliten : Littérature poétique des anciens Israélites, par M. B. F. GUTTENSTEIN. Mannheim, chez H. Hoff.

-11-

Ce livre est un tableau rapide et animé de l'ancienne poésie des Hébreux, depuis Moïse jusqu'aux prophètes. L'auteur n'a point eu la prétention de refaire le beau travail de Herder sur cette même poésie; il s'est servi de Herder, de Gesenius, de Lœnth et des principaux savans qui ont écrit sur la Bible, pour s'aider à formuler sa critique, pour appuyer ses assertions. Puis il s'est abandonné à ses propres impressions, et a tour à tour défini, dépeint, analysé les œuvres qui le frappaient le plus. Nous avons remarqué entre autres l'analyse du poème de Job, et les passages pleins de chaleur où M. Guttenstein essaie de caractériser la poésie d'Isaïe. L'ouvrage est un peu court. L'auteur passe trop vite sur les événemens historiques qui se lient essentiellement aux divers caractères de la poésie hébraïque. Dans certains endroits sa pensée creuse très-bien son sujet; dans d'autres, elle s'arrête à la surface. C'est cependant une étude littéraire sérieuse, recommandable à beaucoup d'égards, et qu'on ne lira pas sans intérêt et sans fruit.

Volkslieder der Deutschen : Chants populaires des Allemands, recueillis par le baron d'ERLACH. Mannheim, chez H. Hoff.

Le tome troisième de cet intéressant recueil vient de paraître. Il embrasse une grande partie des poésies les plus célèbres du dix-septième siècle, de Weckherlin, d'Opitz (le Malherbe de l'Allemagne), de Paul Gerhard, de Günther, ce grand poète si long-temps méconnu, et il arrive jusqu'aux poésies de notre époque. On y trouve un choix varié de ballades, de chansons, écrits dans l'esprit du peuple, par Uhland, par Ruckert, Brentano, Chamisso, etc.

Nous attendons les dernières livraisons de ce recueil, pour faire une analyse complète et détaillée de tout l'ouvrage.

Seemanns-Sagen : Contes maritimes ; traditions de vaisseaux, par H. SCHMIDT. Berlin, chez Zesch, 1835.

L'Allemagne a une branche de littérature qui lui a déjà donné de beaux fruits, et qui depuis quelques années va toujours en s'élargissant. C'est celle qui embrasse tous contes de fées, traditions, légendes, disséminés dans le pays, à travers les montagnes du Harz, à travers les vieilles forêts de la Bohême, dans les mines de la Saxe, dans les vallées du Rhin et du Danube. Ce genre de littérature porte un caractère vraiment national ; ces vieilles légendes que l'on va découvrir dans la poussière des cloîtres, ou que l'on recueille aux veillées de paysans, s'adaptent encore merveilleusement par leurs fictions étranges, par leur simple et touchante poésie, à l'esprit crédule et naïf du peuple allemand. Aussi, depuis une vingtaine d'années, je ne saurais dire de combien de nouvelles publications cette littérature conteuse s'est enrichie, et si elle a produit quelquefois des œuvres pleines de goût et d'érudition, comme celles de Busching, van der Hagen et Grimm ; des recueils intéressans, comme ceux de Massmann, de Schreiber, de Mailath, etc., que de fois aussi elle s'est mise laborieusement à la recherche d'une inutilité, et n'a mis la main à l'œuvre que pour produire un conte insipide.

L'Allemagne a été maintenant fouillée en tout sens par les chercheurs de chroniques. Dieu sait s'il y a encore une seule vallée, une ruine de château, une grotte dans la montagne, une chaumière qui

ait échappé à leurs investigations. Dieu sait dans quelle retraite éloignée, inconnue, le conteur allemand pourrait trouver un lambeau d'histoire, une moitié de légende qui n'eût déjà subi les transformations du poète et du prosateur, du feuilleton de journal et du volume in-12. Voici venir un écrivain qui, comprenant très-bien comme cette terre d'Allemagne a donné jusqu'au dernier grain sa riche moisson de vieux contes, transporte ses pénates ailleurs, et s'embarque pour aller à la recherche de la légende, comme jadis on s'embarquait pour aller à la recherche du nouveau monde. Mais jusqu'ici sa boussole ne l'a pas bien conduit. Ces traditions de vaisseaux de M. Schmidt sont loin d'avoir le caractère naïf que nous avons nous-mêmes trouvé souvent dans le récit d'un matelot. Ce sont pour la plupart des histoires d'amour que l'on dirait écrites dans un boudoir, plutôt que sur le tillac du navire. Il y a cependant des histoires de mer délicieuses que tous les vieux marins connaissent. Mais il faudrait les recueillir telles qu'elles sont, et les raconter simplement. Nous n'en sommes, du reste, qu'au premier volume de M. Schmidt, peut-être le second vaudra-t-il mieux.

Naturgeschichte der drei Reiche, etc. : Histoire naturelle des trois règnes, avec des gravures, par MM. BISCHOFF, BLUM, etc. Stuttgart, chez Schweizerbart.

Déjà dans notre cahier du mois de Novembre 1834 nous avons annoncé cette publication poursuivie sans interruption, et dont nous avons sous les yeux la vingtième livraison.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'infatigable professeur de Léonhard¹ s'est chargé de la géologie et de la géognosie. Il avait déjà tant écrit sur cette matière, qu'il lui était difficile de ne pas se répéter. Il a réussi à être neuf, quoiqu'il présente ce nouveau travail comme un commentaire de ses *Principes de géologie et de géognosie*, dont la seconde édition a paru en 1831.

Il a réuni dans un même cadre les études géologiques et géognos-

¹ Depuis deux ans il a fait à Heidelberg un cours de géologie populaire qui a eu le plus grand succès, et répandu la connaissance et le goût de cette science dans toutes les classes de la société. Espérons que bientôt la publication de ce cours nous fera connaître comment le savant professeur s'y est pris pour initier à cette science des personnes qui n'avaient étudié ni la chimie ni la minéralogie.

tiques, qui ont pour but des recherches sur l'origine de notre planète, ou plutôt sur la formation de son écorce solide, sur son état primitif, sur les transformations qu'elle a subies, et enfin sur son état actuel.

Quoiqu'il réunisse dans un même cadre ces deux branches de la science, il les distingue cependant, ce que l'on ne faisait pas autrefois, et ce que l'on ne fait pas toujours en France. La *géologie* est l'exposition scientifique de la formation de l'écorce de notre planète, des révolutions qu'elle a subies et qui la modifient encore. La *géognosie* (science encore jeune et nouvelle) cherche à connaître l'écorce solide de la terre d'après son état actuel et d'après les roches dont elle se compose, ayant toujours égard à l'opposition, à la succession des couches et à l'âge relatif des formations.

Cette étude si intéressante en elle-même et par ses rapports nombreux avec les autres sciences, est encore d'une utilité pratique très-étendue. On ne peut, comme pour l'étude de la minéralogie, s'y livrer paisiblement au milieu d'une collection. Pour la géognosie et la géologie, les livres et les théories ne suffisent pas; sans l'étude de la nature même on ne peut acquérir aucune connaissance exacte et sûre. Les montagnes sont le livre du géognoste aussi bien que du géologue: là sont les objets de ses recherches; rien ne peut suppléer à leur aspect et à la diversité des phénomènes qu'elles présentent. Seulement ici on acquiert la conviction que telles ou telles analogies ne sont point arbitraires, qu'un enchaînement de causes peut produire des effets analogues, d'où nous pourrions conclure ce qui n'est pas immédiatement observable. C'est ainsi qu'a étudié l'immortel de Saussure dans un temps où la minéralogie et la chimie ne faisaient que de naître, où les roches étaient à peine distinguées, où les contrées qu'il a décrites n'étaient pas mieux connues que les Cordillères.

L'auteur nous offre donc cet ouvrage comme un guide, pour nous aider à nous reconnaître lorsque nous voudrions étudier les arrachemens naturels ou artificiels des montagnes, les vallées profondes, les gorges, les rives escarpées et coupées à pic, les éboulemens, les puits, les galeries des mines, les résultats fournis par les puits artésiens, etc.

Il traite d'abord des roches en général, montre que les élémens qui les composent se réduisent à peu près à quatre, *la silice, la chaux, l'alumine et la terre talqueuse*. Arrivant aux différences des roches d'après leur composition, il les distingue en *homogènes, ho-*

magènes en apparence, hétérogènes, conglomérats, etc. Après avoir examiné la *structure* des roches, il passe à leur classification, qui est toute minéralogique. Il indique ensuite les différents mélanges, les transitions d'une roche à l'autre, leurs couches, leurs divisions et leurs ruptures; il termine par l'usage que l'on peut faire des différentes roches.

Dans la seconde partie il est question des formations et des gisemens des roches, des théories neptunienne et vulcanienne, des successions des roches, de leur âge relatif, de leur disposition en filons au milieu d'autres roches.

Dans la troisième partie il expose son système géognostico-géologique des roches. Autant que le permet ce que nous connaissons de l'écorce du globe, il les distribue en dix groupes ainsi disposés, en se dirigeant de la surface vers la profondeur de la terre: 1.^{er} *terrains alluvians*; 2.^e *terrains diluviens*; 3.^e *terrains tertiaires* (en partie) ou *de sédiment supérieur*, gypse d'eau douce, calcaire grossier, argile plastique, lignite; 4.^e *craie et grès vert*; 5.^e *calcaire jurassique et oolithique*; 6.^e *lias ou calcaire secondaire coquillier, Keuper*; 7.^e *calcaire secondaire coquillier, grès bigarré*; 8.^e *calcaire pénnin, grès ancien et grès rouge*; 9.^e *terrain houiller*; 10.^e *calcaire de transition, traumaté ou psammite, schiste argileux*. Tels sont les dix groupes de roches régulières. Il divise les roches anormales en *formations volcaniques* et *formation plutonique* (autrefois appelée primitive et en partie de transition). S'il se sert de ces deux divisions et de leurs dénominations, qu'il regarde comme défectueuses, c'est seulement pour éviter d'introduire de nouveaux mots.

Le premier volume de botanique de M. le professeur Bischoff est complet; il renferme la *botanique générale*. Il en est qui, afin de procéder plus logiquement à l'enseignement, commencent par l'exposition des règles de la science avant d'arriver à l'étude des plantes. Mais on est convaincu qu'il faut d'abord voir ce que la nature a fait, avant d'apprendre comment l'ordre scientifique nous facilite la contemplation de ses œuvres. Cette courte exposition nous fait suffisamment connaître quelle sera la marche de l'auteur. Il commence donc par l'*organographie*, pour passer ensuite à la *phytologie*. N'ayant pas sous les yeux les ouvrages déjà publiés par M. Bischoff, nous ne pouvons indiquer les additions à la masse de faits déjà observés par lui. Nous

avons surtout remarqué la partie de ce volume où il traite de la disposition des feuilles; elle nous paraît très-amplement et très-clairement expliquée, surtout à l'aide des jolies gravures en bois intercalées dans le texte.

Dans son introduction, en parlant de la conservation des herbiers, il repousse comme défectueux tous les moyens employés pour éloigner les insectes. Il en est un cependant qui nous paraît éprouvé, et qui ne détériore point les échantillons. Nous croyons utile de le faire connaître; le voici : On fait dissoudre du *sublimé corrosif* dans de l'esprit de vin (trois gros pour un litre), on y plonge chaque échantillon de l'herbier; il ne faut que peu d'instans pour que l'évaporation de l'alcool le laisse à son premier état de siccité. Il faut seulement avoir soin de préserver ses doigts du contact de la dissolution. Un herbier considérable, préparé ainsi depuis plus de cinq ans, ne présente pas maintenant un seul échantillon attaqué par les insectes. Nous avons fait l'expérience suivante : nous avons ainsi préparé des échantillons de céréales déjà attaqués, ils ont été placés dans un fascicule d'autres céréales remplies d'insectes, les échantillons du fascicule ont été entièrement détruits, ceux-là sont restés intacts.

M. le professeur Voigt a déjà fourni un volume de sa zoologie. Il comprend la *zoologie générale* et les *mammifères*. On ne peut pas dire qu'il y ait rien de bien nouveau ni dans les généralités, ni dans les détails. C'est un traité abrégé très-bien fait, dans lequel on trouve tout ce qui est essentiel. Un grand nombre d'animaux sont décrits en quelques lignes; mais il y a toujours des détails intéressans sur les mœurs des animaux importans. Toutes les descriptions sont claires et faciles à comprendre. Au lieu de suivre servilement la classification de Cuvier, il aurait peut-être mieux fait de la modifier de manière à lier plus naturellement les genres et les familles, à établir des transitions moins brusques. N'ayant pas encore sous les yeux les planches de la zoologie, nous ne pouvons dire comment elles sont exécutées.

Neptunismus und Vulcanismus, in Beziehung auf von Leonhard's Basalt-Gebilde: Le Neptunisme et le Vulcanisme, etc., par Ch. Kopp; un volume in-8.° Stuttgart, chez Schweizerbart, 1834.

Le grand procès entre le *neptunisme* et le *vulcanisme* nous paraît toucher à sa fin. Les apôtres du premier système, s'appuyant toujours sur les faits observés déjà par le grand Werner leur maître, sont morts ou trop âgés pour se présenter dans la lice. C'est ainsi que les idées et les systèmes se modifient et progressent avec les générations. La querelle a paru s'engager de nouveau à l'occasion de l'ouvrage de M. de Léonhard sur les basaltes (voyez *Revue germanique*, tome XII, 1832). Une critique amère de ce traité a été faite par un neptuniste anonyme et publiée dans les *Annales de la Bavière*. La réponse de M. Kopp est devenue un volume de 220 pages. Il paraît aussi penser comme nous que ce procès touche à sa fin; car tout en s'appuyant sur une foule de faits dont il tire très-sérieusement des conséquences, il se sert presque à chaque page de l'arme du ridicule; les poètes et les romanciers, l'Arioste et Rabelais, sont mis à contribution pour turlupiner le pauvre neptuniste, et le faire noyer dans son océan ou plutôt dans son *brouet*; car il dit quelque part: « Le neptuniste rigoureux fait venir d'un *brouet* presque toutes les roches, la lave exceptée: son *brouet primitif* est l'origine des granits, des gneiss, des micaschistes, etc. Pour cela, il ne peut se servir d'eau pure. » Il a donc cherché le côté ridicule des neptunistes, et il l'a bien trouvé. Il est un agresseur fougueux et redoutable; il accumule les faits, les déductions, les plaisanteries; il poursuit sans cesse son adversaire, lui porte sans relâche des coups d'estoc et de taille, et ne se remet pas une fois en place. Il est impossible de reprendre haleine avec un tel duelliste. Nous aurions voulu faire connaître quelques passages; mais la difficulté de traduire des plaisanteries nous retient: elles perdent presque toujours leur sel en passant d'une langue dans une autre. Nous engageons ceux qui savent l'allemand à le lire, ce livre les amusera, et le géologue y trouvera des faits intéressants.

Fremdenbuch für Heidelberg und seine Umgegend : Livre des Étrangers pour Heidelberg et ses environs, par K. C. DE LÉONHARD; un volume in-8.^o Heidelberg, chez K. Gross, 1834.

Au milieu de ses nombreuses publications scientifiques, M. de Léonhard a eu le temps de travailler à un guide de l'étranger dans la contrée de Heidelberg. Nous devons en féliciter les voyageurs; ils rencontreront dans cet ouvrage des renseignemens plus instructifs que dans les écrivasseries de M. Schreiber et autres Cicéroni langoureux.

La première partie nous fait connaître la géologie du pays, le climat, la flore, la faune, la culture, l'histoire de la ville et de l'université, la vie privée et industrielle, les promenades.

« Le château est situé au pied du Kœnigstuhl, la montagne la plus élevée; il repose sur un rocher de granit; quelques parties seulement sont assises sur un détritit dont il sera question plus bas. La colline est élevée de 613 pieds au-dessus de la mer et de 313 au-dessus du Neckar. Sur les parois de rocher qui limitent la *grande terrasse* on distingue nettement comment le *granit moderne*, caractérisé par des tourmalines, a enlevé avec lui des fragmens de *granit ancien* et les tient enveloppés. Le chemin qui, au travers de la forêt des Carmélites, descend en serpentant jusque dans la ville, passe sur ce granit moderne, qui, outre les tourmalines, contient aussi des granits rouges d'une ténuité microscopique. Le granit en détritit est particulièrement favorable à la végétation; aussi on trouve partout des groupes d'arbres vigoureux; on est ombragé alternativement par le feuillage large ou l'aiguille de l'arbre résineux. Le lierre croit sur le château avec une vigueur rare; de grandes masses en sont entièrement couvertes et retenues dans ses liens. Déjà au mois d'Avril le botaniste trouve les cimes parées de violettes jaunes (*cheiranthus cheiri*). Sur le gazon croit en abondance l'*ornithogalum nutans*; dans les murailles, l'*antirrhinum cymbalaria*. Dans la forêt de châtaigniers qui domine le château on cueille, au mois de Juin, la belle *centaurea montana*. » C'est ainsi qu'il procède à l'histoire du château et à la description pittoresque de ses ruines.

Dans la seconde partie il décrit les promenades à faire jusqu'à quatre ou cinq lieues autour de Heidelberg. Il entreprend ensuite

plusieurs voyages dans l'Odenwald, dans la vallée du Neckar jusqu'à Heilbronn; enfin sur le Rhin jusqu'à Spire et au Mont-Tonnerre.

Nous voudrions avec le lecteur faire aussi quelques promenades dans toutes ces belles contrées, leur réciter, au milieu des vieux châteaux, la légende phantasmagorique de Rodenstein et Schnellert, l'histoire romantique de Weinsberg, témoin d'un si bel exemple de fidélité conjugale; mais nous sommes embarrassé du choix, et il faudrait les traduire avec le vieux et naïf style des chroniqueurs.

Nous n'avons encore rien dit des gravures en bois et des lithographies qui ornent l'ouvrage au nombre de 31. Souvent il a reproduit d'anciennes peintures qui représentent les monumens tels qu'ils étaient. Cette manière de faire est peut-être la plus utile pour le voyageur auquel il importe peu de voir dans une gravure les ruines qu'il a devant les yeux. En contemplant celles du château de Heidelberg, on aime à voir la figure atroce de *Mélac*, le grand exécuteur de Louis XIV. Devant les ruines de Weinsberg on aime à connaître la vieille peinture où sont représentées les femmes emportant leurs maris. Ces vignettes sont en général très-exactes et bien exécutées. La carte, lithographiée avec soin, ne représente qu'une petite partie du territoire autour de Heidelberg. Il serait à désirer qu'elle fût plus étendue, et comprît tous les pays que notre savant guide veut bien parcourir avec nous.

P. L.

LIVRES FRANÇAIS.

Luther; Études historiques, par M. Antoine DE LATOUR.

L'hiver dernier une grande question historique s'agitait à la faculté des lettres de Paris, la question de Luther, de la réforme, développée par un professeur dont les paroles et les écrits ont déjà jeté dans le monde savant tant d'idées neuves, tant de fortes émotions; je veux parler de M. Michelet. Un jeune homme qui assistait à ces cours de l'éloquent professeur, s'est senti l'imagination enflammée au nom de Luther, à la vue de tout ce mouvement religieux du seizième siècle, de toutes ces grandes pages de l'histoire moderne. Sorti de là, il a éprouvé le besoin de rendre compte de ses émotions, de formuler ses principes, d'expliquer comme il sentait le caractère de la réfor-

mation et celui de ses principaux chefs. Voilà d'où nous est venu ce livre sur Luther, livre plein de goût, de savoir, de modestie. L'auteur commence par donner la première place à son maître. Il ne veut, dit-il, que reproduire ses leçons, exprimer ses idées. Heureuse et noble association que celle où deux intelligences se mettent ainsi en rapport, où toutes les idées passent si bien du maître à l'élève, qu'elles appartiennent à tous les deux, et n'appartiennent qu'à un seul, où, quand le maître est las, le disciple écrit. Heureux travail de dévouement et de conscience, qui rappelle les beaux jours des écoles grecques, et qui devient bien rare de nos jours. Quiconque lira ce nouvel ouvrage de M. de Latour, l'aimera pour la bonté de cœur qui s'y décèle en quelques pages, et pour le beau talent qui y est empreint d'un bout à l'autre.

M. de Latour nous représente Luther sous toutes ses faces. Il le prend dans ses mémoires et dans les écrits de ses contemporains, dans sa vie privée et dans son existence orageuse de réformateur, à la diète de Worms et au foyer de famille. Ce dont je lui sais gré, c'est d'avoir su aussi bien insister sur la nature d'esprit, sur les habitudes de Luther; c'est de n'avoir négligé aucune de ces anecdotes qui nous montrent le côté faible et superstitieux, le côté *humain* du célèbre réformateur. Le grand tort des historiens est souvent de négliger dans la biographie de leurs héros ces traits futiles en apparence, mais au fond si caractéristiques. Ils nous montrent toujours leurs personnages s'élevant au-dessus de la foule, avec leur casque de guerre ou leurs palmes de savant. Mais montrez-nous-les donc aussi dans l'enceinte secrète où ils viennent se dépouiller de leur auréole. Montrez-nous la plaie qui se cache sous le bandeau royal ou sous la couronne de lauriers. Nous avons assez vu le héros, le poète, le savant; montrez-nous l'homme tel qu'il est, avec toutes ses faiblesses et ses vulgarités.

Or, voilà ce que M. Michelet a si bien compris dans la vie de Luther, et ce que M. de Latour a suivi scrupuleusement. Il y a dans son livre une foule de traits curieux sur les superstitions de Luther, sur son mariage, sur sa vie de famille. Quant à la manière de dépeindre le mouvement religieux du seizième siècle et le caractère de la réformation, nos lecteurs en jugeront par le morceau suivant :

« La nature n'a pas d'histoire, parce qu'elle est immuable. Ce qui est immuable, régulier, invariable, peut bien se résumer en une science, mais non en une histoire. Histoire veut dire progrès, et le

mouvement est la condition du progrès. Toute religion de la nature est immobile comme elle.

« L'homme, au contraire, a une histoire : toute religion de l'homme est une religion progressive. Le christianisme, religion de l'homme, s'est développé dans le temps. Il s'est développé, disons-nous ; mais en vertu de quelle loi ? de la même manière que tout organisme vivant, par le jeu alternatif des principes qui sont en lui. Le christianisme, dans son mouvement, a procédé de deux façons, *extension divine*, *contraction humaine*, amour, amour infini, la *grâce*, pour parler la langue des théologiens, et d'un autre côté la *loi*, la loi qui gouverne et qui règle quand la grâce séduit et subjugue. Le christianisme suivit tour à tour l'impulsion de ces deux principes ; car les accorder en soi, c'était chose difficile entre toutes. Le christianisme sorti du judaïsme pose d'abord pour base la loi ; mais bientôt il se rejette dans l'amour. S. Paul après S. Pierre. Le monde chrétien, qui se forme lentement sous la société expirante du monde antique, s'enivre de cette parole de l'apôtre. Dans la joie immense de sa rénovation pouvait-il avoir souci du libre arbitre ? On aimait, l'amour ne laissait dans aucune âme place à la liberté.

« La première objection vint du fond de la Bretagne. L'inflexible Pélage ne pouvait abdiquer sa raison. La logique était là, dure, impitoyable, qui le serrait, et il ne pouvait secouer cette obsession invincible de la logique. On lui offrait l'infini en échange de cette liberté qu'il réclamait, et il ne voulait pas de l'infini seul ; il lui fallait aussi sa liberté farouche. Le christianisme s'arrêta un moment pour le combattre par la voix de S. Augustin, puis il reprit majestueusement sa marche vers l'avenir, étouffant dans le bruit de ses chants d'amour les gémissens de ce pauvre exilé de la Bretagne. Lui cependant s'en allait mourir on ne sait où. Cela se passait au quatrième siècle. Au cinquième, cet immense besoin d'aimer s'était uni à un désir immense de mourir. Ce n'était rien de pareil à la terreur lugubre, qui, en l'an 1000, saisit les peuples et leur fit croire leur fin prochaine ; c'était l'élan de tout un monde vers l'infini. Mais l'Eglise ne pouvait mourir ; il y avait trop de vie en elle, et cette vie, elle avait reçu mission de la répandre autour d'elle. Dieu avait déposé un monde sur ses genoux, elle avait à le bercer dans ses bras, à le nourrir de son lait ; disons-le, l'Eglise avait un monde à gouverner.

« Gouverner, c'est-à-dire descendre de la poésie à la prose, du ciel à la terre, de Dieu à l'homme, de la pensée à l'action. Gouverner, mais comment? On ne gouverne qu'en se faisant législateur, qu'en fondant le règne de la loi. Or, toute loi, et c'est là sa sanction morale, suppose la liberté. L'Église, en se déclarant la législatrice des peuples, s'est donc condamnée elle-même à reconnaître la liberté morale. Comme religion, elle continuera dans l'ombre son mouvement d'extension divine; comme gouvernement, elle entre forcément dans l'action de son autre principe, la contraction humaine. Tout à l'heure elle aimait, maintenant elle règne : la loi a détrôné la grâce.

« Mais comme, en se développant dans ce sens, l'Église n'avait pas renié après tout le principe de l'amour, elle proclamait, chemin faisant, de ces dogmes sublimes, où se réfléchit tout entière l'ineffable tendresse de l'Évangile. C'est ainsi qu'entre le séjour de la peine éternelle et celui de l'éternelle félicité, elle avait suspendu cette merveille de miséricorde, le purgatoire. C'est ainsi que, dans son amour de mère pour l'humanité, elle n'avait pu se résoudre à voir tomber dans les flammes ces pauvres âmes des nouveau-nés, si vite échappées de ce monde, qu'elles n'avaient pu y recevoir la première goutte d'eau sainte. Auprès du purgatoire elle avait placé les limbes. »

Qu'on me permette de citer encore ce passage sur le voyage de Luther à Rome :

« En 1510, les affaires de son ordre l'appelèrent en Italie. Une immense espérance entra dans son cœur : peut-être trouvera-t-il à Rome la fin de ses longues incertitudes? Ce grand spectacle de la ville sainte affermira sans doute en lui cette foi tentée tour à tour par la logique ou par les séductions de l'extase. Et puis il le verra dans cette belle Italie, le sanctuaire des lettres qu'il a cultivées avec tant d'amour dans sa pauvre cité de Wittemberg. »

« Il part, et à la première ville il demande le couvent des Augustins; il avait déjà besoin de reposer ses yeux de ces premières splendeurs de l'Italie. On lui montre un palais de marbre; il entre : c'étaient partout des tables dressées où l'on faisait grande chère.

« Le Saxon s'étonne, et demande naïvement, si c'est là cette abstinence que les moines ont promis à Dieu d'observer. On le regarde avec défiance et avec une colère mal déguisée. S'il ne veut perdre la vie, il fera bien de retourner dans sa pauvre Allemagne. Il con-

tinua pourtant sa route vers Rome. Il allait à pied au grand soleil par ces belles routes antiques. Mais pour lui l'Italie était désenchantée à demi. A Pavie il tomba malade, et se remit en chemin presque mourant. A Florence il couchoya peut-être Machiavel ; mais il ne vit dans cette ville que de beaux édifices. Il avait hâte d'arriver à Rome : c'était son dernier espoir.

« Il arrive enfin ; il entre par la *porte du peuple*, prend à peine le temps de se présenter au couvent de son ordre, et court se plonger dans cet océan de ruines. Il parcourt Rome dans tous les sens, remue toutes ses poussières, interroge tous ses débris ; mais son ame reste malade. Il se demande si de ces mille rumeurs de la cité ne sortira pas enfin une parole qui le sauve ; si de cette bouche sacrée du pape ne descendra pas sur lui un seul mot qui tue son doute. Rien de Rome, rien du pape. Rome est plongée tout entière dans l'idolâtrie de l'art, et le pape a une guerre en tête, il va jeter le gant à la France. S'il veut respirer de ses fatigues, il se retourne vers Michel-Ange, et lui commande de lui construire un tombeau comme un temple. Luther, découragé à cette vue, observe le clergé ; c'était la même insouciance des destinées du christianisme. S'il veut aborder ces hautes pensées qui l'assiègent, il rencontre sur son chemin d'élégans érudits préoccupés avant tout du soin de retrouver dans toute sa grâce la période cicéronienne. Il se réfugie aux églises pour s'assurer que Rome n'est pas redevenue païenne. Mais qu'y trouve-t-il ? quelque lambeau de messe négligemment jeté à la piété des fidèles. Oh ! alors le désespoir entra dans son cœur et le brisa ; il condamna Rome et s'enfuit vers l'Allemagne. »

De ce voyage à Rome, raconté d'une manière à la fois si pittoresque et si imposante, l'auteur nous mène avec Luther à la diète de Worms, à la Wartbourg. Il le suit dans ses jours de triomphe, puis dans ses jours de repos, dans les dernières années de sa vie. C'est un tableau large et varié, une biographie complète, où la discussion des idées se mêle habilement au récit des faits, où les citations de témoignages authentiques viennent à point nommé justifier l'opinion de l'écrivain.

L'ouvrage se termine par un parallèle entre le jugement de Bossuet sur Luther, avec celui de Voltaire et de M. Michelet. C'est plus que le parallèle du jugement et de la portée d'esprit de ces trois grands écrivains, c'est celui de trois idées différentes, de trois phases reli-

gieuses : le catholicisme rigide à Bossuet ; la critique sceptique et mordante à Voltaire ; la critique consciencieuse et éclairée à Michelet. Le premier eût voulu anéantir l'œuvre de Luther par amour pour le catholicisme ; le second se laisse aveugler par sa haine pour les religions au point de ne pas comprendre toute l'étendue de la réforme. Il la regarde comme une querelle de moines, et lance son rire sardonique sur Luther comme il l'avait lancé sur le pape. Le troisième vient, qui sait reconnaître tout ce qu'il y a eu de beau, d'admirable dans le catholicisme, tout ce qu'il y a eu de large, d'entraînant dans la réformation.

Nous reviendrons sur cette question à propos des *Mémoires de Luther* que doit publier M. Michelet. Le livre de M. de Latour est comme une éloquente introduction à ces mémoires, et c'est en même temps un ouvrage entier, complet, qui intéressera l'Allemagne comme la France.

Soirées de campagne. — Église de Brou.

Il nous est venu de province deux jolis petits volumes qui apportent avec eux tout le parfum de leur bonne et loyale éducation de province, et tout le prisme de l'élégante littérature de Paris. Le premier est un recueil de Nouvelles publié à Avignon sous le titre de *Soirées de campagne*. Il y a là d'excellentes pages très-bien écrites, des scènes de mœurs à la manière de H. Monnier, comme par exemple l'histoire de M. Gribouille et celle du Ventru, et des histoires d'amour, comme les théâtres de Paris en recrutent tous les jours pour composer leurs drames ou leurs vaudevilles. L'éditeur de ce volume est M. Alph. Rastoul, homme instruit, écrivain spirituel, qui a eu la modestie de placer à la fin du recueil une nouvelle qui mériterait d'être mise avant toutes les autres.

Le second ouvrage dont nous avons à parler vient de Bourg. C'est un hommage rendu à la madonne de Brou et à sa charmante église. Avant que d'aller plus loin, connaissez-vous l'église de Brou ? Hélas ! si vous ne la connaissez pas, j'en suis désolé ; car jamais, voyez-vous, je n'oserais entreprendre de vous décrire ce sanctuaire d'amour, ce temple de poésie, ces dentelles de marbre, et quand je vous disais que ces pierres se sont élevées par la magie des doux sonnets de Pétrarque, comme autrefois les murailles de Thèbes par la lyre d'Orphée, que ce cercueil s'est amolli par les larmes d'une femme, que ce rideau

de marbre a été découpé et dentelé par la main d'une fée, quand j'évoquerais, pour vous rendre l'aspect imposant et le prestige de cette sainte chapelle votive, toutes les riantes et merveilleuses fictions du moyen âge, hélas ! non, je ne vous donnerais pas une idée de l'église de Brou. Que si vous voulez voir une belle chose dans votre vie, que si vous voulez avoir en architecture ce qu'un tableau du Corrège est en peinture, ce que l'épisode de Françoise de Rimini est en poésie, et un beau choral de Nuremberg en musique, oh ! prenez le bâton de pèlerin, et allez là, agenouillez-vous devant le tombeau de Marguerite d'Autriche, regardez et rêvez. Vous y reviendrez encore le lendemain, j'en suis sûr, et de votre vie vous n'oublierez l'église de Brou avec ses beaux anges qui la protègent, et sa devise plaintive qui serpente autour du chœur, et l'hirondelle qui vient faire son nid sous les chiffres d'amour de Marguerite et de Philibert.

Bien des poètes ont passé à Bourg, et il y en a beaucoup qui ont gardé religieusement au fond de leur cœur l'impression que leur faisait cette église de Brou, sans oser l'exprimer; d'autres qui l'ont chantée avec bonheur, avec succès comme M. Brueys, comme M. de Moyria, qui est assez heureux pour vivre tout près de cette église, pour pouvoir y retourner tous les jours, et qui, après l'avoir long-temps visitée, étudiée, l'a dépeinte dans des vers pleins de grâce et de poésie.

Voilà ce que renferme le petit volume dont je vous parle, et qui a été publié à Bourg, et puis vingt pages d'Edgar Quinet, qui sont comme vingt belles couronnes de fleurs jetées aux pieds de la madonne de Brou. J'étais embarrassé de décrire cet admirable édifice; mais lui le décrit, et vous pouvez le voir d'ici se dresser devant vous avec ses colonnettes de marbre, ses feuilles de chêne, ses ciselures. Ces vingt pages en prose de Quinet sont tout un poème, un poème aux idées gigantesques, taillé dans le roc comme une statue de Michel-Ange, et aux suaves contours comme une peinture de Raphaël. Il se pose sur la grande route de l'humanité, à une époque où une de ses révolutions s'opère; d'un côté il voit le moyen âge qui se retire en arrière avec ses naïves croyances et sa féerie, avec sa banderolle aux mille couleurs, ses barons et ses cris de guerre, et ses châtelaines dans la tourelle; de l'autre arrive l'époque de civilisation actuelle, Colomb et le nouveau monde, l'imprimerie et Lather. Pour lui, l'église de Brou est comme la pierre monumentale placée entre ces deux époques, comme le tombeau où vient s'enterrer la mélodie reli-

gieuse et la rêverie d'amour du moyen âge, et il raconte toutes ces haltes, toutes ces œuvres d'art, toutes ces révolutions de l'humanité, avec ces grandes pensées et ce style magique dont il connaît si bien le secret. Où il a pris ses pinceaux et ses couleurs, en vérité, je ne sais. On raconte en Allemagne cette vieille tradition : « Un jeune homme s'égara un soir aux environs d'une des célèbres montagnes du Harz; la nuit vint, le pauvre voyageur perdit complètement sa route, les ténèbres le trahissaient, les grandes roches blanches et toutes nues lui faisaient peur. Il errait depuis long-temps au hasard, épuisé de fatigue et ne sachant plus où trouver un abri, quand tout à coup un petit homme, qui n'était rien moins qu'un puissant enchanteur, lui apparut, et, le prenant par la main, le conduisit dans l'intérieur de la montagne, et le fit reposer dans un palais de cristal, où tout était resplendissant d'or et de pierreries, où il s'endormit aux sons de la musique la plus douce, où les images les plus gracieuses passèrent dans ses rêves. Le lendemain il quitta ce lieu enchanté; mais sans pouvoir oublier cette harmonie étrange et ces songes d'un autre monde. » N'avez-vous pas été auprès du Harz, ou bien, dites-moi, Quinet, si jamais nous nous retrouvons encore à la Tranquelière, dans quelle contrée de France ou d'Allemagne vous avez rencontré la bonne fée qui vous a fait dormir dans son palais de cristal et vous a révélé tant de choses ?

Promenade dans la Suisse occidentale.

Sous ce titre modeste, M. A. Fée, professeur de botanique à Strasbourg, vient de publier un ouvrage qui mérite d'être lu. L'auteur parcourt successivement les cantons de Vaud, de Genève, de Berne, de Neuchâtel, etc., c'est-à-dire les contrées les plus riantes et les plus pittoresques de la Suisse. Il raconte d'une manière simple et attrayante, quoique parfois un peu diffuse, ses excursions à Fernay, au Montanvert, au col de Balme, ses courses dans l'Oberland et dans les montagnes de la Franche-Comté. Les observations scientifiques se mêlent souvent dans son voyage aux observations purement artistiques; et après avoir dépeint les lieux qu'il visite, il n'oublie pas de rappeler les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Le livre de M. Fée sera lu avec plaisir et avec fruit, même après toute cette quantité de voyages, de guides, de promenades en Suisse que nous possédons déjà.

Sous le titre de :

Un Atelier de Statuaire,

M. Ad. Méliot vient de publier plusieurs poèmes où se trouvent reproduites en beaux vers les figures que l'artiste a taillées dans le marbre. C'est un hommage que la poésie rend à la sculpture ; les deux Muses sont sœurs, elles s'aiment et se comprennent ; toutes deux doivent se prêter un secours mutuel ; la poésie chantera les merveilles de la sculpture, et celle-ci élèvera pour les grands poètes le monument de marbre ou d'airain. Parmi les différentes pièces qui composent le recueil de M. Méliot, nous avons remarqué entre autres les vers sur Napoléon, sur une image d'enfant. On nous saura peut-être gré de citer ici un fragment de la pièce sur Faust, qui va très-bien à côté du buste du célèbre magicien, sculpté par M. Elshoët :

Une tête affaissée et-tombant sur l'épaule;
De noirs cheveux pleurant ainsi que pleure un saule;
Un visage amaigri, qu'ont brûlé tour à tour
La flamme du creuset et les feux de l'amour;
Voilà bien Faust.... L'étude a marqué sa victime.
De tout savoir humain, Faust a sondé l'abîme;
Et de l'âme et des sens dévorant les plaisirs,
Il a lassé, mais non assouvi ses désirs.
La fièvre de jouir incessamment l'irrite;
Tantôt c'est la science et tantôt Marguerite!
Le monde, cette énigme! il n'a pu l'expliquer.
Il invoqua Satan; Satan vint se moquer,
Et sans lui rien montrer des secrets qu'il envie,
Lui brisa sur les dents la coupe de la vie.
Impuissant à ravir les mystères du ciel,
Sur la terre il s'abreuve à l'éponge du fiel.
Il sourit mais malheur à sa lugubre joie,
Qui vient du désespoir où son âme se noie.

La *Revue poétique* poursuit avec succès le cours de ses publications. C'est le centre d'une association de jeunes talents qui y jettent à pleines mains une foule de poésies charmantes et encore inédites. Les deux derniers numéros se font remarquer par le choix comme par la va-

riété des morceaux dont ils se composent, et par un assemblage de noms que le public ne se lasse jamais d'entendre répéter. La poésie tient à toutes les intelligences, à toutes les époques, à toutes les nations; elle a jeté partout ses fécondes semences, elle doit partout recueillir, et la *Revue poétique* nous a montré qu'elle s'entendait à bien moissonner.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

4.^{me} NUMÉRO.

	Pages.
I. Poésie hollandaise (premier article).	3
II. Les partis politiques en Angleterre, etc., par M. de Meseritz.	41
III. Histoire des Hohenstaufen, par M. de Raumer	56
IV. Voyage en Suisse, traduit de l'allemand de M. L. Saunier.	73
V. <i>Mélanges</i> :	
La harpe, traduit de Th. Körner.	83
Visite à Coppet, traduit d'OEhlenschläger	87
G. de Humboldt.	91
Correspondance	92
Nécrologies.	94
Universités	95
Nouvelles diverses	95
Le nez de cire, imitation libre d'une fable de Lichtwehr.	96
VI. <i>Critique littéraire</i> .	
Livres allemands :	
De la Géographie considérée dans ses rapports avec la formation des États, etc., par M. Aichen.	98
Lettres du baron de Stein au baron de Gagern, de 1813 à 1831	104
Léonide, roman par Émérentius Scævola	107
Hermann, par Sigismond Wiese	110
Poésie	110
Livres français.	
Voyages et Aventures en Espagne, par lord Feeling.	113
Sous le Porche, traditions des comtés de Bourgogne et de Neuchâtel	114
Revue poétique du dix-neuvième siècle	115

5.^{me} NUMÉRO.

I. Essai sur la philosophie de Hegel	119
II. Géographie.	134
III. Légende de Bohème.	147
IV. Jean Faust, drame en trois actes, par Ch. de Holtei.	171
V. <i>Mélanges</i> :	
Rapport sur les écoles, etc., par M. de Gérando.	195
Børne, Gørres et Rothschild, etc., par L. Wihl	203

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Fragmens de Lucinde	212
Nouvelles diverses	218
VI. Critique littéraire.	
Livres allemands :	
Le Roi Arthur et sa Table ronde, drame, par A. Burck .	223
Tasse, poème dramatique en quatre actes, par A. Blumer.	224
Le Roi, par M. Gross-Hoffinger	226
Livres anglais :	
Légende de Frithiof, par Esai Tegner.	228
Livres français :	
Paroles de Providence, par Madame Vigoureux . . .	230
Considérations sociales sur l'architectonique, par M. le capitaine Considérant	232
Feuilles de voyages, par M. A. Clausade.	233
Les Créoles, par J. Levilloux	233
Bulletin bibliographique	235

6.^{me} NUMÉRO.

I. La confédération et la diète germaniques.	247
II. Lévana ou l'Éducation; de Jean-Paul Richter	285
III. Baden-Baden	306
IV. Mélanges :	
Chansons russes	324
Laine et tissage des schawls de Kaschemir.	334
Un trait de la vie de Frédéric-le-Grand	341
Contes de la Poméranie	347

V. Critique littéraire :

Livres allemands.	
Notices sur l'ancienne littérature française du nord, par M. Strobel; première partie	349
Littérature poétique des anciens Israélites, par M. B. F. Guttenstein	353
Chants populaires des Allemands, par M. d'Erlach. . .	354
Contes maritimes, par M. Schmidt.	354
Histoire naturelle des trois règnes, par MM. Bischoff, etc.	355
Le Neptunisme et le Vulcanisme, etc., par Ch. Kopp. .	359
Livre des Étrangers pour Heidelberg, par M. de Léonhard.	360
Livres français :	
Luther; Études historiques, par M. A. de Latour . . .	361
Soirées de campagne. — Église de Brou.	366
Promenade dans la Suisse occidentale	368
Un Atelier de statuaire	369

2.3.95

BUCHBINDEREI
OBERMEIER
Benzstrasse 2
84056 Rottenburg
Telefon 08781 / 5 50
Bucheinbände nach RAL RG 495

